QC
36.98
.M5
P32
1882
SMRS

MON JOURNAL

SOUS PRESSE

L'ÉCOLE NORMALE

1827-1837

16746. — Paris, imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9.

J. MICHELET

MON JOURNAL

1820-1823

« Les passions intellectuelles
ont dévoré ma jeunesse. »

TROISIÈME MILLE

PARIS
G. MARPON ET FLAMMARION, ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

1888

Tous droits réservés

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/monjournal18201800mich

TABLE

PRÉFACE. XIII

ANNÉE 1820.

Mai.

Poinsot est parti. — Le voilà seul là-bas. — Nous nous sommes revus ! — M. Villemain. — Querelle inutile sur la politique. — L'étude de l'histoire ne suffit pas. — Je vais reprendre mes auteurs grecs. — Lettre de Michelet à Poinsot. — But de cette correspondance. — Il faut supprimer la peine de mort. — Fénelon. — *Examen de conscience.* — Condillac. — Comment il faut lire les philosophes. — De l'étude religieuse des sciences naturelles. — Benjamin Constant. — Les femmes et l'amour. — La route de Bicêtre. — Lettre de Michelet à Poinsot sur le mariage. — Ne pas revenir à l'amour. — Camille Jordan. 1

Juin.

Belle lettre de Poinsot. — Réponse de Michelet. — Les troubles de Paris. — Mort de Lallemand. — Exécution de Louvel. — Quelle est la tendance des esprits. — Belle lettre philosophique de Michelet : « J'aime assez ce régime, les mathématiques et l'Évangile. » — Une lettre plaisante de Diderot. — La messe et Massillon. — Je me sens une sorte de sécheresse. — Plusieurs lettres échangées entre les deux amis. — La vie extérieure, et la vie du foyer. — *Examen de conscience.* — « Pour contre-balancer la douceur de saint Jean.... ». 34

Juillet.

Je suis allé hier à Bicêtre. — Bodin venait me demander les moyens d'être éloquent. — Première leçon de mathématiques. — Saint Paul que je lis en ce moment. — Dîné hier entre deux royalistes. — Le rêveur et le romantique. — Une promenade solitaire de Poinsot, le soir. — Les joies et les bénéfices de la solitude. — Les mathématiques font languir le journal. — Je l'ai trouvé changé (Poinsot). — Ce qu'on voit des hauteurs de Villejuif. — Ce qu'on observe un jour de pluie. — « Que de fois je me suis dit : « Bâtis dans ton âme, etc. » — Les stoïciens : Épictète et Marc-Aurèle 56

Août.

Ne nous plaignons pas d'être pauvre. — Revenons aux mathématiques. — J'ai vu hier Lorrain. — Classiques et romantiques. — L'*Imitation*. — Les pommes distribuées par Jean-Jacques. — Délivrance d'une grande inquiétude. — J'ai dévoré le premier volume de Byron — Lorsque le sentiment religieux s'affaiblit au cœur de la femme. — Comment on doit servir la vérité. — Hier j'ai trouvé mon pauvre Poinsot très abattu. — Manon Lescaut. — *Tom Jones*. — Parlé avec Poinsot du mariage. — Lettre de Poinsot engageant Michelet à se marier — « Je me sens l'âme malade. » — Puisqu'on t'a chargé de me confesser. — La charité chez Mlle Rousseau. — Il y a souvent chez les gens du peuple.... — Tout est donc changé encore une fois ! 75

Septembre.

Un libertin *austère*. — Je reviens malgré moi sur cette triste conversation. — Parlé avec M. Fourcy sur les visions troublantes des rêves. — Je me suis acheminé vers le Père-Lachaise ma Bible sous le bras. — Ce que j'aimerais à avoir sur mon tombeau. — Un orage entendu sous la crypte du Panthéon. — Mme de Staël. — Mieux informé de la place où on a enterré Sophie Plateau. — J'ai vécu huit grands jours englouti dans le travail. — J'ai pris

Delphine et suis monté à Charonne. — La lecture des romans ne me vaut rien. — Une séance d'anatomie. — M. Bocher voulait me parler de ses fils. — Ciel voilé. — C'était tout intime. — On sentait Dieu à portée. . . . 92

Octobre.

Mon âme ce matin était sans ressort. — Le rêve de la *Laitière et du pot au lait*. — Habitudes matinales à prendre. — Son amitié m'éclaircit les ombres. — J'ai grand besoin que les vacances finissent. — Où est la délicieuse mélancolie ?... — « Que dois-je être ? » — Solitaire et sans appui. — Voici les premiers brouillards de l'automne. — Un livre à faire sur l'*emploi de l'argent*. — Contre la mendicité. — Le devoir de l'État. — Il n'y a pour Poinsot ni Bicêtre ni la Salpêtrière. — Je vis un petit garçon qui battait un cheval sur la bouche. — Ce matin j'ai déjeuné tout seul. — La correspondance de Voltaire. 105

Novembre.

Le jour des Morts. — Proposition faite par M. Leclerc. — Inquiet de Poinsot. — Influence périodique des saisons sur Michelet. — Le Jardin des Plantes en automne. — M. Villemain. — Querelle avec Poret sur la valeur de l'*Intention*. — Celui qui croit la messe bonne et n'y va pas. — Toujours des alertes. — Dieu veuille que ces changements réussissent. — J'ai couru à Saint-Louis. — MM. Villemain et Dussault des *Débats*. — Chez Mlle Montgolfier avec Blanqui. — Coquetterie innée chez la femme. 115

Décembre.

L'état de Poinsot s'aggrave avec la mauvaise saison. — L'éditeur Lefèvre. — J'étais bien forcé de me dire que la littérature est le luxe de la vie. — L'aloès du Brésil. — Ce qu'on gagne moralement à faire des traductions. — Poinsot que je n'avais pu aller voir. — L'hiver déjà si sombre, s'obscurcit de ces pensées de deuil. — Une leçon de philosophie prise dans mon jardin. — A quel

âge les grands écrivains ont donné le fruit supérieur de leur génie. — Arrivée d'un hôte nouveau. — Portrait. — Je réserve maintenant l'algèbre pour le travail du soir. — Visite à Saint-Louis. — Curieux entretien. — Hélas ! le mieux ne s'est pas maintenu. — Quand donc reviendra le printemps ? — J'écris à mes tantes de Renwez. — *Le mari de la Reine.* — Nouvelle rechute de Poinsot. — Dépendance de nos âmes. — Affinités mystérieuses. — Belle comparaison. — Un admirable effet de lumière. — Deux orages autour du Panthéon. — Leur magie 126

ANNÉE 1821.

Janvier.

Cruelles étrennes ! — Je prends la mort à partie. — Rien que Poinsot ! — Bien que le jour des Rois soit déjà loin. — Ces craintes d'une fin prochaine m'obsédaient. — A quatre heures j'étais déjà sur pied. — Le verglas. — M. Villemain, ses questions. — C'était pour lui un jour d'étonnement. — Pour savoir si je suis vivant ou mort, je tâte le pouls de Poinsot. — Il est revenu brusquement chez sa mère. — J'ai sauvé un chien qui se noyait. — Poinsot, grâce à Dieu, se relève. — Revenu avec la fièvre. 148

Février.

J'étais assiégé de mille tourments. — Encore huit jours d'effacés. — Tout est fini ! — Poinsot est mort le 14. — Le dernier jour où je l'ai vu vivant. — Écrirai-je ce qui suivit ? — Les derniers moments. — J'arrive.... C'était trop tard. — Il semblait dormir. — Je promis de revenir faire la veillée. — Ce qu'il était dans la mort. — Deux heures du matin ! — Une page du journal. — L'homme juste ne peut périr. — Ce qui effraye dans la mort.... — Souviens-toi du jour où à pareille date.... — A six heures, je rentrai dans sa chambre. — De retour à la maison. — L'enterrement. — L'église. — Le cimetière. — Ah ! que les philosophes sans entrailles !... — Ce qu'on éprouve devant une tombe. — Dimanche, malgré le froid intense. — Je frémissais à l'idée de toucher ces tristes dépouilles. 151

Mars.

Le Père-Lachaise sera mon lieu de prédilection. — Une note importante. — Ce matin, en suivant la longue allée. — Pour m'arracher à moi-même. — Poinsot m'entraîne. — C'était Lorrain ! — Travail et tristesse. — M. Bocher m'ayant écrit.... — C'est à ces moments où ma douleur se réveille.... Ah! ces heures attristées! — M. Villemain me semble injuste pour Rabelais. — Rien que le travail. — Lorsque le temps est beau. — Mes lectures favorites. — Comment celui qui est privé de tout lit un roman. — Sa sœur est venue me prier de l'aider à planter un saule. — Le soir une fièvre violente me saisissait. — J'ai dû aller faire l'estimation de ses livres 171

Avril.

Ce matin j'ouvre ma fenêtre. — On ne pense jamais à tout. — J'avais emporté Horace. — Pourquoi le printemps revenait-il ? — Où est-il maintenant ? — A qui raconter ces songes étranges ? — Son âme erre peut-être encore. — Nous serions de petits mondes en formation. — Les lendemains de ces nuits où Poinsot m'apparaît. — Long entretien avec M. Bocher. — En quittant cet homme heureux. — Les rayons et les ombres : Paysage. — Hier Poret est arrivé. — Je ne puis me renfermer, me murer. — Une lecture pour la fin de la journée. — J'aime à regarder sur ma route les vieilles gravures. — Je lisais ce matin une lettre de Descartes. — Le jour de Pâques. — L'Église s'est montrée intelligente. — Pourquoi la fête des Morts ne suit-elle pas la fête de la résurrection ? — Je n'éprouve plus qu'un seul besoin, remuer des idées. — Le roman que je voudrais écrire. 185

Mai.

Baptême du duc de Bordeaux. — Promené sous les allées du bois de Vincennes. — Le seul moyen de tirer un bon parti de mes lectures. — Traductions de l'Évangile. —

Enterrement de Camille Jordan. — Discours de Benjamin Constant. — Nous sommes allés nous inscrire à la Sorbonne. — Cette nuit, j'ai encore revu Poinsot. — Notre âme retenue peut-être par celle qui reste en arrière. — Le mot de la Bible. 198

Juin.

Mon cousin Lefebvre nous reste fidèle. — Ses hérésies en amour m'exaspèrent. — Ce qui empêche d'y voir clair. — L'amour est un Dieu aveugle. — Nous sommes en plein mirage. — Ce qui advient quand l'orage finit. — La nature ne s'inquiète pas des droits de la morale. — Former une âme ! — Tous sont partis. — Tristesse de la maison Poinsot. — Sa sœur serait-elle en train d'aller le rejoindre ? — L'âme pour avoir son action doit s'harmoniser. — C'est décidé, nous allons concourir. — Une course à Versailles. — De la force du mariage entre l'homme et la nature. — Bodin est venu nous demander à dîner. — Sa théorie fausse sur la liberté de la femme. — Que peut savoir celui qui ne l'étudie que dans les lieux publics ? — L'artiste plus exposée que l'ouvrière. — Je lui racontai la scène touchante que j'avais surprise... Je remplace en quatrième M. Maugeret. — Le jour de la Saint-Jean et Fête-Dieu. — Le Père-Lachaise englouti sous les roses. — Je suis allé ce matin chez M. Leclerc. — Partout on admire mes vers grecs. — Poret rabat mon orgueil. — Quand je compare ce mois-ci à celui de l'an passé. — Rien ne m'intéresse plus, si ce n'est l'exercice de la charité 204

Juillet.

Comment j'ai sanctifié mon dimanche. — L'inquiétude est au fond de la foi. — M. Devilliers, M. Millon. — Journée solitaire et sédentaire. — J'ai trouvé Virginie occupée à faire des confitures. — En quittant la sœur. — Après avoir arrosé le saule. — Ce matin, M. Villemain m'a lu ses vers latins au roi. — Il avait gardé à déjeuner Duport et Élio. — Le bon cœur de Mlle Rousseau. — Quand j'ai quelque inquiétude 219

Août

Je fais toujours tristement la classe. — Ce matin, Mme Hortense. — Je sentais mon cœur si lourd de larmes. — J'aime ce mot qu'on entend dans les rues.... Longue promenade au bois de Vincennes. — Nous nous amusions à recueillir les débris de lettres d'amour. — Dimanche, promené seul. — Si la Nature préfère aux fous les sages? — Ce que fut l'humanité à son premier âge. — Victoire de l'*Homme-bête*. — Aujourd'hui le pôle cérébral est vainqueur. — Pourquoi l'homme retournerait-il en arrière? — Je suis allé faire mon journal au Père-Lachaise. — Une page du journal de Poinsot. — L'amphithéâtre. — Nous étions en train de disséquer une femme vivante. — Avant-hier matin, j'ai revu Thérèse. — J'étais parti pour aller voir M. Leclerc. — Elle venait en sens inverse sur le même trottoir. — Sa pâleur mortelle. — J'ai chancelé comme un homme ivre. — J'aurais pu retourner sur mes pas. — Que m'importaient les intérêts de ce monde? — J'ai couru au Jardin des Plantes. — Que Dieu me pardonne! — Non, tout n'était pas fini. — Hélas! pauvre homme tu n'as rien du tout. — Celle qui me parlait ainsi.... — Je n'ai jamais tant souffert. — Toute cette semaine a passé comme un songe. — Si languissant que je sois. — Près de lui. — J'ai tout perdu. — Essayé de reprendre mes lectures dans la rue. — J'échappe un peu ainsi à mon tourment. — Huit jours de travail acharné. — Je viens de recevoir une lettre de Renwez. — On veut que je me marie. — Ce que je réponds. 225

Septembre.

Lefebvre nous a fait ses adieux. — Je suis monté au Père-Lachaise. — J'avais l'âme si sombre. — Je ne courrai jamais après la femme d'un autre. — Commencement des examens. — Trois jours d'attente vaine. — Me voici avec la longue perspective des vacances. — Je pars par un épais brouillard. — Tout en philosophant. — J'achève Garat. — Poret vient m'annoncer qu'il est premier. — Nulle envie. — Je me frappe de l'idée que je ne serai pas second. — Mon indignation en apprenant qu'on m'a

préféré Deluynes. — Il vient me proposer une *sixième* chez Liautard. — Pèlerinage à Bicêtre. — Tout changé. — Il est impossible que nous ne nous revoyions plus!... — Tout plein des émotions de la veille. — Il faut accuser le manque de discipline. — Voilà Poret casé. — Quant à moi, rien. — Attendons la rentrée. 245

Octobre.

Toutes les nominations sont faites; rien. — Je commence à me résigner. — Les leçons me viennent. — Le 25, Dubois m'apprend ma nomination. — Une suppléance à Charlemagne. — Dans mes joies ou dans mes peines j'éprouve le besoin de monter près de *lui*. — Comment on doit lire les philosophes. 255

Novembre-Décembre.

Presque plus de journal. — Les leçons que je donne aux gens du monde. — J'ai autant de goût pour la philosophie que pour l'histoire. — Monté au Père-Lachaise. — La santé de Mme Hortense m'inquiète. — Amie, mère et providence. — M. Nicolle m'a fait appeler. 256

ANNÉE 1822.

Février-Mars.

Ma pâture philosophique pour l'hiver. — Nos lectures peuvent être alternées. — La *Pucelle* de Voltaire. — Rencontré Héloïse. — Sans les misères de son enfance.... Le bien qu'on peut faire dans une adoption. — Je ferai peut-être un petit livre. — Comment il faut entendre l'amour. — Ce qu'il faudrait dire au jeune homme. — Du rôle de la mère. — Oui, la femme vit, sent et souffre tout autrement que l'homme. — Elles sentent tout dès l'épiderme. — Ce qu'est la faiblesse chez la femme. — Que de choses à dire! — L'amour pour la femme est frère de la mort. — La femme doit être la providence des femmes. Un seul mot suffirait souvent au départ. — Qu'en résulte-t-il?

Revenons à mon jeune homme. — Ce sera votre punition madame. — Les cahiers de philosophie de La Romiguière. — Le dessert avant le plat de résistance. — Je ne comprends que deux femmes. — Rien de plus énervant qu'une suppléance. — J'ai dû prier le censeur d'assister invisible à la classe. — Grande tristesse dans la maison. 261

Juin-Juillet.

La brutalité est une laideur chez la femme. — Je me sentais mordu aux entrailles. — La Motte aux papelards. — Le programme de philosophie. — *Place aux jeunes* — Ce que nous devons à nos maîtres. — L'obstacle est dans les bureaux. — Ce matin, Lefebvre entre tout ému. — « Vous me parlez toujours de l'amour », etc. — Elles enseignent à rire du destin. — Rappelez-vous votre sœur. — Pourquoi sont-elles rieuses? — A qui la faute? — Une lettre de Poret : la royauté des bureaux. — Le billet de confession. — Sur les avantages de la monogamie. — C'est l'épreuve capitale de notre Occident. — La dissolution du foyer précède la décadence d'un peuple. — L'homme qui dépense tout le jour ses forces. — Depuis que Mlle Rousseau dirige la maison.... Du rôle de la femme dans la famille. — C'est à l'homme à gagner. — La table a un air de fête. — La femme qui est désœuvrée. — L'harmonie dans l'ameublement. — Du matin au soir je lis, j'étudie, je creuse. — Chacun désire gagner de l'argent. — Ce que je ferais si j'en avais. — Fin des classes. — En m'examinant après ce long intervalle. — Parler des passions c'est les nourrir. — Au cimetière le jour de la Saint-Paul. — Le commerce des hommes m'attriste. — Joli dialogue avec Pauline. — *Grandes nouvelles!* — Il est question de l'enseignement de l'histoire à Sainte-Barbe 269

Novembre.

Le jour des Morts. — Le cimetière m'est devenu si familier. — J'ai fait amitié avec la mort. — Son odyssée. — *Le dialogue des morts.* — « Ami, tu n'es pas seul. » — Après

les ardentes amours de l'été. — Que de choses à dire sur les pressentiments ! — Déception et tristesse. — Saint Virgile ! — Le sentiment qui lui a inspiré sa première églogue. — Traits charmants qui peignent le poète. — La scène est en automne. — Suivre l'exemple du saint que j'honore. — Accepter d'un cœur viril la destinée. . 283

JOURNAL

DE

MES IDEES

1818. — Licence. — Essais littéraires sur les historiens latins. 291
1819. — Doctorat. — Mes deux thèses. — Traduction des orateurs grecs et anglais. — Projet de fondation d'une revue. — Liste des articles à faire. — Notes sur la philosophie grecque. — Caractère des peuples, etc. 292
1820. — Rien que des lectures : la Grèce, la Bible, l'Evangile. 295
1821. — Mon inquiétude me portait sur tous les sujets à la fois. — Reprise de mon essai : *Caractère des peuples trouvé dans leur vocabulaire*. Sur l'amélioration du sort des femmes. 296
1822. — J'esquisse un essai sur la *Culture de l'homme*. — *Histoire philosophique du christianisme*. 306
1825. — Les *Études du poète*. 306
1824. — Histoire de la littérature grecque. — Quel cadre et quel titre ? Tout ce qu'on peut y faire entrer. — Je m'attaque à Vico. — *Tableau chronologique de l'histoire moderne*. 307
1825. — *Études philosophiques des poètes*. Ce que j'ai trouvé dans mes lectures grecques. — Le Prométhée d'Eschyle. — Mon discours pour la distribution des prix.

— Sur l'*Alliance de la littérature et de l'Histoire.* — *Philosophie d'Eschyle.* — *Philosophie de Thucydide.* — *Correspondance des papes.* — Je commence les *Synchronismes*. 309

1826. — Année féconde. — Traduction de Vico. — *Histoire littéraire dans ses rapports avec l'histoire politique.* — Projet d'une histoire de la *Réforme* et de la *Ligue*. — Tout ce que peut comprendre ce cadre. — La géographie m'a toujours tenté. — *Monuments historiques du christianisme.* — *Histoire de l'Eglise romaine*. 315

1827. — Vico. — Maladie. — Un monde de lectures. — Nomination à l'*Ecole préparatoire.* — La *lettre et l'esprit.* — *Précis moderne* commencé. 322

1828. — *Encyclopédie des chants populaires.* — J'achève le *Précis.* — Préparation à mon voyage d'Allemagne. — Traduction de Luther commencée. 325

1829. — Résumé du progrès de mes idées. — Tout ce qui m'apparaît en traduisant Luther. — Je conçois l'idée d'un cours sur le treizième, le quatorzième et le quinzième siècle. — Le drame de la dissolution commence vers Innocent IV, etc. — *Recherches sur les philosophes du moyen âge.* — *Opposition entre Abeilard et Luther.* — La question de la grâce. — Saint Augustin est le point de départ. — *Préface* de Luther. — Pourquoi j'ajourne. — Idée de traductions diverses. — Traduction de Grimm et de beaucoup d'autres livres allemands. — Mes lectures de repos. — Préparation d'une suite de thèses. 324

Liste de mes lectures. 333

Thèse du Doctorat. 375

PRÉFACE

Le voici, ce second volume des *Souvenirs de Jeunesse* qu'à regret j'ai dû faire attendre[1].

Michelet, cette fois, nous raconte sa vie dans son journal, et ce journal est double : Dans l'un, il a mis ses « Sentiments et ses Émotions » ; dans l'autre, « ses Idées ».

Le *Journal intime* n'a été tenu que pendant trois ans. Il s'ouvre, en mai 1820, au moment où son ami Poinsot prend le service de l'internat à l'hôpital de Bicêtre. Il se ferme le jour où Michelet entre dans la chaire d'histoire, que l'Université vient de créer pour lui, au collège Sainte-Barbe-Rollin. Tout entier désormais à son ensei-

1. Depuis la publication de *Ma Jeunesse*, mes travaux ont été d'une autre nature, non moins utiles. J'ai donné, pour l'usage des Écoles : *Notre France*. — *Extraits-historiques*. — Sous presse : *Extraits littéraires*, — *Leçons de Patriotisme*.

gnement, il ne jettera plus sur sa vie privée, dans les quinze années qui vont suivre, que de fugitifs regards !

Le *Journal des Idées*, commencé plus tôt, en 1818, ne prendra fin qu'en 1829. Celui-ci est surtout une table, à la fois analytique et condensée, de tous les ouvrages que Michelet mit en train pendant ces dix années. Elle justifie hautement l'épigraphe qui ouvre son Journal : « Les passions intellectuelles ont dévoré ma jeunesse ».

Cette table des matières est, en effet, tout un monde.

Qu'est-ce pourtant, comparée au contenu des cinq cartons qui appartenaient à cette même époque?... Cartons pleins, bondés de notes, de traductions, d'extraits, de programmes, de fragments déjà tout rédigés.

Michelet les a détruits dans cette année douloureuse où il eut le pressentiment d'une fin prochaine (nov. 1864). Ce sacrifice fut fait d'une main stoïque, non sans amertume, toutefois. Lorsque, dans un trouble extrême, nous demandions grâce au moins pour ceci, pour cela, il nous répondait :

« J'ai acquis, dans mon métier d'historien,

la triste expérience du mal qu'on peut faire à un homme qui laisse après lui des manuscrits. Lorsqu'il suffit du simple déplacement d'une virgule pour dénaturer le sens de sa pensée, qu'est-ce donc lorsqu'on se permet des suppressions ou, qui pis est, des substitutions perfides?... Il me faudrait aller jusqu'à cent ans, pour réviser tout cela et mettre à part ce qui mériterait d'être conservé. L'âge m'avertit et mon Histoire me presse. Tu peux ne pas me survivre. Dieu sait, alors, en quelles mains pourraient tomber ces ébauches juvéniles! Le plus sage est de tout détruire. Brûlons! brûlons! » — Ce fut un véritable bûcher.

A la liste si intéressante des ouvrages qui furent en projet, nous avons cru devoir joindre celle des lectures faites pendant ces mêmes années 1818-1829. — On y voit, non seulement de quels auteurs Michelet s'est nourri, mais encore, chose curieuse, l'indication du mois et même du jour où il a lu chaque ouvrage.

Ce ne sontpas là, il s'en faut, des lectures

frivoles, faites au hasard du caprice. — Quarante ans plus tard, l'historien nous dira dans son Louis XIV (voir l'Introduction) : « Dès mon enfance et toute ma vie, je me suis occupé de ce règne. Ce n'est pas qu'il y ait alors grande invention, mais que voulez-vous, c'est une harmonie. Ces gens-là se croyaient un monde complet et ignoraient le reste. Il en est résulté quelque chose de suave qui a aussi sa grandeur relative. J'étais tout jeune que je lisais cet honnête Boileau, ce mélodieux Racine; j'apprenais la fanfare peu diversifiée de Bossuet. Corneille, Pascal, Molière, La Fontaine étaient mes maîtres. »

Ces graves lectures que faisait l'enfant, — Boileau, à huit ans à peine, — nous voyons le jeune homme les reprendre dix ans après, et combien de fois depuis!...

Michelet s'occupa avec une égale ardeur du seizième siècle. Rien de plus curieux que son opinion sur l'esprit de la *Ligue*, jetée, à vingt-cinq ans, dans le « Journal de ses Idées ».

Le Journal intime, que nous donnons le

premier, est l'histoire d'une âme qui se raconte jour par jour, au temps où elle ignore ses destinées futures. Il est impossible de le faire avec plus de franchise et de simplicité. L'absence de pose y est absolue. Celui qui écrit, n'a pour public qu'une unique personne, son ami Poinsot. — L'histoire de cette amitié, sitôt brisée, est une des choses les plus attachantes de ce journal. « Il me semble, dit Michelet (page 140), qu'il voie aussi bien que Dieu toutes mes pensées. » Il se montrera donc à lui tel qu'il est.

Poinsot meurt en 1821. Le Journal se continue deux ans encore, « sans aucun plaisir », mais dans un but aussi noble qu'élevé : « Pour l'amélioration de mon âme ».

Voilà précisément ce qui fait le caractère tout spécial de ce livre : il met dans la main du lecteur, l'âme même de celui qui l'a écrit. Cela n'est pas commun. Les auteurs de *Mémoires*, le plus souvent, racontent leurs contemporains au lieu de se raconter eux-mêmes. De là, des récits amusants, si l'on veut, par les anecdotes plus ou moins sûres, mais sans aucun intérêt autobiographique.

On a envie de crier à ces narrateurs trop discrets : « De grâce, messieurs, tournez-vous donc un peu, qu'on vous voie au moins de profil. »

Cette impersonnalité, je ne la voudrais pas, non plus, dans le livre où l'auteur n'entend nous entretenir que des choses de l'esprit. Si l'homme se dérobe entièrement derrière l'écrivain, s'il me laisse tout ignorer de sa vie intime, eh bien, j'oublie aussi, à mon tour, que c'est une personne qui me parle; je n'ai plus devant les yeux qu'une machine à *Pensées*. On se console de cet escamotage, quand celui qui se le permet n'a par lui-même qu'une mince valeur. Mais si, au contraire, celui qui raconte *vaut infiniment*, c'est lui tout entier qu'on voudrait connaître, et non ses voisins de médiocre importance.

Un livre plein de pensées, quand on a le bonheur de savoir comment elles sont venues à celui qui les écrit; quand on assiste, pour ainsi dire, à tous les mouvements intérieurs de son âme; quand il nous dit ou nous laisse deviner pourquoi, hier si vaillant, aujourd'hui il défaille, pourquoi il est gai,

pourquoi il est triste, pourquoi il hait, pourquoi il aime, un tel livre, *tout humain*, est comme un miroir où chacun se reconnaît et se retrouve.

Son titre même : *Mon Journal*, nous dispenserait de dire que, pour la forme, ce livre ne peut ressembler à celui qui l'a précédé. — En ses éléments, *Ma Jeunesse* est l'œuvre de l'âge mûr. C'est surtout à quarante ans, cinquante ans, que Michelet a fait revivre, pour nous avec tant de bonheur, et son enfance et ses quinze ans.

Dans « Mon Journal », au contraire, c'est un jeune homme encore dans sa chrysalide, qui note les événements d'une vie solitaire, ses rares joies, ses tristesses fréquentes. Aucune recherche de style. S'il se montre sévère, c'est pour lui-même; si, dans ses *Examens de conscience*, il se gourmande, c'est de valoir trop peu.

Voilà ce qui fait encore le grand mérite de ce livre. Qu'on songe au prix inestimable qu'aurait aujourd'hui, pour les biographes, un Journal ainsi tenu, par Molière, La

Fontaine, Voltaire, Rousseau, etc., à l'âge où l'avenir n'était encore pour eux qu'une obscure énigme; — un journal, donnant les *prémices*, les *germes* de telles âmes!... Un journal enfin, écrit, comme celui-ci, dans la *plénitude du cœur* (mot favori de Michelet) et laissant voir, réellement, le dessous, non le masque....

Rien de tout cela n'a été retouché. Michelet indique d'un mot, l'intention de revenir sur ces notes parfois trop brèves : « Ce n'est qu'une clef pour mes souvenirs. » — Quant à la forme, on y verrait plus tard. Évidemment c'est là ce qu'il a voulu dire. Mais ce *plus tard* n'est pas venu pour le Journal de la vingtième année; le style et les pensées ont l'âge du siècle (1820).

Au milieu de la vie, — plus d'un l'a observé, — c'est vers l'heure qui fit éclore nos premières émotions, que nous revenons le plus volontiers. Que ces trop courtes années de notre adolescence aient été heureuses ou malheureuses, il n'importe; c'est ce qui reste en nous de plus cher, de plus vivace.

Ces retours aussi fréquents qu'involontaires vers notre point de départ, ne sont-ils

pas une preuve de l'unité de la vie? Bien loin qu'elle se dissolve à son déclin, ces *ricorsi* feraient plutôt croire que le cycle ouvert à la naissance, se referme, au contraire, un peu avant la mort. Le vieillard, dans un demi-sourire, tend la main à l'enfant qui fut lui, autrefois.

Mais revenons au *Journal*. S'il est trop bref lorsqu'il ne donne que le courant ordinaire de la vie quotidienne, en revanche, aux heures qui importent, on trouve ailleurs pour le compléter, plus d'un document précieux. Ainsi, lorsqu'un entretien avec ses *Maîtres* ou ses camarades a ému Michelet, lorsqu'il est frappé d'une commotion violente ou soudaine, par exemple la mort de Poinsot, la rencontre inopinée de Thérèse, — alors, il écrit à part du Journal, des pages que le trouble du cœur rend vraiment éloquentes. D'autrefois, c'est le brouillon d'une lettre qu'il médite d'envoyer. Il se servait volontiers de cette forme, lorsqu'il voulait faire pénétrer une idée ou accepter un conseil. La date, ou bien encore un mot révélateur, permet, presque toujours, de remettre ces feuillets épars à leur vraie place.

Que résulte-t-il de la reconstitution de cet ensemble? Que la personnalité de Michelet, de vingt à vingt-cinq ans, nous apparaît tout entière, et sous des aspects aussi multiples que variés. On a, non seulement le portrait de l'homme dans tout son relief, mais encore ses sentiments, et sa pensée sur toutes choses : religion, politique, questions sociales, etc. — On sait, en fermant le livre, qu'il était profondément religieux, sans préoccupation d'aucun dogme; libéral, sans être républicain; — qui l'était alors? — très attaché à la Charte, peu différente, au demeurant, de notre constitution actuelle. Monogame en amour, on voit qu'il n'admettait ni la *séparation*, ni le *divorce*, si préjudiciables, l'un et l'autre, à l'avenir de l'enfant.

Telle est la valeur du legs que Michelet a fait de lui-même à ceux que tentera une étude approfondie de son caractère et de son génie tout personnel. Cette étude ne se fera pas demain, je le sais. Il est indéniable que notre curiosité des personnes et des choses s'avive, à mesure qu'elles reculent dans le passé. Je ne m'en afflige pas. Ses œuvres sont là pour témoigner, en attendant l'heure

équitable où la postérité rendra sur lui son jugement définitif.

C'est à cette heure que je pense, quand je recueille, avec un soin religieux, tout ce qui peut rendre sa résurrection plus complète[1]. Cela importe, car, si nos hommes de génie ont, pour la plupart, exercé une action bienfaisante pendant leur vie, combien plus, après leur mort, « quand les temps sont venus! »

Une fois ressuscités, c'est pour toujours! — N'y a-t-il pas plus de deux mille ans que l'humanité s'occupe des grands morts de l'antiquité? Elle s'en occupe, elle en parle, elle les discute ou les interroge, comme s'ils allaient se présenter pour lui répondre et prendre leur part de l'entretien commencé.

Oui, c'est le privilège de ces immortels conducteurs de l'humanité, de rester à jamais les contemporains de tous les âges. Chaque siècle, selon ses besoins, les interprète à sa manière; chaque génération qui vient, reprend, avide, le travail investigateur

1. Mon troisième volume donnera les années de l'*École normale* avec quelques conférences qui témoignent de la haute valeur et de la fécondité de cet enseignement.

de la génération qui finit. Et, quand ils croient ne pouvoir plus rien trouver dans les livres, ces chercheurs infatigables, alors vous les voyez, comme tous ceux qui aiment ardemment, interroger, dans leur curiosité inquiète, la poussière même des tombeaux.

C'est ainsi que vont, grandissant d'âge en âge, les morts qui ont eu le droit de revivre; c'est ainsi qu'elles montent ces figures inspirées de créateurs, d'apôtres et de prophètes, plus haut, toujours plus haut, jusqu'à la région de Dieu.

Ce n'est pas moi qui parle ici, c'est Michelet, après un entretien qu'il vient d'avoir avec son maître, M. Villemain :

Jeudi 15. — « Causé longuement des grands génies dont le passage, en ce monde, pourrait être comparé à la traînée lumineuse que les astres laissent au ciel dans leur course. Nous en sommes éclairés et réchauffés encore, longtemps après qu'ils se sont enfoncés dans les profondeurs infinies de l'espace pour s'y perdre à jamais. Il en est de même, disions-nous, de nos grands hommes. Leurs œuvres puissantes approvisionnent l'huma-

nité, — souvent pour des siècles, — de lumière, de chaleur et de vie. » (Page 177.)

Et voilà que lui aussi, Michelet, a laissé à son tour, en remontant, un puissant sillage.

Il en avait la vision, celui qui, un jour, au pied de son tombeau, devant une foule émue, trouva cette définition de la *personnalité* de son âme : « La plus humaine de ce siècle, qui fut *incommensurablement bonne!* » Mot profond, jailli d'un grand cœur[1]. Il reste, pour tout l'avenir, la plus juste, la plus belle glorification de celui qui l'a inspiré.

M^me^ J. Michelet.

9 février 1888.

1. Jules Ferry : Discours d'inauguration du monument funèbre au Père-Lachaise, le 15 juillet 1885.

ANNÉE 1820

MON JOURNAL

MAI

Jeudi 4. — Poinsot est parti[1]! Je l'ai conduit ce matin à Bicêtre. Se sentant des aptitudes supérieures, il a quitté la pharmacie pour la médecine. Ces deux années que nous avons vécues ensemble, ont passé comme un songe. Emportés tous les deux dans des voies diverses, loin de nous sentir jamais séparés, on eût dit que cette divergence même dans nos études, nous attirait plus fortement l'un vers l'autre. Nous étions comme deux éléments dont les affinités différentes se recherchent pour se compléter. . . . . .

Le voilà seul là-bas. Je suis seul ici. Pas une larme en nous quittant, et cependant le cœur en reste mutilé. Je ne crois pas que deux âmes se soient jamais ressemblées à ce point. Nous serions le même homme, si nous avions été placés dans

1. Voir *Ma Jeunesse*, pages 53 et 311.

les mêmes circonstances. Tâchons de garder au moins une correspondance étroite entre nos pensées. A cela, les lettres pourraient servir; elles vaudraient autant et mieux peut-être que le journal. Si nous faisions les deux à la fois, le journal aurait pour moi l'avantage de me rappeler, plus tard, un passé qu'on oublie si facilement et de me fournir les moyens de m'améliorer.

Dimanche 7. — Nous nous sommes revus!... C'est tout ce que je puis dire. Je n'en ai pas joui pleinement. Bien moins sensible au plaisir de revoir ceux que j'aime, qu'à la peine de les quitter la vie m'apparaît une suite ininterrompue de séparations et d'adieux.

Dans la disposition mélancolique où je suis, le *Lac* de Lamartine m'a fait pleurer. Je pleure plus facilement qu'autrefois sur les maux d'autrui. J'ai gagné, à perdre l'amour et à m'imposer de ne plus le retrouver.

Dégagée de l'égoïsme à deux où elle enfermait le monde, l'âme rayonne autour d'elle par ses facultés aimantes qui deviennent amour de l'humanité. L'amitié ne fait rien perdre à ces sentiments élevés. Avec un ami, on arrive bientôt à se répandre, et délicieusement, sur les questions générales, ce qu'on ne fait guère avec une femme qu'on aime. L'horizon se rétrécit bien vite à la

mesure de l'individualité. Il faut donc tâcher de cultiver tout ce qui peut donner le change à l'amour.

Celui qui cherche la paix doit aussi s'abstenir de beaucoup de choses innocentes. Point de lectures qui relâchent l'esprit, et lui ôtent son activité. La rêverie où nous plongent ces lectures ne vaut rien. Nous sommes nés pour l'action. Point de regards sur les objets capables de nous conduire à établir des comparaisons fâcheuses entre notre situation précaire et celle des gens heureux. Ces parallèles sont un sûr moyen de ne plus jouir de ce qu'on a, ou même, de ce qu'on avait désiré le plus vivement. Ceignons nos reins de plusieurs enceintes, c'est peut-être pour celui qui se sait aisément vulnérable, le secret du bonheur.

*
* *

J'ai eu hier avec M. Villemain une querelle bien inutile sur la politique. Les disputes ne viennent le plus souvent que de la façon différente d'envisager les idées ou les objets. Si l'on y songeait avant de parler, on ne s'emporterait pas comme je l'ai fait sottement. Tel est *ultra* parce qu'il n'étend son regard qu'aux malheurs de la famille royale, et se croit du parti des gens tranquilles, qui serait libéral s'il entrevoyait la moindre par-

tie des maux que fait la tyrannie. En tout cas, s'irriter n'est pas un bon moyen pour convertir un adversaire. La contradiction ne sert qu'à l'affirmer dans sa manière de voir. « La colère, dit Achille, est plus douce que le miel. » Le fruit en est amer. Celui qui se sent irascible doit se taire ou, s'il ne peut se dominer, quitter la place. L'agitation où j'ai trouvé M. Villemain m'a gagné moi-même. Ce n'est pas une excuse. J'ai eu tort de lui tenir tête.

Je sens bien que la manifestation de mes opinions politiques doit rendre ma situation de plus en plus précaire. Il serait utile de regarder autour de soi. Que ferais-je si la place que j'occupe venait à me manquer[1] ? Devenir le secrétaire d'un homme de lettres me déplairait. Être attaché à lui comme son ombre, penser à ses heures, figurer à sa table, au salon, y remplir un rôle, celui d'amuseur de la société du maître, quelle servitude, quelle perte de temps, quelle diminution de soi-même!... Ceci écarté, que reste-t-il à celui qui n'a pas un métier, sa plume? mais ce serait manger son blé en herbe que d'écrire trop tôt. Comment, d'ailleurs, faire quelque chose de bon quand on produit hâtivement pour vivre. Écrivons, ce-

1. Michelet était à ce moment répétiteur pour l'histoire et la philosophie à la pension Briand (voir *Ma Jeunesse*, 398). Cette petite place et les leçons particulières qu'il commençait à donner, le faisaient vivre, lui et les siens.

pendant, pour nous-même; puis, apprenons les mathématiques. Je viens de les commencer. Cela sert à tout. Et d'abord, à calmer les sens.

***

L'étude de l'histoire ne suffit pas. Il faut y joindre un autre travail qui nourrisse et fortifie l'esprit pendant qu'on se remplit la mémoire de faits et de dates. Plus on en entasse, et plus elles s'effacent aisément du souvenir. D'ailleurs, on ne saurait acquérir trop tôt les connaissances qui forment l'entendement. Tout ce qu'on fait ensuite doit y gagner.

Dimanche 14. — L'éloignement fait en amitié le même effet qu'en amour : *C'est le soufflet de la forge.* Je suis parti ce matin par un léger brouillard, la tête comme le temps, lisant la lettre de Rousseau sur les *Spectacles*. Ce style est orageux. Arrivé à la barrière Fontainebleau, il m'a fallu mettre le livre en poche. Il était trop étranger à mes pensées. L'air si doux, la verdure nouvelle, la vue du lieu où était mon ami, tout m'attendrissait....

J'avais rencontré sur la route un homme chargé d'un paquet. Ce malheureux était sans veste, en chemise; il s'appuyait, quoique jeune, pesamment,

sur un bâton. Je crus que c'était un conscrit. Je ne puis dire combien je fus douloureusement ému. Je le dépassai bientôt et me retournai plusieurs fois, ayant grande envie de lui parler. Je ne sais quelle honte me retenait. Enfin, je vais à lui et m'avise de lui demander où est Villejuif. « Je n'en sais rien, me répondit-il, je vais à huit lieues d'ici chercher de l'ouvrage: je suis papetier. » Et cela, si bien dit, sans aigreur contre la destinée. Les gens du peuple ont, le plus souvent, une cordialité qui me charme. Je me souviendrai de cette rencontre.

* * *

Maintenant que je suis seul (de toute la semaine je ne puis voir Poinsot), je vais reprendre la lecture de mes auteurs grecs pour me retremper. Sophocle me subjugue. Ses héros sont des hommes comme dans tout le théâtre ancien. Euripide montre aussi des hommes, mais son style n'est point élevé: il n'y a point de contrastes. Sophocle est d'une vigueur héroïque surtout dans l'ouvrage de sa vieillesse : l'*Œdipe à Colone*. En même temps que le naturel, il y a une vivacité, une chaleur, un pathétique qui vous entrent dans le cœur. Il faut lire surtout deux passages : celui où ses deux filles, Ismène et Antigone, embrassent

leur père aveugle, et celui où elles le revoient après que Thésée les a délivrées de Créon.

Xénophon me choque par sa partialité pour Lacédémone. Il est vrai que sans parler de la reconnaissance qu'il lui devait et de son amitié pour Agésilas, les Lacédémoniens, en général, étaient alors les seuls hommes de la Grèce. Il est moins amusant qu'Hérodote; il écrit l'histoire d'un siècle plus avancé, par conséquent, les traits originaux sont plus effacés; les hommes et les peuples se ressemblent davantage. N'ayant guère à raconter des mœurs étrangères, il ne peut intéresser par la variété; mais il est supérieur par le sentiment et le caractère religieux. Il paraît moins impartial que Thucydide, peut-être parce qu'il a plus de chaleur. Généralement, les *Helléniques* me semblent inférieures à la retraite des Dix-Mille. Xénophon y est plus auteur. Sa partialité est frappante. Il parle avec mauvaise humeur d'Iphicrate qui, pouvant empêcher les Thébains de sortir du Péloponèse, leur donne passage au détriment de Lacédémone. Il loue Épaminondas, mais sèchement, le nomme peu, abaisse ses plus grandes actions, diminue surtout la gloire de la victoire de Mantinée. Après avoir lu cet ouvrage, je le croirais plus facilement capable d'avoir été jaloux de Platon.

PREMIÈRE LETTRE DE MICHELET A POINSOT.

Dimanche de Pentecôte.
Tout seul dans ton cabinet[1], 3 heures.

Mon cher ami,

Au moment où je te quitte, je trouve délicieux de commencer la lettre que je n'ai pas voulu te promettre. Tu sais combien peu j'aime à me contraindre. C'eût été diminuer le plaisir de t'écrire que de s'engager à le faire. Notre adieu, qui revient toujours, me fait mieux apprécier ce projet d'une correspondance active. La vie est courte. La mienne le sera, peut-être, plus que celle d'un autre. Je saisis donc tous les moments où je puis profiter de notre amitié.

Affranchi de l'amour des femmes et le redoutant, trop faible pour m'élever jusqu'à l'amour de Dieu, celui de l'humanité et ta pensée, voilà ce

1. Poinsot avait occupé deux ans, chez son ami, rue de la Roquette, la chambre qui fut longtemps la bibliothèque de Sedaine. Voir *Ma Jeunesse*, page 379.

qui m'occupe. Je rends à ceux qui m'entourent l'attachement qu'ils ont pour moi, mais tous diffèrent de caractère et d'âge. Poret est le plus honnête homme, l'âme la plus forte que je connaisse ; mais cette dernière qualité n'est pas entre lui et moi un trait de ressemblance.

Nous seuls, nous nous ressemblons.

Cette amitié si agréablement liée aux souvenirs de notre enfance, tire une nouvelle force de la situation morale où je me trouve. La personne qui me ressemble le plus après toi[1], est âgée et, selon le cours de la nature, doit vivre beaucoup moins que moi. Ne pouvant songer à me marier, je ne goûterais point, dans une relation, les plaisirs de la famille ; de ce côté, encore, je serais seul. C'est donc sur toi que se porte mon avenir.

Lorsque, pour être sage, je crois devoir enterrer mon cœur tout vivant, la puissance d'aimer devient philanthropie et surtout amitié.

C'est dans mes lettres encore plus que dans nos conversations que je veux épancher tout mon cœur. Il est mille choses qui se disent, ainsi, mieux qu'en face ; on s'exprime avec plus de netteté. Un des puissants motifs qui me détermineront à faire un journal, c'est l'espérance que si je mourais avant toi, tu achèverais de me con-

1. Mme Hortense. Voir *Ma Jeunesse*, page 159.

naître et que je vivrais encore dans ta pensée par une sorte de présence réelle.

Adieu.

J. Michelet.

P. S. *Lundi de Pentecôte.* — Je suis allé ce matin chez M. Villemain, où j'ai trouvé un homme de ses amis, élégant, spirituel, assez fat. C'était un jeune avocat, fort libéral. Je l'ai écouté longtemps en silence, me félicitant de n'être pas ce brillant parleur. Je serais peu propre à ce métier-là. J'aimerais assez la célébrité du nom, mais l'obscurité de la personne. Au lieu d'amoindrir son esprit dans la discussion de misérables intérêts privés, mieux vaut vivre dans un petit coin, faire quelques bonnes actions et un bon livre qui soit encore une action meilleure.

J. M.

*
* *

M. F... sort d'ici. La vive impression qu'a faite sur lui la vue de la guillotine m'a suggéré plusieurs réflexions sur la peine de mort, qu'il faudrait abolir. La première raison qui le commande, c'est que l'accusé, niant le plus souvent jusqu'à la fin, il faut, pour le condamner, s'appuyer sur des preuves plus ou moins vraisemblables, mais qui

n'ont rien de certain. S'il y a erreur, elle reste irréparable. La seconde raison, c'est que la vue des exécutions augmente chez le peuple les instincts féroces, au lieu de les réprimer. Elle produit sur ceux qui en sont témoins, une sorte de vertige, un entraînement à commettre des crimes tout semblables. On a une foule d'exemples de cette contagion morale. Peut-on aussi tuer un homme hors le cas de légitime défense? Ce droit est faiblement établi même au point de vue légal. Dieu seul a droit de défaire son ouvrage. En outre, la mort frappant le coupable, presque aussitôt après son crime, il n'a pas eu le temps de faire entrer la lumière dans sa conscience et de se repentir. Il s'en va donc méchant dans l'autre vie. Une dernière considération s'impose. Presque tous les meurtriers ont une faible tête et sont maniaques. Il devrait y avoir toujours un ou deux médecins parmi les juges afin d'établir l'état mental de l'accusé.

C'est surtout dans les délits politiques, jugés avec tant de passion, que la peine de mort doit être abolie[1].

1. On voit, par le mois et l'année, 1820, que Michelet, à vingt et un ans, guidé par le sens moral et celui de la justice, commença le premier, en ce siècle, le plaidoyer que d'autres devaient reprendre plus tard avec tant d'éclat.

PREMIÈRE LETTRE DE POINSOT A MICHELET[1].

22 mai 1820.
(Avant d'avoir reçu celle de son ami.)

Je finis mon service à onze heures ; je déjeune, et à midi je suis dans ma chambrette. Je prends Condillac ; à cinq heures, je descends dîner. Sais-tu ce que j'en ai lu en cinq heures? vingt pages !

Persuadé que quand on lit des ouvrages abstraits et qu'il se présente des difficultés, il ne faut pas passer outre sans les avoir levées, je me suis attaché à bien comprendre tout, et ne suis pas sorti d'une phrase tant qu'il m'est resté quelques doutes. Cinq ou six notes que j'avais prises dans Laromiguière m'ont été de la plus grande utilité, car sans elles, j'aurais admis comme justes, des principes faux et leurs conséquences. J'ai donc cherché à concilier les manières de voir différentes des deux auteurs, ou plutôt, j'ai réfuté l'un par l'autre, et j'ai fait moi-même des commentaires sur Condillac, que tu verras.

1. La correspondance entre les deux amis ayant bientôt cessé et les lettres de Poinsot étant peu nombreuses, nous les donnons pour que le lecteur connaisse mieux celui que Michelet a tant aimé, qu'il allait perdre sitôt!

Je crois que la métaphysique et les mathématiques sont des sciences auxquelles il faut s'adonner sérieusement ou ne pas s'en mêler. Je ne veux pas dire qu'on doive les pousser loin ; mais il faut apprendre rapidement ce qu'on veut savoir et couper cette étude par le moins d'occupations possibles : 1° parce que ces sciences étant une suite de propositions dont la dernière est la conséquence de celle qui précède, il est important de n'en pas rompre la chaîne ; 2° parce que ne se rattachant pas, ainsi que la plupart des sciences physiques, aux actions et aux circonstances de notre vie, leurs notions s'effacent plus facilement si elles ne sont pas serrées de près et ne se fortifient pas mutuellement.

La lecture de Condillac m'a rappelé un temps déjà loin de nous, celui où tu allais le lire à la bibliothèque du Panthéon. Il m'arriva deux ou trois fois de t'y accompagner ; moi je lisais *Mérope* et *Mahomet*. Il me souvient que, tout en admirant Condillac, il t'arrivait quelquefois de bâiller dessus. Je crois que cela venait de ce que tu envisageais l'ouvrage partiellement. Il te paraissait très beau, mais néanmoins il t'ennuyait. Tout ceci est un peu long, un peu monotone pour un journal, mais enfin, tu le veux, le voilà.

Paul Poinsot.

*
* *

J'aime beaucoup à varier mes lectures. En ce moment, je mêle avec plaisir à mes auteurs grecs, Fénelon. Dans la première partie de l'*Existence de Dieu*, les observations physiques me semblent triviales et la métaphysique, souvent vague et faible. Mais tout ce qui touche au sentiment est admirable. La prière qui termine est supérieure à la belle invocation de Bernardin de Saint-Pierre. En celui-ci, il y a une âme douce qui se console de son isolement par la religion. Dans Fénelon, on ne voit plus la terre, on est dans l'attente et déjà dans les premiers ravissements de la possession de Dieu.

Nulle part il n'y a d'aigreur dans sa controverse. Il sait, il sent, il avoue, après avoir détruit les sophismes des Épicuriens, qu'il est homme et peut, comme eux, se tromper.

La seconde partie du livre est incomparablement supérieure à la première. Le commencement, où l'analyse est si simple, si hardie, cette belle métaphysique, interrompue par de sublimes élans, m'a rappelé Pascal.... Ceci est à relire : *De la simplicité de Dieu.*

Mardi 23 (*mon examen de conscience*). — Je

ne me connais guère, malgré le tête-à-tête quotidien avec moi-même. Cela tiendrait-il à la mobilité qui, toujours, met l'âme au dehors et l'empêche de se recueillir? Il faut pourtant essayer de se démêler; sans cela aucun progrès n'est possible. Profitons d'un moment de repos. « Mon cher, moi, je veux être équitable envers vous. Eh bien, il est vrai que vous aimez ce qui est bon et juste et que vous prenez plaisir à le pratiquer; mais pourquoi avez-vous tant de peine à garder pour vous ce plaisir? Pourquoi vous faut-il en parler? Je ne suis pas sûr qu'il n'y ait là un peu d'ostentation. Si même ce n'était qu'un épanchement du cœur, ne vaudrait-il pas mieux contenir cette effusion et garder entre Dieu et vous vos bonnes actions? La jouissance, pour une nature élevée, en diminue, quand elle n'est pas tenue secrète.

En général, vous taisez difficilement ce qui vous émeut. C'est peut-être là votre plus grand défaut. Tenir un journal y remédierait peut-être; vous épancheriez ce trop-plein du cœur et de l'âme qui vous fatigue dès que vous ne pouvez le confier. — Ce journal, votre ami, votre confident discret, serait aussi, au besoin, votre guide. Il vous conseillerait, par exemple, de vous déshabituer de porter vos regards sur ce que vous ne pourrez jamais posséder ou sur ce qui passe et que vous ne devez jamais revoir. Une cruelle expérience

vous a appris, cent fois, que de mettre ainsi la tête à la fenêtre rend le devoir plus difficile à remplir. Vous vous les êtes faits vous-mêmes, il est vrai, ces devoirs; ils n'en sont pas moins devenus obligatoires. Quand vous l'oubliez, le journal serait là pour vous le rappeler.

Il vous conseillerait aussi de toujours suivre la droite voie; vous êtes trop faible pour vous en écarter impunément. La sagesse et la force sont à ce prix. Il vous dirait encore: aimez vos devoirs, vos plaisirs tels qu'ils sont; la plupart des hommes n'en ont pas de plus grands. S'ils vous semblent peu de chose, souvenez-vous que plus de bonheur *mouillerait les ailes de votre âme*[1].

Ce qu'il faut aussi reconnaître, bien qu'il vous en coûte, c'est qu'il y a souvent plus de vanité que d'envie d'être utile dans vos instructions. Vous parlez trop quand vous croyez être en veine et pouvoir bien parler. Si vous songiez au nombre de sottises qui doivent échapper et qui sont toujours des sottises, lors même qu'elles ne seraient ni relevées, ni même comprises, vous seriez moins prodigue de vos paroles. Mieux vaut, les trois quarts du temps, laisser ou faire parler les autres. Au revoir! »

1. Platon.

POINSOT A MICHELET.

Mercredi 24 (7 heures du soir).

Cher ami, que vais-je te dire après la lecture d'une lettre si touchante qui a réveillé aussi en moi mille sentiments confus que je ne puis exprimer ?

Je prévoyais bien que notre correspondance ne tarderait pas à devenir une correspondance d'amis, mais je croyais qu'elle commencerait par des choses étrangères à notre amitié et c'est pour cela que je t'ai écrit cette lettre lourde et insignifiante qui ressemble si peu à la tienne. Qui dirait, en les voyant toutes deux, qu'elles viennent d'amis dont la pensée a été si souvent la même ?

Ta lettre, au milieu de la joie qu'elle m'a fait goûter, m'a rendu triste un moment : « La vie est courte, dis-tu, la mienne, peut-être plus que celle des autres. » Non, je l'espère bien, elle ne sera pas plus courte que celle de quelqu'un que tu sais bien. Que ferais-je seul au monde, s'il fallait que je te perdisse ? Car si tu te trouves isolé au milieu des personnes qui t'entourent, je le suis bien autrement dans une nombreuse famille, dont

pas un ne me ressemble, pas même ceux que l'âge rapproche de moi, — mes frères et sœurs. Si je me marie, la femme que j'aurai, ne partagera pas mon amitié, car est-il possible d'en rencontrer une qui pense comme nous? Je me marierai plutôt par nécessité que par goût. Je suis aussi jaloux que tu aies mon affection à toi seul, que je le suis d'avoir la tienne à moi seul.

Non, ce n'est pas en considérant la brièveté de la vie que je sens l'utilité du journal; mais c'est en me portant, par la pensée, au temps de notre vieillesse, où nous nous lirons réciproquement au coin du feu; ce sera un divertissement bien doux. Voilà, je l'espère, à quoi servira ton journal et non à te faire revivre près de moi. Triste consolation que celle qui, en me retraçant les qualités de mon ami, me ferait sentir plus douloureusement sa perte!

Je t'ai bien reconnu dans l'histoire de ton jeune avocat. J'aurais absolument pensé de même. Mon état, plus agréable que celui d'un plaideur, exigera pourtant que je sacrifie une partie de ma vie au monde; mais ce sera le moins possible. Adieu.

P. Poinsot.

MICHELET A POINSOT.

Jeudi 25 mai, 7 heures 1/2 du soir.

Mon cher ami, je commence trop tard pour répondre à ta seconde lettre; je te parlerai donc seulement de la première et j'oublierai jusqu'à demain que j'ai reçu l'autre. Une chose me frappe, c'est que tu trouves ta lettre longue et monotone, comme si rien pouvait être fastidieux de ce qui regarde mon ami! De même, tu me dis dans la seconde, qu'elle est lourde et insignifiante. Eh! tout n'est-il pas bon entre nous? Si je te connaissais moins, je prendrais cela pour une ruse d'amour-propre d'auteur.

Tu me parles de Condillac et du temps que tu mets à le lire; n'en mettrais-tu pas trop? Il faut lire un peu vite pour bien lire, sauf à revenir ensuite. Dans une lecture trop lente, la liaison des idées échappe, et dans les ouvrages des grands écrivains, les vérités découvertes ne sont quelquefois pas plus utiles en elles-mêmes que ne l'est, pour qui la suit bien, la liaison des idées.

Ce dernier mérite est particulièrement celui du *Traité des sensations*. Tu crois ensuite qu'il faut

donner une application suivie à la philosophie. Si je voulais continuer à te contredire, je répondrais que cela peut être, si l'on veut la bien savoir; mais que la connaissance de la philosophie même, n'étant pas ce qu'il y a de plus utile dans les écrits des philosophes, mais plutôt *l'esprit philosophique*, nous devons les lire comme une nourriture, un exercice journalier. Dès lors, l'application suivie n'est pas si nécessaire. Au reste, il y a aussi de fortes raisons pour ton avis. Je n'y vois plus clair, à demain!

La chaleur de ta seconde lettre m'a bien touché. Je n'y répliquerai point. L'uniformité de nos sentiments nous ramènera certainement souvent sur ce sujet. Une chose qui nous en écarte et qui m'attriste autant que la distance matérielle qui nous sépare, c'est la diversité des carrières que nous suivons. Cette diversité semble devoir nous tenir, pour des années, dans un univers tout à fait différent. C'est là ce qui me fait jeter un regard plein d'envie et de regret sur les sciences naturelles; nous nous entendrions parfaitement si, seulement, j'étais aussi instruit dans ce que tu sais que tu l'es dans les choses que j'apprends. Mais comment interrompre des études immenses pour lesquelles la vie est déjà trop courte?

J'ai bien des fois examiné ces deux routes. Ce qui m'apparaît surtout, en songeant à celle que tu

parcours, c'est qu'une âme de la trempe de la tienne, doit singulièrement s'améliorer en la parcourant. Elle éloigne des hommes ou du moins n'en rapproche que pour les voir physiquement. Dès lors, n'étant pas froissé par leur contact, on peut les croire tous bons. Ces études solitaires ne nourrissent pas seulement la philanthropie par la bonne opinion qu'on prend de l'humanité, elles agrandissent aussi toutes les pensées. C'est dans la solitude que les Pythagoriciens entendaient les concerts des astres; en effet, on ne reste guère seul; les causes finales, si manifestes dans la nature physique, nous rendent bientôt Dieu présent.

Ce serait une chute de quitter ces sciences de la nature ou plutôt de Dieu, pour les sciences de l'homme, de la politique, de l'histoire. Plus je pèse ces considérations, plus je vois avec terreur la carrière qui semble s'ouvrir pour moi, celle de l'écrivain politique. Ce sur quoi il doit agir, ce n'est pas l'homme, ce sont les hommes, c'est-à-dire, une société aujourd'hui si corrompue, que le naturel ou plutôt la nature n'apparaît presque plus. C'est un je ne sais quoi de factice, une immense complication d'intérêts divers, créés les uns par les autres, qui enveloppe les sociétés modernes et les force d'embrouiller les idées simples de la justice dans une foule de lois, nécessaires

à la vérité, mais bien minutieuses, bien embarrassantes pour qui y cherche le droit.

Compare cette étude qui est la mienne[1], à celle du plus rebutant cadavre, et tu trouveras, si tu examines bien, que la laideur morale l'emporte de beaucoup sur la laideur physique. Les œuvres des hommes, où apparaissent, à chaque instant, la bizarrerie du préjugé, l'astuce ou la tyrannie, sont plus repoussantes que cette matière qui peut choquer les sens, mais où la main divine est manifestement empreinte.

L'histoire est plus triste, plus misérable encore; les actions des hommes ont toujours été pires que leurs lois.

Voilà la route que je suis. Quant au but, le discours de Benjamin Constant m'y fait penser. Toutes les ressources du talent, je dirai presque du génie, mises en jeu pour échouer devant deux ou trois grimauds qui vont décider du sort de la France.

Il est beau et puissant, ce style qui semble toujours retenir la force. Il y a de l'esprit dans ce discours et du plus vigoureux. C'est bien là ce que j'attendais. Il est, dans un autre genre, à la hauteur de celui de Royer-Collard; et, venant d'un chef de parti, il a dû trouver plus d'obstacles.

1. Michelet, qui étudiait alors le droit, s'attacha bientôt à cette étude. Elle l'achemina insensiblement vers Vico, vers Grimm et les *Origines du droit*, un de ses meilleurs ouvrages. M^me^ J. M.

Tous les autres parlementaires semblent avoir désespéré de la cause, ce qui est un moyen de la perdre. Leurs discours s'adressent à la France. Benjamin Constant, dans cette occasion comme dans bien d'autres, a saisi la dernière planche de salut. Il s'est adressé au centre ; il a pensé, avec raison, que plusieurs de ces hommes qui le composent, sont faibles mais honnêtes, ou du moins ne sont pas assez pervertis pour accepter un peu d'argent, ou risquer de faire éclater une révolution Ils ont dû lui savoir gré de ce témoignage de confiance.

On dit, que si l'on eût voté après ce discours, les libéraux auraient eu pour eux, contre la loi, une forte majorité. Mais comment compter sur des hommes si faibles et si changeants[1] !

J'ai vu ce matin Poret et je vous comparais, en pensée, l'un à l'autre. Il est impossible que deux hommes assez ressemblants par les qualités du cœur, diffèrent plus par leurs manières. Mais je ne sais si vous êtes supérieurs l'un à l'autre.

Il m'a semblé moins exclusif que je ne croyais. Il pense avec Royer-Collard et ton serviteur, qu'il y a des ultra-libéraux, comme des ultra-royalistes, et que ceux-là, une fois l'opposition victorieuse,

1. Le discours de Benjamin Constant portait sur la réforme de la loi électorale ; nous allons y revenir.

ne tarderaient pas à se diviser et subdiviser. En effet, les doctrines de Royer-Collard ne sont pas celles de Benjamin Constant, et ce dernier ne pense point comme Manuel. La droite est plus compacte ; elle ne défend, généralement, que des intérêts et les mêmes. Mais les principes varient infiniment dans les opinions des hommes.

Au revoir !

J. Michelet.

* * *

Revenons à nous-même. En dehors du mariage, le plus doux des liens est pourtant un lien, je veux dire, presque un esclavage. Il faut au prix de quelques sacrifices, le tenir un peu lâche. Sans cette attention, l'entourage des femmes serait stérilisant. Si même on est heureux, il faut se retirer souvent en soi, ne serait-ce que pour réfléchir à son bonheur.

* * *

L'union bien ménagée me semble devoir être une source de bonne intelligence. Abuser, sépare au lieu d'unir. Il y a des natures près desquelles on ne peut vivre que physiquement. Pour leur plaire, il faut leur procurer incessamment des

jouissances extérieures. Y est-on tenu?... On n'en a pas toujours le temps. Voici le devoir tel qu'il m'apparaît : Servons ceux que nous aimons dans les choses importantes, mais ne nous dépensons pas en *pièces de quatre sous*.

*
* *

En amour, souvent les plus *douces attentes* sont trompées. Il arrive aussi que, satisfait, on désire de nouvelles choses. Serait-ce que l'amour est une curiosité, comme l'a dit Helvétius? Mais si la curiosité attire vers une femme que l'on ne connaît pas, la jouissance morale n'est-elle pas plus complète avec la femme que l'on a, et qu'on sent bien à soi? Seulement, le bonheur dans l'habitude doit être ménagé avec sagesse, si l'on veut assurer à l'amour sa durée.

MICHELET A POINSOT.

Dimanche.

C'est avec peine, mon cher ami, que je me suis privé de te voir aujourd'hui pour faire une course qui m'eût trop dérangé dans la semaine. Après

avoir hésité quelque temps, je me suis raisonné ainsi : N'habituons pas notre âme à se voir accorder les choses, même permises, qu'elle demande.

Je t'envoie cette bonne maxime pour qu'elle ne soit pas tout à fait perdue. Quant à moi, lorsqu'il s'agit de quelqu'un que tu connais bien, je suis sans force pour en faire usage.

Sans appuyer sur ce que je trouve à Bicêtre, la route qui y mène, me plaît infiniment[1]. Rien n'influe sur moi comme les lieux que j'ai déjà vus. Tous mes souvenirs se réveillent sur le chemin. Je suis toujours frappé, ayant le cœur si changé, de revoir cette belle nature qui ne change pas.

N'importe, quelque différent que je sois, ces souvenirs d'amour et d'innocence sont délicieux. Tout ce séjour de la rue de Buffon si varié selon les époques, depuis le jour où j'y suis entré, venant de perdre maman, jusqu'au jour où tu me vins; — ce pont d'Austerlitz, témoin de nos promenades du soir, quand nous nous reconduisions l'un l'autre, et où j'improvisais avec tant d'enthousiasme mes châteaux en Espagne hélas! sitôt détruits;... enfin, la vue de Bicêtre, qui se découvre longtemps avant qu'on y arrive, la pensée que tu es là, que tu m'attends; ce passé, ce présent, si agréablement mêlés, tout m'émeut sans me troubler.

1. Le Jardin des Plantes.

Quel dommage que notre réunion ait si peu duré et que je n'aie pu en jouir davantage! Il a fallu qu'elle cessât, au moment où mon intérieur mieux organisé, se fût moins ressenti de la gêne pécuniaire. Le regret me mettrait, ici, des volumes au bout de la plume. Il faut savoir s'arrêter.

Adieu mon ami!

J. Michelet.

*
* *

En pensant à cette séparation. Lorsqu'on s'est fait une habitude d'une société douce, on en sent peu le bonheur. Mais on sent trop ce qu'elle valait quand on en est tout à coup privé. *Nil ego prætulerim jucundo sanus amico*[1] *!*

*
* *

Hier, j'ai vu Poret, et nous avons formé le projet de la Société des *Ours*, elle se donnerait pour tâche la réforme des mœurs ou plutôt des manières.

*
* *

La gaieté des personnes qui ne vivent guère

1. « Je serai assez sage pour ne rien préférer au commerce d'un aimable ami. »

que physiquement, je le remarquais ce matin, est cent fois plus joyeuse que celle des hommes qui pensent.

MICHELET A POINSOT.

Mercredi 31 mai.

Je prends la plume pour toi, cher ami, sans trop savoir ce que j'ai à te dire : mais je sens que j'ai besoin d'écrire et de t'écrire.

J'examine l'exposition de la fenêtre de mon cabinet ou plutôt du tien. — car nous disons toujours le cabinet de Poinsot[1]. — et je crois que la ligne droite mènerait à la barrière Fontainebleau, d'où l'on voit Bicêtre. On ne le voit pas d'ici, et d'ailleurs, la fenêtre de ta chambre étant exposée comme la mienne, tu me tournes le dos. Que fais-tu, mon ami? Lis-tu Condillac? suis-tu dans son livre, *tenui deducto filo*, ou bien, tiens-tu dans tes mains des os de mort et passes-tu, malgré toi, de l'ostéologie aux réflexions qu'elle inspire : la brièveté de la vie, le monde meilleur qui vient ensuite, et Dieu?... Peut-être, sans élever si haut tes pensées, songes-tu, tout bonnement,

1. C'était la bibliothèque de Sedaine. Voir *Ma Jeunesse*, page 379.

que de l'autre côté de l'eau, un ami s'ennuie du mauvais temps qui l'empêche d'aller te voir et lui écris-tu pour t'en consoler?

Le temps, en effet, crève de pluie; un rayon de soleil qui perce, je ne sais comment, cet entassement de nuages d'une vilaine couleur de suie, éclaire là-bas l'horizon, sans l'égayer. La verdure n'est plus rafraîchie par ces lourdes averses, elle en est accablée, noyée. Cette tristesse de toute la nature — les oiseaux de mon jardin se plaignent pour leurs nids — me replie sur moi-même; je rentre dans mes pensées favorites. Elles ne sont ni gaies, ni bien neuves; mais je sais que je t'intéresserai toujours.

En m'examinant, je me dis que je n'ai pas encore vingt-deux ans, et que déjà j'ai dû mourir à l'amour, qu'il a fallu me murer. Tu voudrais pour moi le mariage. En pareil cas, de deux choses l'une : ou la personne que l'on épouse entre dans toutes vos pensées, confond sa vie avec la vôtre et alors, l'on ne fait plus qu'*un:* ou bien, elle est seulement capable de nous donner la paix domestique par sa sagesse, la simplicité de ses goûts et de nous permettre de rester pauvre. La personne à laquelle tu penses, me vaudrait cela peut-être, mais elle me ressemble trop peu pour espérer goûter avec elle les joies de l'amour dans le mariage.

S'il m'arrive de voir un ménage heureux, j'en détourne mon regard : « Je mourrai seul, » a dit Pascal. Eh bien, le croirais-tu, de cet état qui est celui d'un déshérité, naît je ne sais quel triste bonheur.... Affranchi malgré moi de la seule passion que j'aie sentie avec force, je m'élance vers des sentiments plus généreux dans leur objet, vers l'amitié des hommes surtout, sans souvenir du mal qu'ils m'ont fait. Si je compare l'émotion que donne ce sentiment satisfait par la bienfaisance, avec les transports de l'amour que j'ai goûtés, alors, je ne regrette rien. Il me semble, que la passion m'avait plutôt resserré le cœur et que c'est seulement depuis que je suis rentré dans le repos que je m'attendris. Cet état de l'âme est actif. C'est là mon tourment, car l'heure est si loin où je pourrai faire le bien! Je crois que cette impatience d'agir efficacement me maigrit. Quand je traverse des foules, surtout la foule du peuple, sans être regardé, je sens augmenter ce besoin d'être utile avec une singulière vivacité. Les gens contrefaits, les infirmes, les faibles, et même les animaux qui souvent nous touchent de si près, m'émeuvent. Je voudrais que tout autour de moi fût heureux. Parfois ce sentiment d'humanité et celui de mon impuissance est si vif qu'il va jusqu'à la douleur.

Tu me croiras fou en lisant ceci. Eh bien, je

suis sûr que si tu n'avais pas l'amour pour distraire ton âme, la porter toute dans l'avenir, tu ferais, tu sentirais comme moi.

Il faut que je te quitte, adieu!

J. Michelet.

* * *

Toute cette semaine, temps triste, existence monotone, occupations serrées qui me laissent à peine le temps de penser. Journal négligé. Beaucoup de lectures. Le stoïcien Arrien écrit froidement, sans imagination; cependant son livre est bien fait; il est aussi supérieur à Quinte-Curce, qu'il est inférieur à Plutarque.

* * *

C'est dans ce moment que l'amendement de Camille Jordan, accepté ou rejeté, nous sauve une révolution ou nous y abandonne[1].

1. La loi électorale faite par les royalistes ministériels ayant trompé leurs espérances, ils s'étaient unis, momentanément, aux ultra-royalistes pour la violer. Un des articles de cette loi avait arrêté que la Chambre serait renouvelée tous les ans pour un cinquième. Or, il arriva que, dès le premier renouvellement, 1818, les libéraux gagnèrent vingt sièges. Au second renouvellement, 1819, vingt-huit sièges. On pouvait augurer qu'à la troisième épreuve, la majorité appartiendrait à l'opinion libérale. La modi-

JUIN

POINSOT A MICHELET.

Bicêtre, 2 juin.

Ce que je viens de lire dans mon journal me

fication de la loi pouvait seule déplacer la majorité au profit de l'aristocratie. Pour obtenir ce résultat, on n'admettrait plus comme éligibles que les grands propriétaires qui, tous, appartenaient au parti de la réaction la plus violente; de plus, eux seuls seraient électeurs.

C'est alors que se levèrent, dans l'intérêt même de la monarchie, des royalistes intègres qui voulaient la servir en défendant l'intégralité de la loi : Royer-Collard, le général Foy, Manuel, Benjamin Constant, les uns parlant à la France, profondément troublée, les autres au parti ennemi. Le maintien intégral de la loi ne fut pas moins repoussé. Alors, on en vint aux amendements. Camille Jordan, qui se mourait, mit au service de son pays ses forces expirantes. Il monta à la tribune, et, d'une voix brisée, proposa l'amendement conciliateur dont vient de parler Michelet.

L'élection de tous les députés d'un département, d'après la loi du 5 février 1817, se faisait au chef-lieu du département, en assemblée générale. Camille Jordan, pour faire la part des ultra-royalistes, demandait qu'il y eût subdivision, c'est-à-dire autant de centres d'élection que de députés à élire. Les royalistes devaient lui savoir gré de cette concession. L'élection faite par chaque arrondissement pourvu d'un collège électoral qui nommerait directement ses députés, leur fournissait les moyens de travailler les électeurs plus facilement que dans un grand centre. Mais ce qui leur déplut fort, c'est que l'amendement demandait aussi que le *cens* à payer pour être électeur et éligible, ne fût pas augmenté. Dans un pays où le besoin d'égalité sociale est si impérieux, cet amendement eût été accueilli de toute la France avec enthousiasme. Il fut repoussé à la majorité de dix voix. M^me^ J. M.

fait prendre la plume; l'impression en est si forte que je ne puis m'empêcher de t'en écrire. Après avoir été étonné de la présence d'esprit du général Foy pour répondre à toutes les apostrophes du côté droit et de la hardiesse insolente de M. de Marcellus, j'arrive à ce moment solennel où la question est mise aux voix. Au milieu du silence profond qui succède au bruit, chaque député s'avance; quelques-uns montrent au peuple la boule qu'ils vont mettre dans l'urne. Pendant toute la durée de ce vote, je me sentais comme le spectateur d'un combat terrible qui allait décider du sort de toute une nation.

Le garde des sceaux apparaît, chancelant, et l'on sait à quel parti il se rangera[1]. Le général Tarayre semble dévoré par la fièvre. Mais quelle scène vient animer le tableau! Chauvelin, perclus, entre, porté par Benjamin Constant.... On croit voir un vieux guerrier qui, ayant perdu ses jambes au combat, se fait porter sur une redoute pour la défendre! Et quel est celui qui le porte?... Ici, l'émotion est si vive que je ne puis retenir mes larmes. Je fais des vœux ardents pour la cause de la liberté et ses généreux soutiens.... Enfin, le scrutin est dépouillé. Dans mon absorption j'avais oublié qu'il ne s'agissait plus de la loi électorale elle-même, mais d'un amendement, et je vois :

1. M. de Serre.

boules blanches. 233. boules noires. 233! Ma joie est si grande que je ris aussi involontairement que j'ai pleuré.

Tant de nobles efforts sont donc couronnés de succès!... Je reporte les yeux sur le journal et je lis : « l'amendement est rejeté ». Je relis : « l'amendement est rejeté!... » Jamais, je crois, plus de circonstances ne se sont réunies pour m'émouvoir. Et, si j'eusse prévu à ce moment qu'il me fût possible de faire un jour quelque chose de grand, j'aurais fait le serment de protéger la liberté. Jamais cause ne m'a paru si belle et ses adversaires si méprisables. Je leur disais comme Horace dans son ode au lâche Pâris : *Heu quantus sudor*[1]... ou plutôt, je la leur adressais tout entière.

P. Poinsot.

MICHELET A POINSOT.

Lundi, 3me jour de la Révolution.

Mon ami, au moment où j'écris ceci, je me sens saisi d'un sentiment singulier. C'est terreur, c'est enthousiasme. J'entends venir du côté des Tuile-

1. Oh! quel effort, *quelle sueur!...*

ries un bruit immense, comme le cri de vingt mille poitrines. Ce n'est point d'une bataille ni d'une fuite; c'est un cri continu qui n'est terrible que par sa grandeur. Cette grande voix réalise le peuple dans mon imagination; il se lève comme un seul homme, indigné de la perte de sa liberté.... Je rentre de ma classe, mon père m'apprend tout. Ils ont parcouru le faubourg; ce sont des hommes âgés, peut-être des demi-soldes[1]; ils excitent le peuple; ils retournent par la rue Saint-Antoine; les gendarmes, les cuirassiers courent, dit-on, derrière eux. Cette soirée sera sanglante.

. . . . . .

.... *Six heures.* — La pluie tombe à torrents; si j'examine l'histoire des révolutions, je crois qu'elle nous vaudra la tranquillité cette nuit. Je sens vivement la nécessité de savoir manier un fusil[2]. J. M.

1. Ceux-ci, pour la plupart, étaient irrités contre le gouvernement qui les laissait sans emploi ou même les persécutait.

M^me^ J. M.

2. Ce n'était point seulement le rejet de l'amendement qui avait fait éclater la Révolution; tout croulait à la fois. Plus de sécurité. On pouvait être arrêté et détenu en vertu d'un ordre émané de trois ministres. — La liberté de la presse n'existait plus. Aucun journal, aucun écrit périodique ne pouvait être publié sans l'autorisation du roi (Vaulabelle). On se sentait livré à la rancune des hommes qui rêvaient de ramener la France au bon temps de 1815-1816. Dans le Midi, où les passions sont si fiévreuses, on se battait déjà. A Paris, l'émotion était grande dans la bourgeoisie et la jeunesse des écoles. Elles suivaient avec

..... Après les journées. — Au milieu des convulsions politiques que nous traversons, elle serait bien forte l'âme qui conserverait la paix, qui vivrait au dedans de soi. On est sans cesse arraché à la réflexion par des spectacles bruyants et menaçants pour l'avenir. Le peuple si peu préparé est un terrible auxiliaire. Le sort de la France ne peut que s'améliorer, mais la guerre civile est le passage..... Quelle gloire pour la jeunesse française si, seule, elle faisait cette sublime révolution! J'entends par ces mots tous les soldats de la ligne[1]. Tout se ferait sans intérêt privé,

anxiété les débats tumultueux de la Chambre où se décidait le sort de la dernière de nos libertés. Le peuple ne s'était pas encore mêlé à cette démonstration pacifique qui consistait à acclamer énergiquement les courageux défenseurs des droits du pays. Le seul cri était : Vive la Charte. Cette modération même contrariait les ultra-royalistes. Il leur fallait le désordre pour autoriser une répression sanglante. Trompés dans leur attente, ils perdirent patience et se firent provocateurs. La première scène de violence eut lieu le 2. Elle se renouvela le 3 et fut sanglante. Ce lundi dont parle Michelet, la Chambre tenait séance. Dès midi, la foule se porta au palais Bourbon. Le cri de mutuel défi était d'un côté : Vive la Charte, de l'autre : Vive le Roi. Rien ne faisait présager une lutte sérieuse. A trois heures la cavalerie arrive, refoule les masses de l'autre côté du pont pour empêcher les ovations que l'on veut faire aux députés libéraux. C'est alors que le premier cri de la Révolution est jeté : Aux faubourgs!.. Mille personnes s'élancent dans la direction du faubourg Saint Antoine, d'autres les suivent. Ce sont les voix qu'on entendait de la rue de la Roquette,

1. Les soldats de la ligne, étaient surtout les enfants de la petite bourgeoisie, d'autant plus attachés au triomphe des idées libérales, qu'ils avaient eu à souffrir cruellement des hommes qui briguaient le retour au pouvoir. M^me^ J. M.

par enthousiasme; personne ne périrait que sur le champ de bataille, et à jamais honneur à ceux qui périraient!

Au moment où les chaînes tombent des mains des patriotes espagnols[1], elles vont charger celles des députés de la France. Heureux les hommes que le sort désigne. Ce sont les Lilliputiens qui entraînent Gulliver. Le parti opprimé doit frémir en pensant à son triomphe prochain. Je souhaite qu'en se relevant il ne les écrase pas.

Mais non, quels que soient les excès des ultras, qu'on ne se venge pas! Qu'ils périssent, s'il le faut, sur le champ de bataille, mais qu'on ne leur donne pas l'honneur du martyre. Cela sert même les causes perdues. Qu'on leur pardonne !...

« Admirable jeunesse, a dit Benjamin Constant, qui prépare à la France une génération qui vaudra mieux que toutes les générations passées! » C'est l'oraison funèbre du pauvre Lallemand. Ce jeune homme, quoique très attaché à ses opinions, n'en faisait pas plus que les autres. Aucune parade. Quand la cavalerie a commencé à charger, il a reculé avec les groupes qu'on dispersait violemment. Son crime a été de crier en fuyant : « Vive la Charte! » Un soldat de la garde royale l'entend, l'ajuste, l'étend raide mort. Je com-

1. Allusion au soulèvement de l'Espagne pour le rétablissement de la constitution de 1812.

prends l'émotion de Benjamin Constant. Ce dévouement de la jeunesse, venue tous les jours sans armes, sous le sabre des gendarmes pour rendre hommage à la liberté, cela ravit et enlève[1]!....

Pourtant cet état d'attente, quand on n'agit pas soi-même, ne vaut rien à l'âme. Il faut chercher quels sont les devoirs que la patrie nous impose et les mettre en pratique.

J'ai rencontré un prêtre qui riait. J'ai cru qu'il riait de la ruine de la liberté et du triomphe des ultras. Cette idée m'a saisi....

Mercredi 7. — Louvel vient d'être exécuté. Il est mort devant un peuple indifférent, avec une extrême fermeté. L'enthousiasme d'un principe, quelles que soient les conséquences qu'on en tire, a quelque chose de grand. Louvel a vengé Ney....

*
* *

Je ne sais si je me trompe, mais je crois voir dans les esprits de ce siècle une pente à quitter

1. Les manifestants étaient surtout des élèves de l'École de droit, fort irrités de la fermeture du cours de M. Bavoux, le professeur le plus aimé de la jeunesse pour ses opinions libérales et le sens très droit, très humain qu'il avait de la justice. Les étudiants d'aujourd'hui qui tiennent à honneur de conserver le culte des morts, devraient bien porter des couronnes sur ces tombes : Lallemand, Benjamin Constant, Bavoux et tant d'autres.

M^me^ J. M.

peu à peu les vues particulières, les personnalités, si je puis dire, pour les principes. Il n'y a rien de noble que ce qui s'éloigne des individualités et se fait abstraction.

MICHELET A POINSOT.

Vendredi, 9.
(Lettre écrite à plusieurs reprises.)

Mon cher ami, nos lettres doivent différer. Les tiennes sont ton journal, je veux dire un choix, des réflexions, des sentiments, des études qui t'occupent. Elles sont variées; elles seront instructives pour moi, lorsque je serai en état de comprendre tes observations sur les sciences naturelles. Moi, je ne t'écris que si j'ai besoin de m'épancher. Mes lettres ne te serviront guère; elles te troubleront peut-être, si tu n'en fais pas ton profit pour modérer ces malheureuses passions qui laissent toujours des désirs et des regrets. On les a comparées à la vipère coupée en morceaux, dont les tronçons palpitent et sautent encore. Il faut bien les laisser sauter, leur laisser faire leurs derniers mouvements, de peur de les irriter en les contenant trop . . . . . .

... L'idée d'une privation nécessaire, éternelle,

est pourtant une chose accablante. C'est là ce qui me revient vingt fois par jour et me fais sentir durement les devoirs que je me suis imposés. Quand les objets manquent, l'imagination se les représente plus vivement. J'ai besoin alors de toute ma force pour me gourmander, me prêcher : dès que j'y parviens, je m'élève insensiblement, et le calme renaît. Je perds de vue le point d'où j'étais parti, ou je ne le vois que pour me mépriser moi-même et me dire : « N'accuse personne. Dieu t'avait donné une âme libre et les moyens de l'éclairer : tu as préféré employer pour ton plaisir ce qu'on t'avait donné pour l'ordre et le bien du monde. Souffre, mais tais-toi. Tu l'as voulu.... Les ravissements de l'amour que tu regrettes, par quels tourments les avais-tu achetés!.... Tâche de tromper une passion par une autre. » Voilà ce que je me dis pour ressaisir l'équilibre. Qui sait, d'ailleurs, si cet état de tristesse et d'agitation n'est pas une des puissances de l'écrivain? Ces derniers échos des passions ont inspiré les grands hommes, tandis que les passions satisfaites n'inspirent jamais.

Je me dis encore que l'amour inutilement cherché a donné à Virgile la tristesse délicieuse, au divin Jean-Jacques, la chaleur intense qui circule dans tant de pages et vous brûle au contact, à Bernardin de Saint-Pierre, ses regards

attendris sur la nature et ses élans vers le ciel.

Je me cache le visage en relisant ce que je viens d'écrire : un esprit si lent à concevoir, si maladroit à exprimer, se consoler par l'exemple de Rousseau, de Virgile!... N'importe, mon ami, tout pénétré que je suis de ma faiblesse, je veux tendre au plus haut. Ce sera peut-être un moyen de m'élever un peu au-dessus de terre. La gloire?... Ah! ce n'est pas elle seule qui me tente. J'entends, à la suite d'un *bon* livre, les bénédictions des foules ; ces rêves me plaisent. Que tu me fais de bien! que je suis heureux d'avoir quelqu'un devant qui je ne craigne pas de paraître ridicule! Quelque enfant que j'aie été, j'ai toujours vivement senti cette douceur-là dans l'amitié. Il faut que je connaisse toute la vivacité de la tienne pour donner un libre cours à tout : aux déclamations, aux expressions forcées qui seraient ambitieuses si tout ceci n'était écrit pour mon ami. Je laisse courir ma plume; je ne retiens rien. Tu me connaîtras ainsi tout entier et mieux peut-être que je ne me connais moi-même.

C'est un plaisir mutuel que nous nous ferons. Ainsi nous épanchant l'un devant l'autre, nous nous habituerons à réfléchir sur nous-mêmes, et en ne travaillant qu'à nous peindre nous nous améliorerons peut-être.

Montaigne dit : « *J'ai fait d'abord les* Essais *sur*

moi et ensuite je me suis fait sur les Essais ». Nous profiterons encore plus, car nous ne nous ajusterons pas pour le public; nous nous raconterons tout naïvement, chacun pour son ami, c'est-à-dire pour lui-même. Je n'y vois plus, adieu !

J. Michelet.

Dimanche, jour de la Fête-Dieu. — J'aime assez ce régime : les mathématiques et l'Évangile; il y a là tout ce qu'il faut pour l'âme. Ce matin, lisant l'Évangile de saint Jean, je me disais : « Pourquoi ne pas admettre qu'un homme de bonne foi, exalté peut-être par des méditations profondes, surpris lui-même de sa sagesse et considérant que les temps marqués par les Écritures se rapportent assez au temps de sa naissance, ne se soit cru lui-même le *Messie*? Ceci expliquerait tous les discours du maître, auxquels on ne peut donner un sens allégorique. On ne peut guère non plus supposer que ces discours aient été depuis falsifiés; leur caractère est inimitable.

POINSOT A MICHELET.

11 juin.

Comment supposer, cher ami, que je ne serais

pas touché de tes épanchements! Si tes lettres diffèrent des miennes, c'est pour avoir sur elles l'avantage d'intéresser. Mes conditions n'étant pas les tiennes, il est naturel que nos pensées soient différentes. Je ne regrette pas comme toi un bonheur perdu, que je n'espère plus retrouver. Celui que j'ai senti, je le sens encore, puisqu'il est dans notre amitié. Puis, je te l'avoue, je me suis trouvé assez longtemps dans cet état de l'âme que tu dépeins si bien, pour souhaiter n'y pas retomber de sitôt. Bien que cet état de langueur et de rêverie ait quelque chose de doux et qu'il puisse être utile, comme tu le dis, à l'écrivain, je le redoute en ce moment, parce qu'il ôte l'activité dont j'ai si grand besoin. N'ayant guère que quatre ans devant moi, pour apprendre ma profession, il faut que j'évite tout ce qui pourrait entraver ma marche. Ces entraves sont de diverses sortes, mais enfin ce ne sont pas moins des entraves. Je veux tâcher d'ajourner ces plaisirs, qui ont quelque chose d'énervant, au temps où mes travaux, mes études étant à peu près terminés, j'en pourrai jouir à mon aise. Oui, cher ami, mon âme n'est que trop portée aux effusions, mais ce sont les premiers pas vers la rêverie. Je m'efforce de m'en abstenir.

C'est bien pour cela que je redoute une maîtresse, car je tomberais infailliblement dans le

piège que je cherche à éviter. Il n'y a pourtant pas encore longtemps que j'en désirais une. Oui, j'étais très occupé de cette pensée, au point qu'impatienté de n'en pas trouver assez vite, j'étais près d'aller en chercher une dans les réunions publiques où l'on dit qu'elles se trouvent. Enfin, une lueur de raison est venue m'éclairer et me voilà. Je me suis remis à Condillac. Il y a, à la fin, une lettre, bien plaisante. L'auteur en paraît être l'abbé de l'Épée, car il était directeur des Sourds-Muets en 1751. Il dit, entre autres choses, que peut-être l'huître dans sa coquille raisonne sur la nature des équations et résout les problèmes algébriques les plus compliqués. Toi qui cherches un maître de mathématiques, le voilà tout trouvé : prends une huître dans sa coquille. La lettre n'est pas longue; l'auteur y est presque toujours en opposition avec Condillac. Je crois qu'il a tâché, dans ses plaisanteries, d'imiter le genre de Voltaire.

Je te félicite de t'essayer à prendre pour exemple et pour modèles Virgile, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre. Comme tu le dis très bien, on ne saurait viser trop haut. Moi j'ai regardé plus haut encore. Quand j'étais tout petit, ma première pensée en m'éveillant, et la dernière en m'endormant, étaient de conquérir et de policer, à moi tout seul, un peuple sauvage. Tu vois que nous

avons eu, enfant, les mêmes ambitions. Il n'y avait pas de femmes dans mes États et mes hommes étaient tous noirs. Depuis, mes prétentions se sont fort accrues ; il y a deux ans, environ, je n'aspirais à rien moins qu'au trône de France. Aujourd'hui, je suis guéri, j'ai renoncé à la couronne, mais tout en conservant cette opinion qu'il n'est pas indigne de l'homme de concevoir de hautes espérances.

P. Poinsot.

Jeudi 15. — Ce matin M^me^ Hortense est venue me dire qu'elle allait à la messe et m'a demandé un Massillon. Cet excès de dévotion m'a d'abord surpris et affligé. Que d'erreurs, me suis-je dit, ne va-t-elle pas accepter sans examen ! Tout à cette pensée, je lui ai dit doucement qu'elle se condamnait peut-être à ignorer la vérité en n'écoutant qu'un parti ; je l'ai engagée à relire la *Profession de foi du vicaire savoyard*, à choisir dans la religion. Je lui ai pourtant donné ce Massillon, en lui offrant de lui indiquer les meilleurs sermons, afin qu'elle n'en vît guère que la partie morale et qu'elle passât, surtout, ces pages détestables où l'orateur emploie toutes les forces de son imagination à effrayer celle de son auditoire. Quand elle a été partie, m'examinant moi-même, j'ai cru dé-

mêler qu'il n'y avait pas seulement de l'intérêt pour elle, dans la peine que me faisait ce changement, mais plutôt un chagrin vaniteux de la voir s'écarter de mes opinions. « *Tu te fais centre, encore si c'était ligne!...* » J'ai longuement réfléchi, et je crois que j'ai été un sot de lui conseiller d'examiner. Ce n'est pas à son âge qu'une femme peu habituée à raisonner sur de pareilles matières trouverait profit à faire des recherches difficiles. Ce labeur fatigant, la dégoûterait et la rejetterait peut-être dans une indifférence fort triste pour une âme qui approche du terme de l'existence. La religion naturelle ne lui présentant ni spectacles qui émeuvent, ni pratiques fixes pour la nourrir à des heures marquées, la toucherait peu et lui échapperait bientôt.

Qu'elle repose donc dans la croyance dont sa jeunesse a été préoccupée! Avec quelque attention à la distraire des dogmes sombres et effrayants, elle y trouvera sa consolation dans les chagrins, un secours dans les inquiétudes de la vieillesse, enfin, aux derniers moments, assistance et espérance. N'importe, je sens d'autant plus vivement, en pensée d'elle, la nécessité d'un livre qui serait la nourriture habituelle d'une âme souffrante comme l'est restée la sienne.

Je suis toujours surpris que, dans cet ordre d'idées, on n'ait encore rien tiré des philosophes

anciens, et surtout des livres de l'Orient d'où nous vient, en tous sens, la lumière. De ce côté, l'idée de Dieu se confond avec celle de l'action. La Grèce, la Perse, voilà où j'aimerais à puiser, parce que la religion de ces peuples au lieu d'endormir l'esprit, le pousse vers le progrès. Il me semble que c'est être dans l'amitié de Dieu que de désirer aller toujours en avant.

*
* *

Le cœur est le plus souvent, chez moi, le point de départ de mes pensées. Il féconde mon esprit.

MICHELET A POINSOT.

Samedi, 17 juin.

Mon ami, bien que nous soyons convenus de ne pas nous inquiéter du style de nos lettres, je crois devoir te dire le plaisir que m'a fait la tienne datée du 11. Elle est très naturellement et très négligemment écrite. Je vois que notre correspondance nous fera du bien aussi de ce côté.

Celui que tu crois l'abbé de l'Épée est Diderot. Je ne sais trop comment tu as pu croire que l'auteur de la *Lettre sur les sourds-muets* en était le directeur. Rien ne l'indique dans la réponse de

Condillac. Tu as trouvé, à bon droit, dans le passage cité, bien de l'esprit et de l'originalité.

Une seule observation au sujet des rêves ambitieux qui ont occupé notre enfance : dans mon île, j'étais fondateur d'une colonie, et non pas conquérant; et puis, mes *sujets*, surtout mes *sujettes*, étaient très blancs. Tu vois que j'étais plus délicat et plus pacifique que toi.

Mon *Mémorial*[1] m'occupe passablement. Ce sont encore des lettres que je t'écris; et dans ce moment même, j'en achève une qui a vingt-quatre pages. Je reviens à la tienne; elle a une chaleur, une rapidité, qui me touchent : elle s'échappe du cœur et sait se faire entendre au mien. Que le ciel soit béni de t'avoir détourné d'aller chercher une maîtresse dans ces réunions où se trouvent beaucoup de femmes agréables, mais si peu faites pour nous! Si rarement que je sois allé dans ces lieux de plaisirs[2], j'en ai été amoindri. Tantôt c'était au détriment des personnes qu'avant je trouvais aimables; tantôt j'apprenais que celles qui m'avaient frappé l'imagination, étaient tout autre chose que ce que j'avais cru voir. De tout cela, j'étais cruellement troublé.

Mon ami, toute l'illusion de l'amour consiste

1. C'est le journal de l'enfance; je m'en suis servie pour *Ma Jeunesse*.

2. Voir, dans *Ma jeunesse*, le chapitre : *Thérèse*.

à attribuer à un être fini des perfections infinies. Quels mécomptes et quelle chute quand on en vient à l'épreuve avec ce monde-là ! réfléchis là-dessus.

Mais je ne sais comment je jase si fièrement de ces choses, lorsque je me sens si faible, lorsque le moindre contact fait saigner mes blessures. N'est-ce pas par mauvaise humeur que je moralise ?.... Halte-là !

J. Michelet.

Lundi, 19. — Hier en revenant du Père-Lachaise, l'ermite de la Roquette rappelait à l'autre un mot qui lui était échappé un jour qu'il venait le voir rue de Buffon : « Je dirais volontiers à ceux que j'aime : Mourez donc pour que j'aie le plaisir d'aller pleurer sur vos cendres. » — S'appliquant à moi, je trouvais ce mot naturel. — J'aime la mort.

*
* *

Je me sens une sorte de sécheresse ; ma plume s'arrête d'elle-même. Est-ce le *bonheur tranquille* dont je parlais l'autre jour qui m'éteint l'imagination, ou bien les mathématiques opéreraient-elles déjà ? Cette étude, où je cherche surtout l'exercice de l'esprit, me devient de plus

en plus attachante. Je commence à lui donner plus de temps. Quand j'en serai aux raisonnements pour trouver le secret des méthodes, un maître me sera nécessaire afin de lever les plus grandes difficultés. M. Gérard m'a conseillé d'écrire sur les mathématiques, de démontrer au tableau, de suivre un cours public, celui de M. Bourdon au collège Henri IV. J'irais, en effet, beaucoup plus vite. Une chose qu'il m'a dite, ne m'a pas semblé exacte : c'est que les mathématiques ne sont que la logique appliquée aux objets physiques [1].

POINSOT A MICHELET.

23 juin.

Ton journal mérite des éloges. J'y ai trouvé beaucoup de sagesse et de raison, moins d'arbitraire que je n'aurais cru; les choses y sont toujours jugées sainement. J'ai cherché quel était l'ouvrage que j'ai lu, auquel je le trouve ressemblant; ce sont les *Maximes* de La Rochefoucauld. Tu regrettes que je ne fasse pas un journal. Mais

1. Ce goût, d'une science aussi abstraite qu'étrangère à la vocation littéraire de Michelet, est une des particularités les plus curieuses de sa première jeunesse. Nous le constatons pour ses futurs biographes. M^me^ J. M.

songe que je suis confiné à Bicêtre, que je ne vois personne et ne change point de place. Mes occupations sont toujours les mêmes; où trouverais-je les matériaux d'un journal?

Tu vis, au contraire, au milieu de personnes de sexe et d'âge différents, tu as intérêt à les observer, l'une du moins, et à la mieux connaître. Il y a là pour toi un sujet incessant de réflexions. D'autre part, tu vois tous les jours un grand nombre d'enfants, tu fais de longues courses dans Paris, tu rends des visites. Ce sont autant d'occasions de varier ta manière de voir et de te donner des pensées nouvelles. Fais donc ton journal pour nous deux. Je suis bien sûr de m'y retrouver, puisqu'il semble que nous ayons été jetés dans le même moule. Écris pour moi et pour toi; mais surtout, voyons-nous le plus souvent possible.

Adieu! POINSOT.

MICHELET A POINSOT.

Dimanche, jour de la Saint-Jean.

Je conçois, cher ami, que tu sois étonné de me trouver modéré dans mon journal quand je le suis peu dans la conversation. Cela tient à plusieurs causes : je parle peu facilement, je cher-

che ; il est naturel que je ne cherche pas l'expression la plus faible. Or l'expression forte — ou désirée telle — a toujours quelque chose de cassant. Ensuite, dès qu'il y a deux personnes, l'opposition surgit, et l'impatience, mon défaut naturel, m'emporte sur-le-champ hors des limites de la modération que gardent les bons esprits désireux de s'éclairer. Je donne des leçons à des enfants, ce qui rend impérieux et opiniâtre. Mais une fois rentré à la maison, ne parlant, le plus souvent, qu'à des personnes qui n'en savent pas aussi long que moi, j'ai peu d'occasions d'être contredit. Dès lors, je suis calme.

Grand merci de la similitude avec La Rochefoucauld ; tu l'as probablement oublié puisque tu lui compares le journal d'un débutant. Ces observations rapides faites sur une âme ordinaire ont peu de rapport avec un système entier comme celui des *Maximes*.

Tu crois, à tort, que je fais beaucoup de courses et de visites dans Paris. Je vois tous les mois mes anciens maîtres, MM. Andrieux, Carré, Leclerc ; quelquefois M. Villemain ; tous les dix jours ou à peu près, je vais chez Poret, et voilà tout[1].

1. Poinsot avait pourtant raison. Michelet commençait à être connu et recherché par les familles étrangères qui venaient en France pour l'éducation de leurs enfants. C'était un champ d'observation dont il faisait son profit. Nous y reviendrons.

M^me^ J. M

J'ai dit que ces deux originaux (Poret et Poinsot) se ressemblent parce qu'ils ne se laissent pas persuader à la légère, et que leurs principes se rapprochent autant que leurs manières diffèrent; ils ont même enthousiasme pour le beau et le bon. Si je voulais marquer ce qui distingue leur personnalité, je donnerai au philosophe (Poret) une grande force d'âme, au physicien (Poinsot) beaucoup de bonté naturelle, et surtout une grande délicatesse dans l'amitié.

En ce qui concerne notre intérieur, la vie coule dans une si grande uniformité que je ne m'aperçois pas de la succession des jours. C'est comme la rivière en plaine, qui coule à petit bruit, toujours le même, et qui vous endort. La société de Mme Hortense et de Mlle Rousseau est très agréable. Celle-ci a beaucoup gagné au moral depuis un an. Les femmes vont plus vite que nous dans ce travail d'éducation sur elles-mêmes. On parle souvent de l'ami de Bicêtre; on semble l'aimer bien plus qu'autrefois. C'est, je t'assure, une grande douceur pour moi de voir l'accord entre ceux que j'aime. Souvent je me reproche de ne pas apprécier assez les avantages de cette existence douce et facile, mais la tendance de l'homme n'est-elle pas de toujours désirer l'impossible?

Adieu! J. Michelet.

*
* *

Ma lecture des historiens, déjà très avancée, peut s'arrêter à la fin de l'histoire grecque. Il sera temps de les reprendre comme lecture récréative quand je connaîtrai les mathématiques élémentaires et que je commencerai les philosophes en remontant par Condillac, de Gérando, à Locke, Bacon, Descartes, Malebranche, Leibnitz, quelques Allemands, puis les Écossais : Barclay, Dugald-Stewart, pour revenir à Condillac. Alors j'achèverai le *droit* et j'étudierai la législation. Pour contre-balancer la douceur de Saint Jean, je commence Eschyle par les *Choéphores*[1]. Il y a là du mauvais goût. C'est un génie impétueux, maîtrisé par ses pensées, qui s'exprime avec exagération, mais je crois, sans le chercher.

*
* *

Examen de conscience. — Tâchons de rendre heureux ceux qui nous entourent. Le précepte d'*écarter les coudes* qui serait assez le mien, ne doit pas prévaloir sur celui-là. La vie, d'ailleurs, est courte. Qui sait si les occasions de faire le

1. Titre de la pièce. Choéphores (porte-libations), tire ce nom des femmes qui allaient offrir des libations sur le tombeau d'Agamemnon.

bien se présenteront longtemps?... Nous devons aussi ménager deux sortes de personnes : celles que nous croyons faibles d'âme ou d'esprit, et celles qui nous ont quelques obligations. C'est le précepte que vous violez le plus souvent, mon cher moi; de là, des retours humiliés, et sans ces retours, vous seriez un barbare. *Les passions tiraillent ces pauvres âmes*, dit Montaigne. Que d'hommes emportés par les passions politiques, parlent de vengeance, de sang, de massacres, à qui le cœur manquerait s'ils voyaient l'agonie d'un homme égorgé. Ne nous emportons donc pas contre les *paroles atroces*. Ne les prenons pas au pied de la lettre. Cherchons plutôt le côté par lequel nos adversaires envisagent les choses; par ce côté-là, ils ont peut-être raison.

JUILLET

Lundi 5. — Je suis allé hier à Bicêtre par un temps de printemps, relisant, chemin faisant, la *Lettre sur les spectacles*. Il n'y a point de mollesse dans ce style, mais la langue y est moins originale que celle des écrivains du dix-septième siècle.

Nous nous sommes assis sur le revers de la première des trois routes qui partent de la bar-

rière d'Italie. L'air était très doux. Je ne sais pourquoi, à la vue de cette aimable campagne, mon âme était sans ressort. Comment caractériser la langueur que j'éprouve depuis quelque temps? Est-ce la chaleur nouvelle? Est-ce un affaiblissement de la constitution? Il faudrait à ma santé des ménagements que je ne puis prendre. J'ai peine à me persuader que je ne mourrais pas de consomption. Peut-être suis-je ainsi faible parce que je n'ai pas d'occupations assez attachantes. Je ne mène plus cette vie insensible de la fin de l'hiver où les jours m'échappaient, où je ne sentais l'existence que par les pages que j'avais lues, où je ne vivais pas par moi-même, mais par le livre que je courais. Je ne sens plus ce besoin d'épanchement qui m'a fait commencer si délicieusement le journal de mon enfance. Ce que j'éprouve, à bien regarder, est moins langueur que vide et désœuvrement intérieur. J'ai quelques élans d'amour des hommes, mais plus rares, moins énergiques; je vaux moins, je me porte moins bien.

MICHELET A POINSOT.

Mardi 4. Visite de Bodin[1].

Me voilà relevé de ma langueur. Je viens d'avoir

1. Neveu de Mme Montgolfier, il fut un des élèves de Michelet.

un moment de bonheur très vif. J'ai vu une âme bien née, assez neuve, et tout ouverte aux bonnes impressions qu'on voudra y faire naître. J'ai parlé, peut-être trop, c'est-à-dire trop à la fois. Je suis pourtant excusable, car ce qui dominait, c'était bien le désir d'élever une telle âme à des pensées un peu hautes. Ce serait une précieuse conquête que d'incliner à l'amour de l'humanité un homme riche.

Il venait me demander les moyens d'être éloquent. Voici cette conversation toute de verve : « Sans doute vous n'entendez pas par éloquence cette petite rhétorique qui va être sitôt passée.

Il n'y a qu'un seul bon moyen d'être éloquent, c'est d'avoir une passion; moyen dangereux si l'on ne sait la bien choisir.

Il y a quatre passions qui peuvent élever l'âme : l'amour de la Femme, l'amour de la Patrie; celui de nos semblables, enfin l'amour de Dieu. La première passion n'élève que par secousses; elle enivre plutôt; c'est comme l'eau-de-vie qui semble donner beaucoup de force. On croirait casser des barres de fer. En réalité, on est au réveil comme Samson après que Dalila lui eut coupé sa chevelure. L'amour, en dehors du mariage, diminue réellement l'énergie physique. Lorsqu'on ne subit plus son ivresse, on se retrouve presque mort; on boit de nouveau, et, après plusieurs élans où l'âme

toujours baisse de niveau, on tombe au libertinage, c'est-à-dire à la mort du véritable amour.

Quant à l'amour de la Patrie, c'est autre chose; celui-ci nous enlève! Mais les nobles illusions dont il se nourrit existent-elles encore chez nous? La base des gouvernements n'est plus que la sécurité. Si c'était le lieu, ici, j'essayerais de prouver que cela doit être. Nous devons au peuple qui nous a longtemps protégés un retour de reconnaissance. Il faudrait, seulement, que l'enthousiasme surnageât au-dessus du point de vue pratique. Ce culte n'existe plus. Le patriotisme, la grande passion de l'humanité, dans laquelle toutes les autres passions devraient se perdre comme les ruisseaux se perdent dans l'Océan, voilà une source inépuisable d'éloquence. Elle se nourrit, non des sentiments qui ont pour objet l'individu, ni même une classe, mais de ceux surtout qui ont le plus grand caractère d'originalité. Plus on abstrait, plus on épure.

Je n'ose vous conseiller de remonter plus haut que l'amour des hommes, vous vivez au milieu d'un monde jeune, peu religieux ou *mal religieux*. Trop de barrières vous séparent d'un amour plus élevé. Il faut les franchir peu à peu. L'humanité est le passage. L'amour de Dieu suppose plusieurs idées acquises. Pour échelons, la nature a placé en nous la pitié.

Nous voilà bien loin de l'*éloquence*, direz-vous. Vous vous tromperiez; le style n'est que le mouvement de l'âme. Dès qu'elle aura senti une fois le *souffle de vie*, pardonnez-moi l'expression, alors, sur tout sujet elle sera capable de s'élever. « Nos âmes, dit Platon, ont de petites ailes; les passions humaines, le vil intérêt, mouillent ces ailes.... » Ainsi j'ai parlé, sans beaucoup de suite, mais c'était *de la plénitude du cœur*. »

10 *juillet*. — Première leçon de mathématiques au lycée Henri IV. Nul esprit philosophique dans M. Doiseuil. Routine. Peut-être, aussi, est-il de la nature des mathématiques de former une chaîne tellement serrée qu'on n'en puisse passer aucune proposition? L'impatience de Poret était plaisante.

Tout autre que M. Doiseuil, me semble devoir être le jeune maître que je viens de prendre pour les leçons particulières. Il est fort distingué. Il faut passer par l'atelier du père, qui est menuisier, pour aller au fils. Cela m'a plu. Ce père est un brave homme. Avant de savoir pourquoi je venais, il m'offrait un verre de vin.

J'ai vivement senti hier, en trouvant mon premier problème d'algèbre, ce plaisir dont parle Fontenelle, qui *fait rire l'esprit*. La géométrie et l'algèbre doivent se faciliter l'une l'autre.

S'il m'arrive de voir un ménage heureux, j'en détourne mon regard : « Je mourrai seul, » a dit Pascal. Eh bien, le croirais-tu, de cet état qui est celui d'un déshérité, naît je ne sais quel triste bonheur.... Affranchi malgré moi de la seule passion que j'aie sentie avec force, je m'élance vers des sentiments plus généreux dans leur objet, vers l'amitié des hommes surtout, sans souvenir du mal qu'ils m'ont fait. Si je compare l'émotion que donne ce sentiment satisfait par la bienfaisance, avec les transports de l'amour que j'ai goûtés, alors, je ne regrette rien. Il me semble, que la passion m'avait plutôt resserré le cœur et que c'est seulement depuis que je suis rentré dans le repos que je m'attendris. Cet état de l'âme est actif. C'est là mon tourment, car l'heure est si loin où je pourrai faire le bien! Je crois que cette impatience d'agir efficacement me maigrit. Quand je traverse des foules, surtout la foule du peuple, sans être regardé, je sens augmenter ce besoin d'être utile avec une singulière vivacité. Les gens contrefaits, les infirmes, les faibles, et même les animaux qui souvent nous touchent de si près, m'émeuvent. Je voudrais que tout autour de moi fût heureux. Parfois ce sentiment d'humanité et celui de mon impuissance est si vif qu'il va jusqu'à la douleur.

Tu me croiras fou en lisant ceci. Eh bien, je

suis sûr que si tu n'avais pas l'amour pour distraire ton âme, la porter toute dans l'avenir, tu ferais, tu sentirais comme moi.

Il faut que je te quitte, adieu!

J. Michelet.

* * *

Toute cette semaine, temps triste, existence monotone, occupations serrées qui me laissent à peine le temps de penser. Journal négligé. Beaucoup de lectures. Le stoïcien Arrien écrit froidement, sans imagination; cependant son livre est bien fait; il est aussi supérieur à Quinte-Curce, qu'il est inférieur à Plutarque.

* * *

C'est dans ce moment que l'amendement de Camille Jordan, accepté ou rejeté, nous sauve une révolution ou nous y abandonne[1].

1. La loi électorale faite par les royalistes ministériels ayant trompé leurs espérances, ils s'étaient unis, momentanément, aux ultra-royalistes pour la violer. Un des articles de cette loi avait arrêté que la Chambre serait renouvelée tous les ans pour un cinquième. Or, il arriva que, dès le premier renouvellement, 1818, les libéraux gagnèrent vingt sièges. Au second renouvellement, 1819, vingt-huit sièges. On pouvait augurer qu'à la troisième épreuve, la majorité appartiendrait à l'opinion libérale. La modi-

JUIN

POINSOT A MICHELET.

Bicêtre, 2 juin.

Ce que je viens de lire dans mon journal me

fication de la loi pouvait seule déplacer la majorité au profit de l'aristocratie. Pour obtenir ce résultat, on n'admettrait plus comme éligibles que les grands propriétaires qui, tous, appartenaient au parti de la réaction la plus violente; de plus, eux seuls seraient électeurs.

C'est alors que se levèrent, dans l'intérêt même de la monarchie, des royalistes intègres qui voulaient la servir en défendant l'intégralité de la loi : Royer-Collard, le général Foy, Manuel, Benjamin Constant, les uns parlant à la France, profondément troublée, les autres au parti ennemi. Le maintien intégral de la loi ne fut pas moins repoussé. Alors, on en vint aux amendements. Camille Jordan, qui se mourait, mit au service de son pays ses forces expirantes. Il monta à la tribune, et, d'une voix brisée, proposa l'amendement conciliateur dont vient de parler Michelet.

L'élection de tous les députés d'un département, d'après la loi du 5 février 1817, se faisait au chef-lieu du département, en assemblée générale. Camille Jordan, pour faire la part des ultra-royalistes, demandait qu'il y eût subdivision, c'est-à-dire autant de centres d'élection que de députés à élire. Les royalistes devaient lui savoir gré de cette concession. L'élection faite par chaque arrondissement pourvu d'un collège électoral qui nommerait directement ses députés, leur fournissait les moyens de travailler les électeurs plus facilement que dans un grand centre. Mais ce qui leur déplut fort, c'est que l'amendement demandait aussi que le *cens* à payer pour être électeur et éligible, ne fût pas augmenté. Dans un pays où le besoin d'égalité sociale est si impérieux, cet amendement eût été accueilli de toute la France avec enthousiasme. Il fut repoussé à la majorité de dix voix. M^me^ J. M.

fait prendre la plume; l'impression en est si forte que je ne puis m'empêcher de t'en écrire. Après avoir été étonné de la présence d'esprit du général Foy pour répondre à toutes les apostrophes du côté droit et de la hardiesse insolente de M. de Marcellus, j'arrive à ce moment solennel où la question est mise aux voix. Au milieu du silence profond qui succède au bruit, chaque député s'avance; quelques-uns montrent au peuple la boule qu'ils vont mettre dans l'urne. Pendant toute la durée de ce vote, je me sentais comme le spectateur d'un combat terrible qui allait décider du sort de toute une nation.

Le garde des sceaux apparaît, chancelant, et l'on sait à quel parti il se rangera[1]. Le général Tarayre semble dévoré par la fièvre. Mais quelle scène vient animer le tableau! Chauvelin, perclus, entre, porté par Benjamin Constant.... On croit voir un vieux guerrier qui, ayant perdu ses jambes au combat, se fait porter sur une redoute pour la défendre! Et quel est celui qui le porte?... Ici, l'émotion est si vive que je ne puis retenir mes larmes. Je fais des vœux ardents pour la cause de la liberté et ses généreux soutiens.... Enfin, le scrutin est dépouillé. Dans mon absorption j'avais oublié qu'il ne s'agissait plus de la loi électorale elle-même, mais d'un amendement, et je vois :

1. M. de Serre.

boules blanches, 233, boules noires, 233! Ma joie est si grande que je ris aussi involontairement que j'ai pleuré.

Tant de nobles efforts sont donc couronnés de succès!... Je reporte les yeux sur le journal et je lis : « l'amendement est rejeté ». Je relis : « l'amendement est rejeté!... » Jamais, je crois, plus de circonstances ne se sont réunies pour m'émouvoir. Et, si j'eusse prévu à ce moment qu'il me fût possible de faire un jour quelque chose de grand, j'aurais fait le serment de protéger la liberté. Jamais cause ne m'a paru si belle et ses adversaires si méprisables. Je leur disais comme Horace dans son ode au lâche Pâris : *Heu quantus sudor*[1]... ou plutôt, je la leur adressais tout entière.

P. Poinsot.

MICHELET A POINSOT.

Lundi, 3me jour de la Révolution.

Mon ami, au moment où j'écris ceci, je me sens saisi d'un sentiment singulier. C'est terreur, c'est enthousiasme. J'entends venir du côté des Tuile-

1. Oh! quel effort, *quelle sueur!*...

ries un bruit immense, comme le cri de vingt mille poitrines. Ce n'est point d'une bataille ni d'une fuite; c'est un cri continu qui n'est terrible que par sa grandeur. Cette grande voix réalise le peuple dans mon imagination : il se lève comme un seul homme, indigné de la perte de sa liberté.... Je rentre de ma classe, mon père m'apprend tout. Ils ont parcouru le faubourg ; ce sont des hommes âgés, peut-être des demi-soldes[1]; ils excitent le peuple; ils retournent par la rue Saint-Antoine; les gendarmes, les cuirassiers courent, dit-on, derrière eux. Cette soirée sera sanglante.

. . . . . .

.... *Six heures*. — La pluie tombe à torrents; si j'examine l'histoire des révolutions, je crois qu'elle nous vaudra la tranquillité cette nuit. Je sens vivement la nécessité de savoir manier un fusil[2]. J. M.

1. Ceux-ci, pour la plupart, étaient irrités contre le gouvernement qui les laissait sans emploi ou même les persécutait.

M^me^ J. M.

2. Ce n'était point seulement le rejet de l'amendement qui avait fait éclater la Révolution; tout croulait à la fois. Plus de sécurité. On pouvait être arrêté et détenu en vertu d'un ordre émané de trois ministres. — La liberté de la presse n'existait plus. Aucun journal, aucun écrit périodique ne pouvait être publié sans l'autorisation du roi (Vaulabelle). On se sentait livré à la rancune des hommes qui rêvaient de ramener la France au bon temps de 1815-1816. Dans le Midi, où les passions sont si fiévreuses, on se battait déjà. A Paris, l'émotion était grande dans la bourgeoisie et la jeunesse des écoles. Elles suivaient avec

Après les journées. — Au milieu des convulsions politiques que nous traversons, elle serait bien forte l'âme qui conserverait la paix, qui vivrait au dedans de soi. On est sans cesse arraché à la réflexion par des spectacles bruyants et menaçants pour l'avenir. Le peuple si peu préparé est un terrible auxiliaire. Le sort de la France ne peut que s'améliorer, mais la guerre civile est le passage..... Quelle gloire pour la jeunesse française si, seule, elle faisait cette sublime révolution! J'entends par ces mots tous les soldats de la ligne[1]. Tout se ferait sans intérêt privé,

anxiété les débats tumultueux de la Chambre où se décidait le sort de la dernière de nos libertés. Le peuple ne s'était pas encore mêlé à cette démonstration pacifique qui consistait à acclamer énergiquement les courageux défenseurs des droits du pays. Le seul cri était : Vive la Charte. Cette modération même contrariait les ultra-royalistes. Il leur fallait le désordre pour autoriser une répression sanglante. Trompés dans leur attente, ils perdirent patience et se firent provocateurs. La première scène de violence eut lieu le 2. Elle se renouvela le 3 et fut sanglante. Ce lundi dont parle Michelet, la Chambre tenait séance. Dès midi, la foule se porta au palais Bourbon. Le cri de mutuel défi était d'un côté : Vive la Charte, de l'autre : Vive le Roi. Rien ne faisait présager une lutte sérieuse. A trois heures la cavalerie arrive, refoule les masses de l'autre côté du pont pour empêcher les ovations que l'on veut faire aux députés libéraux. C'est alors que le premier cri de la Révolution est jeté : Aux faubourgs!.. Mille personnes s'élancent dans la direction du faubourg Saint Antoine, d'autres les suivent. Ce sont les voix qu'on entendait de la rue de la Roquette,

1. Les soldats de la ligne, étaient surtout les enfants de la petite bourgeoisie, d'autant plus attachés au triomphe des idées libérales, qu'ils avaient eu à souffrir cruellement des hommes qui briguaient le retour au pouvoir. M^me^ J. M.

par enthousiasme; personne ne périrait que sur le champ de bataille, et à jamais honneur à ceux qui périraient!

Au moment où les chaînes tombent des mains des patriotes espagnols[1], elles vont charger celles des députés de la France. Heureux les hommes que le sort désigne. Ce sont les Lilliputiens qui entraînent Gulliver. Le parti opprimé doit frémir en pensant à son triomphe prochain. Je souhaite qu'en se relevant il ne les écrase pas.

Mais non, quels que soient les excès des ultras, qu'on ne se venge pas! Qu'ils périssent, s'il le faut, sur le champ de bataille, mais qu'on ne leur donne pas l'honneur du martyre. Cela sert même les causes perdues. Qu'on leur pardonne !...

« Admirable jeunesse, a dit Benjamin Constant, qui prépare à la France une génération qui vaudra mieux que toutes les générations passées! » C'est l'oraison funèbre du pauvre Lallemand. Ce jeune homme, quoique très attaché à ses opinions, n'en faisait pas plus que les autres. Aucune parade. Quand la cavalerie a commencé à charger, il a reculé avec les groupes qu'on dispersait violemment. Son crime a été de crier en fuyant : « Vive la Charte! » Un soldat de la garde royale l'entend, l'ajuste, l'étend raide mort. Je com-

1. Allusion au soulèvement de l'Espagne pour le rétablissement de la constitution de 1812.

prends l'émotion de Benjamin Constant. Ce dévouement de la jeunesse, venue tous les jours sans armes, sous le sabre des gendarmes pour rendre hommage à la liberté, cela ravit et enlève[1]!....

Pourtant cet état d'attente, quand on n'agit pas soi-même, ne vaut rien à l'âme. Il faut chercher quels sont les devoirs que la patrie nous impose et les mettre en pratique.

J'ai rencontré un prêtre qui riait. J'ai cru qu'il riait de la ruine de la liberté et du triomphe des ultras. Cette idée m'a saisi....

Mercredi 7. — Louvel vient d'être exécuté. Il est mort devant un peuple indifférent, avec une extrême fermeté. L'enthousiasme d'un principe, quelles que soient les conséquences qu'on en tire, a quelque chose de grand. Louvel a vengé Ney....

*
* *

Je ne sais si je me trompe, mais je crois voir dans les esprits de ce siècle une pente à quitter

1. Les manifestants étaient surtout des élèves de l'École de droit, fort irrités de la fermeture du cours de M. Bavoux, le professeur le plus aimé de la jeunesse pour ses opinions libérales et le sens très droit, très humain qu'il avait de la justice. Les étudiants d'aujourd'hui qui tiennent à honneur de conserver le culte des morts, devraient bien porter des couronnes sur ces tombes : Lallemand, Benjamin Constant, Bavoux et tant d'autres.

M^me^ J. M.

peu à peu les vues particulières, les personnalités, si je puis dire, pour les principes. Il n'y a rien de noble que ce qui s'éloigne des individualités et se fait abstraction.

MICHELET A POINSOT.

Vendredi, 9.
(Lettre écrite à plusieurs reprises.)

Mon cher ami, nos lettres doivent différer. Les tiennes sont ton journal, je veux dire un choix, des réflexions, des sentiments, des études qui t'occupent. Elles sont variées; elles seront instructives pour moi, lorsque je serai en état de comprendre tes observations sur les sciences naturelles. Moi, je ne t'écris que si j'ai besoin de m'épancher. Mes lettres ne te serviront guère; elles te troubleront peut-être, si tu n'en fais pas ton profit pour modérer ces malheureuses passions qui laissent toujours des désirs et des regrets. On les a comparées à la vipère coupée en morceaux, dont les tronçons palpitent et sautent encore. Il faut bien les laisser sauter, leur laisser faire leurs derniers mouvements, de peur de les irriter en les contenant trop. . . . . .

... L'idée d'une privation nécessaire, éternelle,

est pourtant une chose accablante. C'est là ce qui me revient vingt fois par jour et me fais sentir durement les devoirs que je me suis imposés. Quand les objets manquent, l'imagination se les représente plus vivement. J'ai besoin alors de toute ma force pour me gourmander, me prêcher; dès que j'y parviens, je m'élève insensiblement, et le calme renaît. Je perds de vue le point d'où j'étais parti, ou je ne le vois que pour me mépriser moi-même et me dire : « N'accuse personne. Dieu t'avait donné une âme libre et les moyens de l'éclairer; tu as préféré employer pour ton plaisir ce qu'on t'avait donné pour l'ordre et le bien du monde. Souffre, mais tais-toi. Tu l'as voulu.... Les ravissements de l'amour que tu regrettes, par quels tourments les avais-tu achetés!.... Tâche de tromper une passion par une autre. » Voilà ce que je me dis pour ressaisir l'équilibre. Qui sait, d'ailleurs, si cet état de tristesse et d'agitation n'est pas une des puissances de l'écrivain? Ces derniers échos des passions ont inspiré les grands hommes, tandis que les passions satisfaites n'inspirent jamais.

Je me dis encore que l'amour inutilement cherché a donné à Virgile la tristesse délicieuse, au divin Jean-Jacques, la chaleur intense qui circule dans tant de pages et vous brûle au contact, à Bernardin de Saint-Pierre, ses regards

attendris sur la nature et ses élans vers le ciel.

Je me cache le visage en relisant ce que je viens d'écrire : un esprit si lent à concevoir, si maladroit à exprimer, se consoler par l'exemple de Rousseau, de Virgile !... N'importe, mon ami, tout pénétré que je suis de ma faiblesse, je veux tendre au plus haut. Ce sera peut-être un moyen de m'élever un peu au-dessus de terre. La gloire ?... Ah ! ce n'est pas elle seule qui me tente. J'entends, à la suite d'un *bon* livre, les bénédictions des foules ; ces rêves me plaisent. Que tu me fais de bien ! que je suis heureux d'avoir quelqu'un devant qui je ne craigne pas de paraître ridicule ! Quelque enfant que j'aie été, j'ai toujours vivement senti cette douceur-là dans l'amitié. Il faut que je connaisse toute la vivacité de la tienne pour donner un libre cours à tout : aux déclamations, aux expressions forcées qui seraient ambitieuses si tout ceci n'était écrit pour mon ami. Je laisse courir ma plume ; je ne retiens rien. Tu me connaîtras ainsi tout entier et mieux peut-être que je ne me connais moi-même.

C'est un plaisir mutuel que nous nous ferons. Ainsi nous épanchant l'un devant l'autre, nous nous habituerons à réfléchir sur nous-mêmes, et en ne travaillant qu'à nous peindre nous nous améliorerons peut-être.

Montaigne dit : « *J'ai fait d'abord les* Essais *sur*

moi et ensuite je me suis fait sur les Essais ». Nous profiterons encore plus, car nous ne nous ajusterons pas pour le public; nous nous raconterons tout naïvement, chacun pour son ami, c'est-à-dire pour lui-même. Je n'y vois plus, adieu!

J. Michelet.

Dimanche, jour de la Fête-Dieu. — J'aime assez ce régime : les mathématiques et l'Évangile; il y a là tout ce qu'il faut pour l'âme. Ce matin, lisant l'Évangile de saint Jean, je me disais : « Pourquoi ne pas admettre qu'un homme de bonne foi, exalté peut-être par des méditations profondes, surpris lui-même de sa sagesse et considérant que les temps marqués par les Écritures se rapportent assez au temps de sa naissance, ne se soit cru lui-même le *Messie*? Ceci expliquerait tous les discours du maître, auxquels on ne peut donner un sens allégorique. On ne peut guère non plus supposer que ces discours aient été depuis falsifiés; leur caractère est inimitable.

POINSOT A MICHELET.

11 juin.

Comment supposer, cher ami, que je ne serais

pas touché de tes épanchements! Si tes lettres diffèrent des miennes, c'est pour avoir sur elles l'avantage d'intéresser. Mes conditions n'étant pas les tiennes, il est naturel que nos pensées soient différentes. Je ne regrette pas comme toi un bonheur perdu, que je n'espère plus retrouver. Celui que j'ai senti, je le sens encore, puisqu'il est dans notre amitié. Puis, je te l'avoue, je me suis trouvé assez longtemps dans cet état de l'âme que tu dépeins si bien, pour souhaiter n'y pas retomber de sitôt. Bien que cet état de langueur et de rêverie ait quelque chose de doux et qu'il puisse être utile, comme tu le dis, à l'écrivain, je le redoute en ce moment, parce qu'il ôte l'activité dont j'ai si grand besoin. N'ayant guère que quatre ans devant moi, pour apprendre ma profession, il faut que j'évite tout ce qui pourrait entraver ma marche. Ces entraves sont de diverses sortes, mais enfin ce ne sont pas moins des entraves. Je veux tâcher d'ajourner ces plaisirs, qui ont quelque chose d'énervant, au temps où mes travaux, mes études étant à peu près terminés, j'en pourrai jouir à mon aise. Oui, cher ami, mon âme n'est que trop portée aux effusions, mais ce sont les premiers pas vers la rêverie. Je m'efforce de m'en abstenir.

C'est bien pour cela que je redoute une maîtresse, car je tomberais infailliblement dans le

piège que je cherche à éviter. Il n'y a pourtant pas encore longtemps que j'en désirais une. Oui, j'étais très occupé de cette pensée, au point qu'impatienté de n'en pas trouver assez vite, j'étais près d'aller en chercher une dans les réunions publiques où l'on dit qu'elles se trouvent. Enfin, une lueur de raison est venue m'éclairer et me voilà. Je me suis remis à Condillac. Il y a, à la fin, une lettre, bien plaisante. L'auteur en paraît être l'abbé de l'Épée, car il était directeur des Sourds-Muets en 1751. Il dit, entre autres choses, que peut-être l'huître dans sa coquille raisonne sur la nature des équations et résout les problèmes algébriques les plus compliqués. Toi qui cherches un maître de mathématiques, le voilà tout trouvé : prends une huître dans sa coquille. La lettre n'est pas longue; l'auteur y est presque toujours en opposition avec Condillac. Je crois qu'il a tâché, dans ses plaisanteries, d'imiter le genre de Voltaire.

Je te félicite de t'essayer à prendre pour exemple et pour modèles Virgile, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre. Comme tu le dis très bien, on ne saurait viser trop haut. Moi j'ai regardé plus haut encore. Quand j'étais tout petit, ma première pensée en m'éveillant, et la dernière en m'endormant, étaient de conquérir et de policer, à moi tout seul, un peuple sauvage. Tu vois que nous

avons eu, enfant, les mêmes ambitions. Il n'y avait pas de femmes dans mes États et mes hommes étaient tous noirs. Depuis, mes prétentions se sont fort accrues ; il y a deux ans, environ, je n'aspirais à rien moins qu'au trône de France. Aujourd'hui, je suis guéri, j'ai renoncé à la couronne, mais tout en conservant cette opinion qu'il n'est pas indigne de l'homme de concevoir de hautes espérances.

P. Poinsot.

Jeudi 15. — Ce matin M^me^ Hortense est venue me dire qu'elle allait à la messe et m'a demandé un Massillon. Cet excès de dévotion m'a d'abord surpris et affligé. Que d'erreurs, me suis-je dit, ne va-t-elle pas accepter sans examen ! Tout à cette pensée, je lui ai dit doucement qu'elle se condamnait peut-être à ignorer la vérité en n'écoutant qu'un parti ; je l'ai engagée à relire la *Profession de foi du vicaire savoyard*, à choisir dans la religion. Je lui ai pourtant donné ce Massillon, en lui offrant de lui indiquer les meilleurs sermons, afin qu'elle n'en vît guère que la partie morale et qu'elle passât, surtout, ces pages détestables où l'orateur emploie toutes les forces de son imagination à effrayer celle de son auditoire. Quand elle a été partie, m'examinant moi-même, j'ai cru dé-

mêler qu'il n'y avait pas seulement de l'intérêt pour elle, dans la peine que me faisait ce changement, mais plutôt un chagrin vaniteux de la voir s'écarter de mes opinions. « *Tu te fais centre, encore si c'était ligne!...* » J'ai longuement réfléchi, et je crois que j'ai été un sot de lui conseiller d'examiner. Ce n'est pas à son âge qu'une femme peu habituée à raisonner sur de pareilles matières trouverait profit à faire des recherches difficiles. Ce labeur fatigant, la dégoûterait et la rejetterait peut-être dans une indifférence fort triste pour une âme qui approche du terme de l'existence. La religion naturelle ne lui présentant ni spectacles qui émeuvent, ni pratiques fixes pour la nourrir à des heures marquées, la toucherait peu et lui échapperait bientôt.

Qu'elle repose donc dans la croyance dont sa jeunesse a été préoccupée! Avec quelque attention à la distraire des dogmes sombres et effrayants, elle y trouvera sa consolation dans les chagrins, un secours dans les inquiétudes de la vieillesse, enfin, aux derniers moments, assistance et espérance. N'importe, je sens d'autant plus vivement, en pensée d'elle, la nécessité d'un livre qui serait la nourriture habituelle d'une âme souffrante comme l'est restée la sienne.

Je suis toujours surpris que, dans cet ordre d'idées, on n'ait encore rien tiré des philosophes

anciens, et surtout des livres de l'Orient d'où nous vient, en tous sens, la lumière. De ce côté, l'idée de Dieu se confond avec celle de l'action. La Grèce, la Perse, voilà où j'aimerais à puiser, parce que la religion de ces peuples au lieu d'endormir l'esprit, le pousse vers le progrès. Il me semble que c'est être dans l'amitié de Dieu que de désirer aller toujours en avant.

*
* *

Le cœur est le plus souvent, chez moi, le point de départ de mes pensées. Il féconde mon esprit.

MICHELET A POINSOT.

Samedi, 17 juin.

Mon ami, bien que nous soyons convenus de ne pas nous inquiéter du style de nos lettres, je crois devoir te dire le plaisir que m'a fait la tienne datée du 11. Elle est très naturellement et très négligemment écrite. Je vois que notre correspondance nous fera du bien aussi de ce côté.

Celui que tu crois l'abbé de l'Épée est Diderot. Je ne sais trop comment tu as pu croire que l'auteur de la *Lettre sur les sourds-muets* en était le directeur. Rien ne l'indique dans la réponse de

Condillac. Tu as trouvé, à bon droit, dans le passage cité, bien de l'esprit et de l'originalité.

Une seule observation au sujet des rêves ambitieux qui ont occupé notre enfance : dans mon île, j'étais fondateur d'une colonie, et non pas conquérant; et puis, mes *sujets*, surtout mes *sujettes*, étaient très blancs. Tu vois que j'étais plus délicat et plus pacifique que toi.

Mon *Mémorial*[1] m'occupe passablement. Ce sont encore des lettres que je t'écris; et dans ce moment même, j'en achève une qui a vingt-quatre pages. Je reviens à la tienne; elle a une chaleur, une rapidité, qui me touchent; elle s'échappe du cœur et sait se faire entendre au mien. Que le ciel soit béni de t'avoir détourné d'aller chercher une maîtresse dans ces réunions où se trouvent beaucoup de femmes agréables, mais si peu faites pour nous! Si rarement que je sois allé dans ces lieux de plaisirs[2], j'en ai été amoindri. Tantôt c'était au détriment des personnes qu'avant je trouvais aimables; tantôt j'apprenais que celles qui m'avaient frappé l'imagination, étaient tout autre chose que ce que j'avais cru voir. De tout cela, j'étais cruellement troublé.

Mon ami, toute l'illusion de l'amour consiste

1. C'est le journal de l'enfance; je m'en suis servie pour *Ma Jeunesse*.

2. Voir, dans *Ma jeunesse*, le chapitre: *Thérèse*.

à attribuer à un être fini des perfections infinies. Quels mécomptes et quelle chute quand on en vient à l'épreuve avec ce monde-là ! réfléchis là-dessus.

Mais je ne sais comment je jase si fièrement de ces choses, lorsque je me sens si faible, lorsque le moindre contact fait saigner mes blessures. N'est-ce pas par mauvaise humeur que je moralise ?.... Halte-là !

J. Michelet.

Lundi, 19. — Hier en revenant du Père-Lachaise, l'ermite de la Roquette rappelait à l'autre un mot qui lui était échappé un jour qu'il venait le voir rue de Buffon : « Je dirais volontiers à ceux que j'aime : Mourez donc pour que j'aie le plaisir d'aller pleurer sur vos cendres. » — S'appliquant à moi, je trouvais ce mot naturel. — J'aime la mort.

*
* *

Je me sens une sorte de sécheresse; ma plume s'arrête d'elle-même. Est-ce le *bonheur tranquille* dont je parlais l'autre jour qui m'éteint l'imagination, ou bien les mathématiques opéreraient-elles déjà? Cette étude, où je cherche surtout l'exercice de l'esprit, me devient de plus

en plus attachante. Je commence à lui donner plus de temps. Quand j'en serai aux raisonnements pour trouver le secret des méthodes, un maître me sera nécessaire afin de lever les plus grandes difficultés. M. Gérard m'a conseillé d'écrire sur les mathématiques, de démontrer au tableau, de suivre un cours public, celui de M. Bourdon au collège Henri IV. J'irais, en effet, beaucoup plus vite. Une chose qu'il m'a dite, ne m'a pas semblé exacte : c'est que les mathématiques ne sont que la logique appliquée aux objets physiques [1].

POINSOT A MICHELET.

23 juin.

Ton journal mérite des éloges. J'y ai trouvé beaucoup de sagesse et de raison, moins d'arbitraire que je n'aurais cru; les choses y sont toujours jugées sainement. J'ai cherché quel était l'ouvrage que j'ai lu, auquel je le trouve ressemblant; ce sont les *Maximes* de La Rochefoucauld. Tu regrettes que je ne fasse pas un journal. Mais

1. Ce goût, d'une science aussi abstraite qu'étrangère à la vocation littéraire de Michelet, est une des particularités les plus curieuses de sa première jeunesse. Nous le constatons pour ses futurs biographes. M^me^ J. M.

songe que je suis confiné à Bicêtre, que je ne vois personne et ne change point de place. Mes occupations sont toujours les mêmes; où trouverais-je les matériaux d'un journal?

Tu vis, au contraire, au milieu de personnes de sexe et d'âge différents, tu as intérêt à les observer, l'une du moins, et à la mieux connaître. Il y a là pour toi un sujet incessant de réflexions. D'autre part, tu vois tous les jours un grand nombre d'enfants, tu fais de longues courses dans Paris, tu rends des visites. Ce sont autant d'occasions de varier ta manière de voir et de te donner des pensées nouvelles. Fais donc ton journal pour nous deux. Je suis bien sûr de m'y retrouver, puisqu'il semble que nous ayons été jetés dans le même moule. Écris pour moi et pour toi; mais surtout, voyons-nous le plus souvent possible.

Adieu! POINSOT.

MICHELET A POINSOT.

Dimanche, jour de la Saint-Jean.

Je conçois, cher ami, que tu sois étonné de me trouver modéré dans mon journal quand je le suis peu dans la conversation. Cela tient à plusieurs causes : je parle peu facilement, je cher-

che ; il est naturel que je ne cherche pas l'expression la plus faible. Or l'expression forte — ou désirée telle — a toujours quelque chose de cassant. Ensuite, dès qu'il y a deux personnes, l'opposition surgit, et l'impatience, mon défaut naturel, m'emporte sur-le-champ hors des limites de la modération que gardent les bons esprits désireux de s'éclairer. Je donne des leçons à des enfants, ce qui rend impérieux et opiniâtre. Mais une fois rentré à la maison, ne parlant, le plus souvent, qu'à des personnes qui n'en savent pas aussi long que moi, j'ai peu d'occasions d'être contredit. Dès lors, je suis calme.

Grand merci de la similitude avec La Rochefoucauld ; tu l'as probablement oublié puisque tu lui compares le journal d'un débutant. Ces observations rapides faites sur une âme ordinaire ont peu de rapport avec un système entier comme celui des *Maximes*.

Tu crois, à tort, que je fais beaucoup de courses et de visites dans Paris. Je vois tous les mois mes anciens maîtres, MM. Andrieux, Carré, Leclerc ; quelquefois M. Villemain ; tous les dix jours ou à peu près, je vais chez Poret, et voilà tout [1].

1. Poinsot avait pourtant raison. Michelet commençait à être connu et recherché par les familles étrangères qui venaient en France pour l'éducation de leurs enfants. C'était un champ d'observation dont il faisait son profit. Nous y reviendrons.

M^me^ J. M

J'ai dit que ces deux originaux (Poret et Poinsot) se ressemblent parce qu'ils ne se laissent pas persuader à la légère, et que leurs principes se rapprochent autant que leurs manières diffèrent; ils ont même enthousiasme pour le beau et le bon. Si je voulais marquer ce qui distingue leur personnalité, je donnerai au philosophe (Poret) une grande force d'âme, au physicien (Poinsot) beaucoup de bonté naturelle, et surtout une grande délicatesse dans l'amitié.

En ce qui concerne notre intérieur, la vie coule dans une si grande uniformité que je ne m'aperçois pas de la succession des jours. C'est comme la rivière en plaine, qui coule à petit bruit, toujours le même, et qui vous endort. La société de Mme Hortense et de Mlle Rousseau est très agréable. Celle-ci a beaucoup gagné au moral depuis un an. Les femmes vont plus vite que nous dans ce travail d'éducation sur elles-mêmes. On parle souvent de l'ami de Bicêtre; on semble l'aimer bien plus qu'autrefois. C'est, je t'assure, une grande douceur pour moi de voir l'accord entre ceux que j'aime. Souvent je me reproche de ne pas apprécier assez les avantages de cette existence douce et facile, mais la tendance de l'homme n'est-elle pas de toujours désirer l'impossible?

Adieu! J. Michelet.

*
* *

Ma lecture des historiens, déjà très avancée, peut s'arrêter à la fin de l'histoire grecque. Il sera temps de les reprendre comme lecture récréative quand je connaîtrai les mathématiques élémentaires et que je commencerai les philosophes en remontant par Condillac, de Gérando, à Locke, Bacon, Descartes, Malebranche, Leibnitz, quelques Allemands, puis les Écossais : Barclay, Dugald-Stewart, pour revenir à Condillac. Alors j'achèverai le *droit* et j'étudierai la législation. Pour contre-balancer la douceur de Saint Jean, je commence Eschyle par les *Choéphores*[1]. Il y a là du mauvais goût. C'est un génie impétueux, maîtrisé par ses pensées, qui s'exprime avec exagération, mais je crois, sans le chercher.

*
* *

Examen de conscience. — Tâchons de rendre heureux ceux qui nous entourent. Le précepte d'*écarter les coudes* qui serait assez le mien, ne doit pas prévaloir sur celui-là. La vie, d'ailleurs, est courte. Qui sait si les occasions de faire le

1. Titre de la pièce. Choéphores (porte-libations), tire ce nom des femmes qui allaient offrir des libations sur le tombeau d'Agamemnon.

bien se présenteront longtemps?... Nous devons aussi ménager deux sortes de personnes : celles que nous croyons faibles d'âme ou d'esprit, et celles qui nous ont quelques obligations. C'est le précepte que vous violez le plus souvent, mon cher moi; de là, des retours humiliés, et sans ces retours, vous seriez un barbare. *Les passions tiraillent ces pauvres âmes*, dit Montaigne. Que d'hommes emportés par les passions politiques, parlent de vengeance, de sang, de massacres, à qui le cœur manquerait s'ils voyaient l'agonie d'un homme égorgé. Ne nous emportons donc pas contre les *paroles atroces*. Ne les prenons pas au pied de la lettre. Cherchons plutôt le côté par lequel nos adversaires envisagent les choses; par ce côté-là, ils ont peut-être raison.

JUILLET

Lundi 3. — Je suis allé hier à Bicêtre par un temps de printemps, relisant, chemin faisant, la *Lettre sur les spectacles*. Il n'y a point de mollesse dans ce style, mais la langue y est moins originale que celle des écrivains du dix-septième siècle.

Nous nous sommes assis sur le revers de la première des trois routes qui partent de la bar-

rière d'Italie. L'air était très doux. Je ne sais pourquoi, à la vue de cette aimable campagne, mon âme était sans ressort. Comment caractériser la langueur que j'éprouve depuis quelque temps? Est-ce la chaleur nouvelle? Est-ce un affaiblissement de la constitution? Il faudrait à ma santé des ménagements que je ne puis prendre. J'ai peine à me persuader que je ne mourrais pas de consomption. Peut-être suis-je ainsi faible parce que je n'ai pas d'occupations assez attachantes. Je ne mène plus cette vie insensible de la fin de l'hiver où les jours m'échappaient, où je ne sentais l'existence que par les pages que j'avais lues, où je ne vivais pas par moi-même, mais par le livre que je courais. Je ne sens plus ce besoin d'épanchement qui m'a fait commencer si délicieusement le journal de mon enfance. Ce que j'éprouve, à bien regarder, est moins langueur que vide et désœuvrement intérieur. J'ai quelques élans d'amour des hommes, mais plus rares, moins énergiques; je vaux moins, je me porte moins bien.

MICHELET A POINSOT.

Mardi 4. Visite de Bodin[1].

Me voilà relevé de ma langueur. Je viens d'avoir

1. Neveu de Mme Montgolfier, il fut un des élèves de Michelet.

un moment de bonheur très vif. J'ai vu une âme bien née, assez neuve, et tout ouverte aux bonnes impressions qu'on voudra y faire naître. J'ai parlé, peut-être trop, c'est-à-dire trop à la fois. Je suis pourtant excusable, car ce qui dominait, c'était bien le désir d'élever une telle âme à des pensées un peu hautes. Ce serait une précieuse conquête que d'incliner à l'amour de l'humanité un homme riche.

Il venait me demander les moyens d'être éloquent. Voici cette conversation toute de verve : « Sans doute vous n'entendez pas par éloquence cette petite rhétorique qui va être sitôt passée.

Il n'y a qu'un seul bon moyen d'être éloquent, c'est d'avoir une passion; moyen dangereux si l'on ne sait la bien choisir.

Il y a quatre passions qui peuvent élever l'âme : l'amour de la Femme, l'amour de la Patrie; celui de nos semblables, enfin l'amour de Dieu. La première passion n'élève que par secousses; elle enivre plutôt; c'est comme l'eau-de-vie qui semble donner beaucoup de force. On croirait casser des barres de fer. En réalité, on est au réveil comme Samson après que Dalila lui eut coupé sa chevelure. L'amour, en dehors du mariage, diminue réellement l'énergie physique. Lorsqu'on ne subit plus son ivresse, on se retrouve presque mort; on boit de nouveau, et, après plusieurs élans où l'âme

toujours baisse de niveau, on tombe au libertinage, c'est-à-dire à la mort du véritable amour.

Quant à l'amour de la Patrie, c'est autre chose; celui-ci nous enlève! Mais les nobles illusions dont il se nourrit existent-elles encore chez nous? La base des gouvernements n'est plus que la sécurité. Si c'était le lieu, ici, j'essayerais de prouver que cela doit être. Nous devons au peuple qui nous a longtemps protégés un retour de reconnaissance. Il faudrait, seulement, que l'enthousiasme surnageât au-dessus du point de vue pratique. Ce culte n'existe plus. Le patriotisme, la grande passion de l'humanité, dans laquelle toutes les autres passions devraient se perdre comme les ruisseaux se perdent dans l'Océan, voilà une source inépuisable d'éloquence. Elle se nourrit, non des sentiments qui ont pour objet l'individu, ni même une classe, mais de ceux surtout qui ont le plus grand caractère d'originalité. Plus on abstrait, plus on épure.

Je n'ose vous conseiller de remonter plus haut que l'amour des hommes, vous vivez au milieu d'un monde jeune, peu religieux ou *mal religieux*. Trop de barrières vous séparent d'un amour plus élevé. Il faut les franchir peu à peu. L'humanité est le passage. L'amour de Dieu suppose plusieurs idées acquises. Pour échelons, la nature a placé en nous la pitié.

Nous voilà bien loin de l'*éloquence*, direz-vous. Vous vous tromperiez; le style n'est que le mouvement de l'âme. Dès qu'elle aura senti une fois le *souffle de vie*, pardonnez-moi l'expression, alors, sur tout sujet elle sera capable de s'élever. « Nos âmes, dit Platon, ont de petites ailes; les passions humaines, le vil intérêt, mouillent ces ailes.... » Ainsi j'ai parlé, sans beaucoup de suite, mais c'était *de la plénitude du cœur*. »

10 *juillet*. — Première leçon de mathématiques au lycée Henri IV. Nul esprit philosophique dans M. Doiseuil. Routine. Peut-être, aussi, est-il de la nature des mathématiques de former une chaîne tellement serrée qu'on n'en puisse passer aucune proposition? L'impatience de Poret était plaisante.

Tout autre que M. Doiseuil, me semble devoir être le jeune maître que je viens de prendre pour les leçons particulières. Il est fort distingué. Il faut passer par l'atelier du père, qui est menuisier, pour aller au fils. Cela m'a plu. Ce père est un brave homme. Avant de savoir pourquoi je venais, il m'offrait un verre de vin.

J'ai vivement senti hier, en trouvant mon premier problème d'algèbre, ce plaisir dont parle Fontenelle, qui *fait rire l'esprit*. La géométrie et l'algèbre doivent se faciliter l'une l'autre.

* * *

Saint Paul, que je lis en ce moment, me semble le fondateur de l'Église, telle que nous l'avons aujourd'hui. Celle du Christ est infiniment supérieure. Saint Paul est très faible de raisonnement. Toujours des pétitions de principes.

12 *juillet* (*au matin*). — J'ai trouvé hier Poinsot sur son lit, très fatigué. Il vit trop sédentaire. Je ne valais guère mieux. Une insomnie assez courte, mais pleine d'inquiétude morale et physique, m'avait tout à fait alangui. J'étais parti de bonne heure avec la *Clinique* de Pinel pour *lui*, et mes traductions de l'Évangile que je lisais chemin faisant. La seule partie de la route commode pour lire, c'est le boulevard intérieur, du pont à la barrière Fontainebleau. Arrivé chez mon ami, et péniblement affecté de son état d'abattement, j'ai cherché à le relever en montrant une gaieté que j'étais loin d'avoir au fond du cœur[1]. Il aimait mieux parler de choses douces. Nous sommes revenus sur les inconvénients de la rêverie. Comme bonne hygiène, je lui proposais de s'exercer à passer, rapidement et sans ménagement, de ce

1. Cette langueur était le premier symptôme de la maladie de consomption qui allait emporter Poinsot.

que nous appelons la *vie intérieure* à des études positives. Je sais bien que certaines lectures le distrairaient trop en ce moment des sciences. Mais, lus rarement, sobrement, les stoïciens ne donneraient-ils pas le change à l'amour des femmes? Il sent, comme moi, qu'avec notre nature et notre âge, il faut toujours un amour. J'ai surpris quelques pages écrites à Melun sur ses mouvements intérieurs. Il y a en lui l'âme d'un ange. S'il était resté dans cet état d'exaltation, sa vie était manquée. Mais il aurait fait un ouvrage éloquent, de l'éloquence de Jean-Jacques.

Mes extraits de l'Évangile lui ont semblé admirables. Ainsi traduits, ils peuvent avoir pour nous un but pratique, celui de nous rappeler des vérités éternelles indépendantes de tout dogme, de toute religion établie.

* * *

Dîné hier, entre deux royalistes : MM. Fourcy et Cléau. Rien n'est plus opposé à la santé de l'âme que les réunions nombreuses où les opinions se heurtent d'une façon discordante. Je sais pourtant gré à M. Fourcy de m'avoir fait très bien distinguer le mélancolique, le rêveur, du romantique. Appliquant son raisonnement à plusieurs passages d'Homère, de Sophocle, de Virgile, il m'a conduit doucement à reconnaître le côté faible de mes juge-

ments. Ce ne sont pas là, en effet, des romantiques.

Au point de vue de ses croyances religieuses, le pauvre homme m'a laissé voir son chagrin d'avoir perdu l'espérance de m'y convertir. Je lui sais gré de me porter assez d'intérêt pour avoir essayé de le faire. Lui me semble bien endormi. L'uniformité de ses occupations[1], cette vie maritale, ces enfants, ce bonheur physique et ces pensées de religion qui, sans pénétrer peut-être bien avant dans son âme, lui servent d'oreiller, tout cela ne sert guère son activité. Il est vieux.

Si peu religieux qu'il me croie, j'amasse à ma manière le bon grain. Ainsi, le mot de saint Marc : *les paroles sortent de la plénitude du cœur*, m'a vivement touché. Ce mot, pris dans un autre sens que ne l'entendait le Christ, vaut à lui seul toutes les rhétoriques. Comme je le disais à Bodin, on ne saurait mieux exprimer la source de la véritable éloquence. Il faudrait ajouter que cette plénitude du cœur ne s'obtient qu'avec le recueillement de la solitude et surtout la rareté des plaisirs physiques. Les puissances de l'âme et de la volonté ne se rencontrent guère chez ceux qui se prodiguent. Ces biens précieux sont les fruits du sacrifice, des réserves de la vie, même pour les jeunes, quoiqu'ils aient plus à dépenser.

1. Bibliothécaire à l'École polytechnique.

POINSOT A MICHELET.

15 juillet.

J'ai suivi ton conseil et m'en suis bien trouvé. Aujourd'hui, après mon dîner, je suis allé faire un tour de campagne et m'asseoir en face de Gentilly, sur cette route, plantée de jeunes peupliers et bordée d'un petit ruisseau où nous nous sommes assis il y a environ trois semaines. Cet endroit a déjà pris pour moi le charme du souvenir. J'avais un livre de médecine, mais je n'ai pu lire qu'après m'être remémoré toute la conversation que nous avons eue là sur Bonaparte.

Je regardais quelquefois devant moi, et je voyais un homme qui mettait du foin en meule. Il avait un air de paix et de tranquillité qui me faisait envie. De temps en temps il s'arrêtait pour regarder son ouvrage avec une satisfaction visible. Un silence délicieux, qui n'était troublé que par le bruit des cigales et les derniers chants des oiseaux, s'accordait très bien avec le calme profond de mon âme et me disposait, malgré moi, à la rêverie. Aussi ai-je peu lu. Jamais, je crois, je n'avais eu une impression plus agréable des douceurs de la vie champêtre....

Huit heures sonnent et la brume commence à

flotter mollement le long du ruisseau. D'un côté, j'entends une foule de voix: ce sont de jeunes blanchisseuses qui quittent le travail et s'en retournent en se divertissant. De l'autre, je vois mon homme qui prend ses outils, son chapeau et s'en va regardant, tous les vingt pas, derrière lui, comme pour admirer son œuvre. . . . . .

La nuit tombe tout à fait, les oiseaux se sont endormis, ce sont d'autres bruits qui s'élèvent, la voix des nocturnes. Bientôt, je reprends moi-même le chemin de Bicêtre. Ces plaisirs sont doux, mais ils ne nous valent rien.

P. Poinsot.

MICHELET A POINSOT.

Samedi soir.

Cher ami, ta lettre écrite avec tant d'abandon et de charme me fait regretter cette soirée que tu as passée sans moi en tête-à-tête avec la Nature. Il est des choses auxquelles je songe avec un plaisir infini, surtout aux joies que procure la solitude. Il faudra que nous examinions ensemble le profit que nous en avons déjà retiré. Je ne sais où j'ai lu, peut-être dans l'*Imitation :* « Je me suis souvent repenti d'avoir été parmi les hommes, jamais d'être resté seul. »

Sans compter le repos, l'indépendance, le *somme*, la tranquillité intérieure, on gagne beaucoup à la vie solitaire pour son amélioration morale. Moins envahie par les préjugés, l'âme voit mieux en dehors d'elle. Il faut se mettre à distance pour bien voir. Elle voit mieux aussi en elle-même, parce que la réflexion est moins distraite par les influences étrangères. La conscience, moins dominée par les intérêts extérieurs, entend mieux la voix de la nature.

Félicitons-nous donc, mon ami, de ces goûts simples qui nous dispenseront toujours de chercher les plaisirs mondains. Ne crains pas ceux que tu sais si bien me dépeindre. Pour toi qui vis au fond des sciences naturelles, j'y vois, j'y sens une harmonie de plus avec tes pensées quotidiennes. Bien loin de t'énerver, ces jouissances si saines, te faciliteront la marche en avant dans tes études. La Nature, pour qui sait la bien voir et l'entendre, est une bonne conseillère. Je sens cela vingt fois le jour, en la regardant dans mon jardin, toujours au travail. C'est un cours vivant de philosophie pratique qu'elle nous fait. Écoutons-la donc.

Pour revenir à la solitude, remercions-la de ce que nous lui devons dans le passé. C'est elle qui nous a donné, au moins, l'amour du bien. Si notre timidité dans le monde, notre gaucherie, parmi

les jeunes gens de notre âge, ne nous eût longtemps retenus, nous serions comme les autres. Si nous avons peu gagné en restant seuls, nous avons aussi moins perdu. Ni appauvrissement prématuré, ni diminution de nous-mêmes par les jouissances vulgaires. Restons donc seuls, mon cher ami; les faibles ne sont pas propres à vivre parmi ceux qui n'ont que le plaisir en tête; ils souffrent trop du contact. Un livre, un petit coin : *ante focum si frigus erit, si messis, in umbra*[1]. Avec cela et le nécessaire, voilà ce qu'il faut pour notre vie. Aimons les hommes, mais loin d'eux.

Je sens si bien, par le passé, les inconvénients de leur commerce, que je savoure mon *ourserie;* je me réjouis de pouvoir souvent m'y confiner. Je ne méprise pas mes semblables, mais je suis ravi de sentir que je puis très bien m'en passer

A toi,

J. Michelet.

25 *juillet.* — J'ai relevé ce matin avec trop de raideur la façon brutale dont M. Frémion a corrigé Gabriel Rocher. Il sait que cet enfant m'est cher par son extrême douceur. Était-ce une manière de me blesser moi-même? N'importe, surveillons

1. « Devant le foyer en hiver, à l'ombre pendant la moisson » (Virgile, Ve Églogue)

nos mouvements avec ceux que nous sentons ne pas nous aimer. Dans ces jours où je subis l'atteinte de la malveillance des hommes, j'éprouve plus fortement le besoin de revoir Poinsot, de me retremper dans son amitié. Elle a tant de délicatesse que j'y sens parfois la douceur d'une amitié de femme.

C'est une chose admirable que sa modération et celle de Poret. Il y a quelque temps, j'étais le plus modéré des trois. Ce changement tient peut-être à ce que mes occupations sont moins fixes, moins sédentaires que les leurs. Dans ces courses quotidiennes, qu'exigent mes leçons, les bruits du dehors me viennent et m'agitent. Mes deux ermites restent, au contraire, souvent toute une semaine sans bouger. L'ostéologie et Thucydide doivent aussi calmer l'ardeur d'un homme.

26 *juillet, veille de la Sainte-Anne.* — Les mathématiques font languir le journal. Je sens de plus en plus la nécessité d'une exactitude rigoureuse dans les démonstrations. Mais cette méthode me prend beaucoup de temps.

Après avoir été inutilement pour voir M. Carré, je me suis acheminé par la place Royale, la rue Saint-Antoine et le boulevard Bourdon, sentant vivement, dans le chemin, le plaisir de n'avoir

rien à faire, de pouvoir rêver à mon aise[1]. J'avais emporté *Tartuffe;* cela m'a gâté ma promenade. Ce ne sont pas ces peintures de mœurs qu'il faut emporter dans la campagne.

Le temps était triste et le vent froid pour la saison. La terre n'a plus l'air jeune qu'elle avait encore il y a un mois. Les blés coupés ou près de l'être, lui donnent une teinte uniforme. Ces vastes champs, d'un pâle jaunâtre, me semblaient répondre au ciel tendu de gris.

Je suis plus ému lorsque je commence à voir Bicêtre, qu'au moment même où je revois mon ami : il me semble alors que je suis déjà avec lui depuis une demi-heure.

Je l'ai trouvé changé. Ces altérations physiques m'ont toujours surpris. Je ne sais pourquoi, je ne puis comprendre que ceux que j'aime soient mortels. Nous avons parlé sciences naturelles; je lui exprimais le désir de suivre un cours d'anatomie afin d'avoir en tout une langue commune avec lui. Loin de se réjouir de mon envie, il m'a témoigné la crainte qu'une fois instruit de ces sciences, je ne lui parlasse plus d'autre chose. « Rassure-toi, lui ai-je dit; tels que nous sommes, les sciences physiques ne seront pour nous que des excursions, nous aurons beau faire, nous reviendrons toujours à nous-mêmes.

1 Les vacances des élèves de la pension Briand commençaient.

Sortis de Bicêtre, nous sommes montés vers Villejuif par des chemins assez agréables, et tout en marchant, malgré son état de santé, nous bâtissions des châteaux. Une pyramide qui se dressait devant nous, nous fit gravir la pente pour la voir de plus près. Point d'inscription. De cette hauteur la vue embrasse un bassin immense. Les tours de Notre-Dame dominent à l'horizon. La route de Villejuif très droite, mais tracée sur un terrain onduleux, semble un long flot tout à coup durci. Entre le chemin qui mène d'Ivry au village des Trois-Moulins et à la barrière Fontainebleau, nous nous sommes assis sous un arbre touffu, pour nous mettre à couvert d'une petite pluie froide qui commençait à tomber. Le ciel était très bas, les hauteurs de Charonne s'effaçaient, noyées dans la brume. Cette pluie tranquille — le vent s'était tout à fait apaisé — ajoutait au calme assoupi de la campagne. L'idée du beau temps se lie tout naturellement, dans notre esprit, à celle du mouvement et de la joie. A travers l'air léger, passe une lumière plus vive qui excite les êtres animés à vivre d'une vie plus gaie, plus bruyante. Maintes fois, j'ai observé dans mon jardin que les oiseaux, les insectes se taisent et se cachent, quand le ciel s'abaisse jusqu'à toucher l'horizon. Alors on pourrait croire la terre inhabitée. Telle devait être la nature dans ses premières

évolutions, toute végétale encore, attendant, dans le silence, la venue des animaux qui allaient lui donner la voix et le mouvement. Selon les dispositions de notre âme, ce silence, cette solitude, nous inspirent des pensées bien différentes. Heureux, nous n'y sentons que le recueillement; malheureux, souffrant de l'absence des êtres aimés qui ne sont plus ou vivent loin de nous, cette paix devient le vide, le néant... A la barrière, il a failu se quitter. La pluie m'a reconduit en augmentant, jusqu'à la maison. Le soir j'ai voulu travailler au journal de mon enfance, mais j'avais toujours devant les yeux le visage pâle et altéré de mon ami. Malgré moi, je revenais au journal du présent....

Ne perdons jamais de vue que nous sommes seul. Je relis les pensées de Marc-Aurèle.

Samedi 29. — Que de fois je me suis dit : Bâtis dans ton âme un mur de séparation. Sans cela, point de repos. Puisque tu te sais si vulnérable, pourquoi laisser sans cesse se rouvrir ton cœur? Relis aussi les Stoïciens et surtout *Épictète :*

Surgit amarum aliquid quod in ipsis floribus angat [1].

1. Lucrèce, *De la Nature des choses*, liv. IV : «..... de la source même des délices sort je ne sais quoi d'amer qui vous torture parmi les fleurs. »

AOUT

Mardi 1er. — En rentrant de mes leçons, j'ai trouvé MM. Bodin et de Pry qui m'attendaient. La conversation a été trop politique, je me suis trop animé. L'état d'esprit de Bodin m'a conduit, après son départ, à faire une réflexion utile : « Ne nous plaignons pas d'être pauvre. La sagesse doit nous faire désirer, au contraire, de n'être jamais comblé des faveurs de la fortune. Pauvre, on est riche d'un autre bien, celui d'éprouver le besoin de penser. Qui sait même si la privation du bien-être matériel n'est pas jusqu'à un certain point, un aiguillon? Le génie est seul sur la terre ; mais, isolé des individus, il ne s'unit que plus puissamment à l'humanité. » On est pénétré, quand on songe que les grands esprits dont l'influence a le plus servi le monde, ont été pauvres et méprisés. J'aimerais à faire un livre là-dessus.

Revenons aux mathématiques. Bien qu'elles me semblent toujours admirables, je les ai négligées depuis quelque temps pour exercer mon esprit à des études qui occupaient aussi mon cœur. Je suis

si sensible maintenant à la musique que je ferais, je crois, quelque chose si je l'apprenais[1].

Vendredi 4. — J'ai vu hier Lorrain, toujours le même. Il m'assure pourtant avoir fait de graves réflexions. Je crois que lui et tous ceux qui sortent de l'École normale savent plus, mais sont moins formés que Poret et moi. Ce dernier arrive. On n'est jamais trois sans batailler. Voilà qu'une grande dispute s'engage sur les classiques et les romantiques, et je m'échappe à dire : querelle inutile; en ce moment, nous sommes tous plus ou moins, des romantiques. C'est une maladie qui est dans l'air, que nous respirons. Heureux qui s'est fait de bonne heure un acquis de bon sens et de naturel pour réagir contre.

Dimanche 6. — Toujours inquiet de Poinsot, je suis parti ce matin pour Bicêtre, par un temps très beau, très chaud. J'étais allé, d'abord, chez mon professeur de seconde, M. Carré. J'aime bien moins sa conversation qu'autrefois. Esprit spirituellement faux et superficiel, il m'a dit que les philosophes m'éteindraient.

De là, j'ai suivi mon chemin habituel. J'avais en poche l'*Imitation*. Ce livre est fort beau, je ne

1. Michelet venait de lire les lettres de Rousseau sur la musique française.

m'en dédis pas, mais il est impossible à goûter, si l'on n'est pas très malheureux et complètement isolé. C'est un si parfait détachement que, pour le suivre de l'âme en le lisant, il faudrait rompre tous les liens ; il me semble même, qu'il faudrait encore une cellule.

J'ai été distrait de ma lecture par la rencontre de trois jeunes gens chargés de lourds paquets; ils suivaient aussi le boulevard. A la peine que j'avais à marcher sans rien porter que mon livre et un léger chapeau de paille, je sentais combien ils devaient fatiguer. Le souvenir des pommes distribuées par Jean-Jacques aux petits savoyards me revenait à l'esprit. Mon intérêt a pourtant diminué quand j'ai su que ce n'étaient pas des conscrits.

Les nombreux vieillards qu'on rencontre sur cette route poudreuse, changeant le cours de mes pensées, je songeais pour ceux-ci aux établissements que ménagent sur les chemins de charitables musulmans. Les voyageurs y trouvent le repas, des rafraîchissements et souvent même, de belles femmes pour les accueillir. Ce n'étaient pas les femmes que je souhaitais à ces pauvres gens de Bicêtre, c'était un comptoir où tous les dimanches on leur distribuerait une boisson rafraîchissante à peu de frais.

Arrivé chez mon ami, je l'ai trouvé mieux

portant. Il était à table avec son collègue. Quel singulier assemblage et quel contraste! La plupart des femmes n'auraient pas été sensibles à la différence. Et les hommes, quel jugement faux n'auraient-ils pas porté d'abord à première vue! Le babil seul les eût frappés. La pureté des mœurs, l'héroïsme dans l'amitié, la maturité de la raison unie à la simplicité du cœur, qui se soucie de cela?

Il m'est glorieux, il m'est délicieux même, de rendre ce témoignage à l'homme qui m'aime, qu'il le sache ou non.

Montaigne dit quelque part, sans autre développement: *oh! un ami!...*

Débarrassés de l'importun, nous avons traversé la prairie de Gentilly qui longe la petite rivière, et nous sommes allés nous asseoir dans la prairie de la Glacière derrière une meule de foin. Quand on se place de manière à ne pas voir les deux extrémités du paysage, ce qu'on a devant soi est fort beau. C'est une île de verdure entre des terres à blé bordées de saules, et de grands peupliers. Là, il s'est dit beaucoup de belles choses sur l'*Imitation* et surtout sur Marc-Aurèle. A une citation, j'ai vu Poinsot saisi d'enthousiasme. Les fonctions d'homme le frappaient.... Puis, sont venues les couches de graisse calculées par Newton. Sans le savoir, nous étions écoutés. J'ai peut-être

pensé avec trop d'orgueil que nous n'avions pas à y perdre.

Toutes ces courses à Bicêtre ont un je ne sais quoi qui me rendra ces souvenirs bien chers. En cela comme en tout le reste, je jouis plus en me rappelant qu'en jouissant.

Cette amitié a quelque chose dirai-je de romantique? qui ne se trouve ordinairement que dans l'amour. Je cherche à m'expliquer cette touchante et singulière conformité d'âme. C'est une méprise du *Demiourgos* qui a réalisé deux fois l'exemplaire éternel de la même âme, pour parler comme Platon.

Mardi 8. — Délivrance d'une grande inquiétude matérielle. Je ne serai jamais un homme d'argent. Je préfère même rester pauvre pour rester simple. Et pourtant, il me faudrait l'indépendance de l'écrivain pour suivre, en certaines choses, les voies de la nature. En ce moment, elles me sont interdites. Ne gagnant que juste le nécessaire, je dois me résigner à vivre seul.

Faisons donc des mathématiques, sans cela l'imagination devient trop active. Relisons aussi les Stoïciens, et surtout, méditons leurs principes. Je me sens d'une faiblesse d'âme à faire pitié. Pourtant j'ai fait un progrès que je veux inscrire; cela m'aidera, peut-être, à persévérer : *Je ne grogne plus en me levant.*

Mercredi 9. — Mes élèves ayant composé, hier, pour les prix en discours français, j'ai eu congé toute l'après-midi. J'en ai profité pour faire des visites. M. Bocher, M^mes^ Tassin et Jacob. Cette excellente femme me voyant regarder d'un œil curieux les œuvres de Byron, m'en a offert un volume avec tant d'insistance, qu'il a bien fallu l'accepter.

Je l'ai dévoré. Impossible de faire autre chose. J'étais comme ceux qui boivent des liqueurs fortes. Tout, après, leur paraît sans goût. Outre la langueur dans laquelle jettent les romantiques, celui-ci inspire des sentiments peu philosophiques. Tous ses héros sont dans une situation désespérée; cela est triste et ne sert à rien. Et cependant, je ne pouvais le quitter. J'aspirais à être au lendemain pour retrouver le calme dans mes études classiques. C'était comme ces nuits pénibles où l'on ne rêve que de crimes.

Jeudi 10. — Tout ému de ma lecture, je cours chez M. Villemain. Déception. Il était absent. Je tourne du côté de M. Andrieux. Rien de plus triste que cette maison, ce jardin... Je le trouve perdu dans son mysticisme. Il tenait à la main un journal: j'oublie Byron, la discussion s'engage et je me laisse emporter trop loin. Pourquoi discuter lorsqu'on ne peut espérer convertir? La

dévotion et le mysticisme sont d'ailleurs respectables chez M. Andrieux parce qu'ils sont sincères. On ne peut lui désirer que plus de philosophie. Le christianisme vu ainsi, lui donnerait plus de consolation.

Chez Mme Andrieux, au contraire, la dévotion s'est visiblement ralentie. Ici, je m'en afflige. Lorsque le sentiment religieux s'affaiblit au cœur de la femme, plus isolée, moins distraite que l'homme par les occupations du dehors, elle tourne aisément à la mélancolie. L'ennui vient à la suite, et les vapeurs, le spleen. En attendant que les pensées religieuses reprennent le dessus dans cette belle âme, il serait bien à désirer que la charité occupât son besoin d'amour.

A mon tour, maintenant, de faire mon *meâ culpâ*. Si, en présence de gens intolérants en politique ou en religion, vous tenez à rendre témoignage à la vérité, faites-le franchement, hardiment. Mieux vaut se taire, que de la défendre avec des ménagements et des détours indignes d'elle.

Il est aussi des choses vraies en elles-mêmes qui, dites en certains lieux et dans certaines circonstances, deviennent mensonges. Ainsi, quand M. Andrieux a demandé : « Qui donc a dit qu'il se contenterait pour toute bibliothèque d'une Bible et d'un Plutarque? » J'ai répondu : « Je

ne sais, mais celui-là ce serait moi. » Il m'aura cru dévot à sa manière.

Lundi 14. — Hier, je suis allé à Bicêtre comme à mon ordinaire. J'ai trouvé mon pauvre Poinsot très abattu. Il est urgent qu'il change d'air. Celui de Paris ne lui vaudra guère mieux. Je venais de m'épuiser sur mon papier, j'étais sans verve. En pareil cas, je me contenterais de voir souvent mes amis sans leur parler. *Être ensemble*, voilà tout. Je suis d'ailleurs frappé du peu qu'on a à se dire quand on reste dans le domaine des choses utiles. Le souvenir de Byron a ranimé ma verve. « D'où vient, disais-je à mon ami, que les choses exactes inspirent moins la poésie et l'éloquence? Serait-ce parce qu'on ne détermine rien avec exactitude qu'en assignant des bornes, et que, dès lors, on ne flatte plus ce qui est la ressource de l'imagination, ce qui peut faire croître les ailes du poète : le sentiment de l'infini ?... » Une fois en si beau chemin, comment s'arrêter? me voilà déclamant contre la misérable enveloppe qui emprisonne nos âmes, et professant pour elle le plus souverain mépris. « Ah ! si nous étions affranchis de cette gênante gaîne, si nous n'étions qu'esprits ! Alors, plus d'obstacles matériels limitant nos perceptions à celles de nos sens. Tels que nous sommes, un simple mur, la plus mince

cloison met entre les êtres qui s'aiment le plus, une infranchissable barrière. Non seulement on ne peut se voir, mais on ne peut même se pressentir. Cette mortifiante pensée de la gêne des corps, me venait en apprenant la course faite par mon ami tout près de moi, sans que rien m'en ait averti.

Vendredi 18. — Ayant fini Molière, je cherchais une lecture attachante pour me tenir compagnie dans les rues en allant à mes leçons. J'avais bien envie de prendre *Clarisse Harlowe*. Tout en criant contre les livres à fictions je leur reviens. Fort sagement, je me suis décidé pour *Tom Jones* de Fielding, afin de ne point me bouleverser comme cela m'est encore arrivé la semaine dernière avec *Manon Lescaut*. La plus grande partie du récit m'avait peu ému malgré l'extrême chaleur du style. La lâcheté de cet homme qui vit du déshonneur de sa maîtresse me révoltait. Voilà bien la différence entre la passion et le véritable amour. L'un nous fait meilleur, nous élève ; l'autre enfièvre le sang, surexcite les nerfs, obscurcit la pensée, éteint la voix de la conscience et nous entraîne sur la pente du crime. Mais que la fin est cruelle !... J'y étais quand Poret est entré : je ne pouvais lui parler ; je suffoquais.

Les romans, si j'en juge par nos conversations, lui valent mieux qu'à moi. Poinsot, ce que je n'aurais pas cru, est dans les mêmes dispositions. Les *Confessions* de Jean-Jacques n'ont fait sur son esprit qu'une impression médiocre.

Tom Jones n'est pas dans le cas de me tourner la tête. Cependant, il m'intéresse assez pour que ma propre vie me semble n'avoir plus d'autres événements que ceux de mon héros. C'est là, pour moi, le côté dangereux des romans. Je m'identifie trop à mes personnages, je les sens vivre en moi et plus réels encore. Ne le regrettons pas ici ; il y a un profit réel à tirer de Fielding. Dans son roman, admirablement varié, ce ne sont pas, comme dans Le Sage, des fripons, des valets ou des intrigues amoureuses. Il y a dans *Tom Jones* des peintures de mœurs, des situations touchantes, des réflexions judicieuses ou spirituelles. On y rencontre aussi plus de bonté, d'humanité que dans *Gil Blas*. M. Villemain est de mon avis. Il m'engage à lire, dans un autre ordre d'idées, *Ernestine* de M^me^ Riccoboni. « C'est, dit-il, un vrai *bijou* et un bon exemple à suivre. » Nous verrons.

Dimanche 20. — Parlé aujourd'hui, avec Poinsot, d'un sujet bien grave, du mariage. Je n'aborde jamais cette question sans souffrance. Il y

a, immédiatement, retour sur moi-même, sur mes propres pensées. En thèse générale, je considère l'état où vit un homme avec une femme — ne faisant rien contre les lois de la nature — comme aussi sérieux, je dirais même aussi saint que s'il y avait mariage. Pour mon compte, la femme qui se donnerait, n'aurait rien à craindre d'un homme que ses principes attachent à ses devoirs autant et plus que ne le feraient tous les contrats. Mais il faut prévoir le cas d'un attiédissement de la part de la femme aimée, et quelquefois pis hélas!

Eh bien, je sens d'instinct que mon inquiétude serait beaucoup moindre si je n'étais pas tenu par des liens indissolubles. Le monde, dans sa légèreté et sa sottise, tourne en ridicule un mari trompé, tandis qu'il plaint plutôt celui que trahit sa maîtresse. Moralement, l'inverse serait plus logique et plus honorable. En ce qui me touche, les vaines conventions des hommes me laissent froid. Mais où commence le trouble, c'est à la pensée que celui même qui sera la victime, hésitera à rompre ses liens. S'il y a oubli du devoir chez la femme, l'homme d'honneur se résout difficilement à étaler au grand jour sa misère; il reste plutôt rivé à sa chaîne et souffre une agonie morale. Ces deux êtres que tant d'années d'union ont faits une seule et même chair, comment

demander à ce qu'ils soient séparés avec le glaive de la loi !... Et s'il y a des enfants, des filles surtout?... Leur éducation réclame impérieusement le concours de la mère. Ainsi, aucun moyen d'en sortir. Le mot de Pascal me revenait avec force dans ce long entretien : « Je vivrai seul, je mourrai seul. »

POINSOT A MICHELET.

21 août.

Si tu as plaisir à écrire pour moi ton *mémorial*, j'en ai bien autant à le lire. Quand j'emporte ces feuilles chez moi, en te quittant, je me dis : « Voilà de quoi m'amuser demain ». Car je ne te lis jamais le soir en rentrant. Je n'aurais pas assez de temps pour savourer mon plaisir. Je ne puis m'empêcher de le comparer à celui que j'éprouvais quand, de ma pension de Corbeil, j'allais le dimanche chez une amie de maman, qui avait, à une demi-lieue de la ville, une belle maison et un jardin encore plus beau. Je ne partais jamais le soir, sans que l'excellente femme ne me chargeât, l'été, de toutes sortes de fruits. Pendant la route, je pensais à l'usage que je ferais de mes provisions et je me disais à chaque instant, ce que je me dis aujourd'hui en emportant ton

manuscrit : « Voilà de quoi me donner du plaisir demain et les jours suivants! »

Mais, j'ai à te parler d'autre chose, ou plutôt, j'ai accepté de remplir près de toi une mission délicate. Hier, j'ai amené tout doucement notre causerie sur le terrain du mariage, afin de te confesser à ton insu. Tes réflexions générales ne donnant guère prise, j'ai pensé qu'il valait mieux t'écrire. Avant tout, je veux que tu saches que jusqu'ici j'avais toujours évité d'aborder avec M^lle^ X ce sujet délicat. Au commencement de mon séjour rue de la Roquette elle avait cherché à me faire parler, mais chaque fois j'avais éludé ses questions. En réalité, je n'avais pas qualité pour lui répondre : *non*, et la jeter dans le chagrin. Je ne pouvais non plus la bercer d'espérances trompeuses, puisque j'ignorais complètement tes dispositions à son égard.

Je t'avoue qu'à cette époque j'aurais été bien embarrassé pour te donner un conseil. Mais depuis, je t'ai entendu dire, maintes fois, que la question de fortune ne serait jamais pour toi un obstacle sérieux. Si tu n'as pas changé d'avis, je ne crains pas de t'engager à persévérer dans cette bonne pensée pour son intérêt et peut-être pour le tien. Je ne développe pas les raisons qui me font te parler ainsi, puisque c'est d'après toi et d'après Marc-Aurèle (sans le connaître) que je

plaide en faveur de notre amie. Je ne dis rien non plus de la bonne action que l'on fait en épousant une femme qui n'a rien, quand on a soi-même quelque chose.

POINSOT.

Mardi soir. 22. — Je me sens l'âme malade et pour des causes légères, plutôt des embarras que de véritables épreuves. Cette perte fréquente de l'équilibre intérieur est faite pour m'humilier beaucoup. A quoi donc m'a servi la lecture des moralistes : Épictète et le divin Jésus-Christ? Tout cela n'a pas pénétré jusqu'au cœur ; je ne me suis rien approprié. Les malheurs véritables ont un tout autre effet que les tiraillements. Ils élèvent l'âme au lieu de l'abattre. Souvent même, un malheur réel nous dégage des entraves qui nous liaient à la terre et nous montons alors très haut. Les vulgaires embarras matériels, au contraire, nous prosaïsent, nous agitent et, presque toujours, abaissent le niveau moral. J'essaye, tous les soirs, de lire l'*Imitation* pour me relever, mais c'est d'une perfection désespérante.

Poret est venu tantôt, et m'a lu dans l'*Allemagne* la Fiancée de Corinthe. Il venait d'achever *Corinne* et me disait que le caractère léger et égoïste d'Orfeuil n'était pas français. J'ai répondu : « Tous les gens que je connais ressemblent au

Français de Mme de Staël. » J'en excepte quatre personnes seulement, parmi lesquelles je crois pouvoir me compter.

MICHELET A POINSOT

24 août.

Ta lettre m'a bien touché, mon ami. Sais-tu que j'envie la simplicité avec laquelle elle est écrite? Tu seras auteur quand tu le voudras.

Puisqu'on t'a chargé de me parler et de *me confesser*, je vais te répondre sans détour : Ce n'est pas en *elle* qu'est l'obstacle ; il est en moi ; c'est mon invincible défiance de l'avenir qui me détourne d'y penser. J'aime la société de Mlle X et beaucoup même. Vive comme elle l'est, elle se varie sans cesse : son cœur me semble être à peu près le mien. Elle est compatissante, elle aime autant qu'elle le peut, autant, peut-être, qu'une femme puisse aimer. Elle est gaie, et quoiqu'amie du plaisir, pas trop dépensière. Seulement, par le besoin de la vie au dehors qui est si peu la mienne, elle pourrait à chaque instant m'inquiéter. Et faible comme je le suis, ce seraient, je le sens bien, des angoisses que tu ne ressentiras jamais, je l'espère.

Mlle X n'est ni belle, ni jolie même, mais gentille,

J'attendrai qu'*elle ne le soit plus*, qu'elle ait gagné plus d'à-plomb, que mon existence soit plus assurée, plus indépendante. Si alors elle songe encore à moi, je pourrai l'épouser. Ce n'est point une décision, car il est possible que cet invincible penchant à la défiance augmente avec l'âge. Dans ce cas, je resterai ce que je suis, c'est-à-dire seul.

Adieu! J. Michelet.

P. S. — Fais-lui aussi comprendre qu'un mariage donnerait, actuellement, à ma marraine la seconde place dans la maison. Depuis la mort de ma mère, elle tient notre ménage, et nous a donné tant de preuves de son dévouement!... La déposséder serait de l'ingratitude.

Mardi 29. — Les occasions de s'occuper des autres ne manquent pas. Ce sont le plus souvent des misères cachées à secourir. Hier c'était la jeune parente de notre domestique accouchée depuis huit jours à peine, et qui s'est vue forcée, pour être en mesure de payer la nourriture de son enfant, d'aller travailler à la rivière de son métier de blanchisseuse. La pauvre fille a été séduite et abandonnée. Dans ces occasions délicates, le cœur de M^lle^ Rousseau est admirable d'ingéniosité pour ménager la légitime fierté de celles qu'elle oblige.

D'autre part, je vois tous les jours, en face de ma fenêtre, chez le logeur Mercourt, un jeune artisan à moitié poitrinaire et gagnant fort peu, si j'en juge par la frugalité de son régime. L'autre jour, il frottait son pain avec une mauvaise prune. Eh bien, le soir, sa journée faite, il lit, à ce qu'on entend, les traductions des auteurs anciens. Il tâche aussi d'apprendre, tout seul, la musique. Qui sait s'il n'y a pas là un Épictète? Sa pauvreté, sa distinction, la conformité de ses goûts avec les miens, m'a souvent donné l'envie d'aller lui tendre la main et lui demander en quoi je pourrais lui être utile. Mais je n'ai aucune facilité de paroles. Si j'allais l'humilier par maladresse! Et pourtant, lorsqu'un homme est au-dessus des besoins indispensables, il est tenu de réserver pour la charité une part de son gain.

* * *

Il y a souvent chez les gens du peuple une délicatesse qui pourrait nous servir de leçon. La semaine dernière, allant chez M. Briand, je rencontre tout près de sa porte, un pauvre qui vient à moi. Je regarde dans ma bourse, elle était vide. Mortifié d'avoir trompé son attente, je le salue et lui fais des excuses. Ce malheureux se confond en remercîments; il était tout surpris d'être en-

core traité comme un homme. Cela m'a frappé.

Je reviens d'autant plus volontiers à l'idée d'un petit livre qui aurait pour titre : *L'art de faire le bien*. Si ce qu'on dit de Franklin est vrai, ce serait bien là mon héros. Poret voudrait que ce fût l'introduction d'un grand ouvrage qu'il intitulerait : *L'art de diriger le plus utilement les facultés morales*. Je préférerais ce titre court : *Des vertus actives*.

J'ai fait cette remarque : Fénelon ne parle nulle part, que je sache, de la charité comme d'une vertu. La considérait-il comme un plaisir?...

MICHELET A POINSOT.

31 août.

Qu'est-ce qu'on m'apprend, que tu vas alterner ton service entre Bicêtre et la Charité? Tout change donc encore une fois? Adieu nos promenades du dimanche; adieu notre correspondance: elle aussi s'achève. Je sais bien qu'elle te faisait perdre un temps précieux que tu dois réserver à tes études. N'importe, j'ai le cœur plein de regrets. Cette triste et prosaïque rue où l'on a loué pour toi une chambre, si près de la rue de Buffon, va réveiller bien des souvenirs! Mais comment et

à quelles heures te rejoindre? Te voilà désormais sur les routes.

Tout s'éclaircira, s'arrangera je l'espère, mais pourquoi toujours de nouvelles séparations dans une vie si courte? Auras-tu, au moins, de l'air, de la lumière dans ton nouveau gîte? Je cours m'en informer. Souviens-toi combien tu avais pâli dans l'étroite et sombre rue des Anglais. Ne recommençons pas l'expérience. Attends-moi dimanche à Bicêtre. J'ai tant de choses à te dire!

J. Michelet.

*
* *

Quand je souffre, je m'enfonce dans le travail. Je lis Job en ce moment, et je tâche de me trouver moins malheureux en portant mes regards sur des misères plus grandes que les miennes.

SEPTEMBRE

Mardi 5. — J'avais trouvé dimanche mon pauvre ami très souffrant à Bicêtre; j'en étais resté fort inquiet. Il m'avait promis, malgré son état

d'abattement, de venir dîner avec nous ce soir. Je l'attendais avec une indicible impatience. Ne le voyant pas venir, j'allais prendre le chemin de Bicêtre quand mon homme est entré dans mon cabinet et m'a complètement rassuré.

Je venais de jeter sur le papier le plan d'un beau livre : *Exhortations à mes contemporains*. M'adressant aux deux partis *ultras*, j'essayais de les ramener, réciproquement, à des idées plus justes en morale et en politique. Un tel livre écrit avec chaleur, bonne foi et charité, pourrait faire quelque bien. Pendant tout le dîner j'en ai parlé avec une animation extrême.

Je m'attendais à voir Poinsot prendre feu à son tour, et me donner vivement la réplique. Contre son ordinaire, il ne m'écoutait que d'une oreille distraite. Je voyais bien que sa pensée était ailleurs. Je le trouvais triste et le visage singulièrement altéré. Le dîner fini, nous passons dans mon cabinet. La porte n'est pas plutôt fermée, qu'il me découvre l'état de son âme, le trouble extrême, l'indignation, l'embarras où l'a jeté l'entretien qu'il vient d'avoir avec M. D.... Celui-ci, tout crûment, lui a fait l'offre cynique de lui livrer une jeune fille pour laquelle il a du goût, mais à la condition qu'il exercera sur elle, avant lui, le droit du seigneur. Je gaze les termes de la proposition. Le tout agrémenté de conseils cor-

rupteurs. Pour lui, au point de vue du rapport des sexes, il y a deux morales, comme il y a deux sortes de femmes. Celle qui est pauvre a, de tous temps, été créée et mise au monde pour l'amusement du riche et le service de ses plaisirs passagers. Voilà déjà qui est raide. Mais poursuivons. « Voyez-vous, mon ami, disait-il encore à Poinsot, ce qui aiguise le plaisir, c'est de prendre une femme toute neuve et de la conduire par degrés, bien doucement, à sa chute. Il n'y a pas de plus exquise jouissance. »

La jeune ouvrière qui est l'objet de sa convoitise, née de parents honnêtes, est elle-même très sage. C'est là précisément ce qui tente ce libertin *austère*. Il se soucie peu, à son âge, des conquêtes faciles où la victime s'offre pour ainsi dire d'elle-même. Il faut à ce blasé, la lutte pour réveiller l'amour. Il déclare, qu'au demeurant, il n'a jamais éprouvé près des femmes que des désirs. Il conseille à Poinsot la ruse. « Jouez avec elles la comédie de l'amour, toutes s'y laisseront prendre. » Cette belle profession de foi s'est terminée par une plaisanterie odieuse : « Je lui fais serment, à chaque rencontre, que je suis libre, et tout prêt à l'épouser, si elle veut me donner la *preuve des preuves* qu'elle n'a, elle-même, aucun engagement. »

Voilà, textuellement, le langage et la morale

d'un homme supérieur à la fois. par les idées. l'exercice du raisonnement et la place qu'il occupe dans le monde. Quel droit a-t-il, après cela, d'exiger des étudiants en médecine le respect envers sa fille ou sa sœur?... Évidemment. il ne fait plus la différence de la chair vivante et de la chair morte qu'il a si longtemps maniée.

J'ai dit à Poinsot : « Il n'y a pas une heure à perdre, il faut avertir Lucile. Mais ce n'est pas toi qui peux faire cela, tu es trop dépendant de cet homme. Il ne faut pas qu'il soupçonne de quel côté a pu lui arriver l'avis. Je vais en parler à ma marraine, elle se chargera bien de cette mission délicate. »

Mercredi 6. — Je reviens malgré moi sur cette triste conversation. Quel abîme pour des milliers de créatures! On gagne si peu dans les métiers de femme! Ce qui me surprend toujours, c'est qu'on puisse s'approcher d'une femme sans au moins l'aimer un peu. L'honnête homme, dans les plaisirs de hasard, croit ne céder qu'à la nature et voilà que son cœur, à son tour, se trouve pris. C'est là un péril. On peut s'apercevoir ensuite qu'on a mal choisi pour ses goûts et ses habitudes. Mais il y a un malheur encore plus grand dans la vie d'un homme, c'est de tromper une femme honnête qui s'abandonne à sa probité.

Quel droit a-t-il, après, de la mépriser? Toute faute de la femme est aussi la sienne. En pareil cas, s'il y a péché, il se fait toujours à deux. Puritains et libertins qui entendez être sans miséricorde, soyez au moins logiques. Abstenez-vous de tout en dehors du mariage.

Vendredi 8. — Parlé tantôt avec M. Fourcy des visions troublantes qui s'offrent à nous dans les rêves. Les beautés sans nom qui nous apparaissent ainsi la nuit, dans les songes, exercent sur nous une attraction bien autrement puissante que les beautés mortelles d'ici-bas. Nous nous rappelions mutuellement ce beau passage d'Auguste Lafontaine: « Je ne sais où je t'ai vue, mais ce n'était pas en ce monde. » Et cet autre dans Rousseau (*Nouvelle Héloïse*) : « Ici-bas, à l'exception de celui qui est par lui-même, rien n'est beau que ce qui n'est pas. »

Samedi 9. — Le passé garde toujours ses droits. Revu avec émotion l'impasse Saint-Louis où je menais paître la chèvre blanche qui nourrissait ma mère mourante. Ce sont les meilleurs souvenirs que ces après-midi où je lisais, rêvais si tristement! si doucement!...

Rousseau dit quelque part « qu'on n'éprouve qu'éloigné de ce qu'on aime, les transports, les attendrissements de l'amitié et de l'amour; » il croit ce trait particulier à son caractère. Il se trompe. Cette disposition doit être commune à tous les hommes, puisqu'elle se rencontre dans une âme vulgaire, qui est la mienne.

Dimanche 10. — N'allant pas à Bicêtre, j'ai voulu cependant occuper ma journée; je me suis acheminé vers le Père-Lachaise, ma Bible sous le bras. Malheureusement, j'en étais au passage fort ennuyeux du partage des villes entre les tribus; aussi n'ai-je lu que fort peu. Je venais chercher la place où l'on a mis mon amie d'enfance, la pauvre Sophie Plateau, morte poitrinaire sans que j'en aie rien su[1].

Je ne l'ai pas trouvée, car j'étais fort loin de l'endroit où elle a été inhumée. Le soleil était chaud et le temps orageux. J'en souffrais. Je m'obstinais cependant à chercher. On doit bien un souvenir à celle qu'on a connue si douce, si modeste! dont on a serré la main, dont on eût désiré davantage. Un peu plus loin que l'endroit où je croyais trouver ma pauvre morte, j'ai vu à terre, attachée à un morceau de papier, une petite plante flétrie. Ce qui avait été écrit sur le papier en gros

1. Voir *Ma Jeunesse*, pages 43 et 137.

caractères — on eût dit d'une main d'enfant — était devenu illisible. C'était toute l'épitaphe. Rien autre chose n'indiquait une tombe. Quand on n'est ainsi recouvert que de terre, les larmes doivent bien mieux pénétrer.

J'aimerais assez à avoir sur mon tombeau un arbre. Au bout de quelque temps, ce serait ma substance même que mes amis embrasseraient en lui.

Lundi 11. — Il m'a pris ce matin une envie très vive d'aller voir chez Nicole, les petites éditions de Scheffer. Comme je ne pouvais guère lire dans un quartier si fréquenté, j'ai offert mon bras à M^lle^ Rousseau qui allait de ce côté voir sa tante. Je voulais lui montrer, en passant au Luxembourg, la *Mort de Socrate*[1]. Elle est ignorante, mais l'intelligence est éveillée. Malgré la lourdeur du temps, nous avons fait prestement la route, jasant de tout et satisfaits, sans nous le dire, de nous trouver ensemble. Au musée, je lui ai fait tout un cours de mythologie et d'histoire.

Après d'inutiles recherches pour les Homère, nous nous sommes réfugiés dans le Panthéon. L'orage qui pesait depuis la veille, venait d'éclater. J'ai profité de l'occasion pour descendre dans les caveaux où dorment Lannes, Bougainville, Lagrange, où ont dormi quelque temps Voltaire et

1. De David

Rousseau, où leur esprit plane encore. Nous leur faisions notre visite, précisément au plus fort de l'orage. Le tonnerre grondait, roulait sous les voûtes en ondes sonores. On eût dit la trompette du Jugement. L'entendiez-vous, grands morts?...

Mardi 12. — Les maçons nous envahissent et rendent tout travail impossible. Je m'indigne et je cours à Bicêtre en commençant *Delphine*. Ce sont de bons livres et féconds que ceux de M^me^ de Staël. Ils me font sentir que je dois apprendre l'allemand. Sans la connaissance des langues on se sent isolé du reste du monde. C'est la vie de l'huître dans sa coquille. Je me disais que Rousseau eût peut-être moins erré s'il eût été nourri de la philosophie anglaise et allemande.

Après le Kremlin, j'ai vu l'ami à sa fenêtre et j'ai pressé le pas. Dans notre promenade, la prudence m'a abandonné, je lui ai parlé de Lucile. Alors, j'ai vu ce que valait cette âme. Il m'a répondu tout simplement : « Il faut du temps, entre deux cœurs honnêtes, pour franchir le rempart qui sépare les sexes. »

Jeudi 14. — Ce matin, un pauvre manœuvre a reçu, sous mes yeux, un mauvais coup du maître maçon. A la vue de ce sang qui coulait de la façon la plus douloureuse, j'ai senti frémir mes en-

trailles. Je serais donc encore un homme?... Ce qui m'étouffait, c'était qu'un inférieur se vît lâchement frapper par celui qui le commande, et qu'il dût subir l'injure pour conserver son gagne-pain. Je ne pouvais dire un mot tant mes mâchoires se serraient. Dans ces occasions, Mlle Rousseau est admirable. Je ne sais pourquoi j'ai honte, aussi, de montrer ma pitié.

Fuyant le bruit, la poussière, j'ai passé toute mon après-midi au Père-Lachaise. Mieux informé de la place où l'on a enterré Sophie, j'ai commencé par elle. Sa tombe est si entourée d'autres sépultures que, pour arriver jusqu'à elle, j'ai dû, à mon grand chagrin, fouler aux pieds je ne sais combien de morts.

Je me suis arrêté longtemps à cette place! J'ai touché les guirlandes déjà desséchées qu'on a mises le jour de son enterrement. Les fleurs plantées sur le tertre, sont aussi flétries, comme si personne n'était venu depuis en prendre soin. Serait-ce déjà de l'oubli?

Pauvre Sophie! Pauvres morts! Je reviendrai vous voir. De cette tombe, je considérais Paris et je l'invitais, comme à l'ordinaire, à venir chercher le bon repos après cette longue et rude journée qu'on appelle la vie. N'y serons-nous pas nous-même bientôt? En attendant, travaillons à bien mériter de l'avenir.

Jeudi 21. — La semaine a été longue! Huit grands jours sans voir personne et le journal presque abandonné. J'ai vécu englouti dans le travail. C'est le seul moyen d'échapper à l'ennui d'une vie trop uniforme. L'algèbre, l'anglais, la Bible dont je lis certains passages la plume à la main, m'occupent si fort que la chaîne de mes propres idées semble interrompue.

J'ai eu bien de la peine à mener jusqu'au bout l'histoire sanglante des rois. Ce Dieu de colère est un véritable minotaure. On a beau en tuer, il lui en faut toujours davantage. Six cent mille hommes en un jour, qu'est-ce que cela? Des montagnes de chair humaine exhaussées jusqu'au ciel, voilà son holocauste.... Les Juifs font horreur dans ces guerres d'extermination; mais le caractère national est très fort. Tobie m'a dédommagé des Rois. Il n'y a pas d'églogue plus touchante que celle de Ruth. On croirait tous ces livres écrits de la même main. Peut-être qu'une législation si forte, imprimait un caractère d'uniformité à tous les esprits.

Samedi 23. — J'ai vu hier M. Andrieux, c'est-à-dire la tristesse même. Combien je me suis félicité, avec mon père, de n'avoir pas les embarras d'un pareil établissement[1].

Après avoir dormi sur cette pensée, j'ai pris *Delphine* sans trop savoir de quel côté je tourne

1. M. Andrieux tenait une pension de jeunes gens.

rais. J'ai choisi la route la moins inégale et je suis monté à Charonne. Le temps était doux, mais ce n'était pas le ciel de ce premier dimanche où j'allai à Bicêtre voir mon ami. Pourquoi faut-il que le passé soit toujours la chose charmante et douce à faire revivre? De Bagnolet où je me suis approvisionné d'un biscuit, j'ai gagné les coteaux de Montreuil. Là, j'ai eu sous les yeux un tableau admirable. Devant moi et à ma droite, c'étaient d'innombrables bouquets d'arbres qui se serraient, s'épaississaient en allant vers Romainville. Toute cette verdure déjà légèrement diaprée des teintes de l'automne. A ma gauche, Vincennes et sa belle route; au delà un peu de Paris, et les collines qui montent de la Seine aux routes de Vitry et de Choisy; elles me cachaient Bicêtre. La nature dans cette saison est toute maternelle. Les aigreurs de la végétation, les combats physiques de l'année, se sont harmonisés dans une maturité féconde. Autour de moi, ce n'étaient que vignes chargées de beaux raisins noirs. Des paysans travaillaient gaiement et surveillaient les promeneurs. Cet immense panorama que je dominais, s'éclairait d'un joli soleil d'automne. Il sortait doucement d'un léger brouillard.

En rentrant en moi-même, je sentais que je valais moins qu'au commencement de l'été. J'admirais, mais je n'étais plus saisi, touché; je lisais

même de temps en temps. Peut-être l'âme est-elle fatiguée à la fin de la saison de l'essor que lui a donné le printemps? Peut-être aussi, et cela me semble plus probable, l'agitation générale que donne un roman trop passionné rend-elle peu capable de toute autre émotion. J'ai déjà remarqué que je ne pouvais lire ces livres de fictions sans me sentir assez sec pour les réalités.

L'amitié, l'humanité, je les sens moins en moi; je vis tout entier dans mon drame. Ces lectures me sont donc mauvaises. Je ne les ai jamais commencées que je ne m'en sois repenti avant d'avoir fini l'ouvrage.

De retour vers quatre heures, il m'a été impossible de me mettre aux mathématiques. J'étais plutôt en train d'écrire. J'ai fait un peu du *Mémorial*, puis de l'anglais. Et tout le reste, ajourné au lendemain.

Dimanche 24. — Parti tantôt pour Bicêtre, à jeun. Chemin faisant, je lisais *Delphine* qu'il faut bien achever. Mon ami était avec son collègue fort occupé de la dissection d'une main. Je n'en éprouvais, en m'approchant, qu'un peu de dégoût à cause de l'odeur qui était très forte. La table du déjeuner était à deux pas, encore toute servie. Malgré le vide de mon estomac, je ne pouvais me décider à déjeuner près de cette pourriture. En

attendant que ce fût fini, je m'étais mis à la fenêtre. Le vent qui soufflait avec force, la mollesse de la température contribuaient à augmenter le violent mal de tête que j'avais apporté. Je suis reparti comme j'étais venu, sans dire un mot; mon ami a dû me trouver bien bizarre. La fatigue, la faim, la souffrance me rendaient incapable de penser. Le soulèvement de cœur que j'ai éprouvé semble devoir m'interdire pour longtemps l'anatomie[1].

Lundi et *mardi*. — Resté comme la tourterelle au nid.

Mercredi 27. — Un billet de M. Bocher m'a tiré de ma reclusion. Il voulait me parler de ses fils. Je lui ai conseillé de ne point abréger leurs vacances et de les laisser aux champs dans le libre exercice de leurs forces physiques. En pareil cas, le repos porte de bons fruits. Le corps se fortifie, le cerveau se dilate et la pensée s'y sent plus à l'aise.

Les vacances achevées, ils reprendront avec plus de goût le travail. En revenant, je suis passé chez le cher Poret que j'ai trouvé. Nous avons parlé de la terre, du ciel et de l'onde, je veux dire,

1. Michelet y vint pourtant, mais ce ne fut qu'une vision. La mort de son ami interrompit ces études dès leur début.

M^me^ J. M.

morale, politique, littérature, langues, mathématiques, avenir.... Sous son apparence froide et contenue, je ne sais lequel de nous deux est le plus passionné.

***

L'immensité des attributs de Dieu qui devrait augmenter notre reconnaissance pour ses bienfaits, la diminue au contraire, la distrait. Nous serions tous, je crois, plus religieux si le monde était resserré dans une étroite enceinte. Ayant, alors, à portée de notre regard tout ce qu'il contient, l'idée des lois générales serait moins dominante: nous verrions dans chaque bienfait une bonté spéciale. C'est le sentiment que nous avons des lois générales et lointaines qui nous rend ingrats.

Ces pensées me venaient hier sur la route de Bicêtre. Le temps était doux et sombre. La campagne triste. Un ciel gris l'enveloppait. L'horizon immobile, sous cette teinte uniforme, semblait pourtant, s'approcher peu à peu de la terre: aucune perspective d'ailleurs, rien qui fît apprécier les distances.

J'aurais pu croire toucher le ciel en atteignant le bout de la route. — L'immensité qui parfois nous effraye en nous isolant, n'existait plus.

C'était tout intime, on sentait Dieu à portée. On éprouvait quelque chose de l'émotion attendrie d'un fils qui, habituellement séparé de son père par une distance infinie, le voit peu à peu redescendre, et doucement venir à lui.

OCTOBRE

Mercredi 4. — Mon âme, ce matin, était sans ressort et j'attribuais cette paresse d'esprit aux études positives dont je m'occupe. Pour me raviver, je suis allé chez Poret, mais je l'ai trouvé endormi tout autant que moi. Alors, j'ai tourné du côté de Lorrain. Celui-ci était triste. Il m'a appris qu'on allait mettre au concours les chaires de l'Université. Je n'ai rien répliqué, mais j'ai senti, à l'instant même, se répandre en moi une émotion délicieuse, celle de l'espérance. Je me voyais déjà obtenant une de ces chaires, et par elle, l'indépendance.

En revenant, mon espoir avait fait dans ma tête si bon chemin que c'était le rêve de la *Laitière et du pot au lait.* N'ayant rien en poche que cet espoir incertain, me voilà décidé à faire de la dépense. Je rentre, j'aborde mon père qui allait

débattre pour moi le prix d'un Théocrite, et je lui dis résolument, qu'il peut y mettre les quatorze francs que demande le libraire. Heureusement je l'ai rattrapé en route.... Cela m'a fait rire de moi-même.

Jeudi 5. — Ce qui est à regretter dans l'humble métier que je fais, c'est le temps, ce sont les heures perdues en courses pour aller d'une leçon à l'autre. Que me reste-t-il pour l'étude? Les jeudis, les dimanches, les soirées? Mais presque toujours je tombe de lassitude. Et puis, je suis né si dormeur! Il faudrait pourtant arriver à se lever tous les matins dès quatre heures. J'aurais alors, ne partant qu'à six, un moment délicieux pour le travail[1].

Dimanche 8. — Jamais je n'éprouvai autant qu'aujourd'hui le besoin de revoir Poinsot. Son amitié m'éclaircit les ombres. Je suis parti par un temps charmant, le soleil encore chaud pour la saison. Mais la campagne a pris un air sévère. Ce n'est plus cet accueil aimable, engageant que nous font

1. Michelet prit, en effet, bientôt, cette bonne habitude qu'il a gardée toute sa vie. Même âgé, il se levait bravement à cinq heures pour travailler jusqu'à onze. Le plus dur était de s'arracher, au cœur de l'hiver, en pleine nuit. Aussi comme on saluait avec joie le 1er janvier qui donnait l'espoir de voir croître les jours! M^me^ J. M.

les champs et les bois au moment où tout renaît Ce sont les mélancolies de l'adieu.

A distance, je vois les rideaux de *sa* chambre fermés. Les pensées les plus sinistres m'assaillent. Je double le pas, je cours, et tout frémissant je vais d'abord droit à Fontaine : « Qu'a-t-il, dites-moi? Qu'est-il arrivé?... » Lui, tout ému de mon trouble, pourtant me rassure. J'entre, et je trouve, en effet, mon homme sur pied, mais fiévreux, étudiant mal à ce qu'il dit. *Nil ego prætulerim*. Il faut encore revenir à ce vers-là. Nous sommes sortis; il voulait m'accompagner jusqu'au village d'Austerlitz. Il a dû y renoncer. Je suis rentré fort sombre.

Dimanche 15. — J'ai grand besoin que les vacances finissent. Me voilà dans le même état que Poinsot. Même langueur, même tristesse physique. Libre de mon temps, je ne puis me déterminer à rien. Suis-je mort, suis-je vivant? C'est presque une question pour moi. Pas un sentiment vif, pas une pensée féconde. Je me dis qu'une fois né, il faut bien s'aider à vivre; et pourtant je n'y saurais rien faire. A la peine que j'ai de porter mes vingt ans, il me semble que je ne me serais pas du tout plaint de mourir entre *les bras de ma nourrice*.

Où est la délicieuse mélancolie que j'éprouvais quand je n'étais tourmenté que de ma force et de

mon bonheur! L'état où je suis est sans charme. Je pourrais dire avec les moralistes : *Tout est vide*. C'est comme un néant en moi et autour de moi. Est-ce l'effet de la saison déclinante, ou la pauvreté de ma santé, ou la vue habituelle de Poinsot si mal portant? Sans doute, tout cela ensemble, mais qu'importe la cause... ne devrais-je pas rougir de ma faiblesse! Non, le monde n'est pas vide. Deux sentiments suffiraient à eux seuls pour remplir un cœur d'homme : l'amour de l'humanité et l'élan vers la cause inconnue qui nous gouverne. Voilà de quoi relever une âme virile, fût-elle comme la mienne, malade et lassée!

Jeudi 19. — *Veille de la rentrée des classes.* — J'entends la cloche de Charlemagne qui sonne. Il faut repartir.

« Quel parti prendre, où suis-je, et qui dois-je être? »

Ce vers-là semble assez me convenir, bien que ma position soit moins critique que celle du *Pauvre diable*. Qui dois-je être? Il y a tout à parier, au train où vont les choses, que je ne serai jamais professeur, on ne parle plus du concours. S'ouvrirait-il, qu'avec toutes les difficultés dont on parle, je serais à peu près sûr d'échouer. Malgré mes répugnances, parfois je songe au barreau. Mais, outre les obstacles qui viennent de

moi — je parle si difficilement — l'ordonnance du roi est faite pour décourager. Solitaire et sans appui, je n'ai à compter sur personne. Il y aurait peut-être, en gardant mon métier, une carrière à suivre, celle où tous s'engagent bien ou mal préparés, la carrière de l'écrivain, du journaliste.... Mes petits succès de collège vont-ils me rendre présomptueux? Vaine fumée! Un style sec, décousu, sans chaleur.... Aurais-je d'ailleurs du talent, mes opinions déplairaient bientôt en haut lieu et ma position, déjà si précaire, en serait encore diminuée. Il faut y regarder lorsqu'on est tenu de gagner pour ceux à qui l'on doit tout. S'affranchir serait, en pareil cas, de l'ingratitude[1].

Dimanche 22. — Voici les premiers brouillards. L'automne décidément s'attriste. J'ai trouvé Poinsot plus faible et plus malade que je ne l'avais encore vu. Il s'est pourtant ranimé à l'espoir que je lui portais d'un retour prochain. Nous faisons des démarches pour qu'il entre à la Salpêtrière. Outre qu'il est trop occupé à Bicêtre, le régime,

1. Il ne fut jamais ingrat. On a pu voir dans *Ma Jeunesse*, p. 40, que Michelet, à l'âge où tous les enfants coûtent à leur famille (douze ans), aidait déjà la sienne, accablée par les rigueurs du premier Empire. Et, toujours depuis, il a continué ainsi à soutenir les siens. — Même aux plus mauvais jours du second Empire, qui fit table rase, il partageait avec ses enfants, petits-enfants et vieux parents le fruit peu rémunérateur de son travail. Il n'y eut jamais âme plus noblement généreuse....

aussi, est mauvais pour lui; l'air dans lequel il vit est malsain : trop de cadavres! Sa confiance courageuse m'a prouvé qu'il est convaincu de la préséance que je donne à ses intérêts, et à son avancement, sur tout le reste. Nous nous sommes quittés à cinq heures et j'ai cherché du courage dans Épictète.

Heureusement pour moi, je suis repris dans l'engrenage de mes leçons et déjà je me sens mieux. Il faut à la vie une discipline. J'ai aussi repris ce bon sentiment : mes chagrins personnels ne me font plus oublier qu'il y a, de par le monde, des misères plus grandes. Pour nos rudes climats du Nord, que de maux, pendant l'hiver, affligent l'humanité!

Ce serait le cas d'écrire un livre dont le titre est tout trouvé : *De l'emploi de l'argent*. Il est vrai que l'incertitude où l'on est de le bien placer refroidit la charité, à tort. Si l'on est trompé, tant pis pour le fripon. Il faut dire comme dans la chanson de l'Aveugle :

« Quelqu'un là-haut vous verra. »

Il serait amusant de faire un petit traité dans le genre de celui de Plutarque, sur *Le Plaisir d'être dupe*.

Je ne suis cependant pas de ceux qui disent que la mendicité est un *métier* qu'on peut toujours échanger contre un autre. Ce mot métier, ainsi

appliqué, me choque. Je comprends que le vieillard dont les mains débiles ne peuvent plus retenir l'instrument du travail, y ait recours. Tant que nous n'aurons pas créé des caisses de retraite pour la vieillesse, l'aumône sera sa seule et légitime ressource. Hors ce cas, la mendicité doit être interdite. Elle disparaîtrait d'elle-même, en grande partie, si l'État se préoccupait davantage de ce que les parents font de leurs enfants. Il ne doit pas laisser la famille maîtresse de les livrer au vagabondage; il doit veiller à ce qu'ils aillent à l'école d'abord, puis en apprentissage. Habitués de bonne heure au travail, on ne les verrait pas, en pleine jeunesse, en pleine vigueur, passer leur temps à tendre la main.

C'est le devoir de l'État de s'occuper de la grande famille humaine dont il est le tuteur naturel, sinon le père immédiat.

Mercredi 25. — Il n'y a pour Poinsot ni Bicêtre, ni Salpêtrière. Il a dû venir chez sa mère, rue d'Angoulême, pour se soigner sérieusement. J'y ai couru par une tempête épouvantable qui a emporté, en une fois, le vaste toit de zinc de notre terrasse. Sur le chemin, je vois un petit garçon auquel un charretier avait remis son fouet et qui battait le cheval sur la bouche de toutes ses petites forces. Je prends le coquin au collet et

le réprimande. Son camarade qui se tenait à quelque distance lui crie : « Que dit ce calicot? » Mon sang s'échauffe, je tourne face et me mets à la poursuite du drôle qui courait devant, mais pas trop bien, car il était en sabots. Ce n'a été qu'au bout d'une centaine de pas que la raison m'est revenue. J'ai repris ma route, honteux d'un emportement irréfléchi. C'était mon sang picard qui avait pris feu. Je le gourmandais.

Arrivé chez Poinsot, je l'ai trouvé logé comme un prince, se dorlotant dans une grande bergère. Je le crois sauvé par ce changement de régime. Sa mère s'est avisée de me faire de beaux remerciements auxquels je n'ai trop su que répondre. C'était comme si elle m'eût remercié du bien que je me fais à moi-même. Évidemment, elle ne sent pas à quel point il est moi, ou plutôt à quel point nous sommes *un*.

Dimanche 29. — Ce matin j'ai déjeuné au soleil, tout seul dans mon cabinet de travail, en lisant. C'était là un des plus vifs plaisirs de mon enfance : lire et manger tout doucement, surtout au soleil d'hiver. « *O luces cœnæ que deum!*[1] »

Lundi 30. — Ce soir, pendant que j'étais encore à mes leçons, on est venu dire que Poinsot allait

1. « O heures matinales, dignes des dieux! »

plus mal. Je l'ai trouvé, en effet, très faible et somnolent. Ne pouvant lui parler, j'ai lu le livre que j'avais commencé hier : la Correspondance de Voltaire (1er volume). Le commencement vaut moins que la fin; il n'y a point d'esprit philosophique. Il semble qu'il se soit allumé au feu des Anglais[1]. Je lui ai su gré de parler avantageusement de l'abbé Prévost.

Mardi 31. — Mort de la jeune femme de notre voisin que j'ai vue, une fois, si belle et si triste!... Les feuilles tombent! . . . . . .

NOVEMBRE

Mercredi 1er. — *Jour de la Toussaint.* — Monté là-haut pour faire visite à mes morts : ma mère, Sophie Plateau, Lallemand.... Je leur ai porté à chacun une couronne.

De là, je suis allé voir l'ermite de la rue Ménilmontant (Poret), que j'ai trouvé en train de remonter son poêle. Nous avons jasé de mille projets : travail, lectures, etc.

Je lui ai appris la proposition que m'a faite M. Leclerc de traduire quelques ouvrages de Cicéron. « Vous serez en bonne compagnie, a-t-il

1. Voltaire était allé en Angleterre en 1734.

ajouté : MM. Burnouf, Naudet, Guéroult y travaillent. » Il m'a ensuite avoué qu'il y travaillait lui-même. Comme j'hésitais à dire oui, sans lui en expliquer la raison, j'ai vu mon homme se refroidir par degré, soit qu'il voulût m'avoir à meilleur marché, soit qu'il fût piqué de mon peu d'empressement à mettre mon nom près du sien, ce qui eût été, de ma part, la plus sotte des impertinences et la plus déplacée.

Ce que je ne disais pas, c'était, qu'avant tout, je voulais prendre conseil de mon *ours* et savoir de lui, si, en cas de réussite, il m'autoriserait à m'employer pour le faire entrer dans notre confrérie.

Au retour, j'ai trouvé M. de Pry qui m'a fait compliment sur ma bonne mine. Tant il est vrai que l'espérance, même la plus incertaine, donne de la vie au regard, à tous les mouvements.

Le soir, étude délicieuse de la *Philosophie* de M. de Gérando.

Dimanche 5. — Inquiet de Poinsot — j'étais depuis deux jours sans nouvelles de lui — j'y cours. Je le trouve sur pied et prêt à sortir. Poret était avec moi. Nous décidons d'aller contre vents et marée, au musée du Louvre. Pressés par l'heure, nous voyons tout en courant : mais l'impression a été de celles qui donnent envie de revenir. Il doit y avoir un monde prodigieux.

d'idées, de pensées, de sentiments dans ces œuvres où tant d'hommes de génie ont usé leur vie, et se sont mis eux-mêmes. La théorie de l'art, si je l'acquiers un jour, suffira-t-elle pour me donner la clef de cet infini mystérieux? J'irai du moins, je chercherai.

En m'examinant, je trouve que j'ai repris une activité singulière pour acquérir. Mais j'ai perdu l'impérieux besoin que j'avais, cet été, d'employer mes provisions à écrire un livre. Maintenant, je n'en ai plus aucune envie; il me semble même que je n'aurais rien à dire. Ces mêmes dispositions d'esprit reviennent périodiquement avec les mêmes changements de saisons. Aussi pourrais-je tous les ans faire d'avance mon calendrier. Au premier printemps l'amour idéal se réveille, il devient passion au passage du printemps à l'été, alors, je voudrais être poète. Pour me dédommager, je déclame en prose. A mesure que la saison mûrit, je pense moins à moi et aux miens, et beaucoup plus à l'humanité en général. J'ai toujours en tête quelque projet utile. Vers la fin de l'automne, toute cette belle ardeur décroît avec la marche des jours et le déclin de la lumière. Le besoin de création se ralentit; la pensée peu à peu s'endort. Mais en revanche, j'ai une grande soif de savoir n'importe quoi; j'embrasse ordinairement alors une foule d'études diverses.

Cette fièvre de travail va jusqu'au milieu de l'hiver. Puis, tout à coup, quand la nuit décidément se ferme, vers la fin de décembre, mon imagination tombe si bas que je ne peux plus rien m'assimiler. C'est alors que je me ferais volontiers traducteur, commentateur, compilateur, que sais-je? . . . . . .

J'accepterai donc l'offre de M. Leclerc, je traduirai dans cette saison de sommeil, le traité des *Biens et des Maux*. Quoi qu'on en dise, ce n'est pas là le style de Jean-Jacques. Il y a dans Cicéron d'effroyables longueurs. Enfin, j'avalerai tout.

Jeudi 16. — C'est chose convenue; l'entreprise plaît à mon *ours*. Restait à faire la démarche. Je me suis donc acheminé ce matin, à neuf heures, vers la rue Saint-Hyacinthe. Beau temps au ciel, mais dans les rues, beaucoup de boue. N'importe, ayant du temps devant moi, j'ai pris par le chemin des écoliers, c'est-à-dire par le Jardin des Plantes. Tout en cheminant, je regardais vers le dôme de la Salpêtrière qui, de son côté, semblait me faire la conduite. Poinsot se sentant mieux a voulu essayer de reprendre son service. Que fait-il en ce moment, me disais-je? . . . . .

J'ai trouvé le Jardin triste, mais beau. Encore des fleurs, les dernières de la saison. Les résédas, peut-être quelques violettes d'automne répandaient dans

l'air des émanations fugitives. Pas un promeneur.

J'avais à moi tout seul, la possession de cet Éden dont j'ai fait si longtemps mes délices.... Et c'était comme le parfum à la fois doux et vague du souvenir que je respirais en même temps que celui des fleurs. Tant de choses ont passé sur ces émotions douloureuses ou charmantes, qu'il me semblait tout nouveau de traverser ces belles et silencieuses allées. Je songeais, tout en cheminant, à la vie douce que doivent mener, au milieu de cette calme nature, les botanistes qui habitent tout près et rôdent sans cesse dans ce jardin : les messieurs Thouin, par exemple. Ils ont fait comme les arbres, ils y ont pris racine.

Arrivé chez M. Leclerc, j'ai bientôt vu à qui j'avais affaire. Défendre les intérêts du libraire qui s'est confié à lui, à la bonne heure; mais employer avec moi toutes ces petites ruses de marchand!... Je suis sorti indigné.

En revenant, j'ai passé chez M. Villemain. Un cabriolet attendait à sa porte, ce qui était d'un mauvais présage. En effet, j'allais mettre la main à la sonnette, quand mon homme ouvre la porte et se présente tout habillé. — « Mon ami, me dit-il, je suis au désespoir; on m'attend... mais voilà un siècle qu'on ne vous a vu. Venez donc un matin déjeuner; nous conviendrons d'une soirée pour lire ensemble. » Et, ce disant, il m'embras-

sait, me serrait dans ses bras. Si j'eusse été moins habitué à ces démonstrations, je l'aurais cru sensible à ma fidélité. On n'entoure que les gens en place, et l'on oublie volontiers ceux qui ne sont plus rien. Je restai un moment avec sa mère, fort mélancolique de la solitude que lui fait la disgrâce de son fils[1].

Samedi 18. — Mon *ours* vient s'informer du résultat de ma visite. Je lui raconte les finasseries de M. Leclerc pour nous avoir à merci. Il rit de ma belle indignation. — De là, nous passons aux affaires du jour; je n'avais jamais vu Poret si vif en politique: mais il est tout aussi incertain que moi sur la route à suivre. La religion a eu son tour, et, tout en disputant, car j'étais d'humeur batailleuse, j'ai senti, une fois de plus, que la controverse n'a jamais converti personne.

Le sujet de notre querelle était à peu près celui-ci : « Sera-t-on récompensé d'avoir suivi une mauvaise religion, si l'on a eu l'intention de plaire à Dieu? » A mon avis on le sera si l'on

1. On lit dans les biographies les plus accréditées que M. Villemain, d'abord chef de la division de l'imprimerie et de la librairie, fut nommé maître des requêtes au conseil d'État en 1820 par M. Decazes. Mais celui-ci tomba, précisément, aussitôt après l'assassinat du duc de Berry, arrivé en février 1820. Il y a donc là une erreur. On pourrait croire, d'après ce que dit Michelet, que M. Villemain subit le contre-coup de la disgrâce du ministre qui l'avait distingué. M^me^ J. M.

admet que les intentions seules comptent au jugement. Peu importe, dès lors, que nous ayons choqué l'ordre en croyant y contribuer. Sans doute, nous aurons du regret de nos erreurs quand nos yeux s'ouvriront à la vérité; mais l'amour et la droiture devront nous être comptés. Supposez un homme placé dans un pays où règne l'hérésie, où l'autorité des anciens, et l'ignorance de toute autre religion l'empêche de s'éclairer sur l'absurdité de la foi qu'il pratique et d'entendre les réclamations de sa conscience : eh bien, cet homme, non seulement ne peut être puni de son erreur, mais je crois fermement, au contraire, qu'il sera récompensé d'avoir rigoureusement accompli le devoir. Si l'on rejetait mon argument comme illogique, il faudrait en venir à cette conclusion étroite que, tous les efforts tentés en ce monde, toutes les douleurs, les privations souffertes, resteraient inutiles au salut, si l'on n'avait pas eu le privilège de naître sur le petit coin de terre où domine la religion révélée. Étendons plutôt au monde entier le règne de la justice de Dieu. Ce ne sont point les jeûnes, la haire du moine, la chaise de clous du faquir qui doivent être récompensés, mais bien l'*intention*. Elle l'est certainement quelque part.

Celui qui croit la messe *bonne* et n'y va pas est coupable. Moi qui n'y vais pas, j'aime, dans les jours de grande fête, à communier avec la foule que je vois se porter aux églises ou dans les temples. Je le fais en traduisant, pour mieux m'en pénétrer, quelque belle page des philosophes anciens ou une parabole de l'Évangile, celles surtout qui expriment une vérité éternelle dont on peut faire son profit à quelque religion qu'on appartienne.

Parler par allégories, par images à un peuple, n'est pas, comme on l'a dit, un signe de l'infériorité de son entendement. La parabole proposée ne tombait pas devant le peuple juif, comme un *germe* de pensée ou de foi, mais plutôt comme un fruit mûr arrivant en sa saison et tout prêt à nourrir les âmes qui le cueillaient sur les lèvres divines du Christ. Il le disait lui-même : « Les temps sont venus ! » Quand une révolution politique ou religieuse se traduit par des actes, c'est qu'elle est déjà faite dans les esprits. Depuis, l'humanité a marché et l'inquiétude qui est au fond de la foi la plus sincère, a fait reculer l'horizon. Nous voulons plus ou nous voulons autre chose. Mais n'est-il pas bon, néanmoins, de regarder parfois vers ce passé d'où nous venons, et de nous réchauffer un moment le cœur au sein maternel ?....

Lundi 20. — Toujours des alertes. J'avais admiré à la Salpêtrière l'appartement de Poinsot, simple mais spacieux. Je l'avais décidé à mêler son travail de lectures amusantes qui serviraient, dans cette triste saison, à lui éclaircir les ombres. Ce régime portait déjà ses fruits; son humeur était plus sereine. Donc, tout allait bien.... Mais voilà qu'il a quitté la Salpêtrière! Hier j'étais parti fort tranquillement, avec les *Lettres persanes* sous le bras, pour m'égayer la route. J'entre dans la cour de l'hospice et je vois mon homme en compagnie d'une drôle de figure; c'était Frambois, l'interne dont il m'a dit tant de bien. Tous deux portaient un paquet. Poinsot me tire de ma stupeur; il m'apprend qu'il permute avec son camarade. Dieu veuille que tous ces changements réussissent! Nous sautons dans un cabriolet et nous roulons à Saint-Louis. Là, il a fallu se quitter. Ce mot revient toujours. Sa main que j'ai gardée un instant dans la mienne, était chaude de fièvre. Je suis rentré plein d'inquiétude. La saison s'enfonce de plus en plus dans les brouillards et dans l'hiver, la moindre imprudence peut lui être funeste.

Pour m'arracher à ces noires pensées, j'ai passé ma soirée à faire une liste méthodique de toutes mes lectures depuis 1818. Cela m'a rendu modeste sur mon acquis. J'ai trop peu lu en philosophie et en politique. L'antiquité et les moralistes,

depuis deux ans, m'ont absorbé. Les lectures que mon père veut bien me faire le soir, ne soutiennent pas assez mon attention. Le matin, j'ai à peu près tout oublié. Il faudra que je lise moi-même[1]. Il y a d'ailleurs des livres que l'on ne peut lire que seul. Je viens d'en achever un, bien selon mon cœur : *le Voyage sentimental de Sterne.* L'histoire de Maria, je le dis à ma honte, m'a fait pleurer presque autant que la mort de ma mère. Ces émotions ne sont pourtant pas énervantes, elles ne provoquent aucun retour sur moi-même. Ma vie personnelle coule comme un songe : les mathématiques, Robertson, de Gérando, rien autre chose. Avec les miens, si douces que soient les chaînes de l'habitude, je ne parle guère. Il m'est arrivé plus d'une fois de plaindre la femme d'un homme de lettres ou du moins, d'un homme studieux.

Jeudi 23. — Donné à la maison les deux premières leçons particulières de l'année. D'abord à Bodin. Il a une facilité de parole qui lui a fait prendre la meilleure opinion de lui-même. A son âge, cela ne vaut rien. On croit tout savoir et l'on

1. M. Michelet, assis près du lit de son fils, lisait, pour lui en épargner la fatigue. De temps en temps, il s'interrompait, levait les yeux; dès qu'il voyait les paupières closes, il éteignait la bougie, et doucement, sur la pointe des pieds, se retirait.

M^me^ J. M.

reste un fruit sec. Notre *conversation* — je ne puis me servir d'un autre terme avec un élève qui a presque mon âge — notre conversation, dis-je, m'a rappelé le mot à la fois léger et spirituel de Voltaire qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre, mais qu'il est bon de retenir. « Je sacrifierais volontiers, dit-il, une hécatombe de sots pour épargner un rhumatisme à un homme aimable. »

Ensuite, est venu le tour de Gabriel Bocher. Celui-ci est encore un enfant tout novice, mais quel charme de douceur! Quand il part, je m'attriste de l'avoir perdu. La maison me semble, tout à coup, toute vide. C'est le *seul enfant* qui ait jusqu'ici éveillé en moi le désir de la paternité.

Dimanche 26. — J'ai couru à Saint-Louis et j'ai trouvé l'ami au coin d'un bon feu, se rétablissant, peu à peu, par le régime et le repos. Rassuré, je n'ai presque rien eu à lui dire. Je passe ainsi d'un extrême à l'autre : tantôt tourmenté du besoin de me répandre au dehors, tantôt concentré dans ma pensée au point de n'en pouvoir sortir que par un effort. Pendant que j'étais là, son jeune frère est venu lui apporter sa grande bergère. J'ai eu un plaisir extrême à le revoir, non seulement pour sa bonne action, mais parce qu'il me rappelait ce temps si beau, inou-

bliable, où nous nous élancions tous deux dans une vie pleine d'espérance. Hélas! tout s'est assombri. L'avenir m'effraye....

En quittant mon malade, je me suis traîné chez M. Villemain que j'ai trouvé jasant avec le rédacteur des *Débats*, Dussault, ou plutôt, l'écoutant bavarder. Comme j'arrivais, on était en train de déplorer le désintéressement des gens de lettres, défaut si contraire à leur fortune. De là, on est parti pour draper de la belle manière Cuvier, l'abbé Nicolle, etc. M. Villemain, emporté par la chaleur de la discussion, a laissé voir le fond de sa pensée politique : « Quel que soit le gouvernement des royalistes, disait-il, j'aurais plus à craindre sous les libéraux, et même sous Benjamin Constant ».

En sortant de chez lui, j'avais encore une demi-heure à moi; j'en ai profité pour aller voir M^me^ Montgolfier dont l'esprit sans éclat, mais doux, est pour moi un repos. Je n'ai trouvé que sa fille. Pendant qu'elle m'engageait à m'asseoir, je voyais errer sur ses lèvres un sourire équivoque. Était-ce plaisir ou malice? On n'aurait su dire. Ce sourire m'a glacé. Adieu la verve de ma dernière visite où j'avais trop parlé peut-être et mis trop de complaisance à montrer mon savoir tout nouveau. Cette fois, aucune vivacité, un terre-à-terre à faire pitié. Jamais on ne fut plus bon-

homme. En dedans, j'étais exaspéré. Ah! si les femmes voulaient se donner la peine d'être bonnes ou encourageantes pour le jeune homme que son inexpérience tient, devant elles, timide et gauche, comme on les bénirait. Mais pour cela, il faut avoir beaucoup de cœur.

Au moment où je me levais pour partir, Blanqui est entré. La curiosité m'a retenu. Je n'avais qu'à écouter et me taire. La première partie de sa conversation a été à peu près ceci : « A bas les romantiques! » Répondant ensuite, à Mlle Montgolfier qui lui demandait des nouvelles de Mme X... et de ses enfants, il s'est mis à disserter, à perte de vue, sur la perversité précoce des femmes, ou, tout au moins, sur leur coquetterie innée. Il citait comme exemple, la petite Alice qui a onze ans à peine : « J'entre un matin dans le salon où je la trouve avec sa mère, et, plaisamment, pour la traiter en grande dame, je lui baise la main. Elle rougit et s'essuie avec son tablier. Le lendemain j'ai l'occasion de revenir. Cette fois, je la rencontre seule dans l'antichambre. Elle vient à moi de l'air le plus dégagé, me tend sa petite main et me dit : « Fais ce que tu vou- « dras! » Moi, très empressé, derechef je la baise. Alors, elle rentre dans le salon et, avec la contenance d'une femme outragée, elle dit devant tout le monde : « Ce polisson-là vient encore de

« me baiser la main! » L'anecdote était piquante. Je m'attendais à voir Mlle Montgolfier relever le gant avec tout le mordant de son esprit. Elle est restée fort terre à terre. Je suis parti là-dessus, me sentant quelque peu vengé.

DÉCEMBRE

Jeudi 1er. — Poinsot devient de plus en plus la pensée commune et constante de la maison. Je l'ai trouvé aujourd'hui fort abattu au physique et au moral. Son état s'aggrave avec la mauvaise saison. Il ne peut presque plus sortir.

Mlle Rousseau — la jeunesse et la gaieté de la maison au milieu de tant de gens âgés — l'a chaudement invité à venir vivre avec nous comme par le passé. Elle l'a fait avec une grâce charmante. Je trouvais plaisir à la laisser parler : *Et juvet in toto me nihil esse domo*[1].

Hélas! ce vœu que j'ai formé moi-même bien souvent, est irréalisable. Sa famille, blessée en son amour-propre, ne le permettrait pas. En pensant à cet obstacle et à mon esclavage qui ne me laisse que de rares moments pour aller à lui, je me dis que l'amertume est au fond des choses les plus douces, même au fond de cette amitié qui

1. « Et je me réjouis de n'être rien dans la maison » (Horace).

est devenue toute mon existence. Ah! pourquoi toujours s'attacher et faire saigner son cœur par tant de blessures!

En le quittant, je suis allé rendre à M. Leclerc la réponse qu'il me demandait. Je l'ai trouvé en tête-à-tête avec le poète latin François qui venait lui soumettre son éloge de Belzunce[1]. Il m'a semblé moins ridicule qu'à l'ordinaire par l'affiche de ses prétentions au bel esprit. M. Leclerc a ricané au mot *philanthrope* que j'ai placé tout naturellement dans la conversation. Il le proscrit comme révolutionnaire. Quand nous avons été seuls, il m'a engagé à aller voir le libraire Lefèvre qu'il avait, disait-il, bien disposé pour moi. J'y suis allé l'oreille basse, car c'était une véritable corvée. J'ai été reçu comme un chien dans un jeu de quilles. D'abord, il est convenu qu'on lui avait parlé de moi et des livres grecs que je voulais traduire pour l'usage de l'Université : Thucydide, Xénophon. Puis, il n'a plus su ce que je voulais lui dire, M. Leclerc ne lui ayant parlé, disait-il, que d'un Cicéron que je m'engagerais à lui fournir tout traduit. Un instant après, comme s'il eût oublié ce qu'il venait de nier à propos de Thucydide, il y revient brusquement et, d'un ton impérieux : « Combien coûterait cette traduction? » C'était à lui de me dire ce qu'il voulait m'en

1. Évêque de Marseille.

donner. Mais il s'en gardait bien, craignant sans doute de m'en offrir plus que je n'oserais demander. Ne voulant rien décider sans avoir consulté mon ami, j'ai esquivé la réponse, et je suis parti indigné, cette fois encore, de la conduite tortueuse de ces deux faquins.

Tout en cheminant vers Poret, j'étais bien forcé de me dire que la littérature est le luxe de la vie et non le gagne-pain d'un auteur inconnu. Mon *ours* a ri de ma colère. Nous sommes convenus de demander *neuf cents francs!* Va-t'en voir s'ils viennent.

En vérité, les éditeurs sont comme les femmes du monde. Elles n'ont d'accueil et de sourires que pour les gens arrivés. On ne peut cependant naître et s'appeler tout de suite après, Voltaire, Rousseau ou Montaigne. Il faut le temps, surtout pour une génération qui a souffert et mal étudié pendant les calamités de l'empire.

Dimanche 5. — J'ai lu autrefois, à la bibliothèque du Muséum, l'histoire d'une plante du Brésil; je crois que c'est l'aloès. Cette histoire est fort curieuse. On y voit qu'il lui faut cent ans pour amasser les éléments de la fleur et de la graine qui serviront à la perpétuer. Voilà, il me semble, un bel exemple à donner aux impatients. Vouloir à vingt ans être quelqu'un, et prétendre écrire pour les autres, quand on n'a

encore rien à dire, c'est s'exposer, par l'effort qu'on y met, à faire éclater le cerveau comme l'outre qui n'est enflée que de vent.

Disons-nous donc chaque matin, en nous éveillant, qu'il y a une saison pour tout et qu'il faut s'y conformer. On n'a jamais vu le fruit venir avant la fleur.

Traduire un auteur ancien de la bonne époque serait, je crois, un acheminement tout tracé vers la production. Ce serait aussi un excellent moyen de calmer cette impatience, « ces démangeaisons »[1] que nous avons tous de faire un livre dès la sortie du collège.

Il semble, tout d'abord, qu'une traduction soit un travail sans originalité, un asservissement à la pensée d'autrui. Ce n'est là qu'une apparence. Si l'auteur est fécond en idées, on peut se faire, par cet exercice, un fonds excellent pour l'avenir. Pénétrer le génie *originel* d'un écrivain philosophe et, par lui, le génie même du peuple dont il est l'interprète, n'est pas chose à dédaigner. Bien sot, celui qui croit facile d'y réussir. Nos traductions d'écoliers ne comptent guère. Il faut mettre plus de temps, d'attention, de scrupule; il faut creuser plus avant, plus profond, pour bien entendre ce que ces maîtres ont voulu dire, et pour saisir les *dessous* de leurs pensées.

1. Molière, *le Misanthrope*.

Pendant qu'on n'est encore occupé que du sens littéral de la phrase, qu'arrive-t-il? Que cette étude de la valeur du mot en lui-même et de celle qu'il tient de la place qu'il occupe dans la phrase, livre précisément au traducteur une chose aussi précieuse que féconde, je veux dire le travail artistique de l'écrivain pour donner à sa pensée, par cet agencement, la forme la plus pure, la plus expressive et la plus vivante.

Or, la forme ici, c'est le style même d'un Homère, d'un Sophocle, d'un Virgile, style ailé, divin, qui toujours nous subjugue. Quelle admirable leçon !... Eux seuls, ces maîtres, peuvent nous douer de ce tact délicat qu'on nomme le goût. Cette fine fleur de l'esprit, si j'en juge par moi-même, n'est donnée qu'à ceux qui ont vécu dans la pratique assidue de l'antiquité grecque et latine.

Le véritable traducteur découvre les trésors qu'il a aquis dans cette grande société, lorsqu'il cherche lui-même la forme littéraire qui rapprochera, autant qu'il est possible, la traduction de l'original. Rien ne peut rendre le bonheur que l'on trouve dans la difficulté même d'y réussir.

Croire enfin en avoir triomphé, je veux dire, avoir saisi l'expression, la tournure de phrase qui rend le mieux, non seulement la pensée de l'auteur, mais la beauté, l'élégance, la personna-

lité surtout de son style, c'est une joie, un ravissement que nul mot de notre langue ne peut rendre. La tristesse revient bientôt, car le but, quoi qu'on fasse ici, n'est jamais atteint. Notre langue française est si pauvre en équivalents! Mais, à s'ingénier, à chercher entre mille tours, avant de s'arrêter à celui qui donnera une satisfaction au moins relative, voilà qu'on devient soi-même, par degré, un bon écrivain. Aucun exercice ne fournit, en effet, plus d'occasions de passer en revue toutes les nuances du style pour rendre une même pensée. On avait cru, au point de départ, ne faire qu'une traduction, et, par le talent, la part du *moi* qu'on y a mise, on a fait une œuvre presque *originale*.

Vendredi 9. — Poinsot, que je n'avais pu aller voir, tant le travail m'accable, est arrivé tantôt, tout enfoncé dans son carrick. L'amélioration de sa santé se marque toujours par son humeur : elle redevient égale et enjouée dès qu'il va mieux. Mais hélas! les traces de la fièvre et de l'insomnie ne sont encore que trop visibles. Il a fallu lui parler du maître d'anglais que nous voudrions prendre pour la prononciation. Je ne l'ai fait qu'avec une extrême répugnance, le voyant si faible! Lui, aveuglé sur son état, n'y a vu aucun obstacle.

En l'écoutant parler de l'avenir avec cette ferme confiance, je sentais mon cœur peu à peu se gonfler. J'allais éclater, lorsque, fort heureusement, Mlle Rousseau est entrée pour dire qu'elle serait aussi des nôtres. Son arrivée a fait diversion. Elle tenait à la main un pauvre petit oiseau qu'elle avait arraché, sur les boulevards, aux mains cruelles d'un enfant :

« Cet âge est sans pitié. »

Poinsot n'a pas semblé touché de sa bonne action. Moi je lui en ai su un gré infini. Ces pauvres petites créatures si nerveuses, sont encore plus que nous, sensibles à la douleur.

Faisant un retour sur moi-même, après le départ de l'ami, je me disais qu'il me faudrait travailler davantage encore, pour échapper au tourment qui me vient de ce côté. L'hiver, déjà si sombre, s'obscurcit de ces pensées de deuil. — Faisons surtout des mathématiques pour nous mieux tenir en équilibre. Le pourrai-je toujours?... N'est-ce pas comme si je disais à mon cœur : « Cesse de vivre, ou du moins, bats moins fort, moins vite, endors-toi. » Arriver à ce calme parfait, voilà, il semble, un beau résultat ; mais celui qui est à peu près mort de cœur, ne l'est-il pas aussi d'âme, d'esprit, et de tout?... Je le crains. Restons donc bien vivant, ne devrions-

nous y gagner autre chose que de pénétrer plus avant dans la douleur.

Mardi 13. — Hier, dans l'après-midi, faisant entre deux leçons, un tour dans mon jardin par une température douce et humide, je voyais les bourgeons de mes arbres fruitiers tout gonflés comme s'ils étaient près d'éclore. Je leur disais en passant : « Ne vous pressez pas de partir ; demain la neige et la gelée vous ressaisiront. Dormez plutôt bien tranquilles, jusqu'à ce que l'heure du vrai réveil soit venue. » Cette impatience de mes amandiers n'est pas sans rapport avec celle que nous avons de produire. Je revenais en pensée à la plante du Brésil qui, favorisée par un été perpétuel, excitée par la chaleur à travailler sans relâche, n'est pourtant pas si pressée de fleurir. Il ne s'agit pas seulement, pour elle, d'amasser la nourriture par les feuilles et les racines, il faut encore que les principes nourriciers pris dans l'air et dans la terre, soient longuement triturés, élaborés par le tronc à l'intérieur, par l'écorce et les feuilles au dehors, pour arriver à la fleur et au fruit, cet acte final de sa destinée.

De là, ma pensée toujours cheminant, j'ai quitté le règne végétal pour le règne animal. Venant au nôtre, je me suis mis à rechercher à quel âge les hommes illustres du passé ont donné

à leur siècle, le fruit supérieur de leur génie? Ce n'a jamais été, que je sache, au moment où leur esprit venait d'absorber la substance contenue dans les livres ou dans l'enseignement verbal des écoles. — Il en serait donc de la nourriture intellectuelle, comme de l'autre, celle que nous donnons à notre estomac. Pour que les aliments ingérés dans cet organe deviennent assimilables, il faut qu'ils y subissent, comme en un creuset, des modifications profondes. Chacun de nous, selon sa nature, y met un temps plus ou moins long.

L'homme n'ayant pas, comme l'agave, le privilège de prolonger sa jeunesse jusqu'à cent ans et au delà, doit s'assimiler la substance cérébrale dans un espace de temps beaucoup plus court. Si je compte bien, c'est entre trente-cinq et cinquante ans que le cerveau humain change en œuvres vives, les provisions accumulées depuis la sortie du collège. Pendant ces quinze années, il est en pleine puissance créatrice. Cette période de fécondité peut se prolonger plus tard encore: nos grands producteurs en sont la preuve. — Mais à l'ordinaire, c'est surtout vers cinquante ans, qu'ils ont produit leur œuvre capitale, celle qui leur assure l'immortalité.

Est-ce à dire, qu'à cinquante ans l'homme en ait fini avec les orages de la passion? L'histoire

dit tout le contraire. Les orages du cœur, quand ils viennent tard, ressemblent à ceux de la fin de l'été, ils sont les plus terribles. Heureusement, ils sont courts comme tout ce qui est trop violent.

On voit à la production immense de Voltaire, Rousseau, Diderot — pour ne parler que du dix-huitième siècle — qu'en général, à cet âge, le pôle cérébral décidément l'emporte. Celui qui, jusque-là avait dominé, entre dans un repos relatif. La vie se porte surtout vers le pôle supérieur. Et c'est alors que tombent ces fruits immortels dont l'humanité, d'âge en âge, se nourrit.

Ce serait donc une grande faute que de vouloir trop vite faire usage d'une science de fraîche date. Sans doute, le raisin est dans la cuve et tout ce qui fera un vin supérieur ; mais le vin n'est ni fait, ni bon à tirer. Si vous prêtez l'oreille, un sourd bouillonnement vous dira que ce n'est encore que le travail de la première heure ; la vendange n'est qu'en fermentation.

Le jardinier de M. Vial, me montrant, en mai dernier, un très jeune poirier qui s'était mis en tête de porter déjà des fruits, me disait : « Je ne l'en félicite pas; j'aimerais tout autant qu'il eût fait encore quelques années le paresseux. Toute sa récolte, je n'en donnerais pas un sou. Voyez-vous, monsieur, quand la sève n'est pas

mûre, ça n'a ni goût, ni saveur; ce n'est que de l'eau. »

Mercredi 14. — Aujourd'hui, notre famille s'est augmentée et bien selon mon goût. A midi, je revenais de mes leçons, j'entre dans la cour et je vois à la fenêtre du salon un jeune étranger. Mon père en m'apercevant, lui frappe sur l'épaule, il disparaît. Je le trouve au bas de l'escalier venant à ma rencontre, d'un grand élan. Il me saute au cou, m'embrasse avec effusion, se nomme : c'est Lefebvre, le frère de Célestine, ma cousine de Renwez, celle qui fit à mon amour-propre, il y a trois ans, une si cruelle blessure[1].

Lefebvre a voulu nous surprendre. Il vient s'établir tout près de Paris pour étudier la chimie industrielle, les procédés de teinture applicables aux toiles d'Alsace. Une lettre de sa mère nous le recommande vivement. C'est un blond comme sa sœur, le regard à la fois doux, curieux, caressant, un peu étrange, par la myopie qui est extrême et le voile de cils, d'un blond si pâle, qu'ils en paraissent blancs. Le teint est admirable, ce qui témoigne toujours en faveur d'un homme. Nous sommes du même âge. Mon père, dans son extrême bonté, l'adopte comme un second fils. Nous voilà donc plutôt frères que camarades et tenus de faire

1. Voir *Ma Jeunesse*, p. 284.

ensemble bon ménage[1]. Il me semble bon enfant, mais bien inflammable. On l'avait mis à table près d'Ambroisine[2], et voilà que mon homme en est déjà tout grisé.

Jeudi 15. — Je réserve maintenant l'algèbre pour le travail du soir, afin de m'y donner tout entier. Le matin, préoccupé de l'heure du départ, je ne faisais rien de bon. A chaque instant, je m'interrompais pour regarder la pendule.

Tantôt, je suis allé à Saint-Louis voir mon malade que j'ai trouvé mieux portant. Il m'a écouté lui raconter tout ce que j'ai ruminé et écrit depuis huit jours, sur ce travail inconscient qui se fait dans notre cerveau et prépare notre originalité future. Ce qui l'émerveille autant que moi, c'est que les mêmes éléments assimilés par les mêmes organes, produisent, selon les individus, des résul-

1. Ce bon ménage a duré toute la vie. En réalité, il n'y eut jamais esprit plus fin, plus original, un peu brusque; mais les *bleus* que faisaient parfois à ceux qu'il aimait le plus, certains coups de boutoir assez rudes, les caresses d'une âme à la fois chaude et tendre, bien vite les effaçaient. Ce n'était pas seulement un homme d'esprit, c'était aussi un homme de cœur tout vibrant d'émotion, plein de pitié pour les maux de l'humanité. Ils sont ainsi, ces enfants de la Meuse, à deux pas de la frontière et de l'ennemi. La France n'a pas de meilleurs Français. ... Avec cela, un savant des plus distingués. La chimie industrielle lui a dû plusieurs découvertes importantes. Il a passé le premier, il est mort, emportant, tous nos regrets.

2. Petite-fille de Mme Hortense.

tats si différents. L'un en tire surtout la richesse du sang, l'autre en fait des muscles d'athlète ; le nerveux s'en sert pour augmenter ou même exagérer la puissance de ses sensations ; celui qui est tout cérébral, s'approprie ce qui excite le travail de la pensée. En un mot, d'un même principe et d'un même organe l'élaborant, éclate la prodigieuse variété des manifestations de la vie. Il y avait là de quoi faire travailler nos esprits. Audacieux comme on l'est à notre âge, nous nous disions que l'étude microscopique des atomes qui composent nos organes éclairerait, sans doute, l'obscur mystère des modes divers d'assimilation. Les cellules de plusieurs cerveaux, par exemple, toutes semblables au premier coup d'œil, donneraient, à un examen plus attentif, des valeurs différentes d'affinités chimiques, de polarisation, d'attraction ou de répulsion à l'égard de la substance qui leur serait offerte pour les alimenter. Mais, comme nous nous réjouissions d'avoir peut-être pénétré le secret des causes finales, il a bien fallu nous apercevoir que nos raisonnements péchaient par la base. Pour saisir le jeu de la vie, il nous manquerait précisément l'indispensable, c'est-à-dire la vie elle-même. Si la cellule placée sous un verre grossissant agit encore, en tout cas, elle ne fonctionne plus comme elle le faisait sous l'impulsion que lui donnait l'organisme tout en-

tier de l'être vivant. Le jeu combiné d'un corps sur un autre a cessé. L'atome, pris ainsi isolément, reste muet : le voile retombé, le mystère redevient impénétrable.

Nous restions attristés, mortifiés de notre déconvenue. N'importe, notre esprit avait fait bien du chemin!

Dimanche 18. — Une lettre de Célestine vient de nous remettre, au nom de sa famille, la surveillance de son frère. Il avait été déjà convenu qu'il dînerait régulièrement à la maison deux fois par semaine.

Aujourd'hui, j'ai essayé de le mettre en garde contre les mauvaises tentations qui vont surgir à chaque pas. Je sais bien qu'il y a des heures où les donneurs de conseils risquent fort d'être mal reçus. Dès la première parole, il a feint d'être revenu de son engouement pour Ambroisine. Et moi, pour lui prouver que je n'en croyais rien, je lui ai fait une lecture propre à le dégriser, je lui ai lu du Théocrite. Voilà un homme bien surpris de me voir prendre plaisir à une lecture si sérieuse. Je me suis bien gardé de lui dire que j'avais moi-même grand besoin de mettre le mors à ces malheureuses passions qui, toujours en dessous, nous tiraillent. En me taisant sur mon propre état intérieur, j'aurai plus de chances d'a-

voir autorité sur lui. Il n'y a qu'avec Poinsot que je me laisse voir tel que je suis. A quoi servirait d'ailleurs de me dérober? On dit, que Dieu pénétrant au moment même, nos pensées les plus secrètes, il serait bien inutile de chercher à nous en cacher. J'en dirai autant de mon ami. Il me semble toujours qu'il me sait tout entier avant même que je n'aie rien dit. Nous sommes une même personne, une même âme. Je suis allé le voir tantôt un instant. Hélas! le mieux que j'avais constaté jeudi dernier ne s'est pas maintenu. Le temps, ce jour-là, était superbe, ce qui influe toujours en bien sur sa santé. Je l'avais trouvé sur pied et beaucoup plus gai que d'habitude. Le soleil, son entrain, le vif plaisir que nous avions de nous retrouver et de reprendre nos longs entretiens, tout me rappelait Bicêtre. J'avais de la peine à croire que l'avenir fût désormais si incertain. Il a suffi de quarante-huit heures pour tout changer. Il ne pouvait se tenir debout, et l'altération de ses traits était effrayante. Pour le ranimer, je lui ai promis de venir travailler à sa table.

Si son âme eût été moins abattue par l'affaiblissement du corps, je lui aurais parlé philosophie pour le fortifier. Mais il était sans force de réaction, rien de plus douloureux!... Où est le temps où je pensais m'en aller avant lui et lui portais mon testament? Où sont les années de

notre enfance où nous croyions tous deux à l'éternité de la vie, où nous nous promettions tant de bonheur ensemble? nous avons à peine fait le tiers du chemin, et, déjà, l'un de nous, lassé de la route, s'arrête et dit : « Je voudrais dormir! » Ces deux mots qui ont été son adieu et dont il était loin de sentir la portée funèbre, m'ont chargé le cœur d'un tel poids, que je marchais dans la rue comme un homme ivre.

Mardi 20. — Quand donc reviendra le printemps et la montée de la sève? Tristesse, lassitude d'esprit et de corps ; je me sens tout aplati. Nos âmes seraient-elles condamnées comme l'océan à l'éternelle alternative du flux et du reflux? Quelque effort que je fasse pour me soulever, je ne puis.... C'est l'heure du reflux.

Samedi 24. — Virginie est venue me dire, ce matin, qu'on tourmentait déjà son frère pour qu'il vît un prêtre. Il a dû se croire au plus mal. Si raisonnable que l'on soit et courageux devant la mort, les paroles maladroites dont on se sert pour préparer les mourants au grand passage, les mots de damnation, d'enfer, si légèrement prononcés, doivent les effrayer et leur revenir la nuit dans la fièvre, les troubler de visions funèbres.

J'ai conseillé à Virginie de dire à ces importuns

que j'allais entrer dans les ordres et que je me chargerais du soin de sa conscience. Nous rirons bien, lorsqu'il sera guéri, car je ne puis croire à la mort pour ceux que j'aime. A quelque heure d'ailleurs que Dieu l'appelle, le pauvre enfant n'a certes rien à craindre. La maxime du *vicaire Savoyard* a été surtout par lui, constamment mise en pratique [1].

Dimanche, jour de Noël. — Je ne me suis pas senti assez maître de moi pour l'aller voir aujourd'hui. J'ai envoyé à ma place ma marraine et Pauline. La gaieté de celle-ci le distraira. Pendant que j'étais seul, j'ai pris la plume pour écrire à mes tantes de Renwez et les bien mettre au vrai point de vue, sur ma situation matérielle. Rien ne ressemble moins à une lettre. C'est trop écrit. Il n'y a qu'une chose de bonne dans cette trop longue épître, c'est que tout le monde ici, est placé à sa valeur. J'ai fait sentir là-bas, que pauvreté n'est pas vice. On a beau me prêcher pour me mettre en goût d'une femme riche, c'est peine perdue; je n'y mordrai pas. Si j'hésite au mariage, l'obstacle n'est pas dans l'absence d'une

1. « Je sens Dieu dans la simplicité de mon cœur; je ne cherche à savoir que ce qui importe à ma conduite.... Le culte essentiel est celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage quand il est sincère, sous quelque forme qu'il lui soit offert. »
(*Émile*, liv. IV.)

dot.... Et qui suis-je moi-même, pour prétendre à une héritière ? Qu'aurais-je à lui donner en retour de sa fortune?... Cette inégalité serait bientôt une cause de désunion, car elle ne pourrait oublier que tout lui appartient, ni s'empêcher de me le faire sentir, si je ne cédais pas assez tôt à ses caprices. En pareil cas, se marier c'est se diminuer. Tout ce qu'on accorde est considéré comme chose due, et, pour tout dire d'un mot, on n'est jamais que le mari de la reine.

Lundi 26. — Mon malade va un peu mieux. Je suis toujours surpris de ces brusques variations. En le voyant aller et venir tantôt dans sa chambre, insensiblement l'espoir me revenait. Et lui, qui cherche toujours à lire mes pensées sur l'expression de mon visage, semblait puiser des forces dans ma sérénité. Frambois est arrivé, je les ai laissés ensemble et je suis allé chez M. Leclerc lui demander quelle serait la marche à suivre pour obtenir des livres dans les bibliothèques publiques. J'ai pris, selon mon habitude, le plus long chemin, celui du Jardin des Plantes. Et pourtant, cet air ne vaut rien pour moi.

Jeudi 29. — Nouvelle rechute. Je viens de le voir; je l'ai quitté le cœur navré. Rien ne peut rendre l'expression de ce long et pénétrant regard

qui semble, déjà, tout voir d'au delà. Il l'attachait sur moi avec une telle persistance, que j'ai failli éclater. Ah! Nature cruelle!... Mais d'où vient donc l'état de si grande dépendance où nous tient l'amitié aussi bien que l'amour? Est-elle le résultat d'affinités mystérieuses qui unissent étroitement les âmes, ou bien de qualités contraires qui s'attirent et se repoussent comme le font les astres au ciel?... Ne sommes-nous pas, nous aussi, de petites planètes, et notre destinée n'est-elle pas d'aller aussi deux par deux?... Une âme entre un jour dans l'atmosphère d'une autre âme, attirée par cette mystérieuse puissance d'attraction dont nous subissons la loi aussi bien que les étoiles; au même instant, la vie de chacune de ces âmes se trouve doublée. « Ces deux qui vont ensemble » (Dante) entraînés désormais dans le courant rapide qui emporte les mondes, vont comme eux, s'empruntant, se rendant sans cesse, mais sans se confondre jamais.

Cette aimantation, ce désir ardent de s'unir, cette poursuite incessante des âmes comme des astres, est sans doute le propre de l'amour plus que de l'amitié. Mais si le voyage, en amitié, est plus calme, en revanche, il a plus de durée. Les orages de la passion séparent les âmes plus souvent qu'ils ne les unissent. Où sont-ils aujourd'hui, ces amants que je voyais naguère de ma

fenêtre, occupés tout le jour à se lier par des serments? Un mot fâcheux a-t-il été dit, un soupçon jaloux s'est-il révélé? On ne sait, mais la rupture a été violente et sans retour. Je vois maintenant la jeune femme toujours seule, et si triste!....

Samedi 31. — Dans la disposition morale où je me trouve, rien de la nature ne m'est indifférent. Je la hais ou je l'adore, comme on ferait d'une femme. Ce matin j'ai eu un plaisir extrême à observer de ma fenêtre un admirable effet de lumière, à la fois doux et voluptueux à l'œil. Les premières heures du jour avaient continué la nuit. Un noir brouillard descendant jusqu'à terre confondait tout dans son obscurité. Par instant, une lueur grise passait devant mes yeux, occasionnée par le déplacement qui se faisait dans la masse confuse des vapeurs; mais presque aussitôt la nuit se refermait plus obscure.

A midi, au moment où je rentrais de mes leçons, la scène doucement a changé; la lumière, peu à peu, a filtré à travers le brouillard, et j'ai commencé à entrevoir au bout de mon jardin, mes arbres dans leur triste nudité d'hiver, non pas enracinés au sol, mais flottant sur une mer de vapeurs. Insensiblement, la lumière augmentait, sans éclat. La brume était encore trop épaisse

pour permettre au soleil d'envoyer directement ses rayons. Ce n'étaient que mouvantes ondes lumineuses ; elles coloraient les objets d'un or pâle; elles en émoussaient les angles, comme il arrive lorsqu'on s'endort et que les yeux, sous les paupières demi-closes, ne voient plus rien que dans le vague et confusément.

Ces jeux lents et discrets de la lumière, dans une tranquille et pesante atmosphère d'hiver, deviennent vive fantasmagorie l'été, dans le chaos d'un ciel d'orage. Je me souviendrai toujours de deux effets que j'ai vus, en ce genre, pendant que j'habitais la rue de Buffon. La première fois, c'était en juillet ; j'étais assis sous le cèdre du labyrinthe. La journée s'achevait trouble et tempêtueuse, l'horizon était fort sombre au couchant.

Tout à coup, brusquement, de l'amas des noirs nuages, sortit le soleil sans transition, comme l'éclair, d'un seul jet. Au même instant, toutes à la fois, les grandes fenêtres du Panthéon s'illuminèrent, pendant que le sommet de la coupole du temple se couronnait d'une auréole de gloire.

Devant moi, dans l'espace, l'effet était tout autre, mais aussi grandiose que saisissant. J'assistais au triomphe de la lumière jaillissant victorieuse du nuage même qui lui faisait obstacle. Au delà de ces menaces d'orage, un ciel bleu, dans la sérénité de la paix, conversait avec la

terre de pensées divines. Et c'était aussi, à travers l'embrasement des nuées, percées, trouées, déchirées de sillages lumineux, comme une mêlée d'âmes bienheureuses. Elles semblaient sortir des ténèbres de cette vie mortelle et s'élancer, transfigurées par les clartés éternelles, aux sources mêmes de la vérité. Je fus près de tomber à genoux.

La seconde fois, c'était à la fin d'août et le matin, vers cinq heures. Au milieu de la nuit un grand orage avait éclaté. Il finissait. De lourdes vapeurs cuivrées traînaient à l'horizon. J'étais au niveau du quai sur les terrains vagues qui s'étendent à la droite de la maison du docteur Duchemin. De ce lieu bas, je voyais le Panthéon trôner fièrement sur sa montagne. Autour de lui, nulle fantasmagorie. Rien des ors chauds, ruisselants, et de la pourpre du soir; rien non plus du rayonnement divin qui m'avait saisi d'un religieux transport.

Les orages du matin ont cela de particulier, qu'ils semblent plutôt faire éclater sur la terre les mauvais songes conçus par la Nature dans les ténèbres de la nuit.

Cette fois, la scène était concentrée tout entière sous la coupole du temple. On la voyait s'éclairer de moment en moment de froides lueurs auxquelles le soleil semblait rester étranger. On eût

dit que l'illumination venait du dedans ; et, sous ces reflets magiques, ce n'était plus le Panthéon ; c'était plutôt un temple antique où se serait passée une grande fête mystérieuse, peut-être les terribles mystères de Cérès que les dieux présents auraient éclairés de leur propre lumière.

ANNÉE 1821

ANNÉE 1821

JANVIER

Lundi 1er. — Cruelles étrennes! Poinsot, ce matin, était beaucoup plus mal. On est venu me le dire à mon réveil. La mort maintenant se met en tiers entre nous et je la prends à parti. Pour moi, je dis oui ; pour ceux que j'aime, je dis non, à cette sinistre entremetteuse. Je la sens partout dans cette chambre qui épie et qui guette son heure. Quand j'arrive, ce que je porte en moi de vie et d'espérance l'éloigne, mais pas bien loin. Et je tremble toujours qu'il ne la voie à son chevet lui faire compagnie quand il est seul, ce qui, hélas! n'est que trop fréquent. A part le jeudi et le dimanche, je n'ai que des instants à lui donner. Sept heures de leçons par jour et tout ce qui vient après!.... Comment donc faire? Demander un congé est chose impossible à ce commencement de l'année. Le pourrais-je que je n'en aurais

pas le droit. D'autres aussi, ceux qui m'ont fait ce que je suis au prix de tant de sacrifices, se réclament de moi. Comment donc faire?

Lundi 8. — Toute une grande semaine d'écoulée sans que rien me revienne de ma propre existence. Rien, en dehors de mes leçons et de mes visites à Saint-Louis.

Je me souviens seulement que jeudi dernier, après avoir vu l'ami, j'ai poussé jusqu'à la Bibliothèque pour savoir ce que devenaient les négociations entamées au sujet de l'emprunt des livres. Renvoyé de M. Dacier à M. Van de Pradt, je n'ai pu rien obtenir et je suis sorti furieux de la sécheresse de ce dernier. Je cours chez M. Villemain lui conter mes mésaventures, mais là, point d'auditeur. Il était sorti dès le matin. Au retour, je trouve Bodin qui venait prendre sa leçon, et voilà une journée finie.

Jeudi 11. — Rien que Poinsot! Il est dans un si pitoyable état de santé et l'âme est tellement abattue, que j'ai fait la course, le cœur plein d'angoisses. — Heureusement, il allait mieux. Je constate une chose qui importe : dès que l'air est plus léger, il semble reprendre le dessus. Que le printemps revienne donc!....

Dimanche 14. — Je me suis décidé à rendre visite à M. Andrieux, de plus en plus triste. Il m'a reçu très froidement.

En rentrant, je trouve toute la famille Fourcy qui venait nous demander à dîner. Nouvelle contrariété. Jamais je ne fus plus maussade. Voilà une semaine décidément mauvaise. Au milieu des rires de nos convives, une chose me revenait péniblement. Je m'étais bien promis, à l'occasion du nouvel an, de reconnaître toutes les bontés que ma marraine et Mlle Rousseau ont pour mon père. Je n'ai pu m'en tenir qu'à l'intention. Maudit argent! Le pis, c'est qu'elles m'auront cru indifférent ou avare. L'un ne vaudrait pas mieux que l'autre. J'aurais dû m'en expliquer avec ma marraine, plutôt que de paraître ingrat.

Trop d'amour-propre! c'est encore là un de ses mauvais tours. Qu'importe, en effet, d'être pauvre d'argent, si l'on est riche de cœur et de reconnaissance. C'est ce dernier sentiment qu'il eût fallu savoir exprimer.

Mardi 16. — Ayant à moi, par hasard, mon après-midi, j'avais décidé avec Mlle Rousseau que nous nous retrouverions à Saint-Louis. Bien que les Rois soient déjà loin, nous voulions donner à Poinsot cette petite fête d'aller les tirer avec lui. Il a eu des éclairs de gaieté, mais, hélas! il est bien

loin d'aller mieux. La consomption semble même faire en ce moment des progrès rapides.

Pendant que nous revenions, la pensée de son isolement, jour et nuit, à toute heure, celle aussi de ses souffrances et de la longue interruption de ses travaux, m'affligeaient profondément. J'avais à mon bras celle qu'il nomme *sa reine*, et je ne pouvais lui dire un mot. Lefebvre dînait avec nous. Même silence. Surpris, affecté, il s'avise de me demander ce qui me tient ainsi morne et muet.

Tous les regards, je le sentais bien, me faisaient la même question. J'aurais dû me lever de table. Au lieu de cela, je tâche de faire bonne contenance et veux m'en tirer par quelque réponse virile. Mais voilà que mes dents se serrent, impossible de dire un mot. Mon père, qui pénètre toutes mes pensées, me dit avec douceur : « Allons, Jules, du courage. » Cette paternelle exhortation m'achève. J'éclate alors; comme un enfant je fonds en larmes et je m'écrie : « Mais vous ne voyez donc pas que Poinsot se meurt!... » J'ai eu honte ensuite d'une telle explosion de douleur qui mettait à nu ma dépendance de cette destinée.

Tous ceux qui m'entourent et dont je suis si aimé, avaient le droit de me dire : « Et nous? » Je le sais, je m'accuse, mais la mesure était comble et j'étouffais.

Ces craintes d'une fin prochaine m'obsédaient

tellement, que j'en ai été poursuivi, la nuit, jusque dans mes rêves.

A quatre heures j'étais déjà sur pied. J'ai ouvert ma fenêtre. Quand je suis triste, je regarde volontiers vers les mondes meilleurs. Mais aucune étoile; un ciel noir, sinistre, et la terre blanche de neige. A six heures j'ai dû partir pour mes leçons. J'ai fait le trajet lentement, au risque de me casser bras et jambes. La neige, en plusieurs endroits, fondue, puis reprise par la gelée, s'était changée en un affreux verglas. J'arrive enfin avec des peines infinies au bas de la rue Saint-Gilles [1], mais là, j'ai bien cru qu'il faudrait y renoncer. La pente raide, luisait comme un miroir. Il n'y avait qu'un moyen de la gravir, quitter ses souliers [2]. C'est ce que j'ai fait, enveloppant l'un de mes pieds dans mon mouchoir, l'autre dans ma cravate, pour qu'ils ne fussent pas gelés. C'est ma main gauche qui l'a été, pendant que j'étais occupé à cette besogne. Jamais, même au temps où mes deux mains étaient crevées d'engelures, je n'éprouvai une douleur si mordante.

Ne nous plaignons pas trop, cependant. La pauvre maîtresse d'anglais a été aussi courageuse. Elle est venue à onze heures nous donner sa leçon.

1. La rue Saint-Gilles montait à l'institution Briand.

2. A cette époque, on constellait les souliers de clous plats, ce qui était l'occasion, par les temps de gelée, de chutes nombreuses.

Jeudi 18. — Malgré le refroidissement d'hier, je suis allé voir M. Villemain. Il m'a fait beaucoup d'amitiés, encore plus de questions. Il m'a demandé si j'avais des amis. Et comme je lui en parlais avec chaleur, il s'est écrié : « Vous m'étonnez. Je vous avoue, qu'à l'espèce de raideur de vos manières, je vous aurais cru plutôt une âme sèche et serrée. »

C'était pour lui un jour d'étonnement. Il a été surpris de la façon dont j'écris le grec. Il m'a montré lui-même un morceau de la *Couronne*[1] qu'il venait de traduire. Mis tous deux en verve par ces communications réciproques, nous en sommes venus à parler politique, religion, et je lui ai dit tout cru ce que je pensais.

De là, j'ai poussé jusqu'à la tanière de mon *ours* que je néglige trop. Il ne semble pas m'en vouloir, si j'en juge à la douceur amicale avec laquelle il m'a demandé des nouvelles de Poinsot. Sans doute, il se rend compte que, s'il était dans le triste état de ce pauvre enfant, c'est lui qui serait au premier rang dans ma sollicitude.

Oui, pauvre enfant !... Qui sait, mon Dieu !... Il est bien vrai qu'en ce moment il n'y a que lui en moi.

Quand je veux savoir jusqu'à quel point je suis vivant ou mort, je tâte son pouls, et, selon qu'il

1. Discours de Démosthènes.

baisse ou se relève, je m'abats ou me remonte. Ma vie est tellement suspendue à la sienne, que, si son cœur cessait tout à coup de battre, je crois que le mien, à la même seconde, s'arrêterait aussi. Notre unité est si forte, si complète, que l'angoisse me saisit et je sens que j'étouffe quand je le retrouve plus oppressé, ne respirant qu'avec effort. Heureusement, son regard, à ces moments, n'interroge pas mon visage. Il serait trop averti de la gravité de son état par l'altération de mes traits.

Il faut maintenant que, pour le distraire, je lui fasse la lecture. Parler le fatiguerait trop. Aujourd'hui, il ne voulait que dormir. Sa pauvre main toute moite des sueurs de la fièvre, par moments cherchait la mienne. Mais bientôt il retombait dans la même prostration.

Dimanche 21. — Ce matin on est venu m'apprendre que mon pauvre malade s'était brusquement décidé à revenir chez sa mère. J'en ai éprouvé une grande joie. Ce sera peut-être encore le salut. — Son frère m'a dit : « Il nous est arrivé hier soir à l'improviste, et plein d'espoir ». Le 11, il m'avait donné ses papiers pour lui prendre une inscription!... Je remercie Dieu de le tenir dans cette ignorance. Ce serait par trop cruel de se voir mourir à vingt ans.

Après l'avoir trouvé bien doucement installé

dans sa grande bergère et fort entouré, choyé, j'ai voulu m'arracher à moi-même. Je suis allé chez M. Leclerc, moins médisant qu'à l'ordinaire. Il m'a découragé de traduire Thucydide. Après lui, j'ai vu M. Létendart. Celui-ci m'a fait mille contes sur la vieille Université. J'ai tout écouté patiemment, parce qu'à travers son bavardage je ressaisissais l'espoir, tant de fois déçu, de voir la nouvelle Université mettre toutes les places au concours, et cela, très prochainement. Ce serait peut-être enfin, pour Poret et moi, le moyen de sortir de l'impasse où nous étouffons.

En revenant, j'ai sauvé un chien qui se noyait. Le pauvre animal avait été jeté du haut du pont. Il faisait de vains efforts pour remonter la berge très glissante et pleurait lamentablement. Je l'ai saisi et attiré, au risque de me noyer moi-même. Si je n'avais déjà Zémire, j'aurais adopté ce malheureux caniche. Je l'ai pris du moins avec moi pour le sécher devant un bon feu et le réconforter. M^lle^ Rousseau se chargera bien de lui trouver le bon maître que son regard si humain semble implorer.

Mardi 23. — Poinsot, grâce à Dieu, se relève. Sa famille le soigne si bien que je lui suis beaucoup moins nécessaire. Retournons donc à notre seul refuge, notre seule consolation, le travail.

Mais il faut bien dire qu'on ne m'en facilite guère les moyens. Un mot de M. Villemain m'a fait courir chez lui avant le déjeuner. Il était déjà sorti. Sa mère, au courant de tout, m'a appris mes revers à la Bibliothèque du Roi. Point de prêt de livres, et je n'ai pas le temps d'aller les lire sur place. Voilà donc comment on encourage les goûts studieux de la jeunesse. Elle n'a pour toute ressource que les cabinets de lecture, presque tous dépourvus de livres utiles.

M^me^ Villemain, voyant ma déconvenue, s'est mise en frais pour me distraire. Ses amis en ont un peu souffert. Tombant sur les uns et sur les autres, elle a drapé tout son monde avec la verve la plus amusante et la plus comique. Celui qui voudrait se tenir au courant de la chronique de Paris, n'aurait qu'à fréquenter assidûment son salon.

Samedi 27. — Revenu avec la fièvre et un commencement de fluxion, j'ai cherché à m'éveiller de mon demi-sommeil avec la correspondance de Voltaire d'abord, puis avec *Monsieur Botte*, de Pigault-Lebrun. Rien de plus bête qu'un homme à moitié souffrant.

FÉVRIER

Jeudi 1er. — Je m'étais arrangé ce matin pour aller passer la plus grande partie de la journée avec Poinsot. J'étais assiégé de mille tourments à propos des sangsues qu'on venait de lui appliquer, sur l'ordonnance du docteur Fouquet. Tirer du sang à qui n'a plus que le souffle, me semblait un meurtre..... Mon inquiétude était telle, qu'arrivé rue d'Angoulême, je me suis mis à courir. Il allait mieux et m'a demandé de lui lire *Monsieur Botte* pour le distraire. Mais il en a eu bientôt assez. « Il y a autre chose que je voudrais bien lire avec toi, m'a-t-il dit assez vivement, c'est ton journal. Que de choses pour nous régaler ensemble quand je serai guéri ! » Hélas ! le verra-t-il jamais ?.... Fatal hiver !

Dimanche 11. — Encore huit jours d'effacés. Je n'ai pu rentrer seul un instant en moi. Hors de *lui*, ce qui m'arrive ne laisse aucune trace. Il est fort mal. Quand je songe à la grandeur de cette perte, il me semble qu'en donnant tout, je ne lui donne pas encore assez ; que mon amitié ardente est au-dessous de ce qu'il mérite. J'y suis allé ce matin, j'y retournerai ce soir. . . . . .

Mercredi 21. — Tout est fini ! Poinsot est mort le 14. Je l'avais vu le lundi en allant à mes leçons et j'avais été effrayé du changement survenu pendant la nuit, de l'altération de son visage et de son teint. Je dus m'approcher de la cheminée pour cacher mes larmes. M^lle^ Rousseau, qui arriva bientôt, fut saisie de la même émotion. Je tremblais qu'il ne la vît pleurer et je tâchais, ayant pu me maîtriser, de conserver un œil sec, un visage serein. Assis près de son lit, j'avais dans les mains un livre, par contenance, mais je ne le quittais pas des yeux. Et lui-même, toutes les fois qu'il les ouvrait, les dirigeait sur moi. L'oppression était extrême, il n'entendait que très difficilement.

Au moment où je partais, sa mère lui donna une bourse. Il la remerciait, lui disait qu'il la porterait dès qu'il pourrait sortir. — Voulait-il la rassurer, ou bien gardait-il jusqu'à la dernière heure, comme tous les poitrinaires, un invincible espoir?... Dieu seul le sait.

Le lendemain mardi, dernier jour où je l'ai vu vivant, il faisait un brouillard très froid, très noir, qui devait augmenter la gêne de sa respiration. Je le trouvai ayant recouvré l'ouïe et je crus qu'il était mieux. Ce n'était pas l'avis de la garde-malade. L'oppression, en effet, n'avait pas diminué. On attendait le D^r^ Surville. J'allai pour le chercher. Inutilement.

En revenant de mes leçons, vers cinq heures, je le vis encore quelques moments. Quand je lui dis adieu, il me tendit la main avec assez de vivacité, contre sa coutume, et serra la mienne tendrement. C'était pour toujours..... En sortant, je demandais à sa sœur : « Croyez-vous qu'il puisse arriver quelque chose d'ici à demain? » « Non », dit-elle. Je ne pus ajouter un mot. Mon cœur débondait. . . . . .

.... Écrirai-je ce qui suivit? Tous les détails de cette lugubre semaine sont entrés dans ce misérable cœur si profondément, qu'ils y resteront enfoncés à jamais... *Quanquam animus meminisse horret...* [1].

Il y aurait pourtant une sorte de lâcheté à éviter de rouvrir la blessure. Ce mercredi donc, les élèves avaient congé pour l'anniversaire du duc de Berry. Bien malheureusement, contre l'ordinaire, je donnais une leçon au jeune Roussel entre huit et neuf. Pendant ce temps, on me cherchait partout où je n'étais pas. Ce ne fut qu'au moment où je sortais de chez M. Briand, fort distrait, que la portière me dit : « Un de vos amis se meurt ».

Le brouillard me sembla s'épaissir, tout changea. Je cours sans m'arrêter. J'arrive.... C'était

1. « Bien que mon esprit ne s'en souvienne qu'avec effroi. » (Virgile).

trop tard! Je trouve Virginie tout en pleurs. « Ah! mon Dieu! » Je m'élance dans la chambre, il n'y avait plus d'ami.... Je vois seulement un corps qui semblait dormir. « Ah ! monsieur, il est mort en vous nommant. » Je crevais. Je saisis sa main, elle était encore flexible et tiède. Mais où était cette âme si pure et si tendre?... « Cher enfant ! Cher enfant ! » Ce nom était le seul dont je pusse l'appeler. Et, en effet, les dernières années m'avaient donné pour lui le cœur d'un père.

Je demandais à son frère aîné si on lui donnerait une tombe et m'offris dans le cas où cela eût gêné. Il parut piqué de mon indiscrétion. Mmes Hortense et Pauline arrivèrent, puis papa. Il fallait maintenant penser à la mère! Elle était au faubourg du Temple, chez sa sœur. Nous la trouvâmes perdue dans les larmes. Sa douleur fit couler les miennes avec une nouvelle abondance. Quand j'entrai, elle m'embrassa avec transport : « O cher ami de mon fils, vous serez le mien ! » Trois enfants, dont une sœur, ne pleuraient pas moins que nous. Je fus plusieurs fois prêt à m'élancer pour serrer ces pauvres petits dans mes bras. Combien, en souvenir de lui, toute cette famille allait me devenir chère !

Au retour, je pris prétexte de quelques adresses à porter à Virginie, pour le revoir encore avant de reprendre mes leçons particulières. Je promis

à sa sœur de revenir faire la veillée. Le soir à sept heures, comme j'allais partir, étant presque encore à jeun, je me sentis pris de vertige et d'un tel malaise que je priai mon père de me donner l'appui de son bras. Il désirait lui-même lui dire adieu; ensuite, il voulut rester aussi. Pendant la première moitié de cette nuit funèbre, mes idées se succédèrent avec une extrême lenteur. Le physique était si accablé, le ressort moral si brisé par la commotion du matin, que, contre mon attente, je souffris moins d'abord de ma douleur. A minuit, son père entra pour prendre notre place, ce que je refusai comme il était juste. Avant de se retirer il leva le drap qui recouvrait la face, et, tous trois, nous regardâmes. Le visage était, dans la mort, d'une éclatante beauté. La peau, plus pâle qu'elle n'avait jamais été, en contraste avec les cheveux noirs, faisait une opposition si forte que, sans le calme et l'angélique douceur des traits, cette beauté eût eu quelque chose d'effrayant.

Lorsque je me retrouvai seul avec mon père, j'essayai de sortir de ma torpeur. Un crucifix, un vase plein d'eau bénite, avaient été placés sur sa poitrine et, devant les rideaux que le père avait refermés, brûlait un cierge. Cet appareil lugubre mêlait je ne sais quelle horreur à mon affliction. Ce qui m'achevait, c'est que ce pauvre corps, si

soigné tout à l'heure encore, fût maintenant couché sur de la paille, dans une nuit si froide! Pour m'affranchir l'esprit de tant d'images lugubres, je passai dans la pièce voisine, et là, plus maître de moi, prenant la plume, j'écrivis à mon ami.

Deux heures du matin : — Cher enfant! je continue ce journal que j'ai commencé pour toi. Il m'est impossible, malgré tout cet appareil funèbre, de croire à ta mort, de renoncer à toute espérance. L'homme juste ne peut périr tout entier. Sans doute, nous nous reverrons. Seulement, comment se fait-il que deux âmes qui n'avaient jamais pensé à part l'une de l'autre, soient si cruellement séparées? Par quel moyen, maintenant, me faire entendre de la tienne? Elle existe cependant. Entends-moi donc où que tu sois.

Ce qui effraye dans la mort, c'est de voir, en pensée, celui qu'on aime, s'en aller seul devant, et tomber dans les mains d'un juge tout-puissant, parfait lui-même et d'autant plus sévère. Mais, cher ami, que puis-je craindre pour toi?... En quoi une vie si pure aurait-elle pu offenser Dieu? Que de bonnes intentions n'as-tu pas eu à offrir en comparaissant devant lui? L'amour du bien dont je t'ai vu si souvent pénétré, n'a-t-il pas compensé le peu de faiblesses qu'il aura pu re-

prendre dans ta vie?... Te rappelles-tu ce jour dans la prairie de Gentilly, et cet autre, dans la prairie de la Glacière, où nous parlions ensemble de l'immortalité de l'âme? Quels plus dignes sacrifices que ces conversations si pures!... O mon ami! je te parle et tu m'entends, mais tu ne me réponds plus!...

Ah! pourquoi n'avoir pas mieux profité de toi, de ton amitié, de ce passé à jamais irréparable? Je t'avais à moi hier encore. J'aurais dû te disputer à la mort et te serrer sans te lâcher jusqu'à ce qu'elle t'eût glacé dans mes bras. Ton regard m'a cherché à tes derniers moments. Ne me voyant pas, tu as pu t'en aller avec cette pensée amère que je te négligeais. Mon pauvre enfant!... Oui, si difficile qu'il fût pour moi de rompre ma chaîne, j'aurais dû tout quitter pour être là et te fermer les yeux. Ah! je ne mérite pas d'avoir qui ferme les miens. . . . . .

Et ces paroles, que m'arracha l'impatience quelques jours avant ta mort, comment les expier jamais? Tu les connais maintenant, et ton indulgence me les pardonne peut-être. Moi, non. Elles restent sur ma conscience. Je t'aimais bien, pourtant, si dur, si irritable que j'aie pu être. Tu sais le mal, tu sais le bien aussi. Qu'il plaide en ma faveur. Souviens-toi du jour où, à pareille date, je te reconduisais de la rue des Anglais, où tu

demeurais alors, — jusqu'au Pont-Marie. Mes yeux, en te quittant, se remplirent de larmes. Le mauvais régime altérait déjà ta santé, et j'avais au moment même, le triste pressentiment de je ne sais quel malheur. Mais comment la mort a-t-elle pu te prendre avant moi? Comment de tels liens ont-ils pu tout à coup se briser?

« Siccine dividit amara mors[1]. »

A six heures, je rentrai dans sa chambre pour le revoir une dernière fois. Sa main était devenue dure au toucher, et froide et rigide. J'en frissonnai. Mais au visage, c'était bien toujours celui que j'ai aimé. Je lui dis adieu tout haut. Ce fut l'instant de la douleur la plus poignante.... Mon père m'entraîna. Je sortis à son bras. La nuit, noire encore, était doublée d'un brouillard glacial. Mes larmes que je ne pouvais arrêter, se gelaient sur mon visage.

Rentré à la maison, je me jetai sur mon lit, espérant trouver dans le sommeil une heure d'oubli. Ce fut en vain. Il était toujours devant mes yeux, tel que je venais de le quitter. Mille pensées confuses m'agitaient. A dix heures, je vis arriver Poret que le billet d'invitation avait seul

1 « Ainsi nous sépare la mort amère. » (Horace.)

averti de cette mort. D'autant plus, je fus touché de son empressement.

Nous partîmes ensemble pour la rue d'Angoulême. La bière était déjà sous la porte et, dans la rue, beaucoup de monde assemblé, des gens d'affaires qui parlaient très haut, et fort indécemment, de leurs intérêts. Cette indifférence générale me navra, comme aussi, d'avoir dû laisser à d'autres mains le soin de l'ensevelir. Et pourtant, au milieu de cette foule, il se trouva que j'étais le seul avec qui il fût étroitement lié. Quand le convoi fut pour se mettre en marche, je dus prier Poret de tenir un des coins du drap. Arrivés devant l'église, je m'aperçus que je ne pleurais pas seul et ce n'étaient pas ses frères qui pleuraient. Je sentis alors, à travers ma douleur, que Poret hériterait de Poinsot.

Dans l'église, je fus diversement agité. Les chants lugubres, tour à tour, chants de colère et de supplications[1], m'enfonçaient dans mon deuil. Mais lorsqu'à la fin de l'office, dans le grand silence qui succéda, tout à coup, le prêtre leva la croix, mes larmes se séchèrent, je retrouvai des pensées consolantes : Dieu et l'immortalité.

Ce ne fut qu'un court moment. A l'entrée du cimetière, la vue des arbres hérissés de glaçons

1. Sans doute le *Dies iræ*, le *De profundis*.

me déchira de nouveau. C'était donc à cette nature hostile que nous allions le remettre, l'abandonner pour toujours!... Comment dire mes angoisses pendant que nous montions lentement cette allée funèbre? Mais l'instant le plus cruel où je me sentis étouffé, écrasé d'une douleur sans nom, ce fut celui de la descente dans la fosse. La bière, mal dirigée, y tombait avec des secousses, des heurts aux parois qui me semblaient pour ce pauvre corps livré sans défense, autant de coups et de meurtrissures.... Puis, ce fut d'entendre la terre durcie par la gelée retomber rapidement sur le cercueil, et, ce bruit caverneux qu'il rendait, comme une réclamation, une plainte désolée. Le verset tout entier du psaume me revenait : « Du fond de la tombe, Seigneur, j'ai crié vers toi! » *De profundis clamavi!*....

Ah! que les philosophes sans entrailles ne nous disent pas, pour nous consoler, que la mort est aussi de Dieu! Ce sentiment des droits de la nature empêche-t-il l'horreur du sépulcre quand il nous prend, pour ne plus nous les rendre jamais, ceux que nous avons aimés?....

En rentrant, je ne pouvais trouver que des paroles cruelles pour moi-même et pour les autres. « Votre ami, dis-je à Pauline, a maintenant six pieds de terre sur le cœur. » Ah! je les sentais aussi peser sur mon propre cœur et l'écraser, ces

six pieds de terre!... Il est heureux que j'aie dû m'arrêter. Sans cela, je crois que je serais mort. Mon sang, ma bile, violemment remués, m'ont rendu le service de m'abattre lourdement et de supprimer toute pensée. J'ai été huit jours comme ne vivant pas, ou plutôt, je n'ai vécu que pour sentir mon mal physique et rien autre chose.

***

Hier, quoique très faible, je me suis traîné près de lui et j'ai bien fait. J'étais parti le cœur plein de révolte et voilà ce que j'ai senti : lorsqu'on s'arrête quelque temps devant la tombe d'un mort aimé, le dialogue, brusquement interrompu par la séparation, peu à peu se renoue et, après, il semble qu'on se soit revu. C'est un grand adoucissement à la douleur.

Dimanche 25. — Malgré un froid intense, je suis retourné cette après-midi au cimetière. J'ai arraché de la terre glacée une quantité de pierres suffisante pour dresser une pyramide. A la pointe, j'ai mis mes deux couronnes, l'une blanche, l'autre rouge. Ainsi le premier monument élevé sur son tombeau l'aura été par mes mains. J'ai voulu aussi revoir sa chambre de la rue d'Angoulême. J'y ai trouvé sa mère déjà raffermie. Une résigna-

tion si prompte m'a plus affecté que n'auraient fait les larmes. Elle m'a prié d'aller reprendre les effets et les livres qu'il avait laissés à Saint-Louis dans l'espoir d'un prochain retour. Je frémissais d'avance, à l'idée de toucher ces tristes dépouilles encore tièdes de sa pauvre vie. Je l'ai fait pourtant. Rien de plus cruel. J'ai tout ramené dans ma chambre, en attendant que la famille me le réclame comme c'est son droit. Mais je garderai pour moi la plus chère relique, son petit carnet où il a écrit ses pensées les plus intimes, qui a reposé si longtemps sur son cœur! Pendant que j'examinais quelques livres mêlés à ses habits, Poret est venu me surprendre. Je n'ai pu d'abord lui parler. Cette émotion durera longtemps encore. Il a bien voulu examiner avec moi l'épitaphe qui conviendrait le mieux. Il y en a de si absurdes!

MARS

Jeudi 1er. — M. Dacier vient enfin d'accueillir ma demande. Il m'a fort obligeamment donné son domestique pour porter sa décision à M. Van de Pradt. Les livres seront désormais mon refuge. Dans une si courte vie, que de deuils et quelles pertes! Maintenant qu'il n'est plus rue d'Angou-

lème, le Père-Lachaise sera mon lieu de prédilection. Là, je sentirai moins le vide de son absence. Si sa compassion pour moi ramène son regard vers ce monde et l'y fait un peu redescendre, moi, j'essayerai de monter vers lui, et nous pourrons continuer à vivre ainsi, ensemble, entre terre et ciel[1].

1. On comprendra mieux l'attraction qu'exerça sur Michelet cette ville des morts si noblement assise sur sa haute colline, si je dis qu'à cette époque elle était entourée de jardins, de grands arbres qui l'enveloppaient d'ombre et de silence. A la date où le pauvre Poinsot y vint prendre sa place, le Père-Lachaise — ouvert depuis vingt ans, — était un merveilleux jardin où la mort, cachée de tous côtés sous les fleurs, ne racontait que la vie. En soixante ans, tout a changé ; l'industrie a progressivement cheminé du centre du vieux Paris vers les faubourgs, elle a envahi les abords du cimetière, elle en a chassé la verdure et les fleurs. A cela, il n'y a rien à redire. C'est le droit de la vie de s'étendre où et comme elle peut.

Mais ce qui est contre nature et qui révolte, c'est de ne pouvoir aller au cimetière sans rencontrer, à deux pas de ce lieu de paix, les deux sinistres forteresses des temps modernes qu'on appelle : *La prison des jeunes détenus*, et *La prison des condamnés à mort*. Une petite place les sépare. Sur cette place, se font les exécutions. Là, on dresse l'échafaud. Dans le silence de la nuit, les condamnés des deux prisons peuvent entendre le bruit du marteau ajustant les pièces de la guillotine et les cris de la foule ameutée. On a constaté que les jeunes détenus, ainsi avertis, sont, au réveil, plus agités et plus inquiétants. Les plus pervers excitent leurs camarades à une sorte de forfanterie cynique.

Paris, soit qu'il aille conduire là-haut ses morts, soit qu'il aille prier sur les tombes, doit forcément passer entre ces deux geôles au regard louche et sinistre, et sur cette place hideusement funèbre. Il n'y a pas moyen de les éviter, la rue de la Roquette étant la seule voie qui mène à l'entrée du cimetière. Dans combien de cœurs et de consciences s'élève, chaque jour, une véhémente protestation ? Il n'y a qu'à compter le nombre des

Ce matin, suivant la longue allée qui mène à sa tombe, tout le passé me revenait : notre première rencontre chez M. Mélot, la rapidité de notre liaison, comme de deux âmes qui se seraient déjà connues ailleurs. Et le charme de ces promenades

convois multiplié par celui des fidèles qui les accompagnent, quand ce n'est pas Paris, tout entier, qui fait cortège à l'un de ses morts illustres.

Tous souffrent sans avoir aucun moyen de le dire. C'est à la presse parisienne que doit revenir l'honneur de se faire l'interprète des sentiments de la foule. Et ce sera ensuite à la ville de Paris qu'incombera le devoir de faire droit à de si justes réclamations. Puisque j'ai moi-même l'occasion de réclamer aussi, je le ferai au nom des morts et des vivants, au nom des étrangers qui visitent journellement nos cimetières et s'indignent de voir le premier de tous, celui qui contient la grande société du siècle, notre Westminster, à nous autres Français, déshonoré par cet odieux voisinage. Michelet, qui a dit : « J'ai été dix ans le plus assidu visiteur des morts » (1820-1830), écrivait en 1840 : « La religion des tombeaux va toujours en augmentant dans le peuple. Religion *conséquente* si l'on admet le maintien de l'individualité après la mort; religion *utile* pour continuer le foyer, la tradition morale, imprimer à la vie des pensées sérieuses. »

Rouvrons donc toute grande, au profit de cette religion salutaire, la *via sacra* qui menait autrefois au Père-Lachaise et par ses beaux ombrages disposait les âmes à « des pensées douces et fécondes ». Mais avant tout, purifions les abords du cimetière, abattons ces deux Bastilles du crime qui sont debout, quand l'autre, moins odieuse, à coup sûr, depuis un siècle déjà est tombée.

Les jeunes détenus, transplantés à la campagne, dans une seconde colonie de Mettray, assainiront leurs mœurs et pourront en sortir des hommes améliorés. Pour ce qui est des condamnés à mort, le nombre en est, grâce à Dieu, si petit, qu'il n'est pas besoin d'une citadelle spéciale pour les enfermer.

Toute autre prison y peut suffire. Faisons donc sans tarder davantage cette double exécution capitale. L'honneur de Paris le réclame et l'exige. M^me^ J. M.

où, ne pouvant nous résoudre à nous quitter, nous nous reconduisions deux ou trois fois l'un l'autre. La séparation faite, toujours l'un de nous, le plus ému, s'arrêtait pour regarder l'autre s'éloigner.

Nous avions bien raison, mon Dieu, de prolonger ce temps si court qui devait finir sitôt. Mon âme n'était pas plus calme alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, car il semble que je ne doive jamais connaître le repos. Il écoutait avec patience, trop peut-être pour sa tranquillité, car les passions sont contagieuses. Mais dans cette âme pure, l'amitié avait tant de puissance que tout autre sentiment devenait secondaire. « Si tu pars, me disait-il (c'était le temps où on prenait tout le monde), je ne veux pas servir comme pharmacien; je te suivrai simple soldat. » A quelle profondeur ces paroles s'enfoncèrent dans ma poitrine. . . . . .

Jeudi 8. — Pour m'arracher à moi-même, je vais rapporter à M. Dussault Thucydide qu'il m'a prêté. Il m'accable de son bavardage et me dégoûte du métier de journaliste. M. Létendart, que je vois ensuite, me lit les statuts de l'agrégation et me conseille fort de concourir. Il est certain qu'il faut reprendre le dessus par un travail assidu, opiniâtre. Sans cela, je le sens bien, la mort serait la plus forte. Poinsot m'entraîne..... Au retour, sur le Pont-Marie qui me rappelait tant de souvenirs

du passé, un jeune homme me croise, s'arrête un instant à me considérer, puis me jette ses deux bras au cou. C'était Lorrain! Poret lui avait dit ma peine. Son bon cœur me revenait. Nous avons longuement parlé et nous nous sommes promis de nous voir souvent. Mon amitié pour Poinsot me rendait exclusif. Maintenant que le pauvre enfant est parti, je serai peut-être plus sensible à la sympathie que me témoignent mes anciens camarades.

Dimanche 11. — Travail et tristesse. Hier, pendant que mon père était allé m'acheter chez un bouquiniste Marc-Aurèle et Épictète, Virginie est venue reprendre les habits de son frère. Ainsi, tout ce qui fut lui, peu à peu m'échappe. Et c'est, chaque fois, un nouveau déchirement.

M. Bocher m'ayant écrit qu'il avait à me parler, je me suis acheminé tristement ce matin vers la Madeleine, essayant de lire, comme à l'ordinaire, dans la rue; mais la foule encombrait déjà les trottoirs. J'ai dû fermer mon livre. L'accueil de cet homme aimable a été plus charmant encore, s'il est possible, comme s'il eût su mon chagrin. J'ai cru devoir refuser l'offre obligeante qu'il me faisait de me recommander à M. de Corbière[1].

1. M. de Corbière, nommé grand maître de l'Université en 1820,

Somme toute, mieux vaut ne rien devoir qu'au concours : on y gagne de n'être plus le jouet de gens en place. Au retour, je me suis arrêté chez M. Villemain, qui m'a lu un morceau de la vie de Milon[1]. Au moment où je partais, il a, sans le vouloir, rouvert ma blessure. « Comment va votre ami? » Cette question inattendue, et faite avec sa brusquerie ordinaire, m'a saisi. Je n'ai pu d'abord lui répondre. Il aura bien vu que je n'avais le cœur ni sec, ni serré.

C'est à ces moments où ma douleur se réveille, que je trouve irritant, cruel même, de n'avoir pour remède à mes maux que le métier ingrat de répétiteur. Tant d'heures, un temps si précieux sacrifié chaque jour à des écoliers distraits qui n'apprennent que machinalement et pour tout oublier. En pareil cas, on travaille en pure perte : on sème sur terre aride, et pour ne récolter rien. Le pis, c'est qu'au milieu de tant d'âmes impersonnelles, on est d'autant plus seul, sans avoir aucun des avantages de la vraie solitude.

Ah! ces heures attristées et pourtant si douces, que je savourais longuement, au fond de mon

devint ministre de l'intérieur en 1821. Il se signala par ses opinions ultra-royalistes.

1. Milon, tribun de Rome et gendre de Sylla, obligé de s'exiler pour avoir fait assassiner Clodius son ennemi personnel ; il revint sous la dictature de César, voulut soulever la Campanie, la Grande Grèce et périt en combattant.

impasse Saint-Louis! C'est bien fini, je ne les retrouverai plus jamais! Je suis pris dans un dur engrenage. Ma vie, désormais, appartient aux autres. Quand je rentre, c'est pour me remettre à ces traductions que j'ai promises et qui ne me charment plus, parce qu'elles ont cessé d'être le travail dans la liberté. Si je pouvais au moins faire la part de l'amitié, rassembler, écrire les souvenirs du passé, surtout ce qui fut *lui!* on ajourne au lendemain, et ce lendemain nous échappe.

Dimanche 11. — Comme *il* m'est revenu fortement tantôt au Père-Lachaise! J'avais à la main le livre dont la lecture opéra la révolution singulière qui fut le grand événement de sa vie[1]. Ce cher enfant semblait réaliser lui-même le caractère simple et droit que Bernardin de Saint-Pierre prête à son jeune créole.

Sans doute, un être moral qui fut bienfaisant et bienveillant pendant plus de vingt années vit encore autre part que dans le cœur d'un ami. Patience donc; patience et confiance. Jamais je n'ai cru si fortement à la justice et à notre immortalité.

Jeudi 15. — Causé longuement avec M. Villemain des grands génies dont le passage en ce monde pourrait être comparé à la traînée lumi-

1. Voir *Ma Jeunesse*, page 324.

neuse que les astres laissent au ciel dans leur course. Nous en sommes éclairés et réchauffés encore, longtemps après qu'ils se sont enfoncés dans les profondeurs infinies de l'espace pour s'y perdre à jamais. Il en est de même, disions-nous, de nos grands hommes. Leurs œuvres puissantes approvisionnent l'humanité, — souvent pour des siècles, — de lumière, de chaleur et de vie. Les peuples auxquels appartiennent ces hommes-dieux, se retrouvent dans leur grand livre populaire. Il comprend à la fois leur âme et leur dialecte. Shakespeare pourtant, qui écrivit pour la cour, fut obligé de s'en faire entendre.

M. Villemain me semble injuste pour Rabelais. Il faut pardonner quelque chose au cynisme de la forme, lorsqu'il est racheté par une si grande richesse morale. Rabelais est un conte historique-drolatique, où la réalité se mêle au songe. Dans son livre, il y a un progrès relatif à celui de la vie de l'auteur, et à celui de la France pendant sa vie.

Jeunesse, espérances, jouissances : Louis XII, époque de *Jean des Entommeures*.

Raffinement, intrigue, plus de maturité : François I^er^, *Panurge*.

Sous Henri II, le poème tombe à la satire, la satire protestante. Rabelais est lui-même, successivement, Jean des Entommeures et Panurge.

Depuis Henri III où Panurge veut se marier

et devenir sage, il n'y a plus le même emportement de gaieté. Ce ne sont plus, dans le livre IV, que géants insignifiants comme Attila, Charlemagne, Agamemnon. Au total, c'est une réclamation pour l'équité, pour la nature. Au point de vue de l'éducation, Rabelais prépare Montaigne, qui prépare Fénelon, Rousseau, etc. Ce sont là des entretiens qui fortifient.

Dimanche 18. — Maintenant que je n'ai plus celui à qui je donnais mes après-midi du jeudi et du dimanche, je vais essayer de revenir à des lectures qui me fassent compagnie et diminuent la tristesse de mes promenades solitaires. Je verrai, je chercherai. Ce qui me ferait encore un indicible plaisir, ce serait dans quelques semaines, lorsque les feuilles auront poussé, de chercher un coin de bois bien touffu et là, seul, bien à l'écart, dans l'ombre, d'écrire un roman où je mettrais ce qui m'oppresse : douleurs, regrets, les rêves aussi, tout enfin. Celui qui dans la peine n'a d'autre confident que son papier, ne laisse pas que de lui parler, y trouvant encore quelque douceur.

Vendredi 23. — Rien que le travail. — J'ai cherché dans Thucydide les morceaux que je dois traduire avec Poret. Il est venu hier, et nous avons réformé ensemble le commencement de

ma thèse sur Plutarque[1]. Mis en goût de traduction, j'ai essayé, après son départ, de rendre en vers latins le premier chant du *Paradis perdu* et de traduire le commencement de l'ode : « *J'ai vu mes tristes....* »

Puis, je suis revenu vertueusement à la peste de Thucydide et à Dugald Stewart qui me passionne[2]. Jamais je ne remuai tant d'idées.

Lorsque le temps est beau, que le soleil brille, je me sens tiré au dehors. J'ai beau vouloir m'obstiner à faire avant tout la part du devoir, la tentation est plus forte; je prends un livre et je pars. Mais si le temps est gris, je trouve délicieux de rester toute la journée enfermé dans mon cabinet, ruminant mes projets de livres ou me délectant dans une de ces lectures favorites que je réserve pour les jours de congé. C'est mon luxe et ma fête après le travail. Continuons à écarter les livres qui nous remueraient trop profondément. A quoi bon s'enfiévrer le sang, se griser la tête, se gonfler le cœur d'émotion, pour retomber ensuite tout à plat et ne sentir que, plus péniblement, la tristesse et le vide d'une destinée solitaire? — Celui qui a eu son heure de bonheur en ce monde, peut ne prendre un roman que par curiosité et comme une

1. Thèse du doctorat, passée en 1819.

2. Dugald Stewart : philosophe écossais et continuateur de Reid. L'ouvrage que lisait à ce moment Michelet avait pour titre : *Philosophie de l'esprit humain.*

récréation. Mais, lorsqu'on est à jeun de toutes les joies de l'amour, c'est avec un sentiment d'envie et comme un affamé, qu'on lit, qu'on dévore tout. Chaque fois que j'ai commis l'imprudence de mettre la main sur un roman de valeur, il m'a été impossible de m'arrêter en route. Je vais, je vais, haletant, le cœur plein d'angoisse et de crainte. Quel sera le dénoûement?... Quand j'y arrive, quel qu'il soit, malheureux ou heureux, n'importe, je suis brisé, rompu. J'ai, à la lettre, vécu mon roman, la destinée de mes héros. Avec eux, j'ai trop aimé, trop souffert.

Mardi 27. — La famille Poinsot, à ma prière, s'est décidée à ne mettre sur la tombe qu'une stèle. Cela permettra de donner à ce pauvre enfant la joie de quelques fleurs. Samedi passé, sa sœur est venue me prier de l'aider à choisir et à planter un saule. Nous avons fait la route ensemble, ne parlant que de lui et des siens. Elle avait pris mon bras ; j'y trouvais quelque douceur sous ce beau ciel, mais sans aucune idée de galanterie ; mes pensées étaient bien pures et même solennelles.

Avant-hier, dimanche, je suis remonté seul pour l'arrosage, emportant mes manuscrits que je voulais lire près de lui. Il soufflait un vent violent et le saule d'un tombeau voisin venait, à chaque instant, me frapper au visage. Je sentis bientôt un

léger frisson sans vouloir y prendre garde. Le soir, une fièvre violente me saisissait. Heureusement, c'était hier la fête du proviseur, ce qui donnait aux élèves un jour de congé. J'ai donc pu me dorloter un peu, chose pour moi si rare! Dans l'après-midi, pour oublier mon mal, j'ai versifié, en latin, l'ode de Philomèle de La Fontaine.

MM. Fourcy, de Pry, Bodin, sont venus me voir. Le vent est à la politique. On n'a guère parlé d'autre chose. L'enthousiasme des jeunes gens est tel, la lecture des journaux si suivie, que les bibliothécaires sont astreints à une exactitude rigoureuse. Je plains M. Fourcy d'être si surveillé.

Mercredi 28. — Ce matin, j'ai eu bien de la peine à me traîner jusqu'à mes leçons. — Le grand air m'étourdissait. J'ai pourtant dû aller contrôler l'estimation qu'on a faite des livres de mon pauvre ami. Je les ai trouvés épars dans un grenier. Rien de plus triste que de voir partir ainsi notre âme, nos livres, ces amis qui nous ont formés ou soutenus, encouragés, *préservés*, grandis!... Quand je regarde les trois ou quatre planches de bois blanc qui composent toute ma bibliothèque, je souffre de n'avoir pas encore les moyens de m'acheter une belle armoire vitrée où enfermerai cette centaine de volumes avec le

soin jaloux de l'avare qui met sous clef son trésor.

Jeudi 29. — Malgré la faiblesse persistante, travail assidu, temps pluvieux, âme triste, Poinsot !

AVRIL

Dimanche 1er. — Ce matin, j'ouvre ma fenêtre, un soleil superbe me salue. Il entre à flots dans ma chambre, il l'inonde de lumière et d'une douce chaleur. Mes forces me semblent tout à coup revenues. Je laisse là ma traduction de Thucydide et je cours à Ménilmontant voir mon ours. Il m'endoctrine, nous partons pour le bois de Vincennes. On ne pense jamais à tout. Notre route passait sous les murs du Père-Lachaise. Arrivés là, tout pour moi a changé. — Le temps délicieux, cette première apparition du printemps, déjà dans les prés quelques fleurs ; en haut, ce beau ciel, autour de nous, un vent léger, doux comme une caresse. Tous ces biens dont nous jouissons sans lui, loin de m'égayer, m'enfonçaient plus avant dans mes regrets. Il a fallu abréger la promenade. Dès quatre heures, nous étions de retour.

En rentrant, je trouve toute la maison qui s'apprête pour aller au spectacle. Je ne dis mot, j'esquive le dîner et je m'enferme avec une joie sau-

vage dans mon antre. En pareil cas, le travail seul me console. Mais j'avais trop souffert, pour m'affranchir et prendre goût aux idées. Je ne pouvais penser qu'à lui. Ah ! les morts sont bien puissants !

Jeudi 5. — Ce matin, avant de sortir, j'ai voulu passer en revue les plans de tous les ouvrages que j'ai médité d'écrire. Il y a là de quoi remplir la vie d'un homme et au delà[1]. Ma révision achevée, je me suis acheminé vers la montagne (le Panthéon). Pour la première fois, depuis la mort de mon pauvre ami, j'ai osé affronter la vue du Jardin des Plantes et de la Salpêtrière. J'avais emporté Horace et j'essayais de lire, tout en marchant, les odes galantes que je connais peu. J'en ai achevé une à peine. Les souvenirs du passé à chaque instant se réveillaient. Je l'ai revue, du Pont-Marie, cette route que, si longtemps, nous avons parcourue ensemble !... Et ce jardin !... En y entrant, j'ai ressenti la même oppression que dans ma promenade avec Poret. La grande allée embaumait de l'odeur des premières violettes. Ces parfums que tant de fois nous avons respirés ensemble avec délices, maintenant m'offusquaient. Pourquoi le printemps revenait-il, pourquoi les arbres

1. Nous donnerons à la fin du volume tous ces projets de livres.

reprenaient-ils leur feuillage et la terre sa parure, puisqu'il n'était plus là pour en jouir?... Quand nous sommes malheureux, nous personnifions volontiers la Nature, et nous la prenons à partie. Ce matin, elle me faisait l'effet d'une femme cruelle qui se rit également de nos joies et de nos pleurs. Je détournais avec irritation mes regards de cette fête commencée et je les reportais vers le ciel. Alors mes yeux se remplissaient de larmes. Où est-il maintenant?. . . . . .

Les rêves fréquents où il m'apparaît, sont loin de m'éclaircir cette troublante énigme. Mais je ne rêve jamais de lui, sans éprouver, le lendemain, un invincible besoin de monter au cimetière. Il me semble qu'il m'appelle.

A qui raconter ces songes aussi étranges que douloureux? Celui, par exemple, où je l'ai vu dans sa bière passant la tête et me souriant, me rassurant, sans me parler, par ce seul sourire. Et celui où, m'approchant d'un caveau resté ouvert, j'apercevais au fond, des membres épars jetés là sans sépulture; ces membres, c'étaient les siens!... Et cet autre, plus funèbre encore, où l'on me montrait sous verre une face pâle en me disant : « Voilà la tête de votre ami![1] » Jamais je n'éprouvai tant de douleur et d'horreur à la fois.

1. Ces rêves auxquels se mêlait la vision du corps, non tel qu'il fut vivant, mais mutilé, peuvent s'expliquer par les études

Mais quelle induction tirer de ces retours de nos morts dans les songes?... Ces visions des nuits, même lorsqu'elles ne sont que bizarres, ne nous fournissent-elles point la preuve que la personne aimée, regrettée, n'est pas encore tout à fait sortie de ce monde?... Son âme erre, peut-être, quelque temps encore autour de nous, avant de s'affranchir, à jamais, de ce qui fut sa destinée première!

Cette question que j'adresse si souvent à Poinsot et à d'autres qui m'ont précédé, me ramenait ce matin, tout en cheminant, à ma conversation avec M. Villemain. La comparaison que nous faisions des grands hommes à des soleils, peut très bien s'appliquer à toute l'humanité. Nous ne serions, nous les humbles, que d'indécises nébuleuses, de petits mondes en formation, mais assujettis déjà aux mêmes lois de gravitation que les étoiles. Dès lors, nous ne pourrions nous séparer brusquement, comme par magie, de notre atmosphère terrestre. Cela se ferait peu à peu, graduellement, ainsi que nous le voyons pour les comètes qui passent devant nos yeux. Elles nous livrent, peut-être, le secret de nos destinées futures.

que faisait Poinsot. A Bicêtre, il disséquait surtout des parties du corps humain. M. Michelet revient plusieurs fois, dans ses notes, sur la sensation pénible, désagréable qu'il en éprouvait. Cette sensation devait lui revenir dans les songes, mêlée au souvenir de son ami. M^me^ J. M.

Quoi qu'il en soit, rien ne fait revivre plus fortement dans nos cœurs ceux que nous avons perdus, que de les revoir en songe. Les lendemains de ces nuits où Poinsot m'apparaît, c'est comme si nos deux âmes avaient communié ensemble. Je vis comme si je l'avais retrouvé. Le sentiment de la présence de mon ami est si fort en moi, que je me trouble si quelqu'un frappe inopinément à ma porte. Parfois, il m'arrive de me retourner brusquement sans l'avoir voulu. Il me semble qu'il est là tout près, derrière moi, et qu'il n'attend qu'un mot, qu'un signe, pour s'élancer, se laisser tomber dans mes bras. Ah ! si vains que vous soyez, songes des nuits, et parfois même si cruels, revenez pourtant, revenez, et, même en me brisant le cœur, rendez-moi l'ami que j'ai perdu[1] !

C'est dans ces pensées tristes et religieuses que je viens d'écrire des vers latins imités de ceux de Dugald Stewart sur les songes.

Jeudi 11. — Long entretien avec M. Bocher sur ses fils. « Vous qui les voyez tous les jours, me disait-il, quelles sont vos prévisions sur leur avenir? » Il n'est pas toujours aisé de se faire en-

1. Voir dans l'*Oiseau*, page 91 (chap. *l'Aile*), une variante aussi touchante que belle de cette religieuse pensée : « Songes des nuits, si vous étiez pourtant ! », etc.

tendre d'un père naturellement prévenu pour les siens. Je crois pourtant m'en être tiré à mon honneur, sans manquer à ma conscience, je veux dire, sans flatterie. Au total, je suis loin d'avoir à me plaindre de ces deux enfants. L'aîné, Gabriel, est un véritable fils de la grâce. Le charme si touchant que lui prêtent ses manières caressantes, presque féminines, tournera plus tard en séduction. Là, sera pour lui le danger, on peut y laisser ses énergies. Aujourd'hui, il est bien enfant, bien paresseux, bien ami du plaisir, mais sensible aux reproches, et le plus souvent docile. Avec cela, il faut prendre patience et se dire qu'il y a tout à espérer.

Son frère Édouard, est une tout autre nature. Sous l'enfant, l'homme déjà perce et la volonté. Celui-ci aime le travail, il y réussit. Au fond, c'est un passionné. Je ne serais pas surpris qu'une fois maître de sa destinée, il n'acquît une vraie valeur. Peut-être sera-t-il ambitieux.

En quittant cet homme heureux, j'ai pris la clef des champs. Comme toujours, j'avais un livre dans ma poche, mais je lisais peu. A cette première heure du printemps, il est bien difficile de ne pas faire la part du rêve. Le panorama qui se déroulait devant moi attirait aussi mes regards. Je remarquais surtout, combien les jeux de la lumière sont expressifs pour marquer la

variété des accidents du paysage. Les ondes lumineuses et les ombres qui s'étendent sur la campagne, par un beau jour, en indiquent aussi, bien que le ferait un géomètre, les dépressions et les reliefs, sans toutefois les accuser trop durement.

Ainsi, l'ombre fait soupçonner la vallée; la brume légère, ou le mince filet qui ondule comme un ruban argenté au bas du coteau, révèle un pli de terrain où coule un ruisseau, peut-être une rivière entre deux rives de verdure. Vous ne voyez pas, vous pressentez seulement, et vous voilà jeté dans mille imaginations charmantes. Elles s'évanouiraient peut-être, si vous aviez sous les yeux la réalité. Bien souvent ce qu'on devine séduit plus vivement que ce qu'on voit. Ainsi, la robe flottante d'une jeune femme, tout à coup collée sur son corps par un caprice du vent, nous émeut, nous trouble plus que ne ferait la nudité absolue. Mais pourquoi faut-il que quelques courbes aient sur notre imagination tant de puissance!...

Lundi 15. — Hier, Poret est arrivé, tenant à la main le discours de Benjamin Constant contre la proposition de M. Sirgis de Mérinhac. Il a beaucoup plus de temps que moi pour s'occuper de politique. Sans parler de tant d'heures qu'il me faut donner à mes leçons, mon ami n'est pas

dévoré, comme moi, d'un besoin incessant de lectures. Il faut céder à plus fort que soi.

Après trois grands jours de reclusion, je me sentais avide d'air libre et de mouvement. Nous avons fait une course immense. De Belleville où nous sommes montés d'abord, nous avons longé le parc Saint-Fargeau, puis, les hauteurs de Charonne. De là, gagnant Bagnolet, Montreuil, nous avons cheminé vers Vincennes qui nous ramenait à Paris. Poret, tout en marchant, me lisait sa traduction de l'*Octogénaire et les Trois Jeunes Gens*. Nous disputions sur tout avec la chaleur ordinaire, mais rien d'intime. Lui se souvenait peut-être de notre dernière promenade et s'arrangeait pour que la même tristesse ne revînt pas. Eh bien, précisément parce que nous ne disions rien de nos pensées intérieures, ni du pauvre absent, je me sentais repris de l'indicible malaise que je porte en moi depuis qu'il est parti. Rentré à la maison et seul, le soir, dans mon cabinet, j'ai pleuré comme un enfant celui à qui je disais tout, qui me disait tout.... L'ami qui tient sa place, d'un naturel beaucoup plus réservé, semble, par sa discrétion, vouloir m'engager au silence. Bonne et utile leçon, peut-être, mais dont je ne saurais profiter.

Les passions intellectuelles ont beau exercer sur moi leur puissance, le cœur, lui aussi, réclame impérieusement à ses heures.

Je ne puis me renfermer, me murer. Nos conversations interminables avec Poinsot avaient cela de précieux qu'elles donnaient le change à d'autres sentiments que, pour mon repos, je voudrais ne plus retrouver.

Dans cet état d'isolement, je dois être d'autant plus attentif à choisir les lectures qui sont ma récréation. Les livres peuvent être pour nos maux une sorte de traitement. Il faut qu'il soit varié. On ne peut viser toujours au sublime et tendre de grandes ailes pour retomber tout à plat, piteusement. Le courant habituel de la vie se compose, à l'ordinaire, de mille riens plutôt vulgaires qui rapetisseraient l'esprit, le sécheraient, si on ne lui donnait, à la fin de la journée, une lecture qui soit pour lui, ce qu'est le bain pour le corps, un rafraîchissement. La pensée fatiguée des labeurs du jour, reprendrait ainsi l'élasticité, la souplesse et, pour le réveil, de nouvelles énergies. Une chose encore me profiterait. Ce serait d'avoir le temps de regarder sur ma route les vieilles gravures. On trouve à les analyser, plus d'un enseignement fécond. Quand j'ai quelques heures de liberté, j'aime à descendre les boulevards, de la Bastille à la Madeleine, sans autre but que de m'arrêter devant les boutiques des marchands d'estampes. Tout enfant, je faisais cela déjà, en allant de la rue de Bondy à la pension Mélot. Les gravures anglaises

me remuent. Si j'avais de l'argent, il y en a deux que j'achèterais : *Félicia*, une jeune femme déliant les souliers d'un vieillard, et *The last request*[1]. Riche, je ne tiendrais pas à avoir un grand nombre de tableaux, mais seulement quelques œuvres de maîtres, de celles qui mettent les idées en mouvement ou nous aident à creuser celles qui sont déjà nées.

Mercredi 17. — Je lisais ce matin une lettre de Descartes où il semble n'avoir ni le sens de l'humanité, ni celui de la nature. Cette lettre est adressée d'Amsterdam à Balzac (15 mai 1631). « Je vais, dit-il, me promener tous les jours parmi la confusion d'un grand peuple, avec autant de liberté et de repos que vous sauriez faire dans vos allées : et je n'y considère pas autrement les hommes que j'y vois, que je ferais les arbres qui se rencontrent dans vos forêts ou les animaux qui y paissent. »

Voilà un dédain bien singulier. Mais alors à quoi se rattache-t-il? Dans le passé, on voit que les différentes périodes parcourues par un même peuple, ont exercé leur influence sur les pensées des grands esprits qui sont restés pour l'humanité les représentants de ses diverses époques. Ainsi, dans l'antiquité *classique* où la vie supérieure était

1. *La dernière prière.*

concentrée dans les cités, on voit les grands hommes du temps se préoccuper, tout naturellement, beaucoup plus de l'humanité que de la Nature. Au contraire, lorsque ce sont les races agricoles qui jouent le grand rôle, la Nature et l'homme se confondent dans la pensée de celui qui en est l'interprète. Exemple, Virgile. Si, dans les temps modernes, il est un peuple chez lequel le sentiment de la nature semble effacé, ce peuple-là pourrait passer pour être le continuateur de l'antiquité classique. Mais ce n'est pas, en tout cas, dans Descartes qu'il faudrait l'étudier. Sa philosophie, à en juger par cette lettre, ne s'occupe ni de l'homme, ni de la nature. Ce n'est qu'abstraction.

Dimanche, jour de Pâques. — L'Église s'est montrée intelligente lorsqu'elle a mis cette fête qui est un symbole de résurrection, au moment du réveil universel de la nature. Sans doute, le blé courageux n'a pas attendu le printemps pour percer la dure écorce de la terre. Il a pointé dès la fin d'octobre. Mais bientôt, saisi par les brouillards morfondants de l'hiver, comme l'alouette, il a vécu blotti au sillon. Sous le soleil de mars déjà fort, il est reparti, et je le vois, faisant bientôt onduler sur la plaine, la verte mer de ses épis.

C'est avril! Dans mon jardin bas et humide,

tout éclate à la fois, les feuilles et les fleurs *resurrexit!* Oui, c'est bien en effet, la fête de la vie et la joyeuse envolée des pensées d'amour avec l'envolée des cloches!... Mon esprit, dès le matin, était comme tiré hors de moi. Pourtant, j'ai voulu avant de partir, faire aussi mes Pâques à ma manière. Travailler, n'est-ce pas prier?... Je me suis donc mis vertueusement à traduire l'éloge que Thucydide fait de Périclès. Ma vertu n'a pas été récompensée. Je n'ai rien fait de bon. C'était pourtant quelque chose, de m'être essayé à remplir le devoir. Tout en me disant cela, je prenais pour la première fois mes habits d'été, et je courais chez mon *ours* le dénicher de sa tanière. Désappointement! Il ne pouvait pas sortir de suite. Quand il l'a pu, j'ai suivi, mais l'enchantement était passé.

Qui de nous n'a éprouvé que les plaisirs réels, sont presque toujours au-dessous des promesses que nous fait l'imagination?

Samedi 27. — Dans tous ces jours de congé (Pâques et la distribution des prix du semestre), je suis monté plusieurs fois là-haut, et, devant cette tombe que le saule nouvellement planté, commence à égayer de sa jeune verdure, je me suis demandé pourquoi l'Église n'a pas mis aussi la fête des morts le lendemain de la fête de Pâques? Si, d'après la

foi catholique, Christ est mort pour sauver le monde, s'il est ressuscité pour remonter au ciel amenant avec lui les âmes bienheureuses qu'il venait de racheter, la fête des morts ne peut être qu'une fête de résurrection. Elle devrait donc venir logiquement, non pas en novembre quand la saison s'achève dans la mélancolie attristée d'une destinée qui finit, mais bien mieux, au moment de l'année où tout veut repartir, revivre, s'élancer vers la lumière. C'est-à-dire, au printemps, à *Pâques fleuries*. Si l'Église eût fait cela, notre imagination au lieu de s'enténébrer de pensées de deuil, et de chercher les morts où ils ne sont plus, n'aurait recueilli de son culte touchant, que des pensées consolantes et fécondes. Elle n'aurait vu de tous côtés, au-dessus des tombes, que des âmes en route pour le ciel. Heureuses, celles de ces âmes qui se seraient fait, par toutes sortes de bonnes actions, de belles ailes rapides et légères pour monter plus vite à Dieu. Je vois que le peuple de Paris, si exact à visiter les cimetières, le jour de la Toussaint, y revient de lui-même à Pâques, comme s'il voulait associer ses morts à la joie qu'il a de sortir des tristesses de l'hiver et de se sentir revivre. Il faudrait tenir compte de l'instinct des foules.

*
* *

Aujourd'hui dimanche, je ne suis point sorti. Le commencement de l'*Homme et la Couleuvre*, Dugald Stewart, quelques lignes de journal, peut-être tout à l'heure un peu de grec, voilà ma journée. Dans ces délicieuses études, j'oublie trop ce qui regarde mon métier. Bodin me l'a rappelé tantôt, en me disant qu'il avait pris un maître de philosophie. Cela vous apprendra à être négligent, à faire le dédaigneux. Que dirait de cela M. Carré[1] ? Je ne sais plus quel jour de l'autre semaine, il tâchait, comme à l'ordinaire, de me démontrer qu'il faut vivre en brute et gagner beaucoup d'argent. Je lui en laisse volontiers la recette.

Depuis que mon pauvre ami est mort, je n'éprouve qu'un seul besoin, remuer mes idées; je sens aussi, plus fréquemment que par le passé, l'envie de produire. Si je savais mieux manier ma pensée et mieux écrire, je ferais volontiers un livre. Lequel? C'est là la question. Les sujets ne manquent pas, mais il faut savoir les traiter. Je suis encore bien novice! Écrire une *Nouvelle* serait le plus facile. J'en ai toujours au printemps la tentation. Là, du moins, je pourrais faire la part du cœur, et mettre tous les événements du passé si doux au souvenir — malgré leur tristesse — que je m'oublie à les savourer. Mon roman serait

1. M. Carré était professeur de seconde à Charlemagne ; Michelet avait été son élève.

à peu près celui d'*Ernestine : aimer, adopter, respecter*[1].

1. Ce roman de Mme Riccoboni est une simple et touchante histoire. *Ernestine*, devenue orpheline presque en bas âge encore, est adoptée par un ménage d'artistes. Le mari, peintre en miniature, apprend son art à l'enfant comme un métier afin que, plus tard, elle puisse s'en servir et gagner sa vie honorablement. Bientôt, l'élève dépasse les espérances du maître qui ne pense qu'à la faire valoir près de ses clients. Ernestine a grandi. La jeune fille apparaît, aussi belle que modeste. Un jour qu'elle est seule dans l'atelier, occupée à revoir les ornements d'une miniature que son père adoptif a faite au dehors, un étranger, un officier entre à l'improviste. Il se nomme : « Le marquis de Clémengis ». Ce portrait, c'est le sien. Ernestine, toute à son art, après avoir reconnu, en effet, dans le marquis l'original de la miniature, se met à examiner, sans faux embarras, si la ressemblance est fidèle. Ses yeux se portent alternativement sur le modèle et sur l'ivoire qui en reproduit les traits. On devine aisément ce qui arrive. Avant la fin de la séance, voilà un homme épris. Pour avoir l'occasion de revenir, il trouve mille défauts à corriger. Ernestine, sans arrière-pensée, une si grande distance de position et de fortune les sépare, s'abandonne à la douce habitude de voir à peu près régulièrement son modèle. — Mais un matin, le cœur de la pauvre enfant brutalement l'avertit Aimée sans le savoir, elle aime à son tour. La voilà en péril Que fera Clémengis? car il ne peut épouser. Un oncle fort riche, âgé, lui laisse toute sa fortune, mais à une condition, c'est qu'il ne prendra en mariage qu'une femme de son choix. Or, ce choix imposé est déjà fait. Clémengis a consenti. Il n'est donc plus libre. Quelle sera sa conduite à l'égard de la jeune fille? Son honneur de gentilhomme lui commande de respecter l'innocence, lui interdit de la troubler par des paroles indiscrètes. Il se taira donc. Mais rien ne lui défend de venir en aide à la jeune artiste sans qu'elle le sache. Au moment même où un ordre supérieur le rappelle à l'armée, le père adoptif d'Ernestine meurt. C'est pour elle, peut-être, le retour prochain à la pauvreté. Clémengis s'arrange pour que cela ne soit pas. Il s'entend secrètement avec la veuve, lui laisse une somme importante qui mettra le sort des deux femmes à l'abri de tout revers. Là-dessus il part rassuré, car il ignore que Mme D... est vaniteuse et légère. Dès qu'elle

Mais pour faire comme Clémengis, pour donner en secret une partie de sa fortune, il faudrait être riche soi-même, et je n'ai rien. Voilà comment on est arrêté à chaque pas dans l'exercice des vertus actives.

MAI

Vendredi 4. — Baptême du duc de Bordeaux et réjouissances. Je hais les fêtes officielles, me souvenant toujours de celles de mon enfance qui nous

le peut, elle quitte ses habits de deuil et se met à courir les bals, les spectacles. Elle y mène Ernestine. Sa grande beauté attire tous les regards ; on veut savoir qui elle est. On s'informe et l'on découvre l'origine réelle de sa fortune subite. La calomnie s'en mêle. Les hommes vont perdre avec elle le respect. Heureusement, une amie dévouée arrive à point de la province. Par elle, Ernestine apprend toute la vérité. Réveil cruel mais salutaire. Avec autant de courage que de droiture, elle quitte d'elle-même sa vie de plaisir et va s'enfermer dans un couvent. Le travail bienfaisant régularise sa vie; quelques visites à l'amie qui l'a sauvée sont toute sa distraction. Un jour d'été qu'elle est chez elle à la campagne, Clémengis, qui n'a plus donné de ses nouvelles, soudainement apparaît Elle n'a pas la force de le fuir, lui, de se vaincre. Il cède à la passion qu'il a trop longtemps comprimée. La résistance l'irrite, sa raison s'égare, il devient tentateur. Ernestine saisie d'effroi court à son refuge. Mais la porte du cloître n'est pas plus tôt refermée sur elle que tout son cœur lui échappe. Elle écrit, s'excuse, s'accuse. Elle a vu sa pâleur, son abattement, elle ne veut pas qu'il meure. Elle tiendra la conduite que sa réponse va lui dicter. On pense bien que Clémengis, redevenu lui-même, ne profitera pas de sa défaite. Il se décide même, ce qu'on regrette dans un pareil

présageaient chaque fois de nouveaux malheurs. Rien de plus froid, d'ailleurs, le peuple n'y comprenant rien. — J'ai voulu profiter de ces vacances pour aller voir mes anciens maîtres, et d'abord, M. Villemain. Il s'habillait pour courir précisément où je ne voulais pas aller. Je n'ai fait que l'entrevoir. Craignant de manquer aussi MM. Leclerc et Létendart, je me suis rabattu chez mon *ours*, bien sûr de le trouver au gîte. Lui, ne voulait pas sortir du tout. Une heure après, il s'est décidé. Que de choses ont été dites sous ces allées du bois de Vincennes, sur nos idées, car pour nos

moment, à se marier. Il espère bien en expirer de douleur, mais enfin il va épouser. Heureusement encore, la Providence s'en mêle et change tout. Cet oncle autoritaire, ce Crésus qui fait le malheur des amants, tombe en disgrâce, perd ses biens, est envoyé en exil. Pour Clémengis c'est aussi la ruine. Adieu la riche succession, adieu aussi le mariage! Les parents de sa fiancée ne le connaissent plus. — Ernestine au contraire, avertie de ce double malheur, réalise le peu de bien qu'elle possède et l'envoie sous le couvert de l'anonyme à celui qui fut un moment son bienfaiteur. Il vit à la campagne, retiré, silencieux. Que dirait-il à celle que, riche, il n'a pas eu le courage de préférer à la fortune? Le chagrin, l'isolement, deux mauvais compagnons pour une âme malade, ruinent sa santé. Bientôt, sa vie même est en péril. Ernestine l'apprend. Adieu cette fois, la sagesse, adieu la prudence! Elle vole s'établir au chevet du lit du mourant. Est-il nécessaire de dire le miracle qui se fait par l'amour et le dénouement?... Bien que le style ait vieilli en quelques endroits, M. Villemain avait raison : c'est bien un *petit bijou*. Michelet aussi avait raison de prendre là l'idéal de son roman Nous offrons cette pensée de la vingtième année à la jeunesse contemporaine; il y aura profit pour elle à s'y arrêter.

M^me^ J. M.

sentiments, il semble que nous nous soyons interdit d'en parler jamais. C'est peut-être un service que me rend Poret. Son amitié m'est salutaire en ce qu'au besoin, elle saurait gourmander ma faiblesse. Il faut donc toujours remercier Dieu. Poinsot sympathisait tellement avec moi, que sa société ne pouvait, en ce sens, m'être utile. Parlant sans cesse ensemble de l'état de nos âmes, nous ne nous quittions que plus agités. Soit que nous parlions d'amitié ou de vertu, nous n'étions pas plus tranquilles que si nous eussions parlé d'amour. Cet état de l'âme était plein de poésie, mais il avait son danger. Je ne puis cependant m'empêcher de le regretter. Depuis que mon ami est mort, il me semble que le monde a changé. Dans les heures de fermeté, je me dis qu'il a changé plutôt en mieux, que tout ce qui m'entoure, la nature physique et morale, doit m'ôter le regret des enchantements du passé : et, qu'enfin, *il faut repartir*. Mais à d'autres moments, il me semble que je sacrifierais tout, pour un quart d'heure passé avec lui ! . . . . . .

Le seul moyen de tirer un bon parti de mes lectures serait d'en faire des extraits raisonnés. J'ai souvent pensé à me donner, pour mon usage personnel, un petit traité de philosophie pratique, composé uniquement de pages détachées des auteurs anciens et de quelques paraboles de l'Évangile, celles

qui formulent des vérités éternelles, indépendantes de toute religion établie. Bien avant qu'un jeune et savant rabbin eût l'idée de les réunir, elles étaient le patrimoine des plus antiques nations, mais elles étaient éparses. En les groupant dans le beau livre des Évangiles, le Christ et les apôtres ont rendu un grand service à l'humanité.

Ce matin j'ai traduit dans saint Jean la parabole : *Personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau.*

Et celle-ci encore : *Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui se conserve jusqu'à la vie éternelle.*

Cela est haut, et noble, et fécond.

Jésus a dit encore : « Un câble passerait par une aiguille plutôt qu'un riche n'entrerait dans le royaume des cieux. » Je ne sais si la fortune ferme à celui qui la possède les portes du paradis, mais je sens que la seule société, le seul contact des riches est une grande entrave pour la liberté morale. On peut ne les voir que dans un but de charité, pour en tirer de quoi donner aux pauvres. Mais cela même mondanise, vulgarise ; on en vient, insensiblement, à estimer l'argent plus que le mérite.

Lundi 21. — Enterrement de Camille Jordan[1].

1. Camille Jordan, élu député en 1816, après avoir été deux ans

La France s'appauvrit. Poret, plus heureux que moi, a pu en être. Le petit discours de Benjamin Constant m'a pénétré. Ce sont bien là les paroles, les sentiments d'un cœur, d'une âme toute française. Quel profit il y aurait pour la jeunesse à vivre dans la société de pareils hommes! Personne ne paraît songer que demain, nous entrerons à notre tour dans l'action, et que nous sommes déjà l'avenir. J'entends mes camarades, car pour moi, au train où vont les choses, je sens bien que je ne serai jamais qu'un pauvre répétiteur.

N'importe, travaillons quand même. Que cela serve ou non, il n'y a pas à compter. C'est le devoir. Je me dis aussi que c'est le seul moyen de combler le vide que je sens en moi et autour de moi. — *Oublie donc, et pâlis sur les livres.* — J'ai vécu cette semaine dans la *Germania* de Tacite et dans mes auteurs grecs. La fin de Phédon m'a fait pleurer. J'achève l'apologie de Socrate et m'enfonce avec une joie sauvage dans la solitude, l'abstinence absolue.

Jeudi 30. — Nous sommes allés, Poret et moi, nous inscrire à la Sorbonne pour ce misérable concours qui n'aura peut-être pour nous aucun résultat. Le jardin du Luxembourg était plein de

l'appui du ministère, refusa de le suivre dans la réaction et devint le chef de l'opposition libérale.

troupes. On jugeait les conjurés[1]. Il y avait dans la masse du peuple, amené là par la curiosité, et dans l'air, je ne sais quel ferment d'orage. « A quoi bon nous inscrire? disais-je à Poret. Dans un pays aussi inflammable que le nôtre, il suffira de la moindre étincelle pour que tout de nouveau prenne feu. Guerre? Révolution?... Peut-être les deux à la fois. Il faut chaque matin se poser cette question : « Qui seras-tu : scribe ou soldat? » En revenant, nous sommes passés par le Jardin des Plantes, nous avons suivi la poétique allée où nous lisions, il y a six ans, la *Nouvelle Héloïse*. Que les temps sont changés!. . . . . .

* * *

Cette nuit, j'ai encore revu Poinsot. Il était seul, assis dans une grande chambre démeublée près de laquelle logeaient des étudiants en médecine. On entendait leur conversation et leurs rires. Saisi de le trouver là, je m'écriais : « D'où vient que tu sois ici vivant, quand je t'ai enterré et pleuré? » Il me répondait : « Rien de plus naturel. Après qu'on m'a eu mis dans la terre, on est venu tout près creuser une autre fosse. Le bruit que faisait la pioche du fossoyeur m'a éveillé, car je

1. Sans doute la conspiration militaire du 19 août 1820, qui avorta avant d'éclater.

n'étais pas mort, mais seulement en léthargie. Je me suis échappé. » La maison où se passait cette scène avait quelque chose de magique. Comme nous en sortions, nous voilà assaillis par une tempête de pluie et de grêle. Je veux prendre le bras de mon ami, je me retourne ; il n'y avait plus d'ami. Je le vois remonter et se perdre dans l'ouragan.

La persistance de ces apparitions nocturnes continue à me jeter dans un monde de pensées. Pourquoi nos morts nous reviennent-ils ainsi dans le sommeil, quand nous flottons nous-même entre deux mondes? Serait-il donc vrai, que celui qui meurt en pleine amitié, en plein amour, ne peut brusquement s'affranchir de l'âme attardée qui reste en arrière et souffre de son départ? Et, ne semble-t-il pas qu'elle retienne à celle qui la devance, sa part la meilleure, la plus vivante?

La Bible dit : « L'Amour est fort comme la mort ». Je crois qu'il serait mieux de dire : « *L'Amour est plus fort* que la mort. » Il garde jalousement le trésor qu'elle a voulu lui arracher.

JUIN

Dimanche 3. — Lefebvre, malgré trop de sujets de distractions, nous reste pourtant fidèle et je lui en sais gré. Au demeurant, plus je l'observe et

plus je me retrouve en lui. Nous sommes bien de la même race; c'est bien dans nos veines, le même sang ardennais qu'un rien fait bouillonner; c'est la même curiosité ardente, la même soif de tout savoir, de tout acquérir. Ce qui ne veut pas dire que nous soyons toujours d'accord. Il a, par boutades, le goût du paradoxe et moi je le hais. Ses hérésies, en amour, m'exaspèrent. Ce soir, il a parlé des femmes, qu'il prétend connaître, comme un homme qui les aurait longuement pratiquées. A vingt et un ans!... Sans doute quelque mésaventure dans une relation facile qu'il n'ose avouer, fait toute sa science et cause sa mauvaise humeur. La mienne, m'a poussé à le redresser vivement, par une théorie toute contraire à la sienne. J'ai soutenu, non sans raison, que le plus perspicace des hommes dans les autres affaires de la vie, peut fort bien en celle-ci, n'y voir goutte. Je lui citais comme preuve, ceux de nos hommes de génie dont les facultés divinatoires ont été si puissantes, et qui, cependant, au milieu même de la vie, lorsque toute expérience semble devoir être acquise, n'ont pas moins témoigné, par des choix malheureux, d'une singulière ignorance de la femme, de sa vraie nature et de ce qu'on en peut attendre. Ambroisine est survenue; il a fallu s'arrêter. J'ai promis de lui achever par écrit ma réponse. La voici :

« C'est une pure vanterie de prétendre tout savoir quand on vient de naître. Mais, outre l'inexpérience dont pour ma part je ne me sens pas du tout, en ceci, mortifié, il y a, à notre âge, un obstacle qui nous empêchera toujours de voir clair dans cette question en elle-même si obscure. Cet obstacle, charmant il est vrai, c'est que nous sommes amoureux de l'amour encore plus que de la femme. Dans cette disposition qu'arrive-t-il? C'est que la première jeune fille qui arrête notre regard, nous semble presque toujours, réaliser l'idéal que nous poursuivons dans nos rêves. Si la déception vient vite, sommes-nous en droit de nous plaindre?... Qu'est-ce qui nous a servi? Le hasard. Il n'est pas responsable.

Il y a autre chose encore. L'artiste qui, le premier, imagina de faire de l'amour un dieu aveugle en lui mettant un bandeau sur les yeux, cet artiste a été, à mon sens, sans le savoir peut-être, un grand philosophe.

Hélas! quand elle nous tient tout entiers, cette puissance inconnue qui nous fait à la fois si forts et si faibles; quand elle nous possède à ce point qu'il n'est plus un seul mouvement, une seule de nos pensées qui ne nous vienne d'elle et ne lui appartienne, que pouvons-nous, dites-moi, pour démêler la vérité? Femme ou homme — il n'y a pas en ceci de sexe fort — nous sommes alors en plein

mirage. Si nous cherchons à analyser la personne aimée, nous la voyons, non pas telle qu'elle est dans la réalité, mais telle que notre désir la crée.

Donnez-moi à juger la femme qu'aime mon voisin, j'y viendrai peut-être. Dans le calme des sens, l'esprit garde sa lucidité tout entière et ses moyens d'analyse. Mais, si c'est moi qui aime, si j'ai été pris brusquement, à l'improviste, adieu alors l'analyse, adieu même la raison!

C'est pour cela qu'il faut tâcher de rester juste dans nos défaites et de n'accuser jamais témérairement. Qui sait, d'ailleurs, si la femme que notre légèreté condamne si aisément, n'eût pas donné l'infini du bonheur à celui qui eût fait à son cœur un plus sérieux appel?... Prise jeune et novice encore, la femme devient presque toujours ce que nous la faisons. L'homme est son créateur naturel. A lui, de savoir l'élever. Ce qu'il y faut avant tout, c'est d'aimer réellement. Or, peut-on dire qu'il y ait amour, dans ces rencontres fortuites et passagères où l'on ne donne rien du meilleur de soi?... Ce sont bien moins deux âmes qui s'unissent, que deux corps électrisés qui fortuitement se rencontrent. La passion, le vertige des sens semblent les confondre, à jamais, dans l'éclair de l'orage. Ce n'est qu'une apparence. L'orage apaisé, l'étincelle électrique éteinte, la séparation brusquement se fait, les voilà redevenus étrangers

l'un à l'autre. Que dis-je étrangers! Ennemis plutôt. La nature ne se charge pas de veiller au au bonheur des amants; elle ne s'inquiète pas non plus des droits de la morale. Son seul souci est qu'on aime et que la vie continue. Elle nous prend pour ses auxiliaires, mais elle n'a garde de nous laisser notre libre arbitre. Elle ne le laisse pas non plus à l'Amour. Après avoir armé de pied en cap contre nous ce petit dieu malin et rieur, elle s'arme à son tour contre lui de défiance. S'il s'amusait à trier, à choisir sur sa route : si tous n'étaient pas ses victimes, s'il y en avait d'épargnés!... Qu'il soit donc aveugle pour être cruel, qu'il tire à tort et à travers dans la mêlée humaine et que tous soient frappés. Si deux cœurs sont atteints à la fois du même trait, tant mieux, dit celle qui veille si âprement; le courant de la vie n'en ira que plus rapide.... Ainsi, de la part de la nature, aucune moralité. Heureusement la conscience est là: c'est en elle que son droit réclame. Celui qui sait l'entendre a droit à un retour sérieux, mais celui-là seulement. Pour ceux qui s'en moquent, et n'écoutent que l'appel du plaisir, — s'il ne leur reste après, que la déception amère et quelque peu le mépris de soi, — c'est, en toute justice, ce qu'ils ont mérité. »

Jeudi 7. — Ma longue épître à Lefebvre a ré-

veillé mon désir d'une adoption. Former une âme!... Je ne conçois pas de plus grand bonheur en ce monde. Mais cela, hélas! ne semble pas devoir être dans ma destinée. Tous ceux que j'ai aimés jusqu'ici, Dieu me les a repris. Poinsot!... Thérèse!... Celle-ci plus que morte[1]. Même ma pauvre Sophie sur laquelle j'aurais pu avoir quelque influence.... Tous partis! Comme si c'était déjà le soir de la vie, je ne compte les années que par les pertes et les deuils.

Acceptons, cependant, tout sans nous plaindre. S'il est vrai que les fruits de la souffrance morale soient de beaucoup supérieurs à ceux que nous recueillons de la douleur physique, souffrons par le cœur et sans que le monde en sache rien. Ne laissons voir de nos larmes que celles qui tombent sur les maux d'autrui. Ce sont peut-être, d'ailleurs, les seules qui soient fécondes.

Dimanche 10. — Malgré le bruit des allants et des venants, rien de plus triste que la maison des Poinsot[2]. La mère malade, dans ce même lit, à cette même place!.... Virginie près d'elle, revenue de la veille convalescente, mais si défaite encore que j'en ai été effrayé. Comme je lui deman-

1. Thérèse s'était mariée en province. Voir *Ma Jeunesse*, pages 314 et suivantes.

2. Les Poinsot, venus de Vermenton, faisaient, en gros, le négoce des vins de Bourgogne.

dais de ses nouvelles, la pauvre enfant m'a répondu de cette voix traînante et douce qu'avait son frère aux derniers temps de sa vie : « Oh ! merci, je ne souffre plus ». Oui, mais c'est une autre Virginie. Ses grands yeux profonds, démesurément agrandis par l'amaigrissement du visage, semblent regarder au delà, vers un monde dont ils ont déjà la vision. Serait-ce celui où est allé son frère, et serait-elle en train de le rejoindre[1] ?

Comme elle lui ressemble dans son dépérissement et sa pâleur sépulcrale ! J'ai eu bien de la peine à cacher mon émotion. Il le fallait pour ne point l'attendrir sur elle-même. Je dois aussi me surveiller pour que son entourage, sa sotte mère surtout, n'aille pas prendre ma pitié pour de l'amour.

Lundi soir 11. — Je sens de plus en plus que l'âme pour avoir toute son action, doit s'harmoniser. Il faut donc s'interdire bien des choses douces et innocentes qui sont comme le sourire de la vie, mais qui rompent l'unité de la pensée et relâchent la discipline à laquelle on a eu tant de peine à s'assujettir.

Je viens, à ma grande satisfaction, d'achever mes extraits du livre de Gérando. J'avais trop

1. Virginie mourut, en effet, comme son frère, de consomption.

délaissé pour lui mes auteurs grecs, qui doivent toujours être ma principale nourriture. Je relis mon vieil Homère, pour mieux traduire en grec le discours que j'ai fait sur lui, dans ma dernière année de collège, et qui m'a valu l'éloge de mes maîtres. M. Leclerc s'est offert obligeamment à me marquer les accents. Je me suis reproché de l'avoir appelé : *Faquin*.

MM. Villemain et Létendart témoignent un si grand plaisir à m'entendre lire mes vers, que cela m'encourage fort à ce genre d'exercice.

Jeudi 14. — Voilà qui est décidé, nous allons concourir. On le doit au recteur[1]. Notre ancien condisciple Théry, qui a passé par l'école normale, nous a invités à l'aller voir à Versailles où il est maintenant professeur. Nous irons dimanche. En attendant, j'extrais sa thèse de philosophie.

*
* *

... Le voici venu ce jour tant désiré! J'avais

1. Le recteur était l'abbé Nicolle. Il avait été préfet des études à l'ancienne Sainte-Barbe avant 89. Il quitta la France en 93, passa en Russie, où il fonda d'abord un institut à Saint-Pétersbourg, puis un collège à Odessa sous les auspices du duc de Richelieu. En 1817 il revint en France et fonda la nouvelle Sainte-Barbe, depuis collège Rollin. Il avait refusé d'être évêque, préférant suivre son goût très vif pour l'enseignement.

un si gros rhume que je tremblais de ne pouvoir faire la course. A six heures, j'entends frapper deux coups. C'est Poret!.... Je m'élance du lit, je cours à la fenêtre.... Déception ! C'était le jardinier de M. Vial. Me voilà tout refroidi par ce désappointement. A tort, puisque le rendez-vous avait été pris pour sept heures. L'ami est exact. Nous partons. Tout le long de la route, il me lit son Arion que je trouve fort beau. Rien n'excite plus l'expansion que le roulement rapide de la voiture dans la gaieté du matin. Il semble qu'on aille à la conquête d'un monde nouveau. Notre gondole, bien suspendue, nous a menés comme en rêve au terme du voyage. Théry qui nous attendait avenue de Saint-Cloud, très obligeamment, nous a offert le chocolat. Tout en le prenant, nous lui avons demandé, non sans quelque embarras, ce qu'il ne nous offrait pas, ses cahiers de philosophie. C'est un jeune homme fort estimable, le ton un peu didactique. Cela est remarquable surtout dans la tournure des phrases. Mis à l'aise par son obligeance, nous voilà jasant de tout, politique, philosophie, école normale, etc. Poret, peu à peu, s'engouait de Théry et moi, de notre vénérable mère à tous, la vieille Université. Sans en rien dire, je me repaissais de l'espoir prochain de lui appartenir par des liens plus étroits et plus durables.

Le temps était douteux, voilé, mais on sentait la douce chaleur du soleil à travers les nuages. Le rossignol chantait son idylle amoureuse et sa plainte, aux plus épais fourrés du jardin du roi. Rien de plus délicieux. Cette journée qui a fini trop tôt, marquera dans mes souvenirs. A sept heures, nous étions de retour. Une dame âgée, qui avait fait la route avec nous, a paru fort touchée des précautions avec lesquelles je l'aidais à descendre. Les vieilles, en France, ne sont pas gâtées.

Jamais, je crois, je n'avais senti, plus vivement qu'aujourd'hui, la force du mariage entre l'homme et la nature, mariage souvent inconscient, mais très réel et très fort. Les routes, les bois, dans ce beau jour de juin, regorgeaient de monde ; la joie était sur tous les visages. J'ai bien des fois remarqué l'avidité du peuple de Paris pour les fêtes champêtres. Il ressemble à l'enfant ; il prend tout avec passion, mais, comme lui aussi, il se lasse vite. Cette foule, partie le matin si joyeuse, rentrait chez elle sans presque dire un mot.

Vendredi 22. — Hier, Bodin est venu nous demander à dîner. Il est bien distrait de ses études. J'ai essayé de l'y ramener, et aussi, de le convaincre qu'il ne rencontrera jamais l'amour

s'il le cherche dans le changement. J'ai combattu sa théorie fausse qui veut que la femme soit aussi libre que l'homme. Libre, oui, de souffrir, de se masculiniser en se faisant *ouvrier* quand l'homme lui laisse un métier à prendre. Libre aussi, de mourir de faim, de froid, quand l'ouvrage manque, ou d'allumer un réchaud quand celui qui l'a séduite l'abandonne. Ce sont là les seules libertés que je lui voie. Que peut d'ailleurs savoir de la destinée de la femme, celui qui ne l'étudie que dans les lieux publics?

Celles qu'on y rencontre, pour s'éviter l'outrage, vont parfois plus loin que l'homme dans l'audace cynique. Ce sont des viragos déchaînées. Pour se rendre compte de l'inégalité que la nature autant que la société a mise entre les sexes, inégalité toute au préjudice du plus faible, il faut chercher la femme ailleurs, ou plutôt, la surprendre à l'improviste, dans la mansarde où elle est aux prises avec toutes les difficultés de la vie : insuffisance de salaire, de nourriture, fréquence des chômages (la pauvre petite Héloïse en est un exemple).

L'artiste-femme qui ne tire ses ressources que d'un métier de luxe, est peut-être encore plus à plaindre. Moins habituée que l'ouvrière aux privations, elle en souffre davantage. La fréquentation des ateliers l'expose aussi, plus que la grisette,

au péril des mauvaises rencontres. La pauvre Marianne leur a dû sa fin tragique. En réalité, la liberté de la femme, sa force dans la faiblesse, n'existent pas en dehors de l'amour *exclusif et fidèle*. Là, elle reprend tous ses avantages. Et c'est alors aussi que l'homme trouve en elle, avec le bonheur, sa véritable assiette et parfois sa fécondité.

Je lui racontai à l'appui de ma thèse, la scène touchante que j'avais surprise un soir en passant devant la loge de notre concierge. Le mari travaille tout le jour au dehors. Elle, garde la loge, surveille le va-et-vient des locataires, répond aux questions des survenants, soigne le ménage et l'enfant encore trop jeune pour aller à l'école. Ce soir-là donc, le mari me précédait de quelques pas. La nuit tombait. Il entre dans la loge éclairée par un beau feu de cheminée, et jette avec sa casquette ce mot bref : « Me voilà ! » C'est tout son salut : ni mollesse, ni sensiblerie, et pourtant, que de choses tendres pour les siens, dans ces deux mots : « *Me voilà !* » Cela voulait dire : « Enfin je vous retrouve, vous, et ma maison ! » Cet homme, évidemment, a connu la tristesse des repas solitaires, ces repas, — j'en sais quelque chose, — où le miel même garderait une saveur amère. On sentait sa joie que ce temps fût passé pour ne plus revenir. L'enfant s'était emparé de

ses genoux, et, de ses petites mains, caressait sa rude barbe. Elle, bien plus affinée que lui visiblement, était sa fête. Elle allait et venait de la cheminée à la table. Il y avait de la grâce dans ses moindres mouvements. Cette jolie scène d'intérieur m'a rappelé le vers d'Horace : *Mulier pudica exstrua lignis vetustis focum sacrum sub adventum viri lassi*[1].

*
* *

Depuis que le concours occupe sérieusement l'*ours* et son compère, mille projets leur roulent dans la tête. L'idée qui prédomine, est celle qu'ils ruminaient ensemble il y a un an déjà : Fonder une institution en s'associant Poinsot et Théry. Lefebvre retenait pour lui les mathématiques. Ce matin même, j'ai cru toucher à la réalisation de ce rêve. Une lettre du censeur de Charlemagne est venue m'inviter à remplacer en quatrième, M. Maugeret qui est malade. C'était pour l'après-midi. J'ai dépêché ma besogne rue St-Gilles et je suis parti très fier de me voir élevé à la dignité de professeur. Le censeur est venu écouter

1. « Que la femme honnête construise avec du bois le foyer sacré avant l'arrivée du mari fatigué. » Ces réflexions sur la nécessité de donner à la femme un foyer stable contiennent, en germe, les deux ouvrages que Michelet écrira pour elle, quarante ans plus tard : *l'Amour*, *la Femme*. M^me^ J. M.

une partie de ma leçon. Il a pu se convaincre que je sais tenir une classe.

Dimanche 24 (*jour de la Saint-Jean et Fête-Dieu*). — Je suis allé ce matin prendre des nouvelles des dames Poinsot. J'ai trouvé la mère tout à fait remise, occupée à ses écritures, et Virginie faisant le ménage, toujours très pâle. En les quittant, je suis monté là-haut avec une couronne de roses. Le cimetière en est lui-même rempli. Elles font aux tombeaux, mêlées au gazon très haut à ce moment de l'année, la plus aimable parure. Toutes les herbes de la Saint-Jean finement odorantes. Au milieu de cette fête de la nature, dans ce beau mois voluptueux plein de vie et d'amour, la philosophie de la mort devient souriante. En me promenant à travers les sépultures, j'ai fait l'agréable découverte d'un grand réservoir plein d'eau. Je porterai mon arrosoir pour arroser, non seulement les fleurs que j'ai mises sur le tombeau de mon ami, mais encore, celles qui souffrent de la soif sur les tombes négligées. C'est déjà le cas pour ce pauvre Lallemand. Il semble que personne ne soit venu depuis que les rosiers ont été plantés. Ils sont plus qu'à moitié morts. Je suis descendu chez le concierge acheter pour lui une belle amarante. De retour à la maison, bien clos dans mon cabinet, j'ai fait des vers la-

tins sur tout ce que je venais de voir. Ensuite, j'ai achevé l'*Andromaque* d'Euripide, puis, quelques pages de Clodius, et le plus long jour de l'année a passé comme un rêve à la fois triste, beau et doux. En voyant, de la fenêtre qui regarde du côté du cimetière, descendre la nuit silencieuse et s'éteindre, peu à peu, les dernières lueurs d'un chaud crépuscule, je songeais à ceux qui sont là-haut et me disais : « Il doit faire bon dormir son dernier sommeil, ainsi englouti sous les roses! »

Jeudi 28. — Je suis allé ce matin chez M. Leclerc reprendre mes vers grecs. Il en a été si content qu'il les a lus successivement à Théry et à Cousin. Celui-ci venait de sortir. J'en ai eu à peu près toute la conversation. Il a parlé avec un souverain mépris de Rousseau. Encouragé par les éloges d'un maître si peu prodigue de louanges, je suis monté chez M. Villemain. Lui, sans marchander, s'est fort récrié sur mon érudition grecque. Je rentrais donc chez moi assez plein d'orgueil. Poret, qui lisait en m'attendant ma *Mort de Pline*[1], m'a rendu plus modeste. Il en trouve la rédaction franchement mauvaise, avec raison. Sa sévérité habituelle a toujours pour effet, au premier moment, de m'irriter parce que

1. Sujet de prix proposé par l'Académie; il ne fut pas achevé.

je n'entrevois pas la possibilité de mieux faire. Mais bientôt, plus calme, je me range à ses conseils et m'efforce de les mettre à profit.

Samedi 30. — Monté entre deux leçons au cimetière. Le temps était selon mon cœur, triste et pluvieux. Une couronne fraîche venait d'être déposée. J'ai senti la main et le cœur d'une femme; je lui ai su gré de ce souvenir.

Quand je compare ce mois-ci à celui de l'an passé, il me semble que je sois mort avec *lui*. Rien de la vie ne me plaît plus, rien ne m'égaye. Même ce journal que je faisais avec tant de plaisir et d'entrain quand il était là pour le lire, maintenant ne me charme plus. Si ce n'était un devoir de l'écrire pour m'améliorer, je crois que je l'aurais abandonné tout à fait. Une seule chose garde pour moi tout son intérêt, l'exercice de la charité. Je suis allé hier faubourg Saint-Jacques porter à mes anciens pauvres, quelques billets pour la distribution des vivres.

JUILLET

Dimanche 1er. — Lu et traduit, pour sanctifier mon dimanche, la parabole du *Semeur*. Écarter l'ivraie du bon grain pour qu'il monte haut et fort,

que la moisson soit riche, et lourds les épis, voilà où doit tendre la volonté. Je me disais encore : Si même chez les plus croyants, ce que je ne suis point à le prendre ainsi, l'inquiétude est au fond de la foi, c'est là un bon tourment qui harmonise l'esprit à la marche du monde. Il ne semble fuir le passé que pour mieux éclairer l'avenir. Au total, cela aussi est de Dieu. Seulement, ne serait-il pas utile au progrès même, de regarder parfois en arrière vers ce passé d'où nous venons, et de nous réchauffer un moment le cœur au sein maternel? C'est ce que j'ai fait en traduisant ma parabole. Ensuite, j'ai couru chez M. Devilliers qui devait me conduire auprès de son ami, M. Millon[1]. Il était deux heures et la chaleur accablante. Mon homme, dans un déshabillé grotesque, n'avait d'autre envie que de s'enfoncer dans sa paresse et de jaser. Il a bien fallu le suivre et divaguer avec lui. D'abord, il a décidé, sans y rien entendre, de l'ordre dans lequel il valait mieux étudier les sciences; puis est venue la liaison à trouver entre les sciences naturelles. Ceci était la grande pensée de mon pauvre Poinsot. Il m'a dit que cette étude était plus avancée que je ne croyais, qu'il y avait déjà des cours de chimie appliquée aux

1. M. Millon était professeur au collège Charlemagne et à la Faculté des lettres de Paris. Il eut un moment la pensée de prendre Michelet pour son suppléant.

arts, etc. Je n'ai pas voulu lui répliquer que j'envisageais les choses de plus haut. A quoi bon? Je ne sais à quel propos j'en suis venu à parler de la spiritualité, de l'immortalité de l'âme. Il m'a ri au nez et m'a développé, comme il a pu, son matérialisme. J'ai senti, à ma colère, qu'on ne devrait jamais disputer.

Jeudi 5. — Vu enfin M. Millon, qui m'a paru tenir le milieu entre *l'huître et l'homme.* C'est l'idéal de l'ennuyeux.

Dimanche 8. — Journée solitaire et sédentaire. Je me suis avisé de commencer un discours français. J'ai choisi Grégoire de Nazianze à Julien. J'ai écrit quatre grandes pages avec une indomptable ardeur. Puis, est venu le tour de la philosophie avec Destutt-Tracy. Ce sont là les bons moments. J'oublie tout, je ne vis plus que dans mes pensées.

Samedi 14. — Ce matin, je suis passé chez les les dames Poinsot. J'ai trouvé Virginie, toujours languissante, occupée à faire des confitures de groseilles. Comme elle n'avait personne pour l'aider à les tordre, je me suis offert. J'en ai encore les mains toutes rouges. Ces jolis détails de ménage intéressent. Virginie, c'était son droit, a ri

gentiment de ma maladresse. Après le rire, est venue l'émotion. « S'il nous voyait! » Cette exclamation douloureuse, au même moment, nous a échappé. J'ai craint de m'attendrir dans ce tête-à-tête solitaire, je me suis brusquement esquivé.

En quittant la sœur — les premières compositions pour les prix ont diminué mes heures de leçons — je suis monté près du frère. La couronne que j'ai mise sur sa tombe le lendemain de son enterrement est bien flétrie. Que doit-il donc en être de ce qui est dessous? Mais mon ami ne peut être là. Où es-tu donc? M'entends-tu?...

Après avoir arrosé le saule, je me suis assis du côté qui regarde la barrière du Trône et Bicêtre. Là, j'ai lu pour la vingtième fois *Paul et Virginie*, et j'ai pleuré comme un enfant. Heureusement au retour, les occasions de me relever se sont offertes. MM. de Flotte et de Pry m'attendaient. Le soir, M. Fourcy est venu me lire une ode qu'il a composée sur la liberté de la Grèce. Nous avons convenu de la traduire en grec pour l'envoyer ensuite à Athènes.

Dimanche 15. — Ce matin, M. Villemain m'a reçu avec une extrême bonté. Il m'a lu ses vers latins au roi. J'ai eu l'occasion d'observer que c'est un mauvais moment pour lire ses propres

ouvrages que celui où un auteur vient de vous montrer les siens. Il est épuisé.

Il avait gardé à déjeuner deux de mes anciens camarades : le ridicule Duport et le chagrin Élio[1]. Je ne pouvais me dispenser de reconnaître ce dernier, et le pauvre garçon en a paru touché comme si j'avais été son supérieur. Je lui ai dit les choses les plus honorables que j'ai pu trouver, ce qui, en présence de M. Villemain, devait lui faire grand plaisir.

En sortant de là, j'ai tourné vers M. Carré, qui m'a parlé sur-le-champ du concours et a paru désirer m'avoir après, comme auxiliaire[2]. Cette perspective ne m'a pas quitté depuis. L'espoir fait tant de bien ! Ce soir, je commence à traduire en vers latins :

« Tel que le vieux pasteur[3]... »

Samedi 21. — J'ai été chargé par le censeur de Charlemagne de remplacer de nouveau M. Maugeret. Le pauvre diable, que j'ai été voir, m'a fait une peine que je ne puis rendre. Chaque parole

1. Voir *Ma Jeunesse*, page 92.

2. M. Carré était à la fois professeur à Charlemagne et chef d'institution.

3. « Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Nérée. »

J.-B. Rousseau.

(Ode au comte du Luc.)

avait l'air de lui tant coûter ! Son état m'a si fort attendri que j'ai été sur le point de lui faire des offres de services. Je n'ai jamais su comment lui tourner la chose. Rentré à la maison, je conte à Pauline mon embarras. Elle me reproche de n'avoir pas su m'en tirer et me dit : « S'il le faut, j'irai pour vous. » Appréciez donc votre bien, l'amitié d'un tel cœur.

Vendredi 27. — Me voilà depuis huit jours faisant la classe à mes marmots, essayant de les conduire par la douceur ou la sévérité. Ce soir, grand bruit et beaucoup de *retenues*. Il est incroyable combien une contrariété habituelle endurcit le cœur.

Samedi 28. — Ce matin, comme j'entrais au collège, je rencontre Poret qui me raconte que Théry a eu le prix à l'Académie. On n'est jamais maître d'un premier mouvement. J'ai appris la chose sans jalousie et pourtant avec peine, par la crainte du tort que ce nouvel avancement pourra nous faire.

Dimanche 29. — Quand j'ai quelque inquiétude, je fais toujours des visites. Je n'ai trouvé que M. Leclerc, peu philosophe. Il m'a beaucoup parlé du discours de Théry. Le tableau qu'il m'a

fait de ses démarches et de ses anxiétés, n'est pas fait pour encourager à recommencer[1].

AOUT

Mercredi 1er. — Je fais toujours tristement la classe à Charlemagne. Poret ajoute à ma tristesse, en me disant que la lettre que j'ai écrite à Théry pour le féliciter, lui a semblé trop flatteuse. Lui-même est très froid. Le ton et les paroles me frappent désagréablement. Mon imagination s'effarouche. Je perds tout le plaisir que j'emportais, en sortant de la classe, d'en être tout à fait quitte. Le soir, je n'y tiens plus, je cours chez mon ami qui s'étonne de me voir. « Je veux lire cette lettre ». lui dis-je. Il me la donne, je me rassure. Il ne me paraît pas que Théry en soit si fâché....

Samedi 4. — Journée profondément triste. Ce matin, Mme Hortense, qui n'était pas retournée au cimetière depuis le jour de l'enterrement de Poinsot, m'a prié de l'accompagner. Nous nous sommes arrêtés devant cette tombe. Elle est restée froide. Toute son émotion a été pour une jeune

1. Il paraîtrait, d'après ce dernier mot, « recommencer », que Michelet avait eu aussi la pensée de concourir. Nous n'avons retrouvé aucune trace de ce travail. Mme J. M.

fille regrettée de sa mère. Émotion bien naturelle quand on songe à son malheur. J'ai pourtant souffert de son indifférence. Il me semble toujours que ceux dont je suis aimé, devraient partager mes joies, mes peines et surtout mes regrets. C'est une grande amertume, que la perte de mon illusion me vienne d'une personne si chère!

Au milieu de mes occupations, je sentais mon cœur si lourd des larmes qui ne pouvaient couler, que je suis retourné ce soir près de *lui*. Jamais le cimetière ne m'avait paru si triste. Le ciel était couvert, la campagne grise et morne. Les hauteurs seules de Bicêtre, éclairées d'un pâle reflet du couchant, semblaient venir à moi. Pour la première fois, j'ai pu apercevoir sa maison et même la porte dont j'ai si souvent franchi le seuil. A cette vue, oubliant qu'il était à deux pas derrière moi, j'ai laissé échapper tout haut cette exclamation de douleur : « Cher ami! cher enfant! n'es-tu pas encore là-bas?... » Le sentiment de ma solitude m'écrasait. . . . . .

Mardi 7. — J'aime ce mot qu'on entend fréquemment dans la rue pour exprimer la franchise d'un homme : « Il a le cœur sur la main ». Il est encore vrai qu'à la manière dont un ami ou une femme vous serre la main, vous sentez immédiatement ce que son cœur peut donner. En

réalité, il y a deux sortes de mains : l'une sèche, dure au toucher, véritable main de bois aussi impersonnelle que le serait celle d'un mannequin mise en mouvement par un ressort ; — l'autre, souple, humaine, qu'une vie généreuse anime de sa chaleur et qu'il suffit de retenir un instant, pour que l'échange des pensées et des sentiments soit complet. Elle entend vous parler par sa pression silencieuse, et en effet, elle a *dit tout*. Et le cœur aussi, a passé dans cette étreinte. Vous le sentez à la douce chaleur que garde votre main.

J'aime à voir sur les tombeaux, pour toute épitaphe et expression de l'éternelle union des âmes à travers les vies futures ; *deux mains enlacées*.

Jeudi 9. — Longue promenade au bois de Vincennes avec mon *ours*. J'avais trop de choses à lui dire. Et d'abord, sur le livre que je voudrais faire, dont j'ai même esquissé le plan : *Histoire d'une chaîne de causes et d'effets, en remontant de nos jours jusqu'à la création* [1].

Tout en marchant et causant dans une allée assez retirée, nous nous amusions à recueillir les débris de plusieurs lettres d'amour. Nous les avons emportés pour faire chacun de notre côté l'histoire heureuse ou malheureuse des deux

1. Voir le *Journal des idées*.

amants. La mienne serait fort triste. On y voit combien les femmes sont parfois, entre elles, perfides et fausses. Celle qui entre au foyer domestique sous prétexte d'amitié, et fait souffrir une autre femme dans les choses de l'amour, mérite un châtiment.

Dimanche 12. — Promené tout seul, longuement, sur les hauteurs, derrière le Père-Lachaise. J'ai croisé d'abord une foule bruyante qui descendait dans Paris, et aussi, des couples amoureux emportés, visiblement, par la fougue de la jeunesse et du désir. Cela m'eût plutôt refroidi. Mais qu'en pense dame Nature? C'est là ce que je me demandais en cheminant. Bien qu'elle se soit relativement assagie pendant la longueur des siècles, est-il bien sûr qu'elle préfère aujourd'hui aux fous les sages?... Quand je dis les fous, j'entends l'amour dans le vertige, l'amour aveugle où l'animalité domine.

Celui qui en naîtra, n'en sera que plus riche en énergies physiques. C'est là peut-être encore son rêve, avoir des fils plus semblables à elle, des hommes *tout nature*. L'humanité à son premier âge ne put être que cela, et légitimement. Elle avait alors à prendre possession du monde qui venait de l'enfanter; elle engageait un combat à outrance, contre ses hôtes primitifs, poilus,

griffus, dentus qui regardaient avec mépris ce dernier-né de la création, sans poils ni griffes, tout nu et désarmé. Dans une guerre où la puissance matérielle était toute du côté des premiers occupants, il fallut bien que le dernier venu, pour les vaincre, eût avec eux quelques points communs de ressemblance. Il fallut que lui aussi, appartînt à ce monde inférieur ou plutôt, qu'il résumât les deux natures : c'est-à-dire, qu'il fût à la fois homme et bête, ayant de celle-ci, les ruses instinctives aussi bien que les fureurs sanguines, dans la colère et dans le rut.

La victoire restée, en définitive, au plus faible, sur tant de points du globe, a prouvé, néanmoins, sa supériorité originelle. Dans l'*homme-bête*, dominé d'abord tout entier, en apparence, par les fatalités physiques, dormait déjà, comme dans la chrysalide, l'homme véritable qui se tient debout et marche la face tournée vers le ciel. Suivant les progrès du globe, cet homme du second âge, s'est peu à peu dégagé de la domination tyrannique du pôle inférieur qui, si longtemps, l'avait asservi; il a gravité avec les siècles, vers son entière émancipation.

Aujourd'hui, le pôle cérébral est décidément vainqueur. Aux lourds rêves d'un sang trouble, aux énergies brutales qui, dans leur orage, brisaient plutôt qu'elles ne créaient, a succédé la

vie nerveuse, de sensibilité délicate, intelligente, enfin la vie supérieure. La pensée a remplacé le rêve; l'âme a pris des ailes, l'homme moderne, par elles affranchi, s'est approché de Dieu.

Pourquoi s'en éloignerait-il de nouveau et, cédant aux sollicitations de la nature, retournerait-il en arrière?... Je sais bien que la bête n'est pas tout-à-fait morte, et que les heures troubles ne sont encore, hélas! que trop fréquentes. Mais si la bête sommeille en nous, tâchons que ses réveils soient courts. Qui n'a à se rappeler ces lamentables lendemains où, épuisés de l'orgie de la veille sans avoir rencontré le plaisir réel, on traîne, misérables limaces, dégoûté à la fois des jouissances auxquelles on a trop donné, et de soi-même, et de tout.... Voilà les pensées philosophiques que l'on trouve en cheminant tout seul, sur les hauteurs de Ménilmontant.

Mercredi 15. — Je suis allé aujourd'hui faire mon journal au Père-Lachaise près de la tombe de mon ami, mon intention était de me rendre meilleur. J'avais emporté son précieux carnet qui ne me quitte guère. Je me disais en le feuilletant: « Puisse l'exemple de sa vertu m'être bon à quelque chose! »

Au lieu d'écrire mon journal, je me suis mis à copier le sien, du moins une des pages où son

âme se révèle dans son élévation morale et son exquise sensibilité. La voici :

« C'était le temps où je commençais à m'intéresser aux études anatomiques. J'étais parvenu à vaincre la répugnance que l'odeur cadavérique fait éprouver à tout être vivant. Mais je n'avais pu encore dominer le frisson d'horreur qui me glaçait toutes les fois que j'étais appelé à plonger le fer dans un corps encore organisé, tout semblable au mien. Il me semblait toujours commettre un meurtre.

« Un matin de décembre, je m'étais rendu, comme à mon ordinaire, à l'hôpital de la Charité où je faisais mon premier stage. Il faisait froid et noir. La cour était encore déserte. J'entre dans l'amphithéâtre, je m'approche de la table de marbre où était le cadavre tout prêt pour la leçon d'anatomie. C'était une femme. Elle pouvait avoir vingt-cinq ans. Le visage était noble et pur. De longs cheveux châtains, épars autour d'elle, balayaient les dalles. Je fus blessé de voir ces membres délicats ainsi exposés sans protection et sans voiles, sur ce marbre glacé. Personne, ni mère, ni sœur, ne l'avait donc assistée, personne n'était venu réclamer ses pauvres restes?..... Une folle jeunesse allait s'en emparer pour en faire brutalement un amas de chairs informes. Mais par

quelle fatalité du sort était-elle venue là? Sans doute par l'abandon?... Les hommes avaient dû lui promettre l'amour pour obtenir d'elle le plaisir.... Non, ce n'était pas cela. Je lui faisais injure. Si ses mains étaient restées délicates, on voyait pourtant que le travail les avait durcies. Elle était morte victime de la pauvreté sans que le monde indifférent y prît garde, voilà tout.

« Le jour, qui avait peine à venir, tombait indécis sur son pâle visage. Il semblait dire dans sa douceur touchante : « J'étais résignée ». L'heure de la leçon approchait. La cour était maintenant pleine de voix, de rires. Je ne sais ce que j'aurais donné pour faire taire cette gaieté bruyante. La mort que je m'étais habitué à contempler d'un œil froid, était redevenue pour moi solennelle. J'aurais voulu qu'il se fît autour un silence religieux. Je m'éloignai un peu pour n'être pas surpris dans ce funèbre tête-à-tête par ces jeunes fous. Mais de cœur, à distance, je lui fis mon adieu : « Qui que tu sois, infortunée, si je t'avais connue, je t'aurais soignée, sauvée peut-être.... Sois plainte au moins une fois!... »

« Neuf heures sonnaient à l'horloge de l'hospice. Au même moment, riant, chantant, gesticulant, mes camarades, tous à la fois, firent irruption. La bande, m'apercevant immobile près de la fe-

nêtre, vint à moi, criant : « Tiens, voilà Poinsot! Toujours le même, n'est-ce pas? toujours troublé quand on va tailler en plein dans des chairs de femme? ah! ah! ah! » L'entrée du prosecteur mit fin à leurs railleries. Froid et grave, il regarda la morte un instant, puis il prit et souleva, l'un après l'autre, chacun des membres qui retomba sur la dalle, avec le bruit mat et sourd particulier aux choses mortes. L'épreuve étant faite, la dissection commença.

Au premier coup de scalpel porté dans la région supérieure de la poitrine, rien ne bougea. Le visage resta doux et triste, mais insensible. Au second coup, un mince filet de sang rouge se mit à couler lentement de la blessure. La main du prosecteur trembla : « Qu'est-ce ceci? La mort ne serait-elle qu'une apparence?... » Il redressa vivement le cadavre, un râle sortit de sa poitrine, suivi bientôt d'un brusque mouvement convulsif. La morte n'était qu'en léthargie; nous étions en train de disséquer une femme vivante! »

*
* *

Mettrai-je sur le papier, tout mon cœur et son tourment[1]?... Avant-hier matin, j'ai revu Thérèse!

1. Ce fragment est sans date, mais le ton du journal, dans les pages qui suivent, indique que c'est ici sa vraie place.

Le choc de cette rencontre imprévue a été si violent, que je ne puis, au bout de quarante-huit heures, m'en remettre encore, ni me ressaisir, ni me ravoir. Ce que j'éprouve est aussi douloureux qu'étrange. Il me semble que mon âme et mon corps, depuis ce moment, n'aillent plus ensemble. Lui, est ici misérable; elle, mon âme, je ne sais où, en fuite de moi, me laissant là gisant, demi-mort. Eh ! que ne suis-je donc mort tout à fait !...

On dit que l'homme s'appartient. Amère dérision ! Chaque matin, nous sortons, nous croyant libres, et le destin brutal nous mène où il veut.

Ainsi, j'étais parti pour aller voir M. Leclerc, lui parler du concours. La course est longue. J'avais pris pour me faire compagnie Virgile (l'*Énéide*). Arrivé rue Saint-Hyacinthe[1], je ferme mon livre et, machinalement, je regarde devant moi. Je la vois !... Elle venait en sens inverse sur le même trottoir. Nous étions si près l'un de l'autre que j'aurais pu lui tendre la main. Elle marchait les yeux baissés, dans la contenance modeste de la femme honnête. Sans l'altération de son visage et sa pâleur, j'aurais pu croire qu'elle ne m'avait point vu. Mais c'était matériellement impossible. Elle avait dû même me voir venir de loin, plongé dans ma lecture, et c'est là, sans

1. La rue où demeurait M. Leclerc.

doute, ce qui lui avait fait espérer pouvoir me croiser sans être aperçue. Le trouble que trahissait sa pâleur, lui était venu en me voyant fermer mon livre. Elle avait senti, dès lors, qu'elle n'échapperait pas à mon regard.

Cette pâleur mortelle, voilà surtout ce qui m'a bouleversé. Tout n'était donc pas fini entre nous!... Mais ai-je eu le temps de me le dire?... Mon émoi me semble avoir été indépendant de toute réflexion. La commotion a été si soudaine et si forte, que tout mon sang n'a fait qu'un tour; mon cœur s'est comme détaché de ma poitrine et j'ai cru le sentir tomber. Avec lui, la vie a coulé, j'ai chancelé comme un homme ivre.... Ah! non, ce ne sont pas là les effets de l'ivresse. La mort seule, quand elle nous touche de son aile funèbre, peut faire éprouver une si poignante angoisse et arracher à l'âme un tel cri de détresse.

Lorsque j'ai su ce que je faisais, elle avait passé, elle était déjà loin. J'aurais pu retourner sur mes pas, la poursuivre, ou bien, agir en homme, dire adieu au passé, à ses souvenirs décevants; j'aurais pu entrer chez *mon maître* et reprendre pied avec lui dans le présent par des pensées viriles. Mais c'était un de ces moments où l'on ne sait plus vouloir. Un instant avait suffi pour tout changer. Que m'importaient maintenant le concours et tous les intérêts de ce monde?... Une

seule chose existait pour moi, celle hélas! que j'avais à jamais perdue!...

Comme il arrive, après ces brusques défaillances qui vident le cœur, un flot de vie bouillonnant et chaud a remonté.

Alors, sans raisonner, d'instinct, j'ai couru au Jardin des Plantes, à ce lieu toujours si plein d'elle, et là, de mes deux bras ouverts, j'ai embrassé le passé. Il me semblait la retrouver tout entière, non pas au labyrinthe, trop fréquenté à cette heure, mais au fond de cette allée solitaire où, si souvent, nous nous sommes assis, dans nos promenades du soir!... Que Dieu me pardonne si, dans un élan de joie sauvage, je l'ai refaite mienne, un instant, celle qu'un autre m'a prise! Que me faisait qu'il eût son corps, quand je gardais le meilleur, son âme?... Ne l'avais-je pas cueillie sur ses lèvres, dans son premier baiser d'amour?... Et n'était-elle pas encore à moi tout entière?... Si je ne l'avais plus, si son cœur m'était devenu étranger, aurait-elle ainsi pâli mortellement à ma rencontre?... Non, tout n'était pas fini; Thérèse m'aimait toujours! A cette pensée, un rire strident, mauvais rire du rival vainqueur qui se sent resté en possession, tout à coup m'a échappé.... Je l'ai bientôt expié par la plus amère tristesse.

« Hélas! pauvre homme, tu n'as rien du tout! » m'a répliqué une voix que je connais bien. « Qui

a le corps a l'âme. Et quand tu t'abaisserais — pour avoir la femme qui s'est donnée à un autre — à le trahir, le tromper, à troubler la paix d'un ménage honnête, qu'aurais-tu en retour? De misérables et furtifs larcins, rien de plus. Cela est méprisable, et tu ne le feras pas. »

Celle qui me parlait ainsi, *ma conscience*, avait raison. L'homme qui aime réellement une femme, a, plus qu'elle, peut-être, le souci de son honneur. Depuis cette fatale rencontre, je me suis répété cela vingt fois, pour m'encourager à la fuir. Mais, dois-je le dire à ma honte, je n'ai jamais tant souffert que cette fois, d'avoir des principes et de n'être pas né vicieux. J'ai pleuré sur ma vertu comme on pleure sur sa misère, et je n'ai pas été consolé.

Mardi 21. — Toute cette semaine a passé comme un songe désagréable. Je suis toujours blessé. Rien de plus douloureux et parfois de plus irritant que ce combat intérieur. Pauline, qui sans doute m'observe, m'a dit un mot frappant : « Si vous n'êtes pas heureux comme moi, c'est que vous n'avez pas la paix de l'âme. »

Mercredi 22. — Si languissant que je sois, et honteux de moi-même, j'ai essayé de retourner au cimetière. Là, on retrouve les graves pensées,

non sans douceur. Je suis donc parti avec mon écritoire. — Mais arrivé près de lui, je n'ai su d'abord, si je devais écrire sur un sujet si profane dans un pareil lieu? J'ai décidé que je devais à mon ami comme autrefois, la confidence de mes sentiments. S'ils ne sont pas dignes de lui être racontés, je dois les extirper de mon cœur, plutôt que de les lui cacher.

Cher enfant! qu'es-tu devenu?... Pourquoi ne me parles-tu pas?... Pourquoi l'esprit des morts ne communique-t-il plus avec nous?... Ta tombe est muette. Que ne t'ai-je près de moi!... Dans l'état affreux où je suis, ton souvenir me revient aussi souvent que le *sien*. Toi seul m'aurais fait quelque bien. A chaque instant, ces mots s'enfoncent dans toute leur cruauté : « Poinsot est mort, j'ai tout perdu! »

En rentrant, j'ai trouvé la lettre du recteur (M. Nicolle) qui m'admet au concours d'agrégation. Il doit s'ouvrir le 3 septembre. La première épreuve sera passée au chef-lieu du Conseil royal, rue de l'Université, 15, à huit heures du matin. Ainsi mon sort va se décider. Que de choses à la fois et dans un tel moment!

Jeudi 23. — Ce matin, me raisonnant un peu, j'ai repris mes lectures dans la rue afin d'arrêter l'imagination. Il y a huit jours, je n'aurais pu le

faire. Sa pensée m'obsédait. J'ai pris Ovide et m'en suis bien trouvé, comme aussi, de quelques visites de charité. Cela vaut mieux que de l'amour. Hier, j'ai passé toute ma journée à faire des extraits de Laromiguière. En travaillant ainsi avec suite, j'échappe un peu à mon tourment. Malgré tout ce qui m'accable, je n'ose ajourner ma pauvre maîtresse d'anglais. Elle a si grand besoin de ses leçons! Nous avons lu ensemble un peu de Sterne, ce qui m'a fait grand plaisir. La page où le souvenir d'Élisa le décide à ne pas aller à Bruxelles m'a vivement touché : *Fountain of happiness.*

Ce qu'il faudrait écarter surtout, ce sont les visites des désœuvrés. Ils me font perdre beaucoup de temps. Mon *ours* lui, reste dans sa tanière. Il est comme moi surmené. Je l'ai vu hier. Il m'a conté la bonne réception du directeur de Sainte-Barbe[1]. Il craint que ce ne soit le legs du chanoine Sédillo à Gil-Blas[2].

Mardi 28. — Huit jours de travail acharné. La

1. Henri Nicolle, frère du recteur.

2. « Le chanoine, devant Dieu soit son âme! pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquait ainsi sur mon compte par un article de son testament : « *Item.* Puisque Gil Blas « est un garçon qui a déjà de la littérature, pour achever de le « rendre savant, je lui laisse ma bibliothèque, tous mes livres et « mes manuscrits, sans aucune exception ».

« ... Il y avait dans la maison quelques papiers, avec cinq ou six volumes, sur deux petits ais de sapin dans le cabinet de mon maître : *c'était là mon legs!* Encore les livres ne pouvaient-ils m'être d'aucune utilité. » (*Gil Blas*, liv. II, chap. II.)

préparation du concours m'abrutit. Lefebvre, qui est venu nous demander à dîner, m'a trouvé dans un état de demi-mort dont j'avais honte. Je l'ai reconduit jusqu'au bout du pont d'Austerlitz. Jamais la lune, faisant ondoyer sur l'eau sa lumière argentée, ne m'avait paru plus belle. Il faut, pourtant, s'arracher à la nature. Nous avons jasé philosophie, moi du moins, car il est bien difficile de le faire parler.

Notre causerie m'a conduit tout naturellement à Laromiguière, dont je suis plein[1]. Il donne à la France, par ses *Essais* ou plutôt par ses *Leçons philosophiques*, ce que l'école écossaise a donné à l'Angleterre. En même temps que lui, je revois Locke et Condillac, Aristote et Descartes. Il me semble que je serais assez prêt maintenant à professer la philosophie. Nous verrons ce que donnera le concours.

Vendredi 31. — Mon père aurait-il écrit à Renwez? Je viens de recevoir une lettre de ma tante Hyacinthe[2], qui me met en garde contre les

1. Laromiguière fut un des fondateurs de l'éclectisme philosophique.

2. Cette tante Hyacinthe, l'aînée de la famille (voir *Ma Jeunesse*, p. 282 et suivantes), les régentait tous, grands et petits. Il est curieux de lire les lettres adressées à son neveu, lettres impératives et hautaines. Quelques-unes mériteraient d'être publiées comme spécimens d'une autorité à la Mirabeau. Autorité tyrannique qui entendait être en tout obéie. M^me^ J. M.

dangers du célibat et me presse de songer au mariage. On dirait qu'elle a été informée de ce qui m'arrive. L'heure est mal choisie pour me prêcher de la sorte. Voici, à peu près, en quels termes je lui ai répondu :

« Si c'est toujours, chère tante, une chose grave que de fixer sa vie, combien plus, de le faire dans l'inconnu, je veux dire, sans presque rien savoir de la personne à laquelle on se *lie*. Je souligne le mot, car s'*unir* n'est pas assez fort pour rendre la valeur du mariage. Or, se connaît-on réellement, lorsque trois mois, six mois avant d'épouser, on ignorait l'existence même de la personne que l'on prend? Agir ainsi, c'est avoir bien des chances de grossir la confrérie des « mal mariés ». Vous savez mieux que moi, comment à l'ordinaire, les choses s'engagent : uniquement d'abord sur les convenances entre les deux familles, égalité de fortune, de position. Dans la société actuelle, c'est toujours là le point capital. L'*essentiel*, qui serait avant tout de savoir si les jeunes gens sont faits l'un pour l'autre, est le point secondaire. « Au même pot, à la même cuillère », dit le proverbe. Pour le reste, on se fie au temps. Quand a lieu la première entrevue, tout est déjà à peu près réglé entre parents. Le jeune homme et la jeune fille, sachant ce qu'on leur veut, se composent pour la circonstance; ils ne sont nullement eux-mêmes.

Si la cour est acceptée, elle se fera devant témoins. Donc, ils ne sauront rien de leurs goûts, de leur caractère, du fond vrai de leur nature. Ils ne donneront que la surface, en prenant soin réciproquement de l'embellir. En attendant que le dessous se révèle, une chose, inévitablement, se produit. La contrainte qu'on exige des fiancés, en les tenant si près l'un de l'autre, éveille le désir. C'est bien là ce qu'ont prévu les deux familles assez machiavéliques en tout ceci.

« Qu'on ne s'avise pas alors d'avertir, de prêcher.... Trop tard! trop tard! cher père et chère mère.... Si vous vouliez être écoutés, il fallait parler plus tôt. Maintenant, la destinée sera ce qu'elle pourra. Les marier au plus vite, c'est tout ce qu'ils vous demandent.

« Voilà, chère tante, comment les choses m'apparaissent, et je crois être dans le vrai. Convenez avec moi, que cela n'est pas fait pour encourager. Il faut se voir vivre, pour ainsi dire à l'insu l'un de l'autre, ou, sans arrière-pensée, pour se bien connaître. Alors on se donne tel qu'on est. Voyager ensemble, serait bon aussi. Les voyages sont pleins d'imprévus, souvent désagréables, qui vous surprennent à l'improviste, et font saillir au dehors, les qualités et les défauts. Mais on n'a pas toujours les moyens matériels de faire ce genre d'expérience. En ce qui me concerne, le temps me

manque pour m'assurer le bonheur en faisant autour de moi des études matrimoniales. Heureux le jeune homme que le labeur quotidien dévore, s'il a près de lui une femme qui, ayant été pendant des années son amie, puisse, un matin, devenir sa compagne! »

SEPTEMBRE

Samedi 1er. — Lefebvre vient de nous faire ses adieux. En écoutant tomber la pluie, je lui disais tout le parti que lui, chimiste, pourrait tirer de ce beau titre : *Histoire d'une goutte d'eau*. Après le concours je ferai peut-être cette folie. Il m'a quitté fort ému et semble s'éloigner de Paris à regret. Moi, je l'envie d'aller se refaire sous nos petits bois de chênes, si riches en souvenirs. Mais peut-être laisse-t-il ici quelque attachement. En ce cas, le corps s'en va et l'âme reste en arrière.

Après son départ, je suis monté au Père-Lachaise, où je ne pourrai revenir qu'après les épreuves du concours. Jamais le cimetière ne m'avait paru si triste, si imposant! Jamais je ne regrettai davantage mon pauvre ami. Je ne pouvais quitter cette tombe; j'étais navré de la laisser seule à la pluie pendant la nuit qui approchait. La plus grande partie du ciel était découverte, mais le côté du

couchant restait voilé de noir. Mon pauvre ami! *Siccine dividit amara mors!*

En rentrant, j'ai trouvé Poret qui venait s'entendre avec moi pour le concours et me donner rendez-vous. J'avais l'âme si sombre, si pleine d'une tristesse amère, que je me suis livré à lui tout entier. Il n'a témoigné aucune surprise. « J'avais bien prévu, m'a-t-il dit, ce qui arriverait. L'amour non satisfait s'alimente de ses privations. Tu n'étais point guéri; j'en aurais juré à ta sagesse. En retrouvant Thérèse tu devais être repris tout entier. » — « Oui, lui ai-je répondu, et que ce soit sans espoir, voilà ce qui empoisonne la blessure. Rassure-toi pourtant; je tiendrai la promesse que je me suis faite de ne point la revoir. L'avenir ressemblera au passé. Je ne courrai jamais après la femme d'un autre. Ce n'est pas seulement ma droiture qui y répugne, c'est aussi mon égoïsme, un égoïsme jaloux. Je veux avoir mon bien à moi seul, tout entier, sans de honteux partages. Le courant rapide de pensées, d'action dans lequel je serai bientôt emporté, ne me laissera plus guère le loisir de songer à ma souffrance. Et Dieu fera le reste pour ma guérison. »

Lundi 3. — Commencement des examens. Composition en dissertation latine. Grande chaleur! grande fatigue!

Mardi 4. — Dissertation française.

Mercredi 5. — Composition en vers.

Jeudi 6. — Premier examen sur la philosophie passé avec bonheur. Je réponds sur la causalité.

Vendredi 7. — Examen sur la littérature générale.

Samedi 8. — Nous tirons au sort les sujets de la leçon.

Mercredi 12. — Trois jours d'attente vaine. Je suis examiné aujourd'hui. J'explique une ode d'Horace, puis une douzaine de vers d'Hécube. Tout se passe très bien et j'en suis quitte.

Jeudi 13. — Me voici donc avec la longue perspective des vacances où je pourrai travailler et lire tout à mon aise. Cette pensée déjà me repose. Dès ce matin, je me suis de nouveau abonné au cabinet de lecture de la rue de Turenne où j'ai pris les *Mémoires de Suard*, par Garat. Je lis avec une ardeur fatigante jusqu'au dîner. Pour profiter de mes lectures, je devrais juger chaque ouvrage, soit dans le *Journal de mes idées*, soit dans un cahier d'analyse.

Dimanche 16. — Je pars par un épais brouillard pour aller voir mes juges. Je traverse le Jardin des Plantes très beau, très silencieux. Je me sentais dans le cœur, à cette heure matinale, toutes les passions tendres. « Qu'importe, me disais-je, ne regrettons rien! » Et je trouvais presque doux que ce n'eût guère été que l'amour de la rose et du rossignol. Insensiblement, mes pensées prenaient un autre cours. En voyant les belles fleurs d'automne dont les propriétés sont si efficaces et qui restent pour la plupart sans usage, je songeais à la foule de bonnes intentions que nous portons en nous et qui, ne trouvant pas d'occasion de se produire, meurent dans le cœur où elles sont nées.

Tout en philosophant, j'arrive rue St-Hyacinthe et j'entre chez M. Leclerc. La froideur de sa réception me glace. Il me dénonce, sans ménagement, l'indignation que ma manière d'écrire le français a soulevée chez mes juges. Je le quitte sans dire un mot et je cours chez M. Létendart, qui m'a aussi examiné. Heureusement celui-ci me relève et me fait douter de la sincérité de l'autre.

Au retour, je prends la rue de Seine et je traverse tout Paris en suivant le beau quai Voltaire et les Tuileries toujours admirables. Malgré les petites gens qui vous coudoient, il y a là, si l'on se met en face des Champs-Élysées, une grandeur

de perspective qui vous subjugue. On voudrait que le sommet de cette montée triomphale, fût consacré par un souvenir héroïque.

Lundi 17 — Je suis allé de bonne heure chez mon *ours*, lui rendre compte des nouvelles que j'avais recueillies la veille.

Il en résulte pour lui, l'assurance d'être reçu dans un bon rang. J'étais charmé d'être le premier à le lui dire.

D'après ses informations, il paraîtrait que M. Nicolle pense à nous pour la rue des Postes. D'un commun accord nous écrivons, afin de l'esquiver. Cela fait, nous sommes partis pour Saint-Mandé. Chemin faisant, il me lisait les *Mémoires* de M^me^ Roland que j'écoutais par complaisance. Cette lecture est trop orageuse pour moi. Nous nous sommes assis sur un arbre renversé par l'orage, à la même place où nous nous étions reposés un mois avant le concours. Je me promettais alors d'être heureux après. Et comment, mon Dieu!... mon cœur de nouveau, est bien malade!

Vendredi 21. — J'achève Garat : *Des Mémoires de Suard et du dix-huitième siècle.* Le titre seul jure ; il faut une tête étroite pour avoir accolé de telles choses. C'est l'adorateur des académies et des salons. Il sent le dix-neuvième siècle,

mais il est du dix-huitième. Il a quelquefois de l'esprit dans le tour de la phrase, jamais de l'éloquence. Rien de plus lent. Il n'a que de l'esprit et il ouvre toujours une grande bouche. Il y a souvent le ton d'une coterie.

Ce ton est partout bénin; il ne semble voir que des extérieurs d'hommes. C'est un phénomène curieux à observer qu'un Français qui a été dans les affaires et dans la Révolution et qui n'est encore qu'un académicien.

Samedi 22. — Poret est venu m'annoncer qu'il était le premier.

En m'examinant, je crois démêler que cette nouvelle m'a fait éprouver à la fois joie et tristesse, mais nulle envie. Pour lui, il avait l'air plutôt embarrassé de m'apprendre ma défaite. Soyons vrai et sincère : ma gaieté, pendant dix minutes a été forcée; mais au bout de ce temps, elle est redevenue naturelle, ce qui nous a mis l'un et l'autre tout à fait à notre aise.

Ce premier échec était déjà une bonne leçon pour mon amour-propre, mes ambitions exagérées. Mais ce n'était pas assez. Poret parti, je me frappe de l'idée que je ne serai pas le second, que j'aurai Daveluy avant moi. Cette idée me poursuit toute la soirée. Ce matin, elle devient certitude.

Aussi, quand M. Leclerc m'a appris tout à

l'heure que j'étais *Troisième*, il m'a semblé que je le savais déjà. Mais mon indignation a éclaté au nom de Deluines. Je n'ai pu m'empêcher de dire à M. Leclerc, qui me regardait avec un malin sourire, ce que je pensais de cette préférence.

M. Létendart que je vois ensuite, trouve qu'être Troisième, c'est avoir du bonheur. Il me félicite. En réalité, il était surtout occupé de ses propres affaires et très contrarié de la supériorité dont M. Leclerc a fait preuve dans ces examens.

Chez le proviseur qui m'a fait appeler, j'ai joué le contentement de mon mieux. Et voilà comment, dans la *vie d'affaires*, il faut changer à chaque heure. On perd énormément de sa valeur à faire ainsi plusieurs personnages.

Lundi 24. — Le croirait-on? En rentrant cet après-midi, qui trouvais-je chez M^lle^ Rousseau? Le second de l'agrégation, Deluines!... Il venait me proposer une *Sixième* chez Liautard[1]. Ce polisson-là croyait me tirer quelque chose sur mes opinions politiques!... *Marsus et Appellus.*

Jeudi 25. — Ah! les affaires sèchent le cœur. Je m'en veux et ne puis me relever qu'en rentrant dans mes souvenirs.

1. L'abbé Liautard était directeur du collège Stanislas, rue Notre-Dame-des-Champs.

Il y a déjà plusieurs jours que j'avais arrêté de faire un pèlerinage avant la mauvaise saison, d'aller revoir Bicêtre et cette campagne que j'ai tant de fois parcourue avec *lui*. Voilà près d'un an que je ne l'ai revue. J'aurais aimé à faire cette course mon journal à la main. Il a fallu s'en passer. En entrant, je cherche Fontaine, le seul qui puisse prendre plaisir à causer avec moi du passé. Inutilement. Il a quitté Bicêtre. Je suis reparti sans dire un mot. J'aurais voulu, au moins, m'asseoir au lieu même où, il y a environ quatorze mois, nous nous étions assis ensemble, sur le haut chemin d'Ivry qui mène à Austerlitz. Mais, là aussi, tout était changé. La pente s'est dégradée, pendant que le sommet s'est encombré d'herbes piquantes, de chardons. Ce changement m'a plus contrarié qu'étonné. Il me semblait plus naturel qu'il en fût ainsi. Combien moi-même j'étais différent, lorsque je m'assis à cette place! Combien susceptible d'affections tendres et douces, d'amitié surtout! Je la revois, cette place si chère, et je n'ai pas une larme. Une partie de moi, la meilleure, est morte.... Son souvenir est pourtant bien vif encore; plus que vif, je pourrais dire cuisant! Je le revois dans sa redingote verte, l'air si négligé et si noble! Toutes les vertus, visibles sur son visage, excepté une seule, la force.

Je le vois, sur ce chemin même du village d'Austerlitz où nous nous suivions si longtemps du regard et où, dans les derniers temps de son séjour, je ne le quittais que les yeux pleins de larmes.

C'est ici même que, prenant quelques brins d'herbes, il me faisait remarquer la force de leurs filaments qu'il comparait aux cordes de nos nerfs. De là, nous nous élevions aux pensées religieuses qui, si souvent, revenaient dans nos entretiens. Ces lieux me semblent vraiment sacrés. Non, il est impossible que celui qui tenait de tels discours, et qui s'en est allé en pleine possession de lui-même, soit anéanti, que nous ne nous revoyions plus!...

Lundi 26. — Tout plein des émotions de la veille, j'ai voulu ce matin relire mon journal, surtout le commencement, écrit non seulement pour *lui*, mais, pour ainsi dire, avec lui. J'ai lu, et j'ai vu, à ma confusion, combien je vaux moins aujourd'hui. Ah! que l'on perd à se répandre au dehors! L'an passé, je menais une vie tout intérieure. Et maintenant, me voilà agité de mille soucis, troublé même, par les affaires, comme j'aurais cru ne pouvoir l'être jamais que par l'amour. Mais de là ne vient pas tout le mal. Si je ne suis plus le même au dedans, il faut en

accuser le manque de discipline. Insensiblement. je me suis écarté de mon plan primitif, de la bonne habitude que j'avais de faire de mon journal un exercice moralisateur et non, uniquement, une clef pour mes souvenirs. A tout prendre, ces pensées de recueillement sont un peu partout dans ce que j'écris, mais elles sont trop éparses pour m'être utiles. Il y faudrait la cohésion qui fait qu'on se revoit, à l'improviste, comme en un miroir, et qu'on reçoit, d'un coup, une impression forte et salutaire. Si l'on a à rougir de constater que le temps n'a apporté que peu de profit, eh bien, on ramasse ses forces, on repart dans le bon chemin pour valoir mieux à la fin de l'étape....

Mercredi 28. — Voilà Poret casé. Il fera la *Seconde* à Ste-Barbe. Quant à moi, rien. — Avant le concours, M. Carré m'avait offert de m'employer. Je lui ai écrit à Gisors où il est en ce moment, de manière qu'il sente bien que je ne veux pas être avec lui sur un pied d'infériorité. Il me répond que tout ce qu'il a à m'offrir, ce sont les trois ou quatre classes du soir, c'est-à-dire une demi-chaire, une suppléance, pas même par moitié. Il veut un oui ou un non tout de suite. Sans doute, si rien ne vient d'ailleurs, il faudra bien s'accrocher à cette branche de salut. Mais ne nous pressons pas, attendons la rentrée. Les

conseils ne sont pas ce qui me manque. M. Leclerc voudrait me voir tourner vers la philosophie et Henri IV. M. Carré, du côté de Charlemagne. M. Nicolle, qui m'a demandé des vers latins, ne veut pas que j'accepte rien sans le consulter. D'autre part, Mme Millon me fait entrevoir que le jeune Maugras pourrait bien ne pas remplacer son mari, cette année. Cette nouvelle me donne un transport de joie. Il faudrait pourtant examiner, d'abord, si l'on est capable de remplir la place qu'on désire.

OCTOBRE

Lundi 5. — Toutes les nominations sont faites. Il n'y a rien pour moi. Je vais voir M. Devillers. Il me dit que M. Millon me trouve trop jeune pour le suppléer. La perte de ce dernier espoir m'a achevé. J'ai été, un moment, abattu comme une femme.

Faisons de la philosophie, cela servira peut-être à quelque chose. En cheminant, je me demandais s'il ne valait pas mieux étudier d'abord les philosophes les plus modernes. A l'examen j'ai conclu pour la marche contraire; elle laisse à l'esprit plus d'indépendance. En traversant le Jardin des Plantes, j'observais que les couleurs opposées

sont souvent moins ennemies que les nuances d'une même couleur. Cette réflexion m'a rappelé le mot que l'on prête au *cercle :* « Passe encore le carré, le triangle, mais l'ellipse!... »

8 *octobre.* — Rien ne vient. Je commence à me résigner. M. Nicolle que j'ai rencontré, m'a, du moins, ôté la crainte de me voir nommé à une basse classe.

Samedi 15. — Le commencement de cette semaine a été cruel. Jamais mon métier ne m'avait semblé si dur. Pour me relever, je travaille aux extraits de Reid[1] avec une ardeur extrême.

Mardi 18. — Les leçons me viennent. Avant-hier, le jeune Lecomte, qu'on voudrait me donner comme pensionnaire. Et, par M. Nicolle (le recteur), le fils du comte de Saint-Priest, — la nièce de la comtesse Hostermann, grande dame russe malade et malheureuse au milieu de sa fortune. Elle a voulu assister à la première leçon. Son intelligence est fort éveillée. J'ai beaucoup parlé ce matin, avec quelque plaisir de me savoir compris.

Dimanche 23. — Pendant que je déjeunais, Dubois[2] est venu m'apprendre ma nomination à

1. Philosophe écossais. 1710-1796.

2. Professeur de rhétorique à Charlemagne, plus tard directeur du *Globe*.

Charlemagne : Une *suppléance* en *troisième*. Je me repose sur cette nouvelle. *Dulce otiari*. Je ne vis que dans le Reid.

Mardi 25. — Quand il m'arrive quelque chose de nouveau, soit en bien soit en mal, j'éprouve le besoin de monter près de mon ami, comme s'il pouvait encore partager ma joie ou ma peine. En me dirigeant de son côté, j'ai vu faire une exhumation. L'odeur en était très forte. La mort, lorsqu'elle choque ainsi les sens, semble horrible. Croyons d'autant plus, que tout ne gît pas dans une fosse. L'âme affranchie, poursuit ailleurs sa destinée.

La Toussaint approchant, je commence la toilette de son tombeau. Je jette les vieilles couronnes. En si grand nombre, elles sont une ostentation. Un pauvre petit lézard s'était logé dans l'une d'elles.

Vendredi 28. — Je viens de voir M. Villemain ; il m'a fait de jolies phrases sur la philosophie où il n'entend rien.

En faisant mes extraits de Reid, j'ai senti que cela ne suffisait pas, qu'il faudrait encore, pour en garder le profit, mettre dans le *Journal de mes idées* les réflexions que me suggère ma lecture. On devrait toujours faire ainsi lorsqu'on lit.

non pour se distraire, mais pour s'alimenter. En pareil cas, il importe de savoir comment l'esprit assimile l'aliment qu'il a reçu. Sans cette bonne méthode d'*examen*, les meilleurs de nos travaux resteraient à peu près stériles.

NOVEMBRE

Jeudi 10. — Presque plus de journal. Je vois déjà venir le temps où il me faudra le supprimer tout à fait. Adieu aussi les promenades, les longues rêveries. J'entre dans l'action. Puisse-t-elle me tenir lieu de ces *examens de conscience* qui me servaient de discipline! Maintenant, il faut appliquer aux autres le fruit de mes travaux solitaires. Ce ne sera point, grâce à Dieu, une routine. Les leçons que je donne aux gens du monde, les Hostermann, les Wolkonski, les Saint-Priest, les Ellis, ne sont pas celles qui conviennent aux écoliers de Charlemagne, ni à ceux de la pension Briand. Les uns me demandent une chose, les autres une autre. S'étendre ainsi, en tous sens, est souvent une grande fatigue; mais en somme, c'est le seul moyen de s'assurer soi-même qu'on possède une véritable instruction.

En ce moment, j'aurais autant de goût à ensei-

gner la philosophie que l'histoire. Celle-ci, pour être vue d'ensemble, avant d'entrer dans le détail, demanderait de bons tableaux chronologiques. C'est un travail auquel je vais m'essayer dans mes courts moments de répit. N'y donnerais-je qu'une heure par jour, je ferais encore une bonne besogne. J'ai remarqué, bien des fois, tout ce qu'on obtient de l'assiduité. Un peu chaque jour, — n'est-ce pas ainsi que s'est fait le monde?

Dimanche 20. — Monté au Père-Lachaise. Les feuilles s'en vont et les morts viennent. La terre les reprend dans son sein maternel. Sous le brouillard qui s'abaisse, le cimetière se remplit de silence. Les oiseaux qui nichent l'été sous les tombes, je pense au rossignol, sont partis depuis longtemps. Les dernières roses du Bengale, saisies par le froid de la nuit, s'effeuillent. Tout s'assoupit. « Dormez, dormez, chers morts! Laissez-nous les peines et le fardeau de la vie. Dormez dans la paix. »

Mercredi 14 décembre. — La santé de M^me^ Hortense commence à me donner de l'inquiétude. Elle a dû renoncer à ses habitudes matinales. Il lui a fallu céder à M^lle^ Rousseau une part de la surveillance qu'elle avait tenu à exercer seule jusqu'ici. A part la perte matérielle, je ne pense jamais sans effroi à ce que nous deviendrions. mon

père et moi, si la mort nous la prenait. Son activité a beau se ralentir, elle ne remplit pas moins la maison. Amie, mère, providence, voilà ce que Dieu m'a donné en elle. Qu'il me garde donc ce trésor !

Jeudi 25. — M. Henri Nicolle m'a fait appeler. Il voulait savoir comment je prenais ma suppléance. « Très bien », ai-je répondu brièvement. Sa douceur composée m'a semblé repoussante. Son antichambre était curieuse à voir, par la variété des figures toutes sérieuses et diversement occupées de leurs pensées. En sortant de ma courte audience, je me suis félicité de n'être pas né ambitieux.

ANNÉE 1822

ANNÉE 1822

1^er^ *février*. — Gibbon[1], Deslandes[2], Dugald-Stewart[3], de Gérando[4], voilà ma pâture philosophique pour la fin de l'hiver. Mais pour tenir l'esprit en santé, j'ai éprouvé, bien souvent déjà, qu'il faut varier ses lectures comme on le fait pour ses aliments. On passe des uns aux autres, — par ce sage régime, avant d'en avoir perdu la saveur et l'envie. Nos lectures doivent donc être alternées. Il faut qu'elles soient tantôt un travail, tantôt une récréation. En ce moment, pour me récréer, je lis Walter Scott, auquel je prend beaucoup de plaisir : mais pour ses descriptions seulement, car je n'ai jamais compris le roman historique. Outre qu'on ne sait jamais où finit la fiction et où commence le réel, on y perd le goût de l'histoire vraie

1. Gibbon : *Histoire de la décadence de l'empire romain.*
2. Deslandes : *Histoire de la philosophie.*
3. Dugald-Stewart : *Histoire des sciences métaphysiques, morales et politiques.*
4. De Gérando : *Des Signes* et *Le Visiteur du pauvre.*

qui, elle, ne se charge pas d'amuser l'imagination, mais d'instruire le présent par le passé.

Dans un autre ordre d'idées, j'ai rejeté avec dégoût un livre coupable : la *Pucelle*, de Voltaire. Voilà comment un homme, par une boutade, une étourderie à la française, a tout compromis. Cela ne lui sera jamais pardonné.

1^er^ *mars*. — Rencontré ce matin Héloïse. Elle prend le même chemin que Sophie Plateau. Malgré les travaux, les soucis de tant de sortes qui m'accablent, cette image de douleur a vivement réveillé le besoin que j'ai toujours eu d'une adoption. Qui dit *adoption*, dit éducation, *protection*. Sans les misères d'une enfance à peu près abandonnée, elle n'en fût pas venue là. Dix-sept ans et déjà phthisique ! La chute des feuilles l'emportera. Cette terrible maladie qui fait tant de victimes parmi les jeunes, n'est chez elle, on le voit, qu'un accident. Une meilleure nourriture, plus de chaleur l'hiver, une robe de laine au lieu de la sèche robe d'indienne que transperce le vent glacé ; de bons souliers à semelles épaisses, les jours de pluie, et ce serait aujourd'hui, non pas une mourante, mais une vaillante fille, pleine de vie et d'entrain.

A part le bien matériel qu'on peut faire à une enfant par l'adoption, il y a aussi le bien moral.

Et, non seulement pour celle qui grandit doucement sous votre aile, mais pour l'éducateur lui-même. Ce serait un exercice quotidien de moralité. Je sais bien, que la petite fille devenant femme, les sentiments de paternité pourraient insensiblement changer de nature et qu'on serait exposé à tomber amoureux de sa fille adoptive.

Si la différence d'âge n'était pas trop grande, s'il y avait similitude de goûts et d'humeur, rien n'empêcherait un mariage. Dans le cas contraire, ce serait une bonne occasion de faire effort pour surmonter sa passion, reprendre son rôle de père, doter sa fille et la marier.

Je ferai peut-être un petit roman où je mettrai tout ce que j'ai en pensée sur ce sujet délicat. Si ce livre était lu par ceux qui entrent dans la vie, il pourrait leur donner plus d'une leçon utile. Je n'ai pas la prétention d'être meilleur qu'un autre; ce qui me différencie pourtant de mes camarades, c'est l'émotion de pitié que je ressens pour les femmes qu'ils ont à leur usage et qu'ils traitent avec tant de légèreté. L'abstinence absolue est chose impossible ; à notre âge, les passions nous dominent ; leurs exigences sont tyranniques. Tel qui se vante de pouvoir supprimer les sens, gagne, à cette prétention ridicule, de tomber à la bête pour avoir voulu trop faire l'ange. Je sais

cela mieux que personne, hélas! Il faut donc céder à plus fort que soi. Mais là n'est pas la question. Je dirai seulement, qu'aucune des fonctions d'ordre naturel n'est faite, en elle-même, pour nous diminuer moralement, la fonction de l'amour physique pas plus que les autres. Suivre le vœu de la nature ne contrarie en rien les sentiments élevés, tendres et reconnaissants que tout homme bien né doit éprouver pour celle qui lui donne le bonheur. C'est donc de notre manière d'entendre les choses que vient tout le mal. Ce livre y servirait peut-être de remède.

10 *mars*. — Ayant à moi tout mon après-midi, je suis revenu à mon roman et j'ai senti qu'il faudrait, au courant du récit, indiquer avec un art, une mesure infinie, les métamorphoses successives qui mènent l'enfance à la puberté. Le jeune homme ne s'en doute guère. Il serait pourtant utile qu'au moment où les désirs s'éveillent, il sût un peu ce que c'est qu'une femme. Je ne vois pas d'autre moyen de modérer ce que l'essor des passions a souvent de brutal dans l'aveuglement de la première heure. Que de maux on éloignerait de soi, si seulement on savait l'essentiel! Et comment une mère laisse-t-elle tout ignorer à son fils?....

Je voudrais être pour lui cette mère, sans tou-

tefois me poser en fâcheux, en donneur de conseils. Mes circonstances personnelles, les trois années que j'ai passées rue de Buffon[1], m'ont fait une science précoce. J'ai vu, dans cette maison de douleur, couler tant de larmes ![2].

Oui, la femme vit, sent et souffre tout autrement que l'homme. La délicatesse des organes fait celle des sensations. La nature, en affinant la femme, — beaucoup le sont à l'excès, — a multiplié pour elle les occasions de la souffrance. Il n'est pas nécessaire que le trait pénètre pour qu'il y ait blessure et souvent blessure durable. Elles sentent tout dès l'épiderme. Jeu cruel, il semble, de la nature, faisant l'un fort et tyran, l'autre faible et victime.... Et cependant, il faudrait bien se garder d'y rien changer. La puissance qu'a la femme sur l'homme, tient précisément à cette faiblesse qui demande aide et protection. Que la femme devienne tout à coup virile, et tout disparaît : sa grâce touchante, son charme indéfinissable, ce qui émeut en elle et nous fait faibles à notre tour, pour la mieux servir. La faiblesse chez la femme n'est pas la maladie qui éloigne. Son mal plutôt nous

1. Voir *Ma jeunesse*, p. 141.

2. Nous pensons que cela n'eût pas suffi. La *science précoce* dont parle Michelet, a dû beaucoup, sans aucun doute, à celle de son ami. — Poinsot, physiologiste distingué, était à la veille de prendre son grade de docteur en médecine lorsqu'il mourut.

M^me^ J. M.

attire : elle seule a *l'aimantation*[1]. Supprimez cela, vous supprimez l'amour même....

Que de choses à dire là-dessus, touchées à peine. Il suffirait d'éveiller une inquiétude salutaire. La première jeunesse est ardente, mais elle est sèche. Le cœur ne s'attendrit chez l'homme que plus tard. Sans le sensibiliser à l'excès, je voudrais qu'il fût du moins un peu de la partie, c'est-à-dire, qu'il devînt impossible au jeune homme d'approcher une femme sans que cette pensée moralisante lui vînt : « Celle qui me cède et me donne l'infini du plaisir, me remet à ce moment, plus que sa destinée, — sa vie même. » L'amour pour la femme, par le seul fait de la *maternité*, est frère de la mort. Que de fois cela m'est revenu depuis que ma marraine m'a raconté le malheur de sa fille!

C'est à la femme, à la mère qu'il appartient d'être la providence des autres femmes. Toutes devraient dire un mot de cette chose délicate à leur fils, au point de départ dans la vie. Un *seul mot*, comme elles savent les trouver quand elles veulent. Pour beaucoup, cet avertissement suffirait. Mais elles préfèrent tout abandonner au hasard. Il part donc ce fils, presque un enfant encore, ignorant l'essentiel ou le sachant mal, je veux dire, brutalement, cyniquement initié par ses aînés. Qu'en résulte-t-il? C'est qu'il traite la jeune fille de sa

1. Belle pensée de Poinsot.

première rencontre, en gamin comme lui, en camarade, pour ainsi dire en homme, sans aucun ménagement. Beaucoup ne voudraient pas être traitées autrement, dira-t-on. Celles qui sentent ainsi, — cette fâcheuse erreur de la nature peut se rencontrer, — n'en sont pas moins femmes, au sens littéral et tragique du mot. Il faut donc les traiter comme telles.

Revenons à mon jeune homme. Que gagne-t-il pour l'avenir à cette déplorable habitude de sans-gêne? Il y gagne, — et ce sera votre punition, Madame, — de ne pas savoir, près d'une femme honnête, ni se tenir, ni lui parler. Il n'y a plus entre eux de langue commune. Qu'il se marie et soit obligé de se contraindre, je le vois bientôt bâiller d'ennui, ne chercher qu'un prétexte pour rompre le tête-à-tête, prendre son chapeau et partir. Le plus triste et le pis, c'est que plus tard, il ne saura pas même comment on respecte dans une femme la mère de ses enfants.

15 *mars*. — Poret me réclame les cahiers de Laromiguière, dont l'École a besoin. En les lisant, j'ai été charmé, mais c'est comme dans un beau repas où l'on vous offre d'abord les pâtisseries. L'estomac proteste, et les yeux cherchent sur la table la pièce de résistance qui donnera, avant les douceurs, l'aliment solide et nourrissant.

Mon *ours* me conte que son père dit lui avoir trouvé une riche héritière; cent mille francs de dot! Nous avons bien ri. Puis, nous avons raisonné sur ce grave sujet : le mariage. Pour mon compte, je ne comprends que deux femmes : celle qu'on peut associer à ses pensées, peut-être même à ses travaux; ou bien, la modeste ménagère qui, le jour, gouverne sans bruit son petit royaume. Le soir, je la vois assise près de la table de travail. Elle file. A deux pas, le berceau qu'elle endort au doux ronflement de son rouet.

30 *mars*. — Rien de plus énervant qu'une suppléance où il faut toujours avoir affaire à de nouveaux élèves. A chaque instant M. Basset (le proviseur) m'appelle pour une classe différente. L'un est à la campagne, l'autre est malade. Celui-là se marie, quand ce n'est pas sa femme qu'il enterre.

Les méchants élèves profitent de ces changements pour se livrer à des manifestations bruyantes.

J'ai dû prier le censeur d'assister une fois, invisible, à la classe pour qu'il vît bien par lui-même, qu'avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de se rendre maître de ces cancres, autrement que par une répression sévère. Ce soir, toute la classe a été mise par lui en retenue; ainsi les bons payent pour les coupables. Rien n'endurcit plus le cœur.

10 *mai*. — Grande tristesse dans la maison depuis huit jours. Les infirmités de l'âge avancé et la maladie ont élu chez nous domicile. M^me^ Hortense décline rapidement.

Sa vieille pensionnaire et celle de M^lle^ Rousseau arrivent à un état d'inconscience fort douloureux à voir. Ce sont des âmes qui se déforment, dont les rares réveils, ne sont plus que les derniers battements d'ailes de la pensée, les dernières lueurs d'une intelligence qui s'éteint. Que Dieu nous garde de mourir trop vieux!

Il serait plus sage, dans l'état de santé où est M^me^ Hortense, de les rendre à leurs familles. Chacun y pense et personne n'a le courage de le faire. On peut prédire, qu'elles ne nous quitteraient que pour tomber dans des mains mercenaires.

Et je vois encore à l'œuvre, les gardiennes des folles de la pension Duchemin. Celles-ci ne sont qu'idiotes et plus faciles à soigner; mais elles sont, en un sens, plus gênantes. Soyons donc humains ; ayons pour elles la pitié qu'on a pour l'enfant. Malgré l'embarras qu'elles donnent à ces dames, et le dérangement quotidien que j'en éprouve, je suis le premier à leur conseiller de les garder jusqu'au bout.

Juin 4. — La brutalité est une laideur chez la

femme; chez la mère, c'est une monstruosité. Ce matin, en allant au collège, j'en voyais une dans le fond d'une cour qui remettait en ordre son enfant qu'avait arrêté un besoin de nature. Cette femme très violente, de mauvaise figure, l'avait fait sans dans doute d'abord rudement, car le pauvre petit, âgé de quatre ans à peine, s'était mis à pleurer. De là, nouvelles violences. Il ne pouvait se taire. A chaque coup, des pleurs éloquents qui disaient de manière intelligible : « Ah! si toi, toi-même, tu me bats !... que deviendrai-je? » Rien de plus pathétique. Un désespoir, court sans doute à cet âge, mais si profond!... Je me sentais mordu aux entrailles. C'était comme si moi, j'eusse été la vraie mère. En réalité, rien ne m'émeut plus que les faibles, les enfants, les vieillards et aussi les animaux, — ces muets de la création!

*
* *

Aujourd'hui, en quittant le collège, j'ai voulu revoir l'impasse Saint-Louis où je menais paître la chèvre blanche qui nourrissait ma mère dans les derniers temps de sa vie. Je suis passé devant Notre-Dame et j'ai fait cette réflexion, que le clergé de l'église métropolitaine était peu populaire au moyen âge, si l'on en juge par le nom que le peuple donnait au terrain légèrement élevé qui

forma de bonne heure un jardin derrière l'église : *la Motte aux papelards*.

Juin 11. — On vient d'arrêter le programme de philosophie à Ste-Barbe. Bouillet[1] me l'a fait tenir en me prévenant que Boupon? voulait y faire insérer, à propos des témoignages humains, une proposition qui établirait explicitement, l'autorité de la *révélation*. M. Nicolle qui, sans doute, ne veut pas que de si grandes questions soient livrées à la méditation des imberbes, a eu le bon esprit de s'y opposer. Il a rejeté aussi une question relative au contrat social.

*
* *

J'entends souvent dire autour de moi : *Place aux jeunes!* La plupart de mes camarades se persuadent, trop aisément, que si telle individualité brillante disparaissait, ce serait leur tour de *s'élancer dans la carrière*. Il y a des impatiences qui sont louables; elles poussent l'homme à vouloir. Mais ce ne sont pas les anciens qui nous gênent. Il nous tendraient plutôt une main secourable. Et que serions-nous sans eux?... Notre vrai père est bien moins celui qui nous a engendré selon la chair, que le maître patient qui a mis notre cer-

1. M. Bouillet y était professeur de philosophie.

velle d'enfant en train de vivre et de penser. Ce n'est pas de leur part que vient l'entrave, elle est tout entière, dans le mauvais vouloir administratif. Il suffit que votre visage déplaise, pour que vous soyez impitoyablement tenu à distance. Depuis un an, on me demande des vers grecs et latins, des traductions, « quelques pages d'improvisations », sans que cela me serve à rien pour mon avancement. J'ai fini par avoir des doutes. Ne guette-t-on pas une phrase, un mot, pour me faire tout au moins un procès de tendance? Je le croirais d'autant plus volontiers, que mes quatre années de professorat chez M. Briand ont donné la mesure de ma capacité. L'essentiel est de marcher droit et d'attendre, sans défaillance, des jours meilleurs.

*
* *

Que nous le voulions ou non, l'homme à chaque âge est poussé en avant par l'évolution des idées; l'éternité les conduit.

Juin 21. — Ce matin, Lefebvre entre tout ému dans mon cabinet et, pour son bonjour, me jette ces mots : « Elles se rient de nous!... En revanche on s'arrange pour rire d'elles dès qu'on le peut. C'est un diabolique plaisir qui rend profon-

dément triste! Que faire? Elles l'ont voulu. « Je voyais bien qu'il était exaspéré. Mais de quoi? Sans doute de quelque moquerie cruelle. Le rire d'une femme peut faire de si vives blessures! Elles ont aussi des mots terribles, qui percent l'acier.... Il a repris : « Vous me parlez toujours de l'amour comme d'une chose supérieure, et de la femme comme d'une poésie; mais l'amour, c'est une guerre. Mais la femme, c'est le dragon sifflant!... Elles ont le tact de se faire détester! — Pas toutes, essayai-je doucement. — Si, si, toutes! toutes! Aussi nulle pitié! c'est comme à la chasse. Elles enseignent à rire du destin! Nul ne se souvient que, selon votre mot, c'est pour elles la vie ou la mort. » Je voulus l'arrêter là-dessus ; il n'y avait pas moyen, c'était un torrent débordé. « Rappelez-vous donc votre sœur, rappelez-vous Célestine, lui dis-je, alors, en appuyant fortement ma main sur son épaule. Vous traitiez cela de bagatelle, et vous ne pouviez croire que les railleries d'une femme, ou plutôt sa risée, pût glacer le cœur pour toujours. J'ai pardonné pourtant. Faites de même. L'amour haineux est un mauvais hôte. Sans que vous me disiez votre histoire, je la devine. Il fallait mieux choisir, voilà tout. » M'interrompant sur ce conseil, il a repris avec un bouillonnement de colère, car il est très sanguin : « Vous en parlez à votre aise! Si elles ne

sont pas rieuses, elles sont hautaines. De celles-ci, j'ai eu la terreur d'abord. Elles découragent. Et puis, bonnes tout à coup, faciles... Mais avec qui? Avec ceux qui brusquent les choses et les outragent. Dites non, peut-être? » — « Mon expérience, cher ami, n'est pas à la hauteur de la vôtre; j'entrevois pourtant la part de vérité de vos griefs. A tout prendre, je crois que je préférerais encore les rieuses aux femmes hautaines. Notez que si les premières sont de plus en plus rieuses, ce n'est pas toujours pour attirer, tenter, comme vous le croyez, et se moquer ensuite. C'est aussi pour éluder, et se défendre, sans faire trop de peine. Ou bien encore, si elles ont été prises une fois, c'est une revanche... A qui la faute? Ne riez-vous pas vous-même quand la mésaventure arrive à l'un de vos camarades?... » L'heure de la classe nous a séparés.

Juillet 12. — Poret vient de donner raison à ma façon de penser sur la royauté des bureaux. Voici la lettre qu'il m'écrit au sujet d'un article qu'il m'a chargé de présenter à M. Villemain.

« ... Cher ami, quel que soit le jugement du maître, il ne l'attribuera pas à un roué littéraire. S'il me juge incapable d'écrire dans les journaux et spécialement dans le *Journal des Débats* (ce qui est très possible), il trouvera peut-être quel-

que occasion de m'employer. Je t'avoue que je n'en serai pas fâché et je te conseille aussi de songer à toi. Dans des administrations qui n'ont pourtant pas, comme l'Université, l'honneur d'avoir un prêtre pour chef, on ne peut plus obtenir de places, qu'un billet de confession à la main, ou du moins, cela est très difficile, même avec les plus hautes protections. Si je te garantis ce fait, juge du reste. Il ne faut compter que sur nous-mêmes et pas se jeter dans le filet des dévots. »

A toi. PORET.

Juillet 18. — En songeant à l'aventure que Lefebvre m'a contée, j'ai résolu de lui écrire une lettre sur les avantages de la monogamie. En voici à peu près le canevas : La monogamie impose de conquérir tout à fait. C'est un état de dépendance, dangereux à plusieurs, utile au plus grand nombre, car il nous force de résoudre le problème très difficile de la culture à deux. — Beaucoup, de plus en plus, se réfugient lâchement dans la vieille vie polygamique. C'est reculer de deux mille ans; c'est éluder l'épreuve capitale de notre Occident.

Qu'y gagnent-ils? L'épuisement, la fatigue d'esprit, la nullité précoce; mais surtout la perte d'un progrès de culture intime, d'importance infinie; car, l'éducation de la femme qui fait souvent celle de l'homme, — passe de la mère à l'enfant, et de

l'enfant au pays. La décadence d'un peuple est toujours précédée de la dissolution du foyer.

Avons-nous, d'ailleurs, tant que cela besoin d'avoir plusieurs femmes à la fois, et d'aller de l'une à l'autre pour varier nos plaisirs? L'oisif seul peut songer à ce libertinage. L'homme qui dépense tout le jour ses forces à des œuvres viriles, ne pense guère à courir, le soir, après les femmes. Il a suffisamment de la sienne. Voilà mon thème. Le piquant, serait de prouver que nous sommes en train de devenir des Orientaux, c'est-à-dire, des propres à rien. Cette idée n'est pas si paradoxale qu'elle en a l'air. Il n'est que trop réel qu'une certaine couche de la société, dans notre Occident, par suite de ces habitudes énervantes, s'enfonce dans la somnolence et la sénilité. Des eunuques, pour tout dire, sans la mutilation.

*
* *

Depuis que M^lle^ Rousseau est devenue, en quelque sorte, l'unique directrice de la maison, ses qualités sérieuses se sont affirmées. Tant il est vrai, que la femme appartient au foyer dont elle est la suprême harmonie. En voyant combien, mon père et moi, nous serions incapables de régler nos affaires d'intérieur, je sens plus profondément cette vérité, que le rôle de la femme dans la fa-

mille est, en bien des sens, celui d'une mère, d'une providence. Pour ne parler que du côté matériel, prenons, par exemple, l'alimentation. Eh bien, l'homme seul, se nourrira trois cent soixante fois par an à peu près de la même manière. Pourquoi? Parce qu'il est gauche à entrer dans le détail. A moins d'être né homme-femme, c'est-à-dire un peu vieillot, il ne voit bien que l'ensemble des choses et s'en remet pour le menu à sa ménagère. Oui, c'est à l'homme de gagner et à la femme de gouverner les affaires intimes de la communauté; à elle, de nourrir le travailleur de manière à relever ses forces, à les augmenter. Les femmes, quand elles veulent s'en donner la peine, s'entendent à merveille à administrer le régime, à le varier pour le meilleur entretien de la santé du corps et de l'âme. Elles seules, savent encore donner à la table un air de fête. Avec quoi? Oh! bien peu de chose. Ce n'est souvent qu'un mets mieux présenté, une fleur sur la salade, un fruit richement coloré. Il n'en faut pas davantage pour réjouir les yeux et vous mettre en appétit.

J'admire encore, combien l'humeur de Pauline est devenue plus égale, depuis que son activité se dépense en choses utiles. La femme qui laisse tout le soin du ménage à ses domestiques et reste dans sa propre maison comme un hors-d'œuvre, perd bientôt l'équilibre. Elle est prise d'ennui, elle

bâille ou se fâche injustement à tort et à travers, comme il arrive chez ce pauvre T... qui n'a pas même son cabinet à lui, pour s'y réfugier et se faire un peu de silence. Rien de plus triste. Une femme désœuvrée ou mal occupée, ce qui revient à peu près au même, est un véritable fléau pour le travailleur. Je ne saurais seul ordonner ma maison, la parer, mais je sens très bien que l'ordre, l'harmonie dans l'ameublement est, comme dans la toilette, une des puissances de la femme pour enserrer l'homme, assurer sa fidélité.

Combien on doit se déraciner plus aisément d'un amour qui n'a pas ses harmonies !

Juillet 24. — Ma vie coule, toujours la même. Du matin au soir j'enseigne, je lis, j'étudie, je creuse, je fais des extraits comme provisions d'avenir. Quand on est pauvre, on n'a que peu de livres à soi. Les plus nécessaires sont précisément ceux qui vous manquent.

Chacun désire gagner de l'argent, et chacun, à sa manière, rêve à l'emploi qu'il en ferait. Moi, si j'en avais, je m'achèterais d'abord une grande belle table où j'étalerais mes papiers afin de tout saisir d'un coup d'œil, ce qui est une grande économie de temps. Sur une petite table tout s'entasse, et, le papier dont on a besoin, est presque toujours celui qu'on trouve le dernier.

Ensuite, je m'achèterais des livres, non seulement comme des outils pour le travail, mais encore pour me faire une société. Je les aurais autour de moi, comme autant d'amis qui répondraient à mes pensées, à mes questions. Nous ne serions pas toujours d'accord ; il y aurait discussion, contradiction même, mais jamais avec aigreur, comme il arrive trop souvent dans les disputes entre hommes. On met son amour-propre à avoir le dernier mot et l'intérêt de la cause est sacrifié à celui de la vanité.

Juillet 25. — *Fin des classes.* — Je me sens bien heureux d'être quitte de la vie abstraite que j'ai menée cette année, et de pouvoir causer avec moi-même. C'est un sommeil, une mort qu'une existence où on n'a jamais le temps de jeter en arrière un regard sur soi.

En m'examinant après ce long intervalle, je ne me sens pas amélioré. C'est toujours cette même langueur d'âme, cette conduite flottante. Je parle toujours de vertu avec enthousiasme, avec attendrissement ; je lis Marc-Aurèle et je suis faible et vicieux.

Tâchons donc d'avoir une assiette plus fixe, de prendre quelques fermes résolutions et de les suivre : 1° retranchons des paroles tout ce qui est personnel. *Parler des passions, c'est les nourrir.* Ne donnons rien non plus, dans nos discours, à la

jactance, à l'ostentation: 2° pour ce qui est des sens, ne leur accordons que ce que la nécessité exige, et, hâtons s'il est possible, le moment où nous pourrons suivre entièrement le vœu de la nature.

*
* *

Au cimetière, le *jour de la Saint-Paul.* — « Mon pauvre ami, si mes visites ont été plus rares que l'an dernier, c'est que j'ai travaillé davantage, voilà tout. Personne ne prendra jamais la place que tu as occupée vivant dans mon cœur. J'attendais les vacances pour venir vivre près de toi et redevenir meilleur. Le commerce des hommes m'attriste quand il ne me choque pas. Je ne suis toujours rien, parce que j'ai voulu rester moi. En ce temps, il paraît que cela n'est pas permis et chacun vous conseille d'être de votre époque. Je ne le puis et je souffre, non pas de n'avoir aucun titre officiel, mais d'être sans moyens d'employer mon activité autrement qu'à faire la classe à des marmots. De là, mon acharnement au travail, mes lectures la plume à la main et tout l'attirail qui me retenait captif à mon bureau. J'ai vécu de philosophie avec les morts, mais surtout avec toi, cher enfant!... Tu le sais bien, en quelque lieu que tu sois. »

31 *août*. — Jolie conversation avec Pauline :

Elle. — Il me semble que le plus grand bonheur sur la terre, ce serait d'aimer toujours, non pas doucement, *à son aise*, mais comme tous les hommes aiment en commençant.

Moi. — D'accord ; mais pour cela, il ne faudrait qu'une chose, être parfait comme Dieu.... Ce ne serait pas assez ; il faudrait encore aimer un objet parfait.

Elle. — Mais quel que soit l'objet, ne le voit-on pas parfait quand on aime?

Moi. — Oui, d'abord : mais à mesure, on fait des découvertes ; et puis, quand cette perfection serait réelle, l'être imparfait qui la contemplerait, se lasserait peut-être à la longue.

Elle. — Oh ! je ne suis donc pas comme les autres ! je me sens capable d'une passion qui ne se refroidirait jamais. Lorsque j'étais encore toute enfant, je laissais souvent jouer les autres, pour me mettre dans un petit coin et penser à quelqu'un, je ne savais qui, que j'aimerais toujours et d'un amour sans bornes. J'allais quelquefois jusqu'à pleurer. Et ce n'était pas précisément, un homme que je songeais à aimer ainsi. Non, je m'attendrissais sur tout ce qui m'entourait, les plantes, les animaux, le ciel, la terre, tout enfin !... »

6 *octobre*. — La rentrée des classes s'est faite.

Je reste suppléant. Je vois, au contraire, avec plaisir, que Poret monte dans l'estime et la faveur du directeur de Sainte-Barbe. Sa lettre qui me l'annonce, est pleine de verve[1] :

« *Grandes nouvelles !* cher ami. Je commence par la plus claire et la plus sûre. 1° C'est que je vais avoir demain ou après, une chambre à moi au collège pour passer l'intervalle des classes. Je pense que tu la connais : c'est ce joli petit cabinet auprès de mon ancienne *grand' chambre* de mémoire morfondue. Il me semble t'y avoir mené une fois pour te chauffer pendant l'absence de Guérin (professeur de troisième) qui l'occupait.

« Ainsi, je travaillerai avec assiduité et sans dérangement involontaire ; ainsi, je te recevrai au coin de mon feu et tu ne me feras plus de visites ambulantes en plein champ, quand il gèle à huit degrés.

« 2° Ceci est plus grave, mais aussi plus obscur : le directeur (M. Nicolle) m'a donné à entendre tantôt, d'une manière très enveloppée, que son frère (le recteur) songeait à aider l'enseignement de l'histoire par des *répétitions* faites aux meilleurs élèves. Je lui ai arraché le dernier mot

1. Nous donnons cette lettre pour la compréhension de la phrase qui en accompagne la lecture ; elle a aussi le mérite de bien peindre la situation. Mme J. M.

souligné qu'il n'avait pas prononcé d'abord. Il m'a dit ensuite, mais avec aussi peu de précision qu'à son ordinaire, qu'il nous réunirait pour en parler. Il m'a paru que, dans cet arrangement, il ne songeait plus à toi, quoique ton nom n'ait pas été prononcé. Je soupçonne du Rozoir d'être celui sur qui se portent leurs vues. Si tu n'as pas changé d'idée, je ne désespère pas de le ramener à notre but. PORET. »

Je lui réponds : « Oui, mais à la condition de n'entrer que par la grande porte[1]. »

2 *novembre*. — *Jour des morts*. — Porté des fleurs sur la tombe de mon ami. Il y avait dans ce bouquet où dominaient les couleurs funèbres, une élégie tout entière.

En rentrant, je jette sur le papier le titre d'un beau livre : *Dialogues des morts*. Ce lieu m'est devenu si familier qu'il me semble être déjà des leurs. Les étrangers pourraient me prendre pour leur guide. Je sais la demeure de tous les morts illustres. Depuis que je viens ici, pour ainsi dire journellement, à combien d'inhumations n'ai-je pas assisté ! Combien de sépultures me sont deve-

1. M. Michelet ne voulait entrer à Sainte-Barbe qu'à la condition d'avoir une chaire. Elle fut créée, en effet, exprès pour lui. Mme J. M.

nues chères ! Je puis dire, que j'ai fait amitié avec la mort. En retour, elle m'a livré les mystères de la tombe. Il a suffi de l'interroger d'un cœur compatissant. Je pourrais donc, réellement, faire ce livre, non comme témoin et narrateur, mais, nouveau Lazare, en ressuscité du tombeau. Je suis tant de fois mort par la douleur !

Donc, comme mon pauvre Poinsot, on m'aurait enterré en février, et je serais dans la période intermédiaire où l'âme, ayant de la peine à quitter ce monde, erre autour de sa sépulture. Point de pierre sur ma tombe, rien que la terre, ce qui faciliterait les communications avec les morts de mon voisinage.

La première fois que je serais tiré de mon sommeil, mon premier soin serait de chercher à reconnaître mon nouveau gîte, non sans effroi. Obligé d'y rester pendant le jour, chaque soir, à l'heure où le cimetière est redevenu désert, où les vivants s'endorment, moi, je m'échapperais de mon funèbre domicile, pour revenir sur la terre respirer un peu plus à l'aise et regarder autour de moi. Cette première fois, je n'entendrais que des bruits légers, aucune parole. L'aube viendrait me surprendre, je me recoucherais comme tout bon mort doit faire, — mais non sans mélancolie, — dans ma noire et gênante prison.

Les nuits suivantes, pluie ou brouillard : rien

que la solitude, un grand silence. Mais une nuit, doucement étoilée, où je suis assis tristement sur la balustrade de mon tombeau, une voix me parle, mais si basse, si douce, rien qu'un souffle qu'une ombre seule peut ouïr : « Ami, tu n'es pas seul ! » Ce serait là le point de départ. Bientôt viendraient le printemps et le réveil dans l'amour, de ceux que la mort a séparés en pleine jeunesse, en pleine vie. Rien de plus poétique que la description de ce moment idéal où le cimetière est englouti sous les fleurs. On les verrait, ces âmes éprises, monter deux à deux et fuir dans l'espace, non pas comme nous les peint Dante, emportées dans la tourmente, mais heureuses. Ici, point d'enfer, rien que le paradis. N'est-il pas dans le cœur de ceux qui aiment?...

Après les ardentes amours de l'été, viendraient les mélancolies de l'automne, la chute des feuilles et les pensées de séparation. Tout cela, ennobli par les grandes assemblées des morts dans l'attente du jugement.

Que de choses à dire ici sur les pressentiments de la vie future. Mon cœur autant que mon esprit y fournirait. Je sens Dieu une mère, pour toutes ces âmes qui vont à lui, comme les petits enfants, en tendant les bras.... Ce livre plein d'émotion ferait aimer la mort[1].

1. Vers la fin de sa vie, M. Michelet reprit cette idée féconde

8 *novembre*. — De quelque côté que je me tourne, déception et tristesse. Je me réfugie tout entier dans l'antiquité.

Saint Virgile! divin Homère! recevez votre enfant.

Virgile, né au milieu des alarmes de la guerre civile, fut attristé dès sa jeunesse par les malheurs de la patrie, de sa famille. Il retrouva cependant la paix et le repos. Mais cette âme douce ne pouvait se faire un bonheur isolé; elle se reprochait d'être exceptée des malheurs du monde. Tel est le sentiment qui a inspiré la première églogue. Les cinq premiers vers sont une exposition. Il semble que le poète s'y parle à lui-même. Tous les sentiments humains animent successivement cette églogue; l'amour de la patrie, la reconnaissance, la pitié, l'amour.

Il s'agissait d'émouvoir l'auteur des proscriptions. C'est pour cela que les bergers sont naïfs et simples, plus que dans une autre églogue, crédules même : *Stultus ego, non unquam gravis ære. Ludere quæ vellem.... Carmina nulla canam.*

Traits charmants, qui peignent tout le poète. On a pitié de ce pauvre berger persécuté par les

d'un livre sur *la Vieillesse et la Mort*. Il en a donné la composition dans une table analytique. Après avoir écrit son beau livre : *Nos Fils* (1869), il voulut, avant de mourir, affirmer la vie et l'immortalité.

hommes, qui croit que les dieux s'occupent de lui. L'attendrissement pour les animaux qui ne nous font pas de mal et qui partagent nos travaux revient aussi plusieurs fois... La scène est en automne : les fruits, la fumée, de délicieux contrastes : la fumée qui monte et l'ombre qui descend du haut des monts... Il y a de la philosophie dans cette fin.

La mienne en est singulièrement relevée. Elle me conseille, à l'exemple du grand saint que j'honore, de ne plus me retrancher dans un isolement égoïste, mais de prendre une âme généreuse et de l'occuper des maux de l'humanité. Que sont les miens, mes chagrins individuels, si je les compare? Des piqûres irritantes peut-être, mais enfin de simples piqûres. Résignons-nous ; acceptons d'un cœur viril la destinée qui nous est faite ; disons-nous chaque matin, pour nous fortifier, que le devoir seul importe, et que tout le reste n'est rien.

FIN

JOURNAL

DE

MES IDÉES

JOURNAL

DE

MES IDÉES

1818-1829[1]

Depuis que je suis sorti du collège, mon activité ne s'est plus ralentie.

En 1817, Le Baccalauréat.

En 1818, La Licence.

Mais tout en la préparant, j'esquissais le plan d'un livre qui aurait eu pour titre : *Essais littéraires sur les historiens latins*. J'avais déjà tiré quelques remarques de Salluste, Tite-Live, Machiavel. Mon pauvre Poinsot m'avait aidé à copier tout cela. Mais je sentis que je n'étais encore en état que de faire une déclamation. Je m'arrêtai.

1. A partir de l'année 1822, le journal des idées ne se mêlera plus à la vie intime. Celle-ci, comme je l'ai dit dans ma préface, semble supprimée. Dans le IIIe volume, qui aura pour titre : *l'École normale*, — la correspondance, les voyages, les cours eux-mêmes me permettront, cependant, de la reconstituer en ce qu'elle eut d'essentiel. Mme J. M.

1819

Le *Doctorat*. Je pris pour sujet de ma thèse française : *Les grands hommes* de Plutarque, où je le considérais surtout comme écrivain.

Et pour ma thèse latine, *Locke*.

Est-ce tout? Il s'en faut bien. Au commencement de cette même année, nous avions entrepris, Porel et moi, de compiler, traduire et arranger une suite de discours tirés des *Orateurs grecs et anglais* pour servir d'introduction au recueil de discours de la *Tribune française* à laquelle nous nous étions abonnés. Ce travail était déjà fort avancé quand M. Villemain m'en fit rougir comme d'une entreprise mercantile. Et cependant?... Enfin j'obéis.

Est-ce tout? Pas encore. Je vois qu'en Juin, nous avions formé l'audacieux projet de fonder une revue. C'est-à-dire que sans rien savoir, nous nous promettions d'être universels. Voulant faire d'avance un fond à cette feuille périodique (48 pages in-8, tiré à mille), je dressai une liste des articles à faire. En voici quelques-uns :

1° *Histoire de l'aristocratie.*

2° *Des gouvernements traîtres aux peuples.*

3° *La pairie en Angleterre.*

4° *Tableau des Indes sous les Anglais : prophétie.*

5° *Influence du commerce favorable en tous temps à la liberté.*

6° *Tableau géographique de la liberté actuelle du monde.*

7° *Questions sur l'Égypte.*

8° *Du monde, tel qu'il eût été si, après la Révolution, on l'eût conquis au profit du despotisme.*

9° *Des limites données par la nature à chaque pays et auxquelles on revient toujours.*

10° *Crise prochaine de l'Angleterre.*

11° *La Prusse libre sous peine d'être engloutie.*

12° *Pièces historiques tirées des anciens recueils* (choisis surtout dans le seizième siècle).

13° *Les idées libérales qui sont dans l'Évangile.*

14° *Lettres d'un missionnaire adressées au rédacteur*, etc., etc.

Ma liste faite, je me mis à écrire pour le premier numéro, une déclamation contre Ferdinand et le roi de Prusse. M. Villemain, cette fois, nous encourageait. La *Renommée* qui paraissait sous les auspices de Benjamin Constant nous refroidit et nous arrêta fort heureusement.

En *Juillet*, ce fut un autre projet. Nous lisions, mon *ours* et moi, les stoïciens. Nous décidons de lier leurs doctrines éparses et de les comparer à

celles du christianisme. Nous n'étions ni assez philosophes ni assez savants. Après bien des tâtonnements sans atteindre le but, ce projet avorta comme l'autre, mais nous avions fait en un sens bien du chemin.

En *Août*, je résolus de traiter le sujet proposé par l'Académie. La morale occupait trop alors toutes mes idées. Au lieu de ne faire que ce qui était demandé, c'est-à-dire une déclamation un peu propre, j'allai creuser dans Platon, dans Aristote, dans Rousseau, et j'arrivai à une idée fausse, celle de faire sortir nécessairement tous les talents de l'orateur de ses vertus. Je m'épuisai à tracer deux ou trois esquisses, et j'en restai là.

Septembre! Quelle voluptueuse jouissance! Le travail toujours, mais dans la liberté. Je me vois encore plongé dans Sophocle, jetant des notes pressées sur la philosophie grecque. Ma pensée s'ouvrant d'autres horizons, je projetai un livre que je pourrais bien faire : *Caractère des peuples trouvé dans leur vocabulaire.* Ce travail sur les langues me conduisit à me demander pourquoi la nôtre n'était plus poétique? Je me proposais de traiter cette question aussitôt que je serais quitte de la correction de mes thèses. Je n'avais pas lu encore le *Paria.* (Ceci a été écrit en 1822.)

En vérité, il y avait dans tout cet ensemble de quoi remplir la vie d'un homme. Dans cette même année (1819) je tirai au sort et j'y tombai. Le 28 décembre, jour de la révision, je fus exempté pour la trop grande délicatesse des extrémités, ce qui tenait aux jeûnes de mon enfance. Je n'avais pu ni grandir, ni me fortifier. L'exemption fixait ma destinée. Désormais je n'allais plus avoir d'autres événements que le progrès de mes idées. Pour échapper à la monotonie, il faudrait fouiller, *creuser*. Lorsqu'on va ainsi en profondeur, c'est comme pour les sources. On n'en cherchait qu'une, et voilà qu'il en vient d'autres et beaucoup plus abondantes, sur lesquelles on n'avait pas compté. Ainsi naît la variété dans une vie en apparence trop uniforme.

1820

Rien que des lectures. La Grèce, la Bible, l'Évangile. Je commence les mathématiques qui bientôt me passionnent. Le départ de Poinsot, mes courses à Bicêtre, les lettres fréquentes que nous nous écrivions, le *Journal* et le *Mémorial*[1] que je

1. Le *Journal* pour le présent ; le *Mémorial* racontait le passé, les années de l'enfance et de la première jeunesse.

faisais pour lui, enfin nos longs entretiens donnaient le change au besoin que j'avais de production. Moins de projets de livres, mais beaucoup de culture intérieure. La morale en a profité; aussi ne regrettons rien.

1821

Grande amertume, mais l'immensité de la science m'apparaît. Poinsot meurt, mon isolement cruel me rejette violemment du côté des idées. Je n'échappe à la mort qu'en mourant à moi-même. Jamais encore, je n'avais senti un tel besoin de produire. Quoi? Je ne savais. Mon inquiétude me portait vers tous les sujets à la fois. C'est un sûr moyen de ne faire rien qui vaille, mais j'étais poussé, tiré hors de moi, tout en me plaignant de ne pas avancer. Le concours en perspective me tenait aussi en haleine. Que de choses vues, revues pour être mieux préparé et qui n'ont point servi! Dans cette année de deuil, toutes mes lectures sérieuses s'étaient tournées vers la métaphysique et la logique : Dugald-Stewart, de Gérando, Flotte, d'Alembert, Reid, qui me donna l'essence de la philosophie écossaise. J'ai fait des extraits de tous ces ouvrages.

Après l'agrégation, je revins avec un réel plai-

sir au livre que j'avais voulu faire en 1819 : *Caractère des peuples trouvé dans leur vocabulaire.* J'étais parti de Sophocle. Quelque respect qu'on ait pour son public, il faut bien l'avertir de ramener son attention sur une partie de la philosophie trop méprisée depuis quelque temps. La route de l'étymologie est périlleuse, mais c'est une route aussi.

Si hypothétiques que puissent être les choses qui y seraient contenues, peut-être ce faible essai éveillerait-il un génie ou un esprit plus exact. A cette date, 1819, je retrouvai mon idée en germe dans Gibbon et je laissai là tout. Depuis, j'ai repris sous des formes diverses mon premier projet; tout récemment, j'ai divisé l'ouvrage en deux parties : la première historique, la seconde métaphysique. Dans celle-ci, viendrait se fondre un extrait de la *Sapientia Italorum* et beaucoup de mots de la *Science nouvelle.* Dans la partie historique, j'aimerais assez à supposer la destruction du monde ancien. Tout aurait péri, sauf le vocabulaire des principales langues européennes. Un habitant du Nouveau-Monde, un Américain, entreprendrait de reconstruire toute la civilisation avec ce vocabulaire. Ce serait là, l'Introduction très piquante du grand ouvrage. Aujourd'hui même, j'ai modifié ce dernier plan et le titre du livre; je préférais celui-ci : *Histoire des*

mœurs des peuples trouvée dans leur vocabulaire.

Cette idée est tout une genèse. Avant tout, il faut connaître l'histoire des mœurs: puis, en généralisant, l'*Histoire de la civilisation.*

Quel beau monument à élever! me disais-je... Et me voilà méditant l'*Histoire de l'espèce* comme individu. En lisant le morceau de Dugald-Stewart (l. III, *Histoire des sciences morales et politiques*) ma pensée a fait bien du chemin[1]. J'ai senti que ce titre : *Histoire de l'espèce,* supposerait que l'histoire de la civilisation est déjà bien connue. Croyant que le livre de Condorcet était une esquisse en ce genre, je m'étais mis à la lire. Mais j'ai dû bien vite m'apercevoir que si l'on embrassait le sujet dans toute sa grandeur, l'histoire du progrès du genre humain, telle que Condorcet l'a esquissée, n'en serait qu'une face. Il néglige totalement la partie historique, et surtout ce qui regarde la religion. C'est la marche des sciences qu'il a principalement suivie.

Je me suis plutôt attaché au morceau de Cousin qui seul a le caractère de généralité parfaite.

1. C'est la lecture de Dugald-Stewart qui, dès cette année même (1821), éveilla l'attention de Michelet sur Vico. On a dit, à tort, que ce fut Cousin qui révéla au jeune homme l'existence du grand philosophe juriste italien et lui donna le conseil de le traduire. Michelet, on le voit par le journal de ses lectures, n'a connu M. Cousin qu'en avril 1824.

Dans ce morceau[1], il y a deux choses distinctes dont la seconde n'est qu'en germe, et qu'on pourrait appeler : la *métaphysique de l'histoire*, c'est-à-dire, la généralisation, la simplification des principales masses de faits. Ce serait là véritablement, l'histoire de l'humanité comme individu, si toutefois il est possible, sans s'éloigner de la vérité, de réduire une chose si multiple à une parfaite unité.

Il y aurait aussi dans ce livre, ce qu'on pourrait appeler la *Logique de l'histoire*. Elle consisterait à séparer, autant que possible, le *régulier de l'accidentel;* à noter ce que la marche de l'espèce amène de faits isolés qui accélèrent cette marche ou lui font obstacle, car la liberté souvent capricieuse de l'homme, doit produire de fréquentes anomalies.

Cette science nouvelle est, je le sais, plus difficile qu'aucune autre science philosophique, mais cela est fait pour tenter. Il ne s'agirait d'ailleurs, que d'approcher le plus possible, des probabilités. Le régulier une fois trouvé, on en chercherait les *règles*. C'est alors que la science commencerait à se former. Lorsque plusieurs générations l'auraient cultivée, elle deviendrait capable d'ajouter infiniment à la certitude et à l'étendue de la pré-

1. Il se trouve dans le tome III de Dugald-Stewart qui est cité plus haut.

voyance humaine. Peut-être même, arriverait-on à trouver le régulier bien plus sûrement qu'on ne le croit d'abord au premier regard. Si l'on examine un fait isolé, il reste d'abord très douteux qu'il appartienne à l'individu ou à l'espèce. Mais plus le nombre de faits embrassés d'un seul coup d'œil est grand, plus la période historique est longue, plus même un seul fait a de causes nombreuses, plus il est probable que c'est à l'espèce qu'il appartient, parce qu'il est peu admissible que dans un grand nombre de déterminations libres, prises dans un âge quelconque de l'humanité, la plupart l'aient été dans un sens contraire aux sentiments qui caractérisent cet âge.

Ces recherches portent en elles un haut intérêt. Il est si curieux de retrouver dans le langage, l'image vivante des mœurs, des opinions que l'on connaît déjà par l'histoire, la littérature, etc. Non seulement on retrouve ce qu'on connaît, mais on fait de nouvelles découvertes, soit dans l'histoire, soit dans la philosophie. N'y trouverait-on même aucun résultat positif, rien n'amuse plus l'esprit que ces analogies variées, hypothétiques, qui mettent souvent sur la voie de vérités plus sérieuses.

Malheureusement ce genre d'études a été jusqu'ici assez négligé. Herder en dit un mot (livre X.

chap. II à la fin). Mme de Staël dans l'*Allemagne*[1], entrevoit ce que de telles recherches auraient d'intéressant. Joseph de Maistre aussi (*Soirées*), mais aucun écrivain, que je sache, n'a cherché ces rapports dans la langue grecque. Foncius et quelques autres qui — dans leurs histoires de la langue latine ont parlé en passant de ces analogies — étaient trop exclusivement philologues pour sentir toute l'importance philosophique d'une telle étude. D'ailleurs, ils n'ont guère marqué que les mots techniques qui ont successivement indiqué l'histoire des mœurs. Cela n'apprend rien; c'est ce que l'histoire nous a dit déjà. Peu importe de remarquer que le nom de César devient un nom de dignité. Les expressions qui, sans être techniques, ont pris l'empreinte des mœurs d'un peuple, de la forme de son gouvernement, voilà ce qui éclaire l'histoire.

Lorsqu'on commence à employer dans les sciences une analyse plus sévère, à mesure qu'on en connaît mieux les détails, ces sciences se détachent les unes des autres et semblent se séparer. C'est l'effet du premier regard; les différences frappent d'abord. Un examen plus attentif va montrer les ressemblances; les objets reparaîtront liés par leurs rapports naturels. De ces rapports se formeront entre les sciences acquises, des sciences nou-

1. Tome I, chap. XII.

velles, et l'homme poursuivra, sans jamais l'atteindre, cette perfection de connaissances où les sciences ne cachant plus ni différence, ni rapport, s'appelleraient de nouveau la *Science*, comme l'ignorance complète les avait déjà nommées.

Entre ces rapports des sciences, l'un des plus frappants, est celui de la philologie à l'histoire des mœurs. Chaque peuple fixe dans son vocabulaire, dans sa syntaxe, le caractère de ses mœurs et de sa civilisation. Par un certain nombre d'exemples bien choisis, on peut révéler le génie d'un peuple d'après son vocabulaire; mais pour y trouver son histoire, il faut savoir préalablement : 1° *l'Histoire du peuple;* 2° *celle de la langue.* Cette dernière connaissance suppose une lecture attentive des auteurs de tous les siècles.

Une pareille étude pourrait former une science à part, sous ce titre : *Philosophie historique des langues.* Cette science serait, en effet, un produit de la philosophie de l'histoire et de la philologie, comme résulte de la géométrie et de la minéralogie : la *Cristallographie;* comme de la zoologie et de l'anatomie : l'Anatomie comparée.

Lorsqu'en effet, les observations auraient été répétées et recueillies dans des ouvrages spéciaux sur un grand nombre de langues différentes, ne pourrait-on pas classer ces observations et en faire des formules générales, de sorte que, *l'His-*

toire et les mœurs d'un peuple étant données, on pût indiquer précisément le caractère de sa langue?

Et que — ceci pourrait être plus utile — la langue d'un peuple étant donnée, on pût retrouver ces mœurs et peut-être une partie de son histoire. Alors existerait, réellement, ce qu'on appelle une *Science*. N'y a-t-il pas quelque chose là-dessus, dans les *signes* de M. de Gérando?

La division viendrait ensuite. Quelle serait la meilleure? on ne pourrait en décider qu'après avoir rassemblé un très grand nombre d'exemples. Cependant je crois, *à priori*, qu'il faudrait choisir entre *l'ordre des matières, philosophique, politique, arts*, etc., on aurait ainsi sous le regard, dans un tableau complet, tout ce qui appartient à une nation avec des contrastes piquants.

Alors, viendrait la *division par peuples*. On pourrait également faire des tableaux, mais les objets contrastants seraient trop éloignés les uns des autres pour avoir leur valeur. L'ordre chronologique qui arriverait en troisième lieu, se rattacherait nécessairement à cette seconde division; mais de plus, il faudrait dans cet ordre, faire l'histoire de chaque langue comparativement à celle du peuple, ce qui serait bien difficile, sinon impossible. Comment savoir toujours précisément, à quelle époque tel mot, telle locution, a commencé

ou cessé d'être employée?... Peut-être pourrait-on mêler ces trois études, c'est-à-dire, mettre dans les premiers chapitres, par ordre de matières, les mots, les locutions qui indiquent le rapport ou la différence entre les modernes et les anciens : 1° Ce qui est commun aux anciens en général; 2° Ce qui se rapporte aux Grecs seuls dans tous les siècles. Et, à la suite, par ordre chronologique, ce qui caractérise les changements relatifs dans leur langue et dans leurs mœurs.

Les Grecs n'ont jamais changé de gouvernement aussi complètement que les Romains. Aussi, peut-on tirer de leur langue le tableau de leurs mœurs (du moins au moment où leur langue se forme) ; mais non de leur histoire politique, ce qui peut se faire pour celle des Romains. On passerait donc à ceux-ci, et on les étudierait seuls dans tous les siècles, etc.

Viendraient ensuite les peuples modernes :

Français, Allemands, Anglais, Italiens, etc., qu'on étudierait de la même manière : 1° Par ordre de matières ; 2° Par ordre chronologique.

M. Rinn dit très bien, que toute introduction, tout changement dans les langues ne doit pas être attribué au caractère, mais à mille causes diverses souvent combinées ensemble (Voy. M. de Gérando, *passim*).

Maintenant, quelle marche à suivre serait la

meilleure? Je crois qu'il faudrait lire d'abord les ouvrages généraux des philosophes qui semblent avoir rapport au sujet. C'est quand ce rapport serait mieux connu, qu'on pourrait suivre, avec fruit, cette marche.

Mes premières idées étaient trop étroites. Il ne s'agit pas de multiplier les citations et de les coudre, il faut tâcher de généraliser certaines remarques, de se faire des principes — s'il se peut — et de placer des exemples, quand ils se présentent naturellement comme confirmation. Il faut choisir non seulement dans les vocabulaires, mais dans les langues; il faut tâcher de montrer les révolutions qu'elles ont subies, correspondant aux révolutions que subissait la société, et d'en tirer la *Preuve* de l'histoire des mœurs.... Grand travail, mais qui n'est pas au-dessus des forces de la volonté[1].

A la fin de l'année, une circonstance particulière me fait trouver dans mon cœur, plus que dans mon esprit, le besoin de faire un livre où je chercherais les *moyens d'améliorer le sort des femmes*.

1. L'esquisse qu'on vient de lire, est suivie d'un dictionnaire où chaque mot, pris dans la langue de divers peuples, donne, approximativement, la date de son apparition. Ce n'est qu'un essai, à vrai dire; mais il indique la méthode qu'il faudrait suivre.

1822

Au commencement de cette année, j'ai esquissé le plan d'un essai *sur la culture de l'homme.* Pour faire un livre utile, il y faudrait plus d'expérience. Je réserve cela pour mes vieux jours, ainsi qu'une *Histoire philosophique du christianisme* déjà mise sur le métier en 1819 — où l'on tâcherait de voir ce qu'il y aurait à conserver.

Tout en continuant mes philosophes auxquels j'ajoute Deslandes, j'éprouve le besoin de mêler l'*Histoire* à la philosophie. Elles se complètent l'une l'autre.

1823

Un article de Marmontel, le *Poète*, m'a donné l'idée de faire un livre que j'intitulerais : *Les études du poète*. Ce serait un ouvrage littéraire fondé sur des idées philosophiques, livre plus éloquent que profond, car il ne peut être vraiment utile. Au préalable, il faudrait bien connaître, d'une part, les ouvrages généraux de littérature, de philosophie, et de l'autre, les mémoires, les vies des grands poètes et même des grands artistes. Ces matériaux seraient précieux à conserver pour le grand ouvrage sur la culture de l'homme. Ainsi l'on voit, tout s'enchaîne.

1824

19 *avril.* — *Fêtes de Pâques.* — Ce moment-ci est décisif pour ma vie morale. Il est probable que si j'ai du courage, je marcherai cette fois d'un pas ferme[1]. Pour ce qui est de la culture de mes facultés, je crois les conseils de M. Cousin[2] excellents pour ma vie entière, et ceux de M. Villemain, bons seulement pour le moment actuel. Il voudrait me voir faire une histoire de la littérature grecque en huit ou dix volumes. On apprend à penser en écrivant. Examinons donc ce sujet. Il serait difficile de ne pas rencontrer sur sa route Anacharsis, à moins de ne choisir que dans les auteurs postérieurs à son voyage.

Faut-il un cadre?... S'il en faut un, lequel prendre? Les *Soirées d'Aspasie?* Ce titre est alarmant, il annonce un livre de boudoir et d'ailleurs, c'est l'époque d'Anacharsis. Les *Soirées d'Hypatia ou de Julien?* Mais ceci n'embrasse pas encore toute la littérature grecque. Les *Jardins de Médicis?* Ce titre fait penser à la littérature italienne. On ne pourrait, d'ailleurs, citer par comparaison

1. Michelet venait d'épouser Mlle Rousseau.

2. Ce fut au commencement d'avril de cette même année que, Michelet vit M. Cousin pour la première fois. Il lui fut présenté par son condisciple et ami M. Poret, qui travaillait aux traductions que faisait le philosophe.

plusieurs poètes italiens et ne rien dire des poètes anglais, allemands, etc. Pourquoi d'ailleurs un seul titre? Il vaut mieux que chaque chapitre ait le sien. A ne prendre qu'un titre général, j'aimerais assez celui-ci : Les *Nuits attiques*.

Consultons le *Spectateur*, les *Dialogues de Platon*. Presque partout, il faudrait traduire en abrégeant. Il y aurait désordre apparent, mais en dessous, un fil caché ou délié comme celui des *Métamorphoses*. Notons encore quelques sujets : *Comparaison d'Eschyle et Shakespeare*. — *Homère poète dramatique* (dans les guerres tragiques et comiques). — *Mœurs des Grecs trouvées dans leur langue*. — *Epiménide moderne voyageant en Grèce* (imité de Fergusson). — *Les Soirées d'Aspasie* (extraits de Platon et de Xénophon). — *De la langue grecque dans Plutarque*. (Ses ouvrages sont-ils un centon?) — *Homère errant de ville en ville* (tout ce qu'on sait des rapsodes; manuscrit grec d'Herculanum avec traduction). — *Du genre romantique chez les Grecs*. — *Dialogue des morts entre Erasme. J.-C., Scaliger et M. Gail*. — *Entre Fénelon et Barthélemy* (contre le voyage d'Anacharsis). — *Extraits des cérémonies de Constantin Porphyrogénète*. — *Anne Commène*. — *Des analogies de Marc-Aurèle et Epictète avec l'Evangile*. — *Souper de Julien et de Labiénus*. — *L'Evêque philosophe Synésius à un ami*. —

Jupiter consultatus (de Julien). — *Homère et Virgile.* — *Poésies sacrées* (de Grégoire de Nazianze), etc., etc.

Il faudrait, dans la préface, annoncer l'ouvrage comme d'un ami enthousiaste dont on ne partage pas les opinions.

Juin. — Laissant reposer mes philosophes, je m'attaque à Vico et j'en commence la traduction. Je l'avais entrevu l'année même où j'ai pris pour la première fois Dugald-Stewart (1821). C'est lui, qui a éveillé mon attention sur le grand Italien. Je lis d'un trait les cinq livres *dei Principi d'una Scienza nuova*, etc. Il me donne une haute tentation, celle d'écrire un livre sur la *Philosophie de l'histoire.*

M. Nicolle désirerait, lui, que je fisse l'histoire du collège Ste-Barbe[1]. Je verrai, j'essayerai. En attendant, faisons une besogne plus modeste, *le Tableau chronologique de l'Histoire moderne* qu'on me demande pour les classes.

1825

Mon *Tableau,* commencé en décembre de l'an

1. En novembre 1822, Michelet avait passé de Charlemagne à Ste-Barbe.

passé, a été terminé le 3 mars et mis en vente le 7 avril.

Mai. — Rien n'est plus fécond que la méditation constante d'une même pensée. Celle que j'ai ruminée l'an dernier en a fait surgir une autre qui m'a séduit : *Études philosophiques des poètes*. Surtout Virgile, Homère, et les tragiques grecs. En 1820, où j'ai vécu tout entier dans la Grèce, mes lectures m'avaient déjà ouvert un monde. Ainsi, la mort de Socrate m'apprenait que le ressort de la tragédie n'est pas la pitié, la terreur, comme le veut Aristote; mais la lutte du *fini contre l'infini*, le fini se sentant des droits que l'infini méconnaît en l'écrasant..... L'intérêt de la mort du philosophe athénien vient, non de ce qu'il est innocent, mais de ce que cette mort offre la lutte de deux puissances morales, le subjectif (l'individu) et l'objectif (l'État). Le subjectif n'étant pas encore venu à la connaissance de *soi*, n'était alors qu'un principe de dissolution que l'objectif (l'État) devait frapper.

Et, dans un autre ordre d'idées, en lisant le Prométhée d'Eschyle, je trouvais là le Satan de Milton ou plutôt, l'histoire de l'homme puni pour avoir mangé le fruit de la science du bien et du mal. Prométhée est à la fois l'homme et le dieu, l'ancien et le nouvel Adam. La Grèce, comme

l'Étrurie, comme la Scandinavie, n'a pu expliquer le problème. Elles se sont révoltées et ont dit : Les dieux *mourront*. Et alors, un meilleur monde viendra.

Le christianisme lui, a dit : « Dieu est mort et il vit; ce meilleur monde que vous demandez, il a commencé. »

Prométhée a donné le feu et l'espérance. Il a sauvé les mortels malgré Jupiter. Il menace le dieu. Kant dit : « L'homme fut sauvé par sa chute, puisqu'il fut condamné au travail, au développement. Ainsi, Prométhée et Satan s'identifieraient. Si l'on faisait les mémoires de Satan, il faudrait le montrer d'abord furieux, se croyant égal à Dieu en droit et racontant l'histoire à sa manière... puis, pâlissant, diminuant chaque jour, se sentant plus innocent qu'il ne croit et, s'absorbant en Dieu, dont il n'est qu'une forme?.... Après les poètes de l'antiquité, viendraient Dante, Milton, Shakespeare, etc.

En *Juin*, je commence l'allemand.

Septembre, 20. — (Seul à Nogent). Il y a dans mon discours[1], pages 5 et 6, une idée qu'il serait utile, en plusieurs sens, de développer. C'est l'al-

1. Ce discours venait d'être prononcé à la distribution des prix du collège Sainte-Barbe en août (1825). Nous le donnerons comme Introduction au t. III : *l'École normale*.

liance de la *Littérature et de l'Histoire*. Il y a là un germe bon à cultiver. On pourrait en faire d'abord l'objet d'un second discours, puis, tout doucement, on acheminerait l'Université vers cette idée d'unir l'enseignement de l'histoire littéraire à celui de l'histoire politique. Ce serait l'occasion de plusieurs travaux utiles. Peut-être même, serait-il bien d'en faire l'objet d'un cours particulier pour la rhétorique. On y résumerait toute l'histoire, en faisant l'histoire littéraire de l'esprit humain. La littérature y serait surtout considérée comme expression des mœurs. Ce serait comme un point de réunion au moyen duquel, on ferait sentir aux élèves que, tout ce qu'ils ont appris jusque-là, est une même science.

21 *septembre*. — Plan d'un autre livre classique ayant pour titre : *Philosophie de Thucydide*. Cet ouvrage se composerait des morceaux les plus capables de faire connaître l'esprit de l'antiquité. On recueillerait ensuite, dans les parties qui seraient négligées, les principaux traits caractéristiques ; on les fondrait dans un ensemble de réflexions démontrant par combien de points ils approchent des idées critiques et politiques des modernes.

Thucydide, écrivain éminement pratique, est plus utile que Tacite.

Un second volume donnerait la *Philosophie*

d'Eschyle. Car ce serait une sorte de dissertation où l'on ferait du dogme de la fatalité une histoire prolongée jusqu'au christianisme et jusqu'à nos jours; ouvrage tout composé de citations fondues (mais indiquées avec soin dans les notes). On y parlerait successivement de la croyance de chaque époque, on développerait quelquefois des idées de Lucius, mais sérieusement, comme d'une croyance vraie. Ce serait le livre d'un rêveur du moyen âge qui considérerait comme réel tout ce qu'a jamais cru la majorité du monde civilisé. A la fin de l'ouvrage, on l'amènerait à convenir qu'il y a bien quelque chose à dire contre son système. Ce serait, sous un rapport, une biographie des dieux, *mourant faute d'encens*, selon l'idée de Parny. Mais la plaisanterie serait trop longue. Mieux vaudrait, pour beaucoup de raisons, s'en tenir à l'Olympe païen. Cela servirait pour la suite comme formule.

30 *septembre*. — Je crois que pendant ces vacances j'ai embrassé l'univers entier. Mon journal ne donne que la centième partie de tout ce qu'il m'a roulé de projets dans la tête. Tout m'a semblé possible. Comme récréation, j'aimerais à faire une édition française de la *correspondance des papes*. Ce serait une grande publication dans le genre des *Chroniques* Guizot. A la réflexion,

j'ai senti qu'il y faudrait, ce que je ne suis pas, un savant homme dans l'histoire du moyen âge, et passablement théologien, pour ordonner ces matériaux, *choisir* les lettres, les *éclaircir* par des notes; lier le tout par des sommaires en tête de chaque division, et, faire précéder la correspondance par une ample préface qui serait l'histoire de la cour de Rome. Toutes ces pensées me sont venues en lisant Sismondi qui cite l'immense recueil des lettres d'Innocent III (16 volumes, dont chacun contient plus de cent lettres à *Stephano Baluzio*, 1682). Il faudrait encore voir dans Raynald (*Annales ecclesiastici*). Il y a là des lettres importantes.

6 *octobre*. — Avec la lumière décroissante mon esprit se replie sur lui-même. J'abandonne l'idée d'une compilation et je médite de faire un livre qui réponde aux besoins de l'âme moderne. Celui-ci par exemple : *Étude religieuse des sciences naturelles*, dans leurs notions les plus populaires. Voilà encore un beau sujet pour des cours qui seraient des espèces de fêtes religieuses. On viendra à cette forme d'enseignement à la fois simple et très variée, la seule qui serait proportionnée aux diverses intelligences. On y viendra, dis-je, à mesure que les formes religieuses elles-mêmes se seront épurées. Les méthodes se perfec-

tionnant chaque jour davantage, deviendront vraiment élémentaires. Le développement de cette idée effacerait ce qu'elle peut offrir au premier regard de paradoxal.

7 *novembre*. — Je commence les *Synchronismes*. La préface, et, une partie de la première section, ont été faites pendant les vacances.

Dans ce mois j'ai esquissé une autre discours : *De l'Art du style dans ses rapports avec la morale*. Il ne faudrait pas en faire, comme j'y avais songé d'abord, une satire contre les déclamations. La méthode affirmative est plus belle et plus digne. On ne peut dire : *l'Homme vertueux est l'homme éloquent*, mais il n'y a point d'éloquence sans bonne foi au moins momentanée. (Voir le Gorgias de Platon.)

1826

Dans cette année féconde, mille projets m'ont roulé dans la tête. Sans parler de Vico dont je reprends la traduction un moment interrompue, le besoin de produire me consume. D'abord, je reviens à mon idée de l'an dernier, une *Histoire littéraire de France dans ses rapports avec l'histoire politique*. En février, ce qui me préoccupe,

c'est l'unité de l'histoire du genre humain. Si Dieu est infini (infiniment prévoyant, sage, etc.); l'histoire du monde est un système. On partirait de l'Orient exclusivement, et d'abord de la Grèce, flux et reflux des nations. Lumière partie de l'Asie et devant retourner en Asie. D'abord Alexandre l'y reporte. Aristote le conquérant des sciences. Tantôt la civilisation va chercher les barbares (comme dans l'expédition d'Alexandre); — tantôt les barbares vont chercher la civilisation, comme dans la conquête de la Grèce par les Romains et de l'empire romain par les peuples du Nord.

12 *février*. — En poursuivant mon second projet, j'ai cheminé jusqu'au seizième siècle. Une histoire de la *Réforme* et de la *Ligue* me tenterait. A la fin du seizième siècle, il y a un mouvement de l'esprit républicain dans les deux partis en France. J'ai lu même une note assez obscure où M. Mazure prétend, avec Bellarmin, que la souveraineté du pape à l'égard des rois, implique la souveraineté du peuple. Il cite pour exemple, la *Ligue*.

Le seul moyen de faire connaître l'esprit d'un d'un siècle c'est d'en donner l'histoire très détaillée. Mais il faudrait un titre moins alarmant que celui qui conviendrait pourtant assez : *De l'Esprit républicain en France au seizième siècle*.

On l'annoncerait, par un brillant essai, en un ou deux volumes. Puis, on fortifierait et on étendrait ces vues, par l'*Histoire littéraire de France* dont une partie serait l'essai même refondu. Enfin, on terminerait par une *Histoire de l'humanité* dans laquelle l'Histoire littéraire de France ne formerait plus qu'un chapitre.

Pendant qu'on s'occuperait de la France, les travaux en cours d'exécution sur l'Orient l'auraient assez débrouillée, pour qu'on pût faire cette Histoire de l'humanité.

En y ajoutant une introduction, l'étude sur le seizième siècle deviendrait une histoire moderne conduite jusqu'au traité de Westphalie. Histoire très bonne pour les classes.

En fait d'histoire de France, l'âge le plus capable d'exciter la curiosité des témoins de notre grande Révolution politique, est, sans contredit, celui de nos Révolutions religieuses. On montrerait déjà les puritains d'Angleterre dans les calvinistes de France. Genève tiendrait une grande place dans ce livre. Ce serait une histoire intérieure, quant aux guerres, — extérieure, quant aux négociations. Le principal intérêt d'une histoire politique et littéraire de la *Ligue*, naîtrait de fréquents rapprochements à faire avec l'histoire de la Révolution d'Angleterre et de la Révolution française en 89.

Chose remarquable, l'Angleterre fera ses deux révolutions dans un seul et même siècle. La France y mettra deux siècles.

En Angleterre : Révolution religieuse (1658).
Révolution politique (1688).

En France : Révolution religieuse (1589).
Révolution politique (1789).

Il est curieux de noter que la même date marque, à deux siècles de distance, les deux Révolutions françaises : (1589-1789).

Dans une histoire de la *Ligue*, il faut en rechercher les causes en Espagne qui nous est cependant en partie fermée[1], et constater aussi que tous les écrivains modernes, même catholiques, se sont montrés protestants, à cause de la barbarie dont les catholiques se sont souillés. L'impartialité serait de constater dans les catholiques, le principe conservateur, et dans les protestants, le principe novateur; — l'unité et l'esprit de l'Orient; la division et l'esprit de l'Occident. L'autorité, l'examen; — la communauté, l'individualité; — le régulier, l'accidentel, — qui lui-même est régulier. Les deux esprits sont réunis dans le christianisme. *Consummatum est.* Le catholicisme est le principe oriental et méridional; le protestantisme, le principe occidental et septentrional.

1. Cela s'est vérifié à la lettre, par le dépouillement des archives de Simancas.

Le complément de l'ouvrage serait : 1° Une ou plusieurs cartes géographiques et statistiques; 2° une table synchronique de l'histoire politique, littéraire, religieuse, scientifique, de la jurisprudence, de l'art, etc.

La géographie et la statistique d'une époque, peuvent seules la bien faire connaître. Elles sont négligées par tous les historiens.

Pour me résumer, une histoire du seizième siècle pourrait se diviser en quatre parties : 1° Tableau général de la France à cette époque; 2° Histoire politique et littéraire de la *Ligue;* 3° Histoire du seizième siècle en Europe; 4° Histoire littéraire de France. La partie pittoresque de ces histoires pourrait être fort curieuse : 1° Portraits des grands acteurs; 2° Peintures contemporaines de l'époque, s'il en existe. Celles-ci donneraient les principales scènes d'ensemble, réunions, processions, massacres, etc. Le paysage ne devrait pas être non plus négligé. Chacun sait que la nature des lieux peut influer fortement sur les pensées; 3° Les médailles; 4° Les devises et emblèmes des grands seigneurs; 5° Les oriflammes, les bannières; 6° Les monuments de l'architecture du temps; 7° La physionomie de Paris à cette époque; 8° Une carte de France bien précise. On voit que rien ne serait laissé à l'incertain, au vague ou à la fantaisie, ce qui est le grand défaut

des ouvrages illustrés qui ont passé sous mes yeux. S'il existe des recueils de sermons, de chansons, de cantiques du temps, il serait bon de les rapprocher des discours et chansons de la Révolution.

Les *Mémoires* sur l'histoire de France dont j'ai consulté l'ancienne collection, semblent, en ce qui concerne la *Ligue*, renfermer beaucoup plus de détails militaires que de détails civils et politiques. J'en excepte ceux de Thou, Chiverny, Palma, Cayet. Je n'ai trouvé ni Lanoue, ni le Journal de l'*Estoile*. Les Dames galantes de Brantôme ne suivent pas l'histoire chronologique.

15 *mars*. — La géographie m'a toujours tenté. L'histoire ne peut s'en passer. Je voudrais faire une géographie à la fois physique et politique pour un âge plus avancé que celui auquel s'adresse celle de M. Letronne. Ce serait en partie, un *Manuel historique, par ordre géographique*.

On y ferait le matérialisme de l'histoire, en avertissant que cette vue est très incomplète. On insisterait sur les circonstances physiologiques, physiques, botaniques, zoologiques, minéralogiques, qui peuvent expliquer l'histoire. L'intérêt de l'une et de l'autre de ces sciences se trouverait ainsi doublé.

13 *avril*. — *Monuments historiques du chris-*

tianisme, traduits et publiés. — Rien que cela. — Environ cent volumes. Voilà ce qui me vient en tête avec le printemps. Cet immense recueil demanderait la division par ordre de matières : Évangiles, Conciles, Histoires, Lettres, Bulles, etc. Quant aux ouvrages dogmatiques ou politiques, on ne donnerait qu'une note de ce qu'ils contiennent d'historique.

Les églises d'Orient y auraient aussi leur histoire.

Plusieurs notices donneraient le synchronisme politique du monde à chaque époque. L'introduction en plusieurs volumes formerait une histoire du christianisme. Ah! si j'avais sous la main une poignée d'hommes de bonne volonté!...

18 *avril.* — Du christianisme, me voilà passé à l'*Église romaine.* J'aimerais à en faire l'histoire au moyen âge, à marquer son influence politique. Que fera celui qui ne peut plus s'attacher à la forme actuelle et n'en trouve pas une meilleure? Ils ont beau parer leurs temples et leurs autels, Dieu n'y est plus....

Le meilleur moyen d'arriver à une forme nouvelle, c'est de bien faire connaître l'ancienne.

J'avais l'âme malade en écrivant ceci[1].

1. Et, en interligne : (9 février 1827) « La traduction de Vico a bien changé mes idées à ce sujet. » Cette traduction commencée

30 *avril*. — Je reviens à mon idée d'un discours pour la distribution des prix qui aurait pour titre *l'Histoire universelle*[1].

1827

9 *février*. — Une fluxion de poitrine prise le 3 novembre a arrêté, par ses suites, tous mes travaux jusqu'à ce jour. Vico terminé le 6 décembre, n'a pu être mis en vente que le 8 mars.

Le 3 février je reçois ma nomination à l'*École préparatoire* (Ecole normale).

Dans ces temps d'inaction forcée, je lis énormément. Ma traduction m'avait donné l'idée d'écrire un livre sous ce titre : *La lettre et l'Esprit* (*certum et verum*, Vico). L'Euthyphron de Platon m'a reporté vers ce projet.

Ce texte, banal en apparence, n'a été approfondi par personne, mieux que par Vico, pour la jurisprudence, et par Kant, pour la religion. L'une est tout esprit, l'autre toute forme.

Mais le sujet est encore intact pour l'histoire de la philosophie, pour celle de l'art?? etc. Ni l'un ni l'autre de ces deux grands hommes, n'a par-

le 28 juin 1824, reprise en août 1826, fut achevée dans cette même année, le 5 octobre, et, l'Introduction, le 6 décembre.

1. C'est en germe, l'*Introduction à l'histoire universelle* écrite après les journées de Juillet.

couru toute l'histoire de toutes les réformes, celle de Socrate, de Jésus-Christ, Mahomet, Luther et Descartes. On y démontrerait cette vérité paradoxale.... (La suite manque.)

28 *mai*. — Commencé le *Précis d'histoire moderne* qui s'achève le 15 novembre.

1828

16 *mars*. — Je prends des notes pour faire une *Encyclopédie des chants populaires*. Les chants que j'ai si longtemps entendus la nuit dans mon faubourg[1], ont dès lors éveillé en moi l'idée de faire ce livre. Il faudrait y introduire quelque ordre systématique. (Voir Herder : *Voix du peuple dans les chants*.)

15 *avril*. — Terminé la seconde partie du *Précis moderne*.

Vers le milieu de l'été, je me suis arrêté à l'idée d'une histoire du XVI^e^ siècle. Je lis les *Niebelungen*, Muller, von der Hagen.

Je me prépare à mon voyage en Allemagne où j'irai surtout chercher des livres.

Novembre 10. — La traduction de Luther commencée.

En *décembre*, Luther m'apparaît moins comme

1. Le 13 avril 1827, M. Michelet quitta la rue de la Roquette, qu'il habitait depuis 1818, pour aller habiter la rue de l'Arbalète.

novateur que comme réformateur. C'est un retour à l'identification contre la liberté.

1829

Je voudrais noter le progrès de mes idées depuis mon retour d'Allemagne (18 septembre 1828).

Mon voyage a été une *préparation* bibliographique et vague. A vrai dire, c'était surtout des livres que j'allais me procurer. Au retour, pour me reposer, je me jetai dans des lectures françaises.

D'octobre au 9 décembre, je lus Ulmann, Volsunga Saga, Mittermeier, Neander.

Du 9 décembre jusqu'au 1er mars, rien que Luther, dans l'idée qu'il fallait prendre le sujet au cœur même, et d'abord marquer le but. Surtout les *Tischreden* extraits presque en entier.

Puis ce furent les *Meistersänger*, Hans Sachs, Murner, Brand peu féconds. Gœthe interrompu. Un regard jeté sur la philosophie du xvie siècle m'y fit trouver moins d'originalité que je ne croyais.

Cette année (janvier 1829) ce qui me frappe, c'est le caractère de la race. Identification au point de départ et au but, de l'Inde à l'Allemagne.

Février. — Visite à M. Cousin et M. de Gérando. Dans ce même mois, conception du plan de la méthode. Lu Fichte et Schelling. Conception de

cette lutte dans la race germanique, dans l'âme de Luther, dans la Réforme.

1^er^ *mars*. — Le but commence à m'apparaître par Luther. Il faut le chercher encore dans Calvin, Zwingle, Érasme et Cardan. Cela fait, on pourra reprendre la préparation avec plus de précision. (Voir Gans, Raumer, etc.). Dans les jours gras, tout en causant avec M. Villemain de mes travaux, je conçois l'idée d'un cours de deux années qui se diviserait ainsi :

Première année, treizième siècle et ses antécédents;

Deuxième année, quatorzième et quinzième siècles.

Le drame de la dissolution commence vers Innocent IV et Frédéric II, pour finir au traité de Westphalie; des Niebelungen à Shakespeare, de Dante à Luther, Calvin, Montaigne. Cette méthode est trop difficile. La marche ethnographique vaut mieux pour moi, en la combinant avec la marche chronologique.

Première année : L'Allemagne, l'Italie et l'Église, surtout au treizième siècle : Principe d'*unité;*

Deuxième année : Le reste de l'Europe aux quatorzième et quinzième siècles. Principe de *dissolution*.

Du 1er *au* 12 *mars*, je fais des recherches biographiques sur les philosophes du moyen âge.

Le 15 *mars*, je sens la nécessité d'une méthode suivie et je prends Crevier comme histoire extérieure de la scolastique. Projet d'écrire quelques morceaux détachés qui exerceraient le style :

1° Sur les ordres monastiques ; 2° sur les écoles ; 3° sur le manichéisme.

Il ne faudrait pas divaguer, mais insister sur les temps qui précèdent immédiatement le seizième siècle.

19 *mars*. — Noté l'opposition entre Abeilard et Luther. Abeilard est plutôt analogue à Érasme. Peut-être y a-t-il du Jean-Jacques Rousseau. Vie touchante à rappeler, non seulement à propos des questions scolastiques, mais aussi des localités où il a vécu dans son existence errante. A l'époque d'Abeilard, saint Bernard, le champion de l'autorité, est l'homme du siècle. Au seizième siècle, le novateur Luther est l'homme du temps.

26 *mars*. — Commencé le tableau de la dernière *Hiérarchie pontificale* (droit canon, littérature, art), forme extérieure de l'Église.

Vient ensuite la *Question de la grâce* (forme intérieure).

Puis, la question des *localités et des races*, re-

vêtues chacune de leur langue, littérature, philosophie, droit. En dernier lieu, viendrait la question des *grandes individualités* qui représentent (vers 1500) les races et les idées.

Du 27 *au* 31 *mars*, maladie, sangsues, repos. Je lis Bœhme, Crevier, Geissler et projette une suite de lectures historiques : 1° l'*Histoire d'Allemagne*; 2° d'Italie; 3° d'Espagne et de France. Étude à faire *par province* pour la question des races. Il faudrait consulter, en outre, les naturalistes allemands.

Pour la question des doctrines, lire saint Augustin, saint Thomas, Luther, Calvin.

8 *avril*. — Saint Augustin est le point de départ : *Civitas Dei*. L'idée est l'église vivante, organisée seulement par l'esprit. Saint Thomas est le point central : l'église arrêtée dans des formes d'École; — un livre scientifique : *Summa theologica*. Joignez-y les *Décrétales*.

Luther est le terme. Point de grand ouvrage. La force, très une de son esprit, se disperse. On sent l'époque de dissolution.

Pâques. — Interruptiou du travail.

20 *avril*. — Je réduis mon sujet à la vie de Luther. Ce que doit être une biographie.

7 *mai.* — J'ai pensé trop fortement tous ces temps-ci, de là des maux de tête. Pour me reposer et me distraire, je prends un abonnement dans un cabinet de lecture et parcours la *Revue française*, Vidocq, Thiers, Guy Mannering. — Dès que je suis mieux, je reprends la question *des races* qui m'a toujours préoccupé. Ampère me prête *Léo;* culte d'Odin en Allemagne.

10 *mai.* — Je commence à écrire la préface de *Luther*, puis sa naissance et l'éducation. Je suis arrêté à la question de l'identification de la grâce, ce qui me force à revenir à la lecture de Luther.

20 *mai.* — Je me décide à ajourner mon livre. Il faut savoir davantage pour toucher à cette question épineuse de la grâce qui est presque tout dans le réformateur.

5 *juin.* — Je prends un secrétaire (Toussenel). Idée d'une traduction des *Grands monuments épiques;* d'une traduction de la *Vie des philosophes italiens au seizième siècle.*

D'une traduction de Raumer.

5-7 *juin.* — Commencé la traduction du *Meistersang* de Grimm.

17-22 *juillet*. — Je m'arrête, trouvant le livre peu intéressant. Il serait bon à fondre dans un essai sur la *Vieille nationalité allemande*.

Traduction du *Wunderhorn* (Léo), 1 volume. Minnelieder de Gœrres et le *Volksbücher*. — Grimm, *Altdeutsche Wälder*. — Schlegel, *Histoire de la littérature*. — Malte-Brun, *Allemagne catholique*. — Mme de Staël, l'*Allemagne*, *Nialssaga*.

20 *juillet*. — Visite au baron d'Eckstein. Il me prête Von der Hagen.

Août-septembre. — Grande fatigue. — Repos. — Cheval. — Courses à Nogent, Chantilly, Versailles. — Beaucoup de lectures : Victor Hugo, — *Cromwell*, — *Orientales*, — *Fabliaux*. — Monteil. Le général Foy, — *Guerres d'Espagne*. — *Don Quichotte*. — Reprise de la préface de *Luther* dont je ne puis me détacher tout à fait.

Projet, pour la rentrée, d'un cours de *morale*, d'après les Allemands et d'une *Histoire de la race allemande*. Je finis la seconde édition du *Précis moderne*.

22 *septembre*. — J'opte pour l'enseignement de la philosophie à l'École préparatoire.

Octobre. — Préparation d'une suite de thèses

à traiter par les élèves de la seconde année, de manière qu'on puisse trouver un cycle dans les thèses d'une année. Je rêve aussi de travaux faits en commun sous ma direction, par exemple : une traduction des *Niebelungen* par plusieurs de mes élèves. Je voudrais donner à cette jeunesse qui me suit d'un si grand élan, la gloire d'enrichir la France.

LISTE

DE

MES LECTURES

LISTE

DE

MES LECTURES

DU 15 JUIN 1818, AU 1er JANVIER 1829

1818

Juin.

15. Lettre sur les spectacles.
Extraits de Locke.
Sur la Révolution française, par Mad. de Staël, 3.
Reprise d'un essai sur les historiens.
De Signis, de Suppliciis, secunda Ph. in Antonium.
Trois premiers livres de Tite-Live.
Lettres de Montague (anglais), Discours au Parlement.
Mémoires du cardinal de Retz, t. V.
J. César et Auguste, de Suétone.
Deux volumes de Corinne.
Dialogues et fables de Fénelon.
Orator, premier livre du De oratore.
Horace en deux fois (avec Pry. et Ed. P.).
Anarchie de Pologne, par Rulhières.
Deux volumes de l'Assemblée constituante.

Préparation de l'examen de droit, commencée.
Discours politiques de Démosthène, en grec.
Académiciens, de Fontenelle, IV. Dialogues, Mondes, oracles.
Esprit des lois. L.
Agricola, Germania, De causis corr. eloquentiæ.
Laromiguière, 2.
Térence.
Vies des hommes illustres (Amyot).

1819

Juin.

Morceaux politiques (projet de journal).
Premier volume de Cromwell.
Cinq livres des Annales de Tacite.
Lettre à l'archevêque de Paris.
Contrat social.
Quatorze livres de l'Odyssée.
Huit livres de l'Iliade.
Plusieurs Vies de Plutarque, en grec.

Juillet.

De claris Oratoribus.
Discours de l'Académie, commence.
Thèses.
Ἰλιας, l. I.
Odyssée, l. o.
Trois livres des Histoires de Tacite.
Philoctète.
Lettre de R. à Voltaire.

De l'Économie politique (J.-J. Rousseau).
Enchiridion d'Epictète.
Commencement des Stoïciens.
Trois livres des Géorgiques de Virgile.
Un volume de Laromiguière.
Extraits de Locke.
Livre III du troisième volume des Rapports. Opinions et Discours.
Examens pour le doctorat.

Août.

1. Deuxième volume de Cromwell.
   Premier Plan du Discours de l'Académie.
6. Premier livre des Lois de Platon.
10. De l'inégalité.
    Iliade K.
16. Premier livre d'Arrien. Propos d'Epictète.
    Projet de Paix perpétuelle.
    Vie d'Agricola (iterùm).
    Préface de l'Emile, de Rousseau.
    Troisième livre du quatrième volume des Rapports, etc.
25. Constitutions d'Angleterre, par Delolme, 2.
30. Un volume de la Politique d'Aristote. 1.
    Odyssée, Π.

Septembre.

1. Premier livre de l'Émile.
5. Iliade A.
   Huitième des Confessions.
   Odyssée, P.

7. Neuvième des Confessions.
   Odyssée Ξ.
   Φιλοκτητης Σοφοκλεῦς.
9. Deuxième volume de la Politique d'Aristote.
12. Principes de politique de B. C. 1.
1. Éloge de Montesquieu.
11. Dixième livre des Confessions.
12. T, Υ, Φ de l'Odyssée.
13. Fin de l'Odyssée.
14. Onzième livre des Confessions.
15. Premier volume de la Vie de Cicéron.
16. *Commencement des Notes sur Sophocle.*
   Commencement des notes sur la Philosophie de la langue grecque. Caractères des peuples, trouvés dans leur vocabulaire.
17. Instructions de d'Aguesseau.
18. Douzième livre des Confessions.
19. Essai de Bernardin de Saint-Pierre sur J.-Jacques.
25. Liste d'ouvrages à lire.
26. Iliade M.
29. Essai sur les mœurs, deuxième vol. (depuis Causes de la chute de l'empire).
31. Iliade Ξ (iterùm).
   Que la langue française n'est plus poétique.

Octobre

1. Iliade N.
2. Second livre de l'Émile.
   Quatrième et cinquième livre des Histoires de Tacite.
3. Discours de d'Aguesseau.
4. Iliade T.

L'Andrienne (iterùm).
5. Iliade Υ. (*L'Orateur du barreau commence*).
8. Iliade Φ.
9. Iphigénie en Aulide, d'Euripide.
Iliade Χ.
10. Le Roi, la Charte et la Monarchie, par M. Villemain.
Iliade Ψ.
12. Iliade Ω.
13. Iliade Ξ.
14. Il. O. (*L'Orateur politique commencé*).
Iliade Π.
15. Troisième livre de l'Émile.
17. Toxaris, ou de l'Amitié, Lucien.
Hecuba, Euripidis.
20. Première idylle de Théocrite.
23. *Troisième esquisse du Discours.*
25. Undecimus Annalium Taciti liber.
26. Adelphi Terentii (iterùm).
28. Platonis eclogæ.
31. *Plan du Discours.*

Novembre.

1. Art d'écrire (Condillac).
4. Iliade Ν (iterùm).
1. Iliade Ρ (fin de la première lecture d'Homère).
8. Τραχίνιαι Σοφοκλέους.
10. Θεοκρίτου εἰδύλλια β, γ, δ.
13. Logique de Condillac.
Duodecimus Annalium Taciti liber.
18. Phormio Terentii (iterùm).
21. Quatrième livre de l'Émile.

23. Orator (iterùm).
    Discours préliminaire de la Logique de Port-Royal.
28. De Oratore liber secundus.

Décembre.

5. De Oratore liber tertius (le prem. livre en 1818).
6. Tr. du Sublime de Longin (traduit par Boileau).
8. Tredecimus Annalium Taciti liber.
10. Eunuchus Terentii (iterùm).
15. Πρωτος Θουκυδιδου βιβλος.
18. Pro Cluentio.
19. Troisième partie du discours sur l'Histoire universelle.
27. Art de Penser (Condillac).
29. Quatuordecimus Annalium Taciti liber.
26. Conjuration de Fiesque. Sermon pour la Saint-Louis, Avis à Mazarin.
    Vœux pour la nation (Vœux d'un Solitaire). Café de Surate.
28. Ambassade à Varsovie (de Pradt). Av. et inconv. de la critique, par Villemain.
    Contes en vers et satires, de Voltaire.

1820

Janvier.

6. Première partie du Discours sur l'histoire universelle.
7. Heautontimorumenos Terentii (iterùm).
16. Ηλεκτρα Σοφοκλεους.

19. Six derniers livres des Fables de Lafontaine.
22. Seconde partie du Disc. sur l'histoire universelle (fin).
24. του Βασιλειου λογος προς τους νεους.
27. Quindecimus Annalium Taciti liber.
28. Soixante-treize lettres de Mad. de Sévigné.
31. Ξενοφωντος Αναβασις του Κυρου βιβλοι, α, β, γ, δ.

Février.

2. Hecyra Terentii, iterùm (finis).
4. Ξενοφωντος αναβασις του Κυρου βιβλος.
6. Six premiers livres des Fables de La Fontaine (fin).
6. Tristram Shandy, de Stern, 1, 2, tr.
7. Annalium Taciti liber sextus decimus.
   Θεοκριτου ειδυλλια, τελος.
13. Tristram Shandy (fin).
23. Rabelais.
20. Mad. de Sévigné, 3e vol.
24. Genèse.
25. Lévite d'Ephraïm.
28. Ηροδοτου Κλειω.

Mars.

1. Sextus Annalium liber (Taciti finis).
5. Exode.
   Ηροδοτου Ευτερπη.
9. — Θαλεια.
12. — Μελπομενη.
   Mad. de Sévigné, 3e vol.
   Ηροδοτου περι της του Ομηρου βιοτης διηγησις.
14. — Θερψιχορη.

17. Ηροδοτου Ερατω.
20. Κτησιας.
23. Αιας Σοφοκλεους.
Ηροδοτου Πολυμνια.
25. — Ουρανια.
27. — Καλλιοπη.
31. Θουκυδιδους, γ.

Avril.

1. Mad. de Sévigné, 4e vol.
5. Θουκυδιδους, δ.
Titi Livii Decadis tertiæ liber 1.
8. Θουκυδιδους ε.
12. Θουκυδιδους ς.
16. — ζ.
Diodore de Sicile, l. 1, 2, 3.
17. Θουκυδιδους ϛ.
23. Θουκυδιδους η (τελος).
25. Diodore de Sicile, l. IV, V. Fragments.
28. Diodore, l. XI, XII, XIII.
30. Αλκηστις Ευριπιδου.

Mai.

5. Mad. de Sévigné, 5e volume.
Ξενοφωντος Ελληνικων α, β, γ, δ.
8. Méditations poétiques, de Lamartine.
10. Ξενοφωντος Ελληνικων ε, ϛ, ζ (τελος).
12. Commencement des mathématiques.
16. Diodore, l. XIV, XV, XVI.
20. Existence de Dieu, de Fénelon.
23. Arrius. Guerres d'Alexandre.
29. Diodore, l. XVII, XVIII.
30. Mad. de Sévigné, 6e volume.

Juin.

3. Diodore, l. XIX, XX.
7. Fragments de Diodore.
8. Tibère de Chenier.
6. Évangile de saint Jean.
15. Οιδιπους επι Κολωνῳ, Σοφοκλεους.
19. Condillac. Traité des sensations.
29. Évangiles de Saint Marc, Saint Luc, Saint Mathieu.
10. T. L. Decadis tertiæ liber secundus.
Douze derniers livres de Télémaque.

Juillet.

4. Actes des apôtres.
9. Épître de Saint Paul aux Romains.
20. Télémaque, douze premiers livres.
8. Logique et art de Penser, de C., parcourus.
15. Lettre sur les spectacles.
19. Αισχυλοῦ Χοηφοροι.
18. Lettre sur la musique française (J.-J).
27. Misanthrope, Tartuffe, Femmes savantes.

Août.

8. Αισχυλου Αγαμεμνων.
17. Pensées de Marc-Aurèle, tr. par Joly.
11. Lord Byron, 1er volume.
13. Λυκιανου εταιρικοι διαλογοι.
22. Tom Jones, tr. par Laplace.
20. Molière.
24. Λυκιανοῦ νεκρικοι διαλογοι.
25. Ernestine. L'Abeille. Plusieurs nouvelles de Riccoboni.

25. Manon Lescaut.
28. Franklin : Bonhomme Richard. Interrogatoires. Const. de Pensylv.
31. Job. Le Lévitique.
Αισχυλου Ευμενιδες.

Septembre.

27. Αντιγονη Σοφοκλεους.
4. Les Nombres.
8. Deutéronome.
9. Josué.
8. Premier chapitre de l'Alg. de Bourdon
11. Les Juges. Ruth.
24. Les Rois. Tobie.
17. Premier volume de Delphine.
22. Delphine, 2e vol. (3e jusqu'à la l. xi).
27. Judith. Esther.
29. Paralipomènes. Esdras. Nèhémias.

Octobre.

1. Premier volume de Mad. de Sévigné (fin).
2. The Vicar of Wakefield.
8. Les Machabées.
14. Οιδιπους τυραννος (Σοφοκλεους τελος).
Περι του ακουειν (Πλ.)
18. Roderick Random. 1.
27. Pierre le Grand, de Voltaire.
24. Velleius Paterculus.
30. Roderick Random, 2.
26. Ερωτες Λουκιανου.

Novembre.

17. Histoire des systèmes de philos. par De Gérando. 1er volume.
5. A sentimental Journey. Yorick's letters to Eliza.
12. Correspondance de Voltaire, 1.
25. Lettres persanes.
19. Robertson's the history of America, vol. 1t.
21. Correspondance de Voltaire, 2.

Décembre.

3. Robertson's the history of America, vol. 8.
10. Histoire des systèmes, par D. ; 2 vol.
12. Correspondance de Voltaire, 3.
13. Robertson's the history of America, vol. 3.
14. Lettres provinciales.
31. Correspondance de Voltaire, 4.
19. Ιλιαδος, α, β, γ, δ, ε, ζ, η, θ (iterùm).

1821

Janvier.

1. Tableau de l'Égypte pendant le séj. des armées françaises. Galland, 1.
3. Révolution actuelle d'Espagne, par De Pradt.
6. Mémoires de Marmontel, 1.
   Shaftesbury. Inquiry concerning virtue and merit.
   Θεοκριτου ειδυλλια.
8. Mémoires de Marmontel, 2
11. Tableau de l'Égypte, par Galland, 2.

14. Mémoires de Marmontel, 3, 4.
18. Histoire des systèmes, par D., 3 vol.
24. Εκαβη Ευριπιδους (iterùm).
25. Botte, 1, 2.
31. M. Botte, 3, 4.
Αισχυλου Περσαι.

Février.

5. Correspondance de Voltaire, 5.
8. Pigault Le Brun. L'Égoïsme.
17. Robertson's the hist. of Charles V. A view of Europe.
25. Correspondance de Voltaire, 6.

Mars.

5. Tr. d'économie politique. M. Say, 1.
8. Αισχυλου Προμηθευς δεσμωτης.
10. Terentii Andria, Adelphi, Phormio, Enuchus (tertiùm).
1. Milton. Paradise lost, 1, 2, 3.
17. Éléments de philosophie de d'Alembert, 1re partie.
Lucretius, 6.
Lucanus, 1, 2.
Μαρκου Αντωνινου, 1, 2, 3. 4.

Avril.

1. Persii Satyræ.
9. Dugald Stewart. Philosophie de l'esprit humain, 1.
10. Excerpta è Plinio, 1.
9. Metamorphoseôn, 1, 2, 3.
11. Taciti Annales, 11, 12, 13, 14, 15, 16 (iterùm).
13. Plinii Secundi panegyricus.

7. Bossuet. Orais. fun. de la R. d'Angleterre, de la Palatine, de le Tellier, de Condé.
16. Ευριπιδου Ιππολυτος.
21. Ισοκρατους ο Πανηγυρικος λογος.
25. Statii Thebais, 1, 2, 3, 4.
28. Suetonii Tiberius, Caius C.
29. Ευριπιδους Ανδρομαχη.

Mai.

2. Claudiani Epigrammata.
6. Senecæ Hypolytos.
5. Πλατωνος απολογιο.
8. Πλατωνος Κριτων.
9. Senecæ Troas.
10. Dugald-Stewart. Phil. de l'esprit humain, 2.
25. Πλατωνος Φαιδων.
62. Plauti Asinaria, Pœnulus.
25. Taciti Germania, Agricola (iterùm).

Juin.

2. Boileau.
18. Ευριπιδους Μηδεια.
12. Ομηρου Οδυσσειας Α, Γ, Δ.
12. Virgilii Æneidos, 7, 8, 9, 10, 11, 12. 4. Georgica.
30. Ovidii Metam., 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.
29. Corneille, Horace, commenté par Volt.

Juillet.

4. Destutt de Tracy. Tables analytiques.
27. Σοφοκλεους Φιλοκτητος (iterùm).
31. Flotte, Logique.
Desmarsais. Tropes.

Août.

12. Θουκυδειδους, α (iterùm).
13. Flotte. Métaphysique.
26. Sylv. de Sacy. Grammaire générale.
29. Burnouf. Grammaire grecque.
31. Αισχυλου ικετιδες.
Extraits de philos. D.-St., De Gér., Flotte.

Septembre.

18. Mémoires sur M. Suard et le XVIII^e^ siècle, par Garat, 1, 2. (*Agrégation*).

Octobre.

4. Correspondance de Volt. avec le R. de Prusse (avec Cather. 26 novembre 1770).
2. Corneille. Cinna, commenté par Voltaire.
15. Cicero. Pro Rabirio, Pro Flacco.
21. Πλουταρχος Πως αν τις αισθοιτο εαυτου προκοπτοντος επ' αρετη.
Πλουταρχος. Τιμολεοντος βιος.

Novembre.

9. Pensées de Pascal.
11. Shakespeare. Romeo and Juliet.
8. Duclos. Considérations sur les mœurs.
19. Voltaire. Pucelle.
15. Larochefoucault. Maximes.
25 Voltaire. Mémoires de sa vie, Zadig, Micromégas.
30. Millot. Histoire ancienne (de Vespasien au temps de Mahomet).

Décembre.

8. Reid. Essays on the active Powers of Man.
23. Αισχυλος Επτα επι Θηβαις (τελος).
22. Montesquieu. Essai sur le goût.
29. Gibbon, 2° vol. (tr. de Septchênes).

1822

Janvier.

21. Gibbon, 1er vol.
10. Voltaire. Mélanges hist., 1er vol.
27. D. Stewart. Phil. of human mind, 2e p.

Février.

9. Voltaire. Dialogues.
11. Gibbon, 3e vol.
1. Deslandes. Hist. de la philosophie (1, 2, 3).
20. Voltaire. Mélanges historiques, 2e vol.
8. Blair's rhetoric (till the V. lecture).
15. D. Stewart. Hist. des sciences métaph., morales et politiques, 1er vol.
27. Gibbon, 4e vol.

Mars.

6. De Gérando. Des signes, 1 vol.
2. De Gérando. Le visiteur du pauvre.
15. Gibbon's 5e vol.

Avril.

4. Gibbon's 6e vol.
5. Λουκιανου Περεγρινος.
7. De Gérando. Des signes, 2e vol.
3. Rousseau. Héloïse, 4e, 5e, 6e parties.
5. Walter Scott. Kenilworth.
8. J.-B. Say. De l'Angleterre et des Anglais.
17. Gibbon, 7e vol.
25. Milton's Paradise lost, 1, 2, 3, 4, 5, 6.
27. De Gérando. Des signes, 3e vol.

Mai.

1. Gibbon, 8e vol.
17. Gibbon, 9e vol.
Rousseau. Héloïse, 1re, 2e, 3e parties.
27. Chateaubriand. Atala.

Juin.

4. Gibbon, 10e vol.
20. Vauvenargues. (Exc. le libre arbitre).
Gibbon, 11e vol.
Swift. Mechanical oper. of spirit : battle of the books.
30. Swift. A tale of a tub.
De Barante. Littérature fr. du XVIIIe siècle.

Juillet.

8. Fielding. Amélie, tr. par Mme de Riccoboni.
15. Gibbon, 12e vol.

28. Riccoboni. Lettres de Catesby, de Butlesd.
31. Gibbon, 13e vol.

Août.

9. Gibbon, 14e vol,
26. Gibbon, 15e vol.
12. Prévost. Cleveland, 1er vol.
31. Gibbon, 16e vol.

Septembre.

5. Gibbon's 17 vol.
8. Gibbon, 18e vol.
9. Walter Scott. Les Puritains, 3.
10. Walter Scott. Le Nain mystérieux. L'Officier de fortune, 3.
11. Walter Scott. Rob-Roy, 4.
14. Walter Scott. La Fiancée de Lammermoor, 3.
17. Voltaire. Correspondance avec d'Alembert, 1er vol.
21. Sismondi. Républiques italiennes, 1er vol.

Octobre 1822 — Août 1823.

18. Voltaire. Essai sur les mœurs (du 102e chap. au 168), v. 3.

Koch. Tableau des rév. de l'Emp. (périodes 1, 2, 3, 5 et 6).

Sismondi. Hist. de France, v. 1, 2, 3.

Sismondi. Républ. italiennes, 2, 3, 12 et 13 (jusqu'au chap. 103).

Hallam, Europe au moyen âge, 1 vol. (exc. de la p. 272 à 382), 3e vol. (jusqu'à 391), 4e vol. (jusqu'à 159), 2e vol. (jusqu'à 51).

Millot. Hist. d'Angleterre, 1, 2, 3.

Hume. Hist. d'Ang. (jusqu'à la mort de Guillaume. — Règnes d'Élisabeth, de Jacques Ier, de Charles Ier.

Pfeffel. Abr. chron. de l'hist. d'Allem., 1er vol. (jusqu'à la mort de Frédéric II).

Véli. Hugues Capet, Robert, Henri, 1.

Michaud. Hist. des croisades, 2e vol. (dernière moitié), 3e vol. (l. 9 et 12), 4e vol. (l. 13, 14 et en partie 15).

Heeren. De l'Influence des croisades.

Anquetil. Louis XI.

Roscoï. R. de L. X. livres 6, 7, 8 (le reste des deux premiers vol. parcouru).

Daru. Hist. de Venise, livres 22, 23, 24.

Robertson's Hist. de Charles V (excepté l'introd. et ce qui regarde l'Afrique et les Turcs).

Mallet. Cinquième volume (dernière moitié), 6e vol. (commencement).

Sallaberry. Emp. ottoman, dernière m. du 1er vol. et première du 2e vol.

Watson. Histoire de Philippe II, 1, 2, 3, 4.

Lacretelle. Hist. des Guerres de rel. en France, 1, 2, 3, 4.

Schiller. Hist. de la Guerre de Trente Ans.

Coxe. Hist. de la Maison d'Autriche (de l'avènement de Ferdinand Ier jusqu'au 54e chap. exclus., période suédoise).

Ancillon. (Guerres civiles de France et d'Angleterre. — Guerrre de Trente Ans).

Rollin. Hist. rom., Hist. grecque (multa passim).

Mitford. Multa passim.

1823

Août — Septembre.

Walter Scott. Ivanhoë, 4 vol.
Walter Scott. Quentin Durward, 4 vol.
Sismondi. Républ. italiennes. 4 v.
Malte-Brun. Hist. de la géogr. (jusqu'à Pline).
Géographie de Guthrie et de Poirson (par moitié).
Millot. Hist. d'Anglet. de G. le Roux à H. VI, 1er vol. de la mort de Charles Ier à George II, 3e vol.
Millot. Hist. de France, de Hugues Capet à Jean, 1er v.
Hallam. Eu. au moyen âge ; de l'Allemagne.
Voltaire. Siècle de Louis XIV, jusqu'au chap. 26.
Voltaire. Annales de l'emp. de rad., de H. à Maximilien.
Cicero. Pro Flacco, pro Sylla.
Milton. Paradise lost, 7, 8, 9.
Θουκυδιδης. Dial. des Méliens. Oraison funèbre ; Hermocrate aux Siciliens.
Pindare. Olympiques, 1, 2, 3.
(Longitudes et latitudes des principaux États de l'Europe ; dates de la deuxième série du moyen âge).

Octobre — Novembre — Décembre.

Racine. Mithridate, Andromaque, Bérénice.
Voltaire. Mort de César.
Henriade, 1, 2, 3.
Regnard. Les Ménechmes. Le Légataire.
Voltaire. Corr. avec Catherine (depuis le 21 nov. 1770 jusqu'à la fin).

Adam. Ant. romaines, 1er vol. Div. des hab. de Rome, p. 1-64; droits publics des cit. assemblées, 94-252.

Marmontel. Élém. de litt., 1er et 4e vol. (lorsqu'on m'a repris les deux volumes, j'allais lire et extraire l'article Vérité du 4e; j'allais lire l'article allégorique, et je venais d'extraire l'article comique, dans le 1er vol. Le reste de ces deux volumes ne serait pas long à extraire.

Πλουταρχος, Ρωμυλου βιος.

Tite-Live. Première Décad., 1 livre.

Art. de vér. les dates avant J.-C. ; Histoire sainte.

Mariana. Livre 22, 23, 24.

Duclos. Louis XI, 1er volume.

Philippe de Comines. Mémoires.

Robertson's Hist. of America, 1, 2, 3, 5, 6, 8.

Mitford. Multa passim, 1er vol.

Sismondi. Rép. italiennes, 10e, 11e, 12e volumes, excepté dans le 12e les pages 407-445.

Rapin Thoiras, l. 1er.

Voltaire. Corresp. avec d'Alembert, 2e vol.

C. Delavigne. École des vieillards.

1824

Janvier.

D. Stewart. Hist. des sc. m. et pol., 3e vol. (où je trouve le morceau de Cousin sur la phil. de l'histoire).

Las Cases. Mémorial de Sainte-Hélène, 2e vol.

Jouy et Droz. Les Hermites en prison.

Lady Morgan. La France, 1, 2.

Condorcet. Esquisse d'un tableau des p. de l'e. h. Atlantide.
Sismondi. Rép. ital., 13e, 14e volumes.

Féarier,

Miss Wrigt. V. aux États-Unis en 1818, 1819, 1820, 1, 2.
Sismondi. Rép. ital., 15e, 16e vol.
Picard. L'Exalté, 1, 2, 3, 4.
Ch. Villers. Esprit et influence de la Réformation de Luther.
Il cardinal Bentivoglio, lettere 51 (sur 115).

Mars.

Picard. Jacques Fauvel, 1, 2, C, 4.
Fergusson. Essai sur l'hist. de la société civile, 1, 2.
Bentivoglio. Della guerra di Fiandra (jusqu'à 1572 les 5 premiers livres de la première partie (258 pages).
Ariosto. Orlando furioso, 1, 2, 4, 5, 6, 7.
Walter Scott. Les Eaux de Saint-Romans.
Le comte de Maistre. Voyage autour de ma chambre Le Lépreux de la cité d'Aoste.
Chapelle et Bach. Voyage. — Parny, idem.

Avril.

Bocaccio. Il Decameron. Giomate 1a, 2a; — e le due prime novelle di la terza G. — La griselda, e conclusione.
Torquato Tasso. La Gerusalemme liberata. Canti 1°, 2°. 3°, 4°, 6°, 7°.

Simond. V. en Angleterre en 1810, 1811. — 2e édit. 1817. — v. 1.
Kant. Conjectures sur le commencement de l'h. du g. humain.
Walkenaër. Essai sur l'hist. de l'espèce humain.
Lessing. Éducation du genre humain.
Guarini. Il pastor fido, atto primo.

Mai.

Auguste Comte. 3e du Catéchisme des industriels.
Revue encyclop. de décemb., j., fév.
Simond. V. en Angl., 2e vol.
T. Tasso. La G. liberata, canti 8o, 9o, 10o.
Sismondi. Histoire de France, 4e vol.
Biagioli. Grammaire italienne.
Danti. Inferno.
Πλουταρχος περι της των ρωμαιων τυχης..
Ομηρου Ιλιαδος ε.
Kant. Idée de ce que serait l'hist. dans une v. cosmop.
Kant. Théorie de la pure religion morale (ext. par Villers).

Juin.

Turgot. Discours sur l'hist. univ. et géogr. politique.
Goldoni. La Pupilla, il Prodigo, la Banca Rotta; c'est le 1er vol. moins une pièce.
B. Constant. De la religion, 1er vol.
Revue. Mars.
Mémoires de Mme de Larochejacquelein.

Juillet.

Vico. Cinque libri de principj d'una scienza nuova d'intorno alla commune natura delle nazioni, vol. 1.
Vico, volume 11.
Smith. Richesse des nations, multa passim (peut-être un volume.
M. Fourcy. Dialogues.
M. Eichoff.
Sismondi. Rép. italiennes, 5e vol.

Août — Septembre.

Vico, volume 5.
Mignet. Hist. de la Rév. française, 1, 2.
Sismondi. Rép. italiennes, 6e vol.

Octobre.

Le comte de Maistre. Soirées de Saint-Pétersbourg (passim).
W. Paley. Phil. morale et politique (passim).
Milton, Paradise lost, — B. 10, 11, 12.

Novembre.

Cuoco. Viaggio di Platone (parcouru).
Mad. de Staël. De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.
Bossuet. Disc. sur l'hist. univ. (parcouru).
Voltaire. Phil. de l'hist. Essai sur les mœurs, 1er vol. (parcouru).
Hérodote. Sept premiers livres (parcouru).

T. Tasso. Gerusalemme liberata, canti 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20.
Voltaire. Rome sauvée. Épîtres.

Décembre.

Voltaire. Ragon, Ancillon, Heeren. Art de v. les dates, multa passim.
Ancillon, 4e vol.
Voltaire. Lettres mêlées de vers et de prose.

1825

Janvier.

Burlamaqui, commencé.
Lacretelle, XVIIIe siècle, 1er vol., 2e, 3e vol.
Voltaire. Siècle de Louis XV, les 120 premières pages.
Koch. Tableau des rév. de l'E., 2e vol.
Mad. Belloc. Lord Byron, 1er vol.

Février.

Lacretelle. XVIIIe siècle, 4e, 5e, 1er vol.
Fauriel. Chants nationaux des Grecs.
Heeren. Intérêt continental de l'Angleterre (mélanges).
Heeren. Manuel d'hist. moderne.
Heeren. Théories de la politique dans l'Europe moderne (mél.). Art de vérifier les dates et fastes, multa passim.

Mars.

Shakespeare. Coriolan et Macbeth (dans la traduction). 4e vol. de Let.
Shakespeare. Macbeth (dans l'anglais jusqu'au 5e acte).

Avril.

Ségur. Hist. de Napoléon et de la grande armée en 1812, 2 vol.
Voltaire. Hist. de Charles XII.
Mitford. Ve vol., ch. 24.
Béranger. Nouvelles chansons.
Mitford, vol. 6.

Mai.

Mitford, vol. 7, chap. 34 et 35 (la dernière moitié du volume).
Mitford, vol. 8, chap. 37, 38 (la première moitié).
Walter Scott. L'Antiquaire, 1, 2, 3, 4.
Mad. Roland. Mémoires, 23.
Walter Scott. L'Abbé, 1, 2, 3, 4.
Shakespeare. Le roi Lear. Hamlet (5e vol. de Letourneur).
Shakespeare. Le marchand de Venise. Le songe d'été, 15e vol.
Gillies. Hist. de la Grèce. 5e vol., ch. 33, 34, 35.

Juin.

Shakespeare. Jules César. La Tempête, tome 2e.
Shakespeare. Richard II, (t.

Gillies. Hist. de la Grèce, 6e vol.
Shakespeare. Othello, les Deux gentilshommes de Vérone. Troïlus et Cressida (5e vol., édit. Guizot).
Burlamaqui. Éléments de droit naturel (achevé).
Shakespeare. 1re et 2e parties de Henri IV (9e vol. de Letourneur).
Shakespeare. Les femmes joyeuses de Windsor, 10.

Juillet.

Shakespeare. Henri V, Henri VI, 1re partie, 11e de Letourneur (médiocre).
Shakespeare. Henri VI. 2e et 3e parties, 12e de Letourneur.
Mad. de Staël. L'Allemagne, 1er vol.

Août.

Walter Scott. Le Monastère, 1, 2, 3, 4.
Walter Scott. Waverley, 1, 2, 3, 4.
Clara Gazul. Théâtre de.
Thierry. Hist. de la c. d'Angl. par les Normands, 1er vol.
Sismondi. Hist. des Français, 5e vol.
Mme de Belloc. Lord Byron, 2e vol.

Septembre.

Thierry. Hist. de la conquête d'Angl. par les Norm., 2e, 3e vol.
Sismondi. Hist. des Français, 6e vol.
Shakespeare. Richard III. Henri VIII, 13e vol. de Let.

Shakespeare. Les Méprises. La Méchante femme, 16e vol. de Let.

Shakespeare. Beaucoup de bruit pour rien. Comme vous l'aimez. 14e vol. Let.

Herder. Idées pour... livre IX en manuscrit.

Octobre.

Vico. Scienza nuova, 2o v.

Saint-Simon. Nouveau christianisme.

Le producteur, 1er numéro.

Janelli. Saggio sulla scienza delle cose humane.

Poirson, commencé.

B. Constant. De la religion, 2e vol.

Vico. De juris uno principio de Constantia jurispr. opuscules. Lettres, etc., parcourus.

Jannelli. Saggio sulla scienza della cose humane.

Novembre.

Villemain. Lascaris. Essai sur les Grecs, etc.

Vico. Scienza nuova, 1a edizione, les cent premières pages.

Vico. Réponse au journal d'Italie, de Leipsig. Notes sur l'Art poétique.

Shakespeare. Antoine et Cléopâtre. Timon, VIe v. de Letourneur.

Creuzer. Religions de l'antiquité, 1re partie du 1er vol. (Inde, Perse, Égypte).

Creuzer. Religions de l'antiquité, 2e partie du 1er vol. (notes).

Décembre.

Garnier. Hist. de France, 19e, 20e, 21e, 22e, 23e, parcouru).
Histoire universelle. Suisses, 39e de l'in-4°, parc.
Lacombe. Abr. chr. de l'hist. du Nord, 1er, 2e vol. passim, — parcouru.
Mallet. Dan, 5e vol., parc.
Coxe. La fin du 1er, 2 (moins Charles 9), parc.
Pfeffel, 2e vol., parc.
Hénaut, 2e vol., parc.
Mignot, fin du 1er vol., parc.
Rapin Thoyras, fin des 4e, 5e, 6e, parc.
La Clève. Portugal, 4, parc.
Mariana. Fin du 4e, 5, 6, parc.
Pinkerton. Hist. of Scotland, sous les Stuarts 1371-1542 ; fin du 1er, commenc. du 2e vol., parc.
Sismondi, 10, 11, 12, 13, 14, parc.
Lévêque, fin du 2e vol., parc.
Karamsin, 6e, 7e, vol.
Mably. Obs. sur l'hist. de France, 5e v.
Guizot. Essai sur l'hist. de France.

1826

Janvier.

Garnier, 24e vol.
Lacretelle. G. de rel., 1er vol. (à partir du massacre de Vassi, j'ai suivi concurremment :
Anquetil. Esprit de la Ligue, 1er vol.
Mably. Obs., etc., 6e vol.

Mignot, 2e vol.
La Clève, 5e vol.
Solignac, 4 et 5.
Mallet, 7 (j'ai passé le 6e).
Lévêque, 3e (à partir de 1555).
Karamsin, 8e.
Sismondi, XVe et XVIe.
Watson, 1er, 2e, 3e, 4e.

Février.

Lacretelle. G. de rel., 2, 3, 4.
Anquetil. Esprit de la Ligue, 2, 3 (jusqu'au milieu de l'année 1593, et du 3e vol.).
Rapin Thoyras, 7 (Elizabeth).
Rapin Thoyras, 8 (Jacques et Charl. Ier jusqu'en 1640).
Sismondi. Hist. des Franç. 7e vol. (1226-1254).

Mars.

Am. Pichot. V. en Angl., 2e vol.
Villehardouin. De la conquête de Constant. (1er vol. de la collection Petitot.)
Malte-Brun. Géographie, 2e vol., multa passim.
De Gérando. Hist. des s. de phil. IV (Scholastiques), multa passim.
Robertson. Hist. of America (Virginia, to the year 1688; New England, to the year 1652).
Poirson. Hist. romaine. 2e vol. (depuis le 15 mars).
Mémoires (rel. à l'h. de Fr.), 11e vol. de la collection du Clercq. De Bayard (jusqu'à la p. 138).
Chroniques de Jean de Troyes, 1473-8 (14e de la coll.)
Sismondi. Hist. de France, 8e vol. (1254-1296).
Mitford. H. of Greece, 3e vol. (pages 774-418).

Avril.

Mitford. H. of Greece, 4e vol., 422-405 av. J.-C. (p. 1-82 et 164-392).
Schiller. G. de 30 ans (pour la 2e fois).
Sismondi. H. de France, 9e v. (1296-1527).
Anquetil. Hist. de France, Louis XIII.
Bougeant. 1er vol., depuis la p. 227 (1635-1644).
Guizot. Hist. de la rév. d'Anglet., 1er vol. (1625-1645).
De Barante. Hist. des ducs de Bourg., 9e vol. (1467-1472).
Villemain. Cromwell. 1er vol. (jusqu'en 1649).
De Barante. Hist. des ducs de Bourg., 10e volume (1472-1476).

Mai.

Mitford, 5e vol. (404-394).
De Barante. 1re partie du t. XI (1476-77).
De Barante. Hist des d. de Bourg. 1er vol. (1363-85).
Fleury. Hist. ecclésiastique, 1er vol. (1-197 ap. J.-C.).
De Barante. Hist. des ducs de Bourg., 2e vol. (1385-1404).

Juin.

Fleury. Hist. eccl., 2e vol. (198-313).
Mitford. Hist. of Greece (vol. contenant les années 358-338), ch. 39, 40.
Fourcy. Hist. de l'École polytechnique, l. 1, 2, 3.
Sainte-Croix. Examen des hist. d'Alexandre (seulement la partie narrative, c'est-à-dire pages 193-322, mais la section de chronologie, et surtout celle de géographie, paraissent beaucoup plus curieuses).

Juillet.

Fleury. Hist. ecclés., 5e vol. (515-561).
Gibbon, IVe vol., chap. 21 (hérésies).
Mme Guizot. Lettres sur l'éducation, 1, 2.
Le Globe. Juillet 1825, juin 1826.
De Barante. Hist. des ducs de Bourg., 3e vol.
Encyclopédie progressive, 1er numéro. Guizot, Thiers, Broussais, B. C., Say.
Le Spectateur. Articles choisis (sous le titre d'Encyclopédie morale, traduits par Maizières).
Impression commencée vers le 31 juillet, 2e édition du Tableau chronologique.
De Barante. Ducs de Bourgog , 4e vol., 1404-1419.
Le B. de Trenck. — Dieudonné. Souvenirs de Berlin, passim.

Août.

De Barante. Ducs de Bourg., 5e vol., 1419-1429.
La traduction de Vico, commencée le 28 juin 1824, reprise en août 1826, a été terminée le 5 oct. 1826 ; le discours le 26 décembre.

Septembre.

De Barante, 6e vol., 1429-1457.
De Barante, 8e vol. 1455-1467.
Vico. Sciences. Opuscules, 2, 3, 4.

Octobre.

Vico. De antiquissima Italorum sapientia, 4.
Mario Pagano. Saggi politici, 1, 2, 3.
Descartes. Discours sur la méthode.
La Mennais. Essai sur l'indifférence en matière de religion, 1, 4, passim.

Novembre.

Fluxion de poitrine.
Mille et une nuits (1-216 nuits, formant les 6 prem. vol. de l'édit. en 14 v. in-12).
Fleury. Hist. ecclés., 4e vol. (561-595), terminé en décembre.

1827

Janvier.

Fleury. Hist. ecclés., 5e vol. (595-401). seulement le commencement, les 155 premières pages.
De Gérando. Hist. des syst. de ph., les 2 prem. vol., passim.
Globe. Du 22 août au 25 décembre 1826.
Dugald-Stewart. Esquisses... passim, et la préface de Jouffroi (moins CXXV-CXXXVIII).
Cousin. Arguments du 1er Alcibiade, Theætète, Philebus, Gorgias (v. II, III et V).
Platon. 1er Alcibiade (5e vol.), Theætète (2e vol.), Gorgias (3e vol.)
Brücker, 1er vol., passim.
Bulhe, 1er vol., passim.

Février.

Arrivée de la Biographie universelle (Vie de Vico).
Platon. Philèbe, 2e vol.; Protagoras, 3e vol.
Hérodote. 1er livre, 1er vol. de Larcher.
Platon, 1er vol. Eutyphron. Apologie. Criton. Phédon.
Heyne. Opuscula (surtout le 2e vol. sur la Gr. Grèce).
Fréret. Mém. de l'Ac. (v. 47, 1809) sur les premiers habitants de la Grèce.
Biographie univ. M. Ange, Raphaël, Dumoulin, Cujas, Domat, Olymandias, Thoutmosis, Sésosthris, Longin, Odinat, Hérodote, Meiners, Socrate, Strabon, St-Pierre (Bernardin).
Meiners. Hist. des sciences. 1er vol.
Xénophon. Apologie. Entretiens, passim.
Winkelmann. Hist. de l'art, 1, 2, 3, passim.
Globe, du 25 décembre 1826 au 24 février 1827.

Mars.

Goguet. Origine des lois, 2, 3, passim.
Meiners, 2 vol.
B. Constant. De la religion, 2e vol. (la seconde moitié).
Heyne. Opuscula.
Globe, du 24 février au 18 mars.
W. Schlegel. Littér. dram., 1 vol.
Volney. Voyage en Syrie, 1, 2.
Mignot. Phénicien : 34 et 42 de l'Académie.
Herder, 1 et 2, passim.
Abel Rémusat. Recherches sur les langues tartares.

Avril — Mai.

Pouqueville. Régénération de la Grèce, liv. V, passim.

Revue encycl., septemb., octob., novemb. 1826.
Walter Scott. Peveril du Pic, 1, 2, 3, 4, 5.
Mémoires de l'Académie des inscr., t. VI, 1822.
Letronne. Population de l'Attique, — Amphictyons.
Abel Rémusat. Ju-Kiao-li, 1, 2, 3, 4.
Pausanias, 1er vol. Attiques, passim.
Barthélemy, chap. 22, 34, 35, 36, 37, 38, 72, 73, 74, 76, 39, 40, 41, 42, 51, 53 (partie géographique).
Cousin. Sur l'Eunape de Boissonade (Journal des Savants).
Halley. Trans. philosophiques.
Zozime, 1i 1i quædam.
Trebellius Pollio. Vopiscu, multa passim.
Muller. Hist. universelle.
Lingard. Hist. d'Angl. Henry VIII, t. 6.
Mitford, 1 (la seconde moitié).
Meiners. Hist. des sc., 2e vol., Pythagore.
Meiners, 3e vol. École d'Élé. Sophistes.
Heyne. Opuscula, 2e vol., Gr. Grèce.
Rambach. De Mileto.
Précis d'hist. mod., commencé le 28 mai, lundi, 1re partie terminée vers le 15 novembre 1827. — 2e partie terminée le 15 avril 1828.
Daur.
Hume.
Lingard, H. VI, etc., t. 5.
De Barante.
Curita.
Mariana.
Machiavel. Hist. di Firenzi, Legazioni
Comines.
Hallam.
Sismondi.

Savonarole.
Confucius.
Ferrerar.
Sepulveda.
Istuanti.
Béchet. Martinusius.
Pinkerton.
Bory de Saint-Vincent.
Gomecius.
Mallet, I. Haus.
Cateau-Calleville.
Sandoval.
Sleidan.
Bosnet. Variations.
Giannone.
De Gérando. Hist., 1, 2.
De Gérando. Signes, 4e vol.
Catholique, janvier, août 1827.
Cousin. Morale. École française.
Thierry, passim.
Lingard, 6, 7.
Cantinier.
Muller.
Montluc.
Tavannes.
Louise de Savoie.
Petitot
Lorente.
Roscoë.
M. du Bellay, passim.
B. Constant, 5e vol.

1828

Janvier.

Sismondi. Hist. de la litt.
Lingard. VIII. (Edw. VI, Marie, Eliz.)
Lanoue. Mém.
Mém. de Condé; parcouru.
Villeroi. Disc. d'Henri III à la suite des mém.
Sully, 1er vol.

Février.

Schiller. Disc. sur l'hist. univers.
Heeren. Manuel d'hist. anc. et Idées.
Wachler. Handbuch.
Iselin. Table.
Gœthe. Wilhelm Meister.
Encyclop. allemande. Art. Historien.
Jean-Paul. Quintus...

Mars — Avril.

Snell. Manuel de philosophie.
Niebuhr.
Fr. Eichhorn. Hist. du droit et hist. polit. de l'Allem.
2e, 3e vol.
Jahn. Nationalité de l'Allemagne.
Hegel. Encyclopédie philos.

Mai.

Wachler. Manuel de l'hist. litt.

Göthes Gedichte. Iphigénie. Hermann et Dor.
Muller. Suisses, 1, 2.
Las Casas.
Cortes.
Lettera rarissima di Colombo.
Codice Colombo Americano.
Mad. Campan.
Sismondi. Hist. de la litt.
Thierry, passim.
Raoul Glaber.
Raymond d'Argiles.
Adalberon.
Galbert. Suger.
Guill. de Tyr.
Villehardouin et Joinville.
Choiseul d'Aillecourt. Infl. des croisades.
Lingard, 5.
Sismondi. Fr., 5, 6, 7, 8, 9.
Froissard, 1, 2. Monstrelet.
Cours de Guizot et Cousin.

Juin.

Lessing. Nathan, Laocoon.
Wachsmuth.
De Barante.
Schiller, Hannon. Louis II.
Niebelungen.
Von der Hagen. Herzog Ernst.
Thierry. Lettres.
Cooper. Le Corsaire rouge.
Cooper. Le Dernier des Mohicans.
Sismondi. Rép. ital.

Sartorius.
Shœll. Peuples de l'Europe.
Mon. sépulcraux de Florence.
Galerie de Flor., 1, 2.
Lenfant. Constance, 1.
Lenfant. Bâle, 1, 2.
Rabelais. Songes drolatiques.

Juillet.

Bouterweck. Litt. Esp., 1, 2.
Sismondi. Litt., 3, 4.
Walter Scott. Chants popul. du midi de l'Écosse. trad. par Artaud.
Necker de Saussure. Éduc. progressive.
Eichhorn. Droit publ., 5e vol.
Karamsin, 1, 2.
Walter Scott. Hist. d'Écosse.
Une foule d'ouvrages parcourus à Heidelberg et à Bonn ; voir les notes du voyage.
A Bruxelles. — Walter Scott. La Prairie, 1, 2.

Septembre.

Am. Thierry. Gaulois, 1.
Fourcy. Sc. polytechnique.
Ab. Rémusat. Gr. chinoise.
Ab. Rémusat. Deux mém. à l'Ac. sur les signes figuratifs, et quelques écritures syllabiques.
Fr. Schlegel. Ueber die Sprachen. Weisheit der Indier.
Sakuntala.
Wolsunga-Saga (1 du Recueil de von der Hagen).

Octobre.

Champollion. Précis des s. hiér.

Lope de Vega. 1er vol. Perle de Séville. Le meilleur alcade est le Roi.
Calderon, 1er vol. Le Dernier duel en Espagne. L'alcade de Zalamea.
Calderon, 2e vol. Le Prince Constant. Le siège de l'Alpujarra. Louis Perès de Galice.
Lope de Vega. Fontovéjune, etc.
Rémusat. Contes chinois.
Mittermaier. Gr. des gemeinen deutschen Privatrechts.
Hulmann. Stadtwesen, 1, 6, 2, p. 1-180.
Van der Velde. Les Anabaptistes, 1554. Les Patriciens, 1568. Les Hussites, 1628, ou les Lichtensteiner.

Novembre.

L'empereur Heraclius. Catal. hist. in-8°, in-f° et in-4°.
Neander. Christl. Rel.
Luther. 2 th.
Cousin. Kant.

Décembre.

Luther. Tischreden (terminés le 2 mars).
S. Brandt. Narrenschiff.
Murner. Schelmenzunft.
Hans Sachs.

1829

Janvier.

Suite de Luther. Tischereden.
Götz von Berlichengen.
Wunderhornn, s. b.

Montaigne, 1 vol. — 5.
Rixner. Handbuch, 1823, 3 b.
Bachman. Betrachtungen.
Schmidt. III.
Etui-Bibliothek. (Opitz, etc.)

Février.

Suite de Luther, Rixner, Bachmann.
Muller Ukert. Luthers Leben.
Gans. Erbrecht. 1 vol.
Böhme. Les trois principes.
Crévier. I.
Gieseler, 2.

« A dater de cette époque, je cessai de tenir le journal de mes lectures, parce que le choix n'en était plus libre comme par le passé. Mes travaux historiques m'imposaient de lire les livres spéciaux qui traitaient eux-mêmes de l'époque dont j'étais occupé. »

FIN.

EXAMEN

DES VIES DES HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE[1]

(THÈSE DE DOCTORAT — 28 JUILLET 1819)

Dans l'histoire des peuples, les caractères les plus dignes d'être remarqués sont souvent confus, parce que les traits caractéristiques se perdent dans une multitude de traits indifférents. N'espérons même pas y voir l'homme tout entier; nous n'y trouverons que le magistrat, le conquérant, le législateur. Ne pouvant faire connaître que la vie publique, elle nous montrera les hommes tels qu'ils ont voulu qu'on les vît.

La biographie vaut bien mieux pour le moraliste; elle lui prépare tout son travail; elle tire de la foule les hommes les plus utiles à étudier, elle les fait passer devant nous dépouillés de toutes les parures qui les cachaient.

Mais quel sera le sage que nous prendrons pour guide dans cette utile revue? Ressemblera-t-il à l'éloquent écrivain qui a employé un style si spirituel, si

1. La thèse latine sur Locke reste toujours introuvable.

énergique, à raconter la vie simple et modeste d'Agricola? J'aimerais encore mieux le froid narrateur qui a raconté du même ton la vie de Néron et celle de Titus; il dit tous les faits sans choisir, et jamais il ne les examine : au moins celui-là ne m'asservira pas à ses idées. Mais il est sec, il est nu, il n'a amassé que des matériaux; il nous traîne impitoyablement sur des infamies sans utilité pour l'étude des mœurs.

Ce n'est pas encore là le véritable biographe; pour nous aider à le trouver, ne serait-il pas utile de fixer les principaux caractères qu'il doit réunir? Il sera aussi impartial que Suétone, aussi calme; mais partout on sentira dans ses écrits l'âme d'un homme de bien. Il sera moins profond, moins enveloppé que Tacite, parce qu'il doit parler pour tout le monde; il fera connaître les hommes par leurs actions plutôt que par d'ingénieuses conjectures; il ne voudra pas tout expliquer. Les méchants l'occuperont peu : la mémoire qu'ils ont laissée est stérile comme leur vie. C'est à la vertu que son livre sera consacré; il nous parlera d'elle sans cesse, et toujours d'un ton touchant, comme on parle de ce qu'on aime. Religieux adorateur des dieux immortels, il les rappellera à chaque instant dans ses récits, de crainte de nous décourager en peignant si souvent le juste malheureux. J'aimerais encore qu'il naquît dans un siècle où il n'y eût plus de patrie : il porterait plus d'impartialité dans ses jugements. J'aimerais qu'il fût indulgent, qu'il ne m'apprît pas à haïr les hommes, qu'il m'inspirât de la compassion pour le malheur. Que si, malgré son enthousiasme pour la vertu, ce sage n'était pas d'une hauteur de principes effrayante, si cet homme de génie avait de la simplicité, de la bonhomie, de la crédulité même,

s'il nous ressemblait au moins par des faiblesses, son livre me plairait encore plus; ce ne serait plus un livre, ce serait un ami. On reconnaît Plutarque et les Vies des Hommes illustres; je vais achever le portrait.

Dans un cours pratique de morale[1], on doit s'attendre à trouver peu de considérations politiques; aussi, quoique ces hommes illustres n'aient pas une vertu, pas un vice, qui n'ait influé sur le sort du monde, et que l'étude des caractères conduise naturellement à réfléchir sur les révolutions qu'ils ont amenées ou décidées, Plutarque, toujours occupé à peindre des individus, parle rarement des peuples, et seulement en passant; par la même raison, les plus grands événements ne l'arrêtent pas toujours; il nous fait grâce de ces guerres si longuement racontées dans la plupart des historiens. Les actions, les paroles où l'homme se fait connaître, et qui peuvent fixer sa physionomie, voilà ce qu'il choisit dans la vie politique, ce qu'il cherche dans le secret de la vie privée. La vie privée surtout est son étude; c'est là qu'il aime

1. Pour donner ce nom aux *Vies des hommes illustres*, il faut en retirer cinq où Plutarque n'est qu'historien; moins intéressantes par le sujet, elles attachent aussi bien moins par le style; une d'elles, celle d'Artaxerxe, me semble même indigne de lui; ce ne sont guère que des récits de crimes et des descriptions de supplices; on ne s'y intéresse pour personne. Les *Vies* de Thésée et de Romulus, curieuses peut-être pour les Grecs et les Romains qui y retrouvaient les traditions de leur histoire, me semblent des ouvrages de pure érudition. Celles de Galba et d'Othon sont, à l'exception d'un morceau admirable, faiblement imitées de Tacite (je dis imitées, car je suis porté à croire que le plus faible est l'imitateur). En général, dans ces vies, je ne retrouve plus le philosophe; ce n'est pas un caractère qu'il peint; on ne voit pas d'intention morale.

à voir ses personnages, qu'il les surprend sans qu'ils y pensent, lorsqu'ils ne sont pas arrangés pour paraître. Point de spectacle plus attachant ; ces colosses qui nous effrayaient dans l'histoire, nous les voyons réduits à leurs véritables proportions, nous reconnaissons des hommes ; notre admiration diminue souvent, mais elle est mieux fondée, et n'est plus stérile ni décourageante.

Ces détails de la vie privée si intéressants, si précieux pour l'étude des mœurs, ont été souvent omis, et ont dû l'être par ceux des anciens qui écrivaient l'histoire des peuples, et la délicatesse des modernes a été effarouchée de leur bassesse. Plutarque seul entre tous les écrivains a osé nous offrir ces naïves peintures ; voilà ce qu'admirait Montesquieu ; c'est pour cela surtout qu'il était l'homme de Montaigne [1].

« Plutarque, dit Rousseau dans l'*Émile*, excelle par ces mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grâce inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses ; et il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste, lui suffisent pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant, Annibal rassure son armée effrayée, et la fait marcher en riant à la bataille qui lui livre l'Italie ; Agésilas, à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand roi ; César, traversant un pauvre village, et causant avec ses amis, décèle sans y penser le fourbe qui disait ne vouloir qu'être l'égal de Pompée ; Alexandre avale une médecine et ne dit pas un seul mot ; c'est le plus beau moment de sa vie ; Aristide écrit son propre nom sur

1. Voyez Montesquieu, *Pensées diverses ;* Montaigne, *Essais*, livre II, chapitre X ; Rousseau, *Émile*, livre IV.

une coquille, et justifie ainsi son surnom ; Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions ; c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont trop communes ou trop apprêtées, et c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter. »

Ce n'est pas seulement cette fausse dignité qui rend encore les traits originaux si rares, même dans les plus grands historiens ; ils veulent mettre de l'unité dans les caractères ; toutes les actions de leurs personnages partent d'un principe, forment, pour ainsi dire, un système ; ces détails de la vie privée, qui souvent démentent la vie publique, ne pourraient pas toujours se placer dans ce système ; ils aiment mieux les sacrifier. Ce n'est pas là la manière de Plutarque ; il connaît trop bien l'homme pour supposer beaucoup de suite dans ses actions. Il n'eût pas fait l'ingénieux dialogue de Sylla et d'Eucrate.

Loin de chercher à mettre de l'unité dans ce sujet muable et changeant, il peint de préférence les moments de passion, de malheur, où les âmes les plus fortes succombent et mollissent. Ces faiblesses forment souvent un piquant contraste avec le caractère des hommes à qui elles ont échappé. Au moment de tuer César, l'épicurien Cassius s'adresse tout bas à la statue de Pompée : Périclès, soupçonné d'impiété, se laisse, au lit de la mort, attacher un talisman : celui qui pilla le temple de Delphes, Sylla, sur le point de perdre une bataille, invoque une petite image d'Apollon qu'il portait toujours sur lui. On trouve je ne sais

quel plaisir à observer ces disparates dans les hommes extraordinaires; c'est un dédommagement pour la malignité humaine.

Toutes les faiblesses ne sont pas honteuses; il en est que nous serions fâchés de ne pas trouver dans les plus belles vies. Quand un grand homme, en suivant son devoir, donne quelques pleurs à la nature, nous l'aimons sans moins l'admirer, nous partageons même son attendrissement : on résiste difficilement à celui d'une âme forte. Nous sommes profondément émus lorsque Cratésiclée, se séparant de Cléomène, laisse échapper quelques larmes, et que, se les reprochant, elle essuie celles de son fils : nous le sommes lorsque Caton s'attendrit en priant pour ses amis, et pleure pour la première fois. La faiblesse, qui nous fait souvent aimer l'homme vertueux, nous inspire de la pitié pour le méchant; elle annonce parfois que son âme n'est pas morte à la vertu. On plaint le tyran de Rome, quand on le voit désespéré par la tristesse et le silence du peuple, quand il se retire chez lui ne pouvant supporter sa haine, et qu'arrachant sa robe il crie à ses amis qu'il est prêt à tendre la gorge au premier qui voudra frapper.

Ces traits, qui peignent si vivement ou l'homme en général, ou les divers caractères, ne sont suivis dans Plutarque d'aucune réflexion. La plupart des grandes leçons morales qu'il nous offre sont aussi renfermées dans le simple récit des événemens; les explications serviraient peu à celui qui ne saisirait pas l'instruction philosophique dans les faits si bien présentés. Quelquefois pourtant, lorsqu'il veut faire plus vivement ressortir quelque grande vérité, il revêt les réflexions de formes ingénieuses et dramatiquees : tout le monde

sait par cœur le dialogue de Pyrrhus et de Cynéas, si heureusement traduit par Boileau.

César et Pompée vont combattre à Pharsale ; le signal est donné, les trompettes ont sonné la charge :

« Le grand nombre, dit-il, ne songeait plus qu'à « vaincre ; mais les plus sages Romains et quelques « Grecs, qui assistaient au combat, voyant s'approcher « le moment terrible, considéraient en eux-mêmes « à quelles extrémités l'ambition et l'opiniâtreté de « deux hommes avaient amené l'empire romain. Mêmes « armes, enseignes communes, armées de frères ! C'était « la fleur de la patrie, et toutes les forces de Rome « qui allaient se détruire elles-mêmes, et montrer « comme la nature humaine, une fois transportée par « la passion, devient aveugle et forcenée. »

Telles sont les réflexions que Plutarque n'exprime pas toujours, mais qu'il inspire à chaque ligne, telles sont les leçons dont il remplit la vie de ses héros. Point d'auteur aussi plein, aussi substantiel : une pensée, un fait renferme souvent, à bien l'examiner, je ne sais combien d'instructions diverses. On loue l'écrivain entraînant dont on ne peut interrompre la lecture ; Plutarque a un autre mérite, c'est celui de forcer quiconque lit avec fruit, à poser le livre à chaque instant.

Mais s'il abonde en grandes leçons, s'il inspire de grandes et salutaires pensées, c'est surtout dans le récit des morts sublimes qui couronnent ces belles vies. La mort, si curieusement étudiée par Montaigne, est aussi ce que Plutarque peint avec le plus de complaisance. *C'est le maître jour celui-là ; c'est le jour juge de tous les autres* (Montaigne). Avec de l'orgueil, on peut jouer noblement le reste de la pièce ; mais on

a rarement le triste courage de mentir encore au moment où va commencer la justice, et l'on ne se soucie plus de se déguiser pour de vains éloges qu'on n'entendrait pas.

Ces sujets si instructifs sont souvent, dans les Vies des Hommes illustres, d'un pathétique sublime. Des malheurs non mérités et supportés avec tant de force d'âme émeuvent nos cœurs; un mépris sans ostentation, sans effort, de ce que le reste des hommes redoute, nous enlève, nous ravit en admiration. Calmes à l'approche du départ, l'impassibilité de ces grands hommes serait celle des dieux mêmes s'ils n'avaient pitié de leurs ennemis. Ils satisfont tranquillement aux derniers devoirs de l'amitié ; ils accordent même à la nature ce qu'elle demande encore. La mort ne peut leur inspirer ni terreur ni impatience; et si quelquefois ils préviennent le moment, c'est qu'ayant épuisé l'espérance, ils se croient enfin rappelés. Vertueux Brutus, dites-nous si, lorsque élevant un regard confiant vers le ciel vous quittâtes les champs de Philippe, vous ne pensiez pas obéir aux dieux?

Il est des catastrophes bien plus terribles, des infortunes bien plus déplorables, puisqu'elles sont sans consolation, sans espérance. La vertu a en elle-même une compensation à tous les maux ; le passé et l'avenir lui sourient également. Mais si les coupables nous arrachent des larmes, elles sont amères, et notre compassion pour eux est douloureuse. C'est ainsi que nous voyons avec horreur et pitié ce malheureux César se débattre entre les épées étincelantes, *comme la bête sauvage acculée entre les chasseurs* (Vie de César), jusqu'à ce qu'apercevant son cher Brutus, il se voile la tête et tombe expirant au pied de la statue de Pom-

pée. C'est ainsi que nous assistons, dans Plutarque, à la fin tragique d'Antoine et de Cléopâtre, un des sujets les plus touchants de l'antiquité ; cette compagnie de *mourans ensemble* (συναποθνήσκομενοι), ces fêtes qui ne sont interrompues que par les apprêts de la mort, la scène déchirante du tombeau, Cléopâtre qui ceint le diadème pour expirer sur son lit funèbre ; mille oppositions effrayantes saisissent l'imagination, et laissent l'impression la plus triste et la plus profonde.

Pour peindre si souvent le malheur et la mort, pour reproduire tant de fois le spectacle de la vertu sous le dernier coup de l'adversité, il fallait sans doute que Plutarque espérât pour l'homme quelque chose de mieux que le néant ; moins persuadé de l'immortalité de l'âme, il n'aurait pas eu le courage d'achever ses Vies. Il fut assez heureux pour croire à cette vérité consolante, et cette croyance rend son livre bien moins triste que celui du sombre Tacite. Ce n'est pas même assez pour lui de promettre à la vertu une vie immortelle ; dans son enthousiasme pour elle, il l'élève aux dépens de la divinité :

« Ne pas reconnaître la divinité de la vertu, ce « serait sans doute une impiété, une lâcheté ; croyons- « en fermement Pindare :

> « Il n'est point de corps qui ne meure ;
> L'âme seule vit et demeure,
> Image de l'éternité. »

« L'âme est venue du ciel, et elle y retourne, non « avec le corps, mais quand elle en est séparée et « affranchie, quand elle est pure, sainte, et ne tient « plus rien de la chair ; alors il est à croire que les

« vertus et les âmes des grands hommes deviennent « *héros*, de *héros*, *génies*, et, qu'enfin, après avoir été « purifiées comme aux initiations, et avoir dépouillé « ce qu'elles avaient de passible et de mortel, elles « entrent au nombre des dieux, et parviennent au « comble de la gloire et de la félicité. » (Vie de « Romulus.)

Ces purifications successives, empruntées au système de Platon, plaisaient aux anciens; ils croyaient ne pouvoir proposer de trop grands prix à la vertu.

Quoique dans ce passage, Plutarque ne paraisse pas avoir de la divinité une idée aussi sublime que plusieurs autres philosophes de l'antiquité, il n'en est pas moins un des écrivains les plus religieux. Les dieux reviennent à chaque instant dans ses récits, surtout quand il s'agit d'arrêter une prospérité insolente. Pompée, vainqueur de Mithridate, rentrait dans l'Italie, le plus illustre de tous les hommes, et se croyait attendu par sa famille avec une vive impatience; « mais le dieu qui a soin de mêler quelque « mal aux plus brillantes faveurs de la fortune, lui « avait dressé des embûches dans sa propre maison, « et lui avait préparé un triste retour ».

Les hommes vertueux eux-mêmes sont frappés par ces dieux sévères, si leur cœur s'élève un instant. Il échappe une parole insolente à Philopœmen; elle est entendue de *Némésis*, et le héros, comme l'athlète presque vainqueur, tombe au bout de sa carrière. Plutarque semble craindre qu'enorgueillis nous-mêmes de tant de gloire et de vertu, nous n'oubliions aussi une puissance invisible, mais toujours présente.

Né dans la patrie des fables, il fut de la religion de

son pays, et présida même au culte d'Apollon. Aussi rapporte-t-il scrupuleusement tous les oracles, tous les prodiges[1]; il loue les Romains de l'importance qu'ils attachaient aux augures; il discute gravement si Apollon est né à Tégyre ou à Délos, et il penche pour Tégyre.

On trouve dans l'antiquité beaucoup d'exemples d'une crédulité aussi surprenante; pour ne parler que des écrivains, Tacite croyait aux présages, Suétone les rapporte minutieusement. Tout ce que Cicéron renvoyait aux vieilles et aux enfants, les plus grands hommes sous les empereurs le crurent, ou du moins ne le nièrent pas. Le triste système de la fatalité, dans lequel seul peuvent entrer les prédictions et les présages, paraît s'être emparé des meilleurs esprits depuis Tibère; ce fut encore un des fruits de la tyrannie. Cela explique pourquoi les plus grands empereurs, s'occupant seulement du présent, ne songèrent pas à donner des institutions à cette malheureuse Rome, et à faire durer au delà de leur vie le bonheur de l'empire.

Moins conséquent et plus heureux, Plutarque croit aux oracles, sans croire à la fatalité; à quoi servirait de proposer des modèles à la vertu, si toutes nos actions étaient décrétées d'avance? Nulle trace, dans les Vies des hommes illustres, de cette doctrine désespérante. Les prodiges ne semblent si souvent rap-

1. Parfois ces récits sont peut-être un peu puérils. Marius, près d'entrer chez Fannia, de Minturne, à qui l'on avait confié sa garde, voit un âne *qui le regarde d'une façon toute gaie et enjouée* (προσβλέψας τῷ Μαρίῳ λαμυρόν τε καὶ γεγηθός. L'âne va boire, et Marius en conclut qu'il se sauvera par eau plutôt que par terre. *Plut. è recensione Rualdi Lutetiæ, anno* 1624, *pag.* 428.)

portés que pour ajouter à l'effet dramatique, pour donner une couleur poétique à ses récits, et nous montrer ses héros toujours environnés de la main divine; il est païen, mais comme Homère.

Avec tant de lumières, on ne pouvait adopter une mauvaise religion sans l'épurer: on pouvait être crédule, mais non superstitieux et fanatique. La superstition n'est nommée qu'avec horreur dans Plutarque. Il consacre un de ses traités à combattre cette affreuse maladie de l'âme. Les dieux ne sont pour lui que des êtres bienfaisants. Il renoncerait à y croire plutôt que de leur faire l'injure de les craindre.

« Ce ne sont pas, dit-il, les Typhons et les géants « qui gouvernent le monde; c'est le père des dieux « et des hommes. Qu'il y ait des génies qui aiment le « meurtre et le sang, c'est sans doute une folie de le « croire; mais quand il en existerait, il faudrait les « regarder comme impuissants et les négliger : un « être aussi faible que méchant peut seul être sujet « à un caprice absurde et cruel. » (Vie de Timo- « léon.)

Et comment aurait-il pu croire les dieux cruels et sanguinaires, celui qui dans ses écrits laisse voir tant d'humanité, tant de compassion pour le malheur? Celui qui veut qu'on étende la bonté jusqu'aux animaux, et qui, dit-il lui-même, n'aurait pas le cœur de vendre un vieux bœuf qui depuis longtemps aurait labouré sa terre. Bon maître, bon père de famille, le cœur plein de sentiments affectueux, il croit *que l'homme a un sens pour aimer comme il en a un pour comprendre et retenir*. (Vie de Solon.) Cette douceur d'âme est tout empreinte dans ses ouvrages : ses jugemens sur les hommes sont indulgens, et les inter-

prétations[1] qu'il donne à leurs actions rarement défavorables :

« Nous ne nous attacherons pas, dit-il, à relever « sans pitié les fautes et les erreurs. Nous aurons « plutôt quelque honte et quelque ménagement pour « la pauvre nature humaine, qui ne peut produire de « vertu si pure qu'elle soit parfaite et irréprochable. » (Vie de Cimon.)

Les méchans eux-mêmes sont épargnés ; il n'en parle pas avec amertume, et semble avoir pour eux moins de haine que de pitié ; il blâme un historien d'insulter à la chute d'un de ces misérables.

Tel est l'effet de cette douceur et de cette humanité que, malgré son amour pour la liberté, les vertus effrayantes du patriotisme antique lui inspirent quelquefois peu d'enthousiasme. Il ne sait s'il doit louer Brutus d'avoir condamné ses enfans ; il croit que la vengeance divine poursuivit tous ceux qui avaient participé au meurtre de César. Vous diriez qu'il ne voyait dans ces terribles sacrifices que le sang qui avait coulé. Il était naturel qu'on admirât moins alors ce qui n'était plus d'aucun usage ; d'ailleurs la tyrannie de Rome ayant effacé partout les institutions exclusives qui font le patriotisme, les âmes revenaient aux sentimens de la nature. Aussi Plutarque, à la grande différence de la plupart des historiens de l'antiquité, est-il exempt de toute passion politique, détaché de tout préjugé social.

Mais si les victoires du patriotisme sur la nature le touchent peu quelquefois, qu'on ne croie pas que toutes les actions sublimes, les entreprises géné-

1. Il loue cette belle procession à Éleusis, par laquelle Alcibiade voulut faire oublier la mutilation des Hermès.

reuses qu'inspira ce noble sentiment, le laissent froid et indifférent : elles lui fournissent des mouvemens pleins de chaleur : on voit qu'il ne lui manquait qu'une patrie. Après avoir raconté qu'Aratus engagea sa vaisselle d'or pour pouvoir délivrer Corinthe : « Qui n'ad-« mirerait, s'écrie-t-il, la magnanimité de ce grand « homme, et qui maintenant encore ne lui aiderait « d'intention en le voyant acheter si cher un si grand « danger? » Avec quel sentiment profond il déplore les discordes des Grecs qui rappelaient Agésilas de l'Asie, et « laissèrent à Alexandre la gloire de s'as-« seoir dans le trône de Darius? » Avec quel noble orgueil il exalte la bataille de Tégyre, remportée par les Bœotiens, ses compatriotes, sur les Lacédémoniens :

« La bataille de Tégyre fit la première connaître « aux Lacédémoniens et aux autres Grecs que ce « n'est pas l'Eurotas seulement, ni le lieu qui est « entre les ruisseaux de Cnacion et de Babyce, qui « porte des hommes belliqueux et d'intrépides guer-« riers : mais qu'il y en a partout où l'on apprend « aux jeunes hommes à avoir honte de ce qui est « honteux, à risquer leur vie pour l'honneur, et à « craindre plus que le danger le reproche et l'in-« famie. » (Vie de Pélopidas.)

On voit par ce peu de citations, que Plutarque ne manque dans l'occasion ni de chaleur ni d'éloquence : dès qu'il s'anime, les mouvemens les plus heureux lui échappent ; il est vrai qu'il s'anime rarement ; la raison ne se passionne guère. Sa marche est tranquille, égale, jamais précipitée ; la philosophie qui règle l'âme, règle aussi le style : elle met dans celui du sage un calme impossible à imiter. Le méchant,

l'âme pleine de troubles et de passions, pourra souvent être éloquent; mais il affecterait en vain ce calme qui est une grâce de la vertu; sa parole sera toujours entrecoupée, inquiète, si j'ose le dire; il écrira peut-être la conjuration de Catilina; Plutarque seul pouvait faire les Vies des hommes illustres.

Une de ces vies surtout est remarquable par ce caractère d'égalité et de douceur tout à fait en harmonie avec le sujet; c'est la vie de Numa : point de tableau plus doux, plus religieux que celui de Rome sous ce roi pacifique; j'ai cru quelquefois lire le divin Télémaque. Comme la ville d'Idoménée, Rome par son exemple adoucit les peuples voisins; et l'amour de la paix se répandant dans toute l'Italie, il s'insinue dans les cœurs des hommes un désir de vivre en repos et de labourer la terre, d'élever tranquillement leurs enfants, et de servir et honorer les dieux; bientôt ce ne sont plus partout que jeux, fêtes, sacrifices et banquets. Les peuples se fréquentent, se mêlent les uns aux autres sans crainte, sans danger : ainsi la sagesse de Numa est comme une vive source de biens qui rafraîchit et féconde toute l'Italie.

C'est une chose assez étonnante que, dans une littérature en décadence, dans un siècle d'esprit et d'efforts, un homme soit parvenu à s'isoler ainsi, et à rappeler par le naturel et la paix de son style Hérodote et Xénophon; car il ne ressemble à ses contemporains que par le tour énergique et figuré; pour la marche tranquille et égale, pour l'abondance et la grâce antique, c'est un Grec des premiers âges. Comme les grands écrivains de l'école d'Homère, il est quelquefois long sans jamais devenir froid ni

ennuyeux : comme eux il ne craint pas de s'écarter; mais toujours maître de son sujet, il y revient avec grâce et facilité.

On a reproché ces digressions aux anciens; ils vont, dit-on, trop lentement au but. Les modernes sont plus impatiens; ils veulent moins de détours : je ne sais s'ils ont raison; mais leur ligne droite, qu'ils aiment tant, me semble avoir de la raideur; quoique moins substantiels, ils fatiguent plus vite, parce qu'ils ne s'arrêtent jamais. Les modernes courent à un but particulier qu'ils ont marqué d'abord; les anciens en ont un plus général, et auquel leurs écarts mêmes les conduisent, l'instruction du lecteur. Un petit nombre de ces digressions nous semblent ennuyeuses, principalement celles où ils s'arrêtent sur les traditions religieuses ou politiques de leurs antiquités, et celles où ils recherchent les causes de quelque phénomène naturel; mais est-ce pour nous qu'elles ont été écrites? Le patriotisme ne devait-il pas alors rendre avide des premières, et l'ignorance des secondes? Les phénomènes de la nature surtout, encore abandonnés aux conjectures de la philosophie, excitaient, comme tout mystère, une vive curiosité :

« Ces choses et d'autres semblables, dit Plutarque « lui-même, plairont peut-être plus par leur singula- « rité, qu'elles ne choqueront par leur fausseté. » Sans doute il connaissait le goût de ses lecteurs.

Aussi ne craint-il pas de semer sa route de tout ce que lui fournit sa vaste mémoire, et de varier, par d'innombrables digressions, un sujet déjà si varié par les faits. Toute l'antiquité est là non seulement avec ses héros, ses vertus et ses vices, mais aussi avec sa religion, ses coutumes, ses opinions, ses préjugés, sa

science, son ignorance. Qu'Alexandre entre à Babylone, c'est assez pour qu'il recherche comment se produit le naphte dans cette contrée ; il remarque que dans l'armée des Albaniens, qui combattirent contre Pompée, il ne se trouva point d'amazones, et il nous dit où habitaient les amazones ; au milieu de longs récits de combats, il nous délasse un instant par une riante peinture des îles Fortunées ; en décrivant un champ de bataille, il examine si ce n'est pas le lieu de la naissance d'Apollon ; et toutes ces choses se lient et s'enchaînent naturellement à mesure qu'un fait, qu'une réflexion, qu'un mot, les rappellent au souvenir de l'historien, sans que jamais la diversité des matières détruise l'unité de sujet, ni que l'érudition immense refroidisse l'imagination.

En effet, si sa marche est peu rapide, il est, en récompense, d'une admirable vivacité dans les détails ; et, toutes les fois que son sujet devient dramatique, il s'élève, d'un style simple et familier, à la plus haute éloquence ; le passage est si naturel, qu'on ne l'aperçoit qu'après avoir partagé le sentiment de l'écrivain. Il n'est pas, dans ses récits, majestueux, imposant comme Tacite ; sa mémoire est large, mais moins grande ; sa narration n'est point mêlée de pensées sublimes et profondes ; il pense moins, mais peint peut-être plus vivement encore ; il y a surtout, dans ses récits, quelques circonstances toutes simples, toutes naturelles, mais d'un effet si frappant, si soudain, qu'on est saisi, et que, devenu témoin de l'action même, on pleure, on frissonne.

La mort de Galba est sans contredit un des plus admirables tableaux de Tacite, un de ceux où l'on partage le plus le sentiment qu'inspirait l'écrivain :

on méprise, on déteste avec lui cette vile populace, ces acclamations sans amour, et cette cruauté sans haine ; on frémit quand des soldats parricides se jettent l'épée nue dans la place, foulent aux pieds de leurs chevaux le sénat et le peuple, sans que la vue du Capitole et le respect des autres temples qui dominaient le forum puissent les empêcher de commettre un crime, toujours puni par le premier qui succède. Mais l'historien latin, plus occupé de Rome que de l'empereur, raconte succinctement le meurtre de Galba : c'est le moment que le biographe devait saisir; c'est celui qu'il peint avec une effrayante vivacité :

« L'assassin ne pouvant empoigner cette tête chauve, « il la ficha au bout d'une lance; et, semblable aux « bacchantes furieuses, il allait secouant et agitant la « face de ce pauvre vieillard, souverain pontife et « consul, et tout le long de la lance dégouttait le « sang. »

Souvent les grands sujets le transportent lui-même : il devient poète; il peint tous les détails. S'agit-il d'un combat, il décrit l'armure de son héros; il l'encourage par des oracles, le conduit dans la mêlée, et l'entoure d'heureux présages ; car les dieux ne manquent jamais de prendre parti ; c'est dans ces moments de crédulité que se multiplient les prodiges : un aigle volait à Arbelle sur la tête d'Alexandre : la victoire de Pharsale était connue en Italie en même temps qu'elle fut remportée en Grèce : la nuit même qui précéda le jour où Antoine devait faire d'inutiles efforts pour défendre Alexandrie son dernier asile, on entendit vers minuit le bruit d'un concert d'instruments, et les clameurs d'une grande multitude : c'était comme les cœurs des bacchanales et comme les danses

des satyres; les danses et les chœurs traversèrent la ville, et, se dirigeant vers le camp de César, annoncèrent que les dieux passaient du côté du vainqueur.

Ces récits admirables sont, comme ceux de tous les anciens historiens, mêlés de discours. Dans Plutarque ils sont courts, ils sont rares, toujours pleins de naturel et d'éloquence. On voit, quand il fait parler ses acteurs, qu'il a besoin lui-même de décharger son âme d'un sentiment profond. Quelquefois c'est une leçon qui, placée dans la bouche d'un grand et vertueux personnage, a bien plus de force et de gravité; mais presque toujours, c'est un mouvement pathétique qui éclate dans une situation touchante, développe les sentiments que le récit avait inspirés, et met le comble à l'émotion. On pleure d'admiration à ce moment où Dion, la voix étouffée par la douleur, prie avec tant de noblesse pour sa patrie qui l'a chassé; ou bien lorsque Chélonis, à peine revenue de l'exil où elle a suivi son père, l'implore pour son mari tremblant au pied des autels, et que, montrant ses vêtements de deuil et ses cheveux épars, elle s'écrie :

« O mon père! cet habit, ces marques de douleur,
« ce n'est pas la pitié de Cléombrote qui me les a
« fait prendre; mais c'est le deuil qui m'est resté
« depuis tes maux et ton exil, etc. » (Vie d'Agés.)

L'imagination, qui inspire au grand écrivain ces conceptions dramatiques, n'est pas la seule; il en est une autre qui consiste seulement à revêtir la pensée d'une forme vive et heureusement métaphorique; celle-là non plus n'a pas manqué à Plutarque; il semble digne d'être placé immédiatement au-dessous de Montaigne, pour cette manière pittoresque et hardie de peindre ses idées : elle est chez lui infiniment variée;

et si elle se représente moins souvent dans les Vies que dans les Traités moraux, l'occasion s'en présentait moins. Toutes les fois qu'il est frappé d'une image, ou saisi d'un sentiment ou d'une pensée soudaine, l'expression se présente forte et brillante.

« Lorsque Denys arriva à Corinthe, il n'y eut pas « un Grec qui n'allât le voir: les uns y allaient par « compassion, les autres par haine, comme pour aller « le fouler aux pieds, terrassé qu'il était par la for- « tune [1]. »

Quelquefois il devient aussi figuré que les poètes :

« Quand Démétrius se préparait au combat, il « oubliait tous les plaisirs, il n'avait point de lierre à « sa lance [2]. »

Assez ordinairement, il développe sa pensée par des comparaisons simples et familières, mais d'une admirable énergie :

« A voir la phalange lacédémonienne, vous auriez « dit que c'était le corps d'une bête courageuse qui « se hérissait pour combattre [3]. »

Lorsqu'il ne s'agit pas de peindre, il se contente d'être ingénieux :

« N'écoutons pas, sur les défauts de Périclès, ce « poète Ion, qui voudrait que, de même qu'une de nos « tragédies, la vertu eût aussi une partie satirique [4]. »

1. Τοῦ Διονυσίου καταπλεύσαντος εἰς Κόρινθον, οὐδεὶς ἦν Ἑλλήνων ὃς οὐχὶ θεάσασθαι ἐπόθησεν αὐτόν.... οἷον ἐρριμμένον ὑπὸ τῆς τύχης πατήσοντες, p. 242.

2. Ἐν δὲ ταῖς τοῦ πολέμου παρεσκευαῖς οὐχ εἶχε (του Δημητριου) τὸ δόρυ κιττόν;, p. 946.

3. Ἡ φάλαγξ Λακεδαιμονίων ὄψιν ἔσχεν αἰφνιδίως ἑνὸς ζώου θυμοειδοῦς πρὸς ἀλκὴν τρεπομένου καὶ φρίξαντος, p. 329.

4. Ἰωνα, ὥσπερ τραγικὴν διδασκαλίαν ἀξιοῦντα τὴν ἀρετὴν ἔχειν τὶ πάντως καὶ σατυρικὸν μέρος, ἐωμεν, p. 154.

Plutarque[1], écrivant avec négligence sous la dictée d'une imagination si vive, devait tomber parfois dans le mauvais goût. Ses métaphores sont quelquefois hasardées, outrées ; il s'abat par sa vigueur même ; mais ces taches sont rares. Ajoutez que, s'il est quelquefois recherché, il n'est jamais précieux, qu'on voit toujours dans cette recherche un effet de sa négligence, et qu'étant éloignée de toute prétention, elle n'ôte rien à la naïveté du style.

La négligence, ce défaut, ou, si l'on veut, cette qualité, qui donne à ses écrits l'agrément de la conversation, est surtout frappante dans la forme de sa phrase ; rien de moins travaillé ; et c'est ce qui fait qu'on le lit si longtemps sans fatigue. Ses phrases sont pourtant longues ; mais elles sont rompues, et comme recousues de plusieurs phrases ensemble ; elles s'allongent à mesure que les idées s'étendent : souvent même il n'achève pas une construction, mais en recommence une autre ; tout occupé des pensées, il perd de vue les mots ; cela rend le style moins suivi, mais plus mobile. S'il néglige cette harmonie qui résulte du nombre et de la cadence, l'harmonie des orateurs, il a souvent celle qui consiste à peindre par le son, et qui est plus particulière aux poètes. Cette dernière, bien plus naturelle que l'autre, est fréquemment employée par Plutarque. Voyez dans la Vie de César avec quels sons lugubres il peint « les « larges portes de la guerre ouvertes, les lois de la « patrie violées avec ses frontières, l'effroi général,

1. Je ne puis m'empêcher de citer ici un passage qui n'est pas moins remarquable et que je désespère de traduire. Il cherche à excuser la prodigalité de Lucullus : ὑβριστικῶς ἐχρῆτο τῷ πλούτῳ καθάπερ ὄντως αἰχμαλώτῳ καὶ βαρβάρῳ, p. 519.

« les citoyens, les villes, pour ainsi dire, qui s'en-« fuient épouvantés à travers toute l'Italie. » On croit, dans l'original, entendre le bruit d'un torrent.

Si, après avoir examiné Plutarque comme philosophe et comme écrivain, nous voulons le considérer sous le seul rapport historique, nous ne le trouverons pas moins attachant. Il est plein d'anecdotes, de particularités curieuses, de ces détails de mœurs surtout qui donnent la couleur locale aux récits, et révèlent le caractère original d'un peuple mieux que les grands événemens si uniformes dans l'histoire: quelquefois, pendant qu'il travaille à peindre un homme, il fait connaître un peuple en passant.

Si on ne savait plus ce que c'était que Lacédémone, ne devinerait-on point cette étonnante république, en lisant qu'Agésilas fut condamné à l'amende par les éphores, « parce qu'il s'attirait les cœurs de tous ses concitoyens! » Ne connaîtrait-on pas cette patrie jalouse par ce seul trait?

Nulle part Plutarque ne loue ce sentiment délicat des bienséances, qui distingua la seule Athènes dans l'antiquité; il raconte seulement un fait : on faisait, dans toutes les maisons suspectes, la recherche des présens d'Harpalus; on respecta la maison d'un orateur qui venait de se marier et avait chez lui sa jeune épouse.

Un trait suffit aussi pour caractériser les anciens Romains : Camille avait promis la dîme du butin de Véies; la ville fut pillée, et il devenait difficile d'accomplir le vœu; le sénat, confiant dans la probité des citoyens, ordonna que chacun rapporterait le dixième de ce qu'il avait pris.

Ces vertus durèrent longtemps : du temps des

guerres puniques, seize parents de l'illustre famille Æliens habitaient tous ensemble dans une seule maison, avec leurs femmes et un grand nombre d'enfants : un petit champ faisait tout leur bien. Ce fut parmi eux que Paul-Émile, deux fois consul, se choisit un gendre, et jamais la digne fille du vainqueur de Persée ne rougit de la pauvreté de son époux. Le premier meuble d'argent que l'on vit dans la maison des Æliens, fut une coupe d'argent du poids de cinq marcs, dont Paul-Émile récompensa la valeur de son gendre: « encore, dit Plutarque, n'y entra-t-elle que « par la voie de l'honneur et de la vertu ; car auparavant ni eux, ni leurs femmes, n'avaient jamais voulu « avoir ni or ni argent. » (Vie de Paul-Émile.)

Outre ces détails de mœurs, aussi utiles qu'intéressants, les Vies des Hommes illustres renferment encore mille particularités curieuses sur les coutumes civiles, militaires et religieuses de ces peuples si loin de nous. Nous y lisons que les Parthes, renommés par la légèreté de leur cavalerie, avaient aussi des soldats armés à peu près comme nos anciens chevaliers, et chargés de cuirasses si pesantes, qu'une fois renversés ils ne pouvaient se relever. Nous y voyons avec étonnement un consul romain courir tout nu aux lupercales avec les jeunes gens de Rome. Plutarque n'ajoute aucune réflexion. Cicéron, qui rappelle la même particularité dans la deuxième philippique, n'en fait pas un reproche à Antoine [1].

1. Il dit, au moment où Antoine s'approche de la chaise de César pour lui mettre le diadème : *Ita lupercus esse debebas ut te consulem esse meminisses.* Ce mot ainsi placé signifie seulement qu'il ne devait pas profiter de la folie de cette fête pour faire une action indigne du consulat.

Dans un ouvrage si intéressant sous le rapport historique, mais où l'histoire ne sert qu'à la philosophie, n'est-il pas minutieux de relever quelques inexactitudes? Je remarquerai cependant que dans les Vies des Romains il est souvent contraire aux auteurs les plus graves. Ainsi il donne à la légion sous Romulus (p. 30 de l'edition déjà citée) 6000 fantassins et 600 cavaliers : assertion invraisemblable et d'ailleurs contredite par Tite-Live, selon lequel elle ne fut portée au nombre de dix mille fantassins et de trois cents cavaliers qu'à la guerre de Macédoine. Il prétend que Romulus fit l'année de douze mois (p. 72) ; et, en cela, il est contraire à Tite-Live et à Ovide, qui veulent que ce soit Numa qui l'ait complétée. C. Gracchus (p. 857) ne partagea point, comme il le dit, entre les sénateurs et les chevaliers le pouvoir de juger ; il le fit passer tout entier entre les mains de ces derniers. (*Velleius, libro* II, *Cicero in Verrem. Appianus, libro primo Belli Civilis*). Sans doute ces fautes, et d'autres encore qu'on pourrait relever, sembleront légères dans un ouvrage de morale où la vérité des faits est d'un intérêt secondaire. On doit d'ailleurs excuser un Grec presque étranger à la langue des Romains ; car il dit lui-même qu'il ne la sut que tard et imparfaitement, quoiqu'on la parlât dans tout l'univers, et que même on rendît la justice en latin dans les provinces.

Cette particularité est du petit nombre de celles que Plutarque nous a transmises sur lui-même. Sa vie était pourtant tout entière dans ses ouvrages selon un ancien (*Eunapius, De vitis philos. et sophist., in prœmio*), et c'est ce qui doit nous faire plus regretter

encore d'avoir perdu la moitié de ce qu'il avait écrit. Dans ce qui nous reste de lui, on voit qu'il naquit à Chéronée, petite ville de Béotie (probablement sous Caligula ou sous Claude); qu'il allait entendre un philosophe nommé Ammonius lorsque Néron vint en Grèce (l'an 60 de J.-C. περι του εν Δελφοις, 385). Quelle secte embrasse-t-il? Il nous l'apprend lui-même, il était académicien; et, quand il ne l'aurait pas dit, on le verrait à la lecture de ses ouvrages (περι του εν Δελφοις, 387).

La philosophie, qui devait immortaliser Plutarque, l'illustra de son vivant : bientôt célèbre dans la Grèce, il alla chercher un plus grand théâtre et se rendit à Rome; là, il attira à son école un concours immense d'hommes distingués, et compta parmi ses admirateurs ce généreux Arulénus Rusticus, qui sous Néron avait prié Thraséas, accusé, de lui permettre de s'opposer à l'accusation en qualité de tribun, c'est-à-dire, de mourir avec lui.

Ce fut dans son séjour à Rome que Plutarque fit son plus sublime ouvrage, qu'il éleva Trajan [1], et par cela seul mérita une place parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Celui qui continua le bonheur du monde, le bon Antonin, le père du divin Marc-Aurèle, fut élevé par un petit-fils de Plutarque, par l'orateur Fronton (*Suidas*, *in lexico*).

Lorsque Trajan fut empereur, Plutarque reçut de lui le titre de consul, et fut renvoyé dans l'Illyrie avec un pouvoir supérieur à celui de tous les magis-

1. Je suis fâché de ne trouver cette opinion que dans des écrivains d'une antiquité peu reculée : ils nous ont aussi conservé en latin une prétendue lettre de Plutarque à Trajan, qui me semble l'ouvrage d'un déclamateur.

trats (*in Suidâ*). Mais, dans la suite, craignant, comme il le dit quelque part, que sa patrie déjà si petite ne le fût encore plus par son absence, il y retourna et y occupa longtemps la première magistrature. Le peu qu'on sait de sa vie privée ne lui est pas moins honorable. Ce grand homme paraît avoir été un excellent homme ; il aimait tendrement sa femme ; il la loue dans un de ses ouvrages : il écrit un de ses traités pour la consoler de la mort d'une fille qu'ils venaient de perdre toute jeune. Déjà sa philosophie avait été exercée par la perte de deux fils ; il lui en resta deux seulement qui lui survécurent : tous ses enfants avaient été élevés dans la maison paternelle par sa femme et par lui (παραμυθικος, p. 608).

Il ne parle de son frère qu'avec une tendre amitié : « De tous les bienfaits de la fortune, dit-il, celui dont je la remercie le plus, c'est l'amitié de mon frère Timon. » Un grand nombre de ses ouvrages sont dédiés à ses amis.

Un tel homme devait aimer son pays ; il a fait un livre contre Hérodote, qui en avait parlé peu honorablement (περι κακοηθεια Ηροδοτου). Il a écrit la vie de Lucullus, parce qu'autrefois il avait sauvé Chéronée (*Vita Cimonis initio*), et le ton de cet ouvrage ne se ressent peut-être que trop de sa reconnaissance.